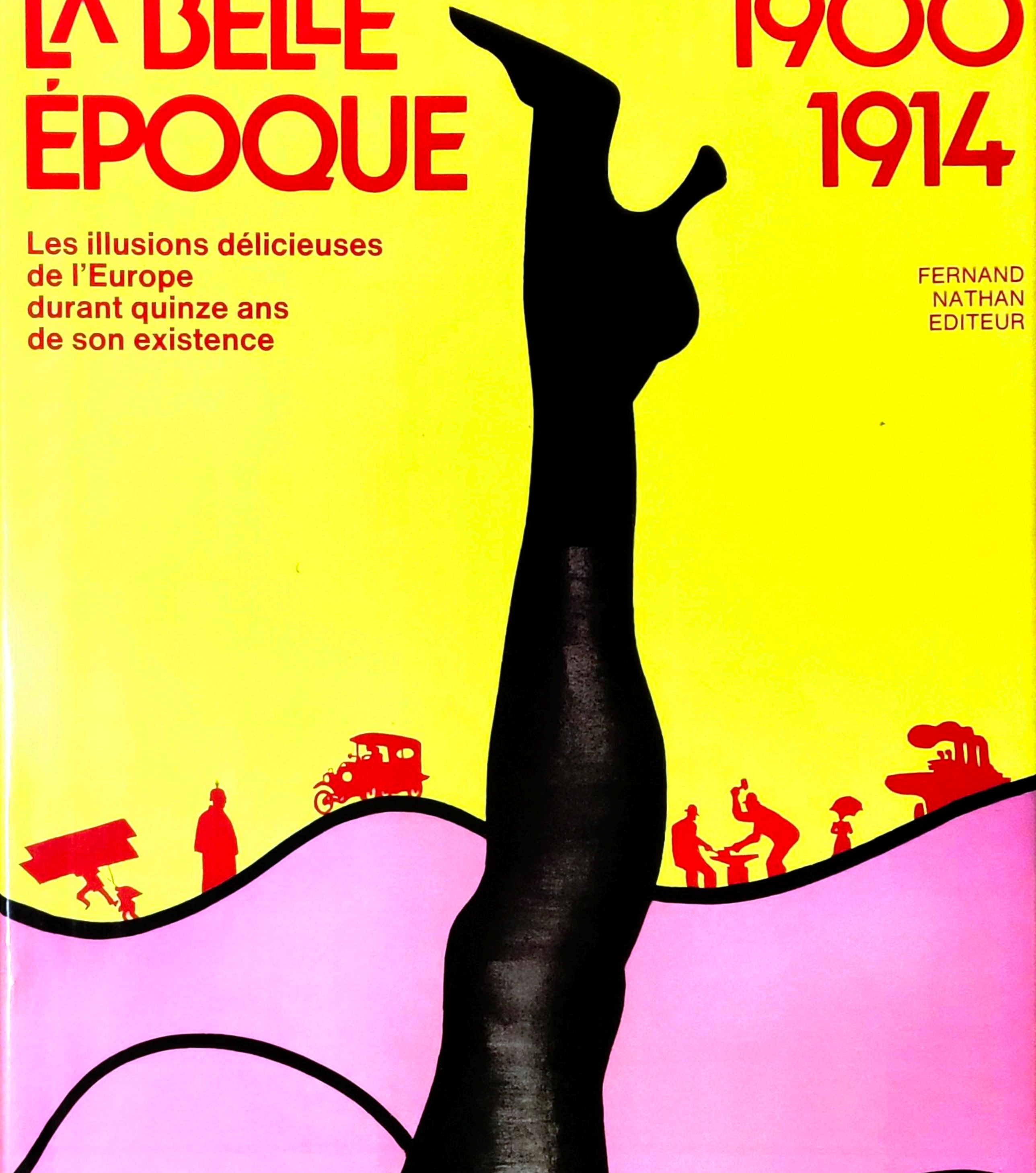
LA BELLE ÉPOQUE

1900 1914

Les illusions délicieuses de l'Europe durant quinze ans de son existence

FERNAND NATHAN EDITEUR



Archiducs (Habsbourg) et Grands-Ducs (Romanov), lévriers blancs, plumes d'autruche, can-can, verres de Tiffany, Cléo de Mérode, *traîneurs de sabre*, alcôve, Chez Mazim's, capitaines de Köpenick, gants glacés et champagne, beaucoup de champagne...

Est-ce cela, la Belle Epoque ? Bien sûr. Pour un nombre de gens assez réduit, assez en vue et assez sûrs d'eux-mêmes, pour se définir "le monde".

Mais tandis que "le monde" célébrait ses fastes, tandis que la petite et moyenne bourgeoisie vivait en se complaisant dans sa prospérité tranquille, des révolutions souterraines montaient lentement à la surface. C'est là l'aspect le plus intéressant de cette brève période que nous appelons la *Belle Epoque*. La fête joyeuse dont la nostalgie aime à rappeler les souvenirs n'est qu'une façade éphémère ; au-dessous, la culture de l'époque connaît cette "fièvre pleine d'élans" dont parle Musil ; elle affronte tous les problèmes, prépare les matériaux, façonne les solutions sur lesquelles notre temps continue à vivre. Le phénomène est éclatant et visible dans les arts. Fauvisme, cubisme, expressionisme, futurisme et abstraction, tous naissent avant la guerre. Mais dans tous les domaines l'on assiste à un effort important de création, d'innovation. En musique, en littérature, en linguistique, en sociologie... Trois personnages peuvent servir de symbole : à Vienne, Freud publie les textes fondamentaux de la psychanalyse, Einstein présente au monde scientifique la théorie de la relativité. Dans les bibliothèques de Zurich, un exilé russe médite, écrit. Son nom : Vladimir Illich Oulianov. Toutes les mines destinées à faire voler en éclats la Belle Epoque étaient déjà prêtes. Explosion finale : la Guerre. Et ce furent ceux-là qui ne mettaient de chapeau que le dimanche, qui se mettaient en grève, qui émigraient, qui s'en allèrent garnir les tranchées.

Eléonora Bairati • Philippe Jullian
Malcolm Falkus • Paolo Monelli
Janos Riesz • Brunello Vigezzi

La belle époque

les illusions délicieuses de l'Europe durant quinze ans de son existence

Fernand Nathan

Ci-dessous, Danaé, *par Gustav Klimt. Huile sur toile, vers 1907-1908.*

Page 2, un éventail de plumes d'autruche monté en or et en émail, et une lorgnette en or et émail, de Carl Fabergé.

Édition française établie avec la collaboration de Rémi SIMON

© 1977 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano
Adaptation française : © Fernand Nathan et Cie, 1978
Composition typographique Coupé S.A. - 44 Sautron
Numéro d'éditeur : B 23359
Imprimé en Italie par A. Mondadori éditeur - Verona

Le chapitre *Chronologie : Une époque à travers les titres des journaux et des périodiques* est de Michèle Buzzi.

Préface
par Paolo Monelli 6

La belle époque : mœurs et chroniques 15

Cancan et jeunes filles en fleur
par Philippe Jullian 81

Le charme discret d'une époque
par Eleonora Bairati 113

« Une fièvre pleine d'élans... »
par Janos Riesz 177

L'avant-garde en chapeau melon
par Eleonora Bairati 209

Le paysage économique
par Malcolm Falkus 257

Été 1914
par Brunello Vigezzi 271

Chronologie : une époque à travers les titres des journaux et des périodiques 291

Préface

par Paolo Monelli

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire ;
Elle est discrète, elle est légère,
Un frisson d'eau sur de la mousse.

Cette citation de Paul Verlaine faite, on pourrait cesser de frapper les touches de la machine à écrire, car tout en elle est déjà dit sur la Belle Époque, sur le sens qu'elle eut, et sur sa disparition totale au beau milieu de l'année 1914. J'ai voulu citer le poète le plus symbolique et le plus aimable de France ; avec ces quatre vers parfaits, j'ai défini et sa poésie et celle d'autres poètes et artistes qui sont à cheval sur deux siècles, le dix-neuvième et le vingtième. Verlaine était le plus représentatif des protagonistes de cette époque, c'est avec justice qu'il fut considéré comme le guide de tous ces gens, poètes, romanciers, peintres, dramaturges, dessinateurs, personnages excentriques, morts adolescents ou nonagénaires, beaux ou bancroches, athlètes ou malades aux maladies subtiles. Verlaine coula une vie multiple et vagabonde, aventureuse et besogneuse, se haussa et s'avilit, tant dans sa patrie qu'au-dehors, prit femme et s'enfuit en Belgique avec Rimbaud, tira sur lui deux coups de revolver, par jalousie, et fut condamné à deux ans de prison, et les fit ; il écrivit des vers délicats et songeurs et puis s'éteignit à l'hôpital en 1896, alignant des vers jusqu'à la fin. Le dernier mot qu'il écrivit fut le mot « mort ». En vérité, un frisson d'eau sur l'herbe.

Puis vinrent les années les plus heureuses de la France, les plus dépensières, les plus folles, celles pendant lesquelles devinrent réalités ces admirables inventions qui révolutionnèrent notre existence : l'électricité, le cinéma, l'automobile, l'avion. Les Français en profitèrent savamment, sans les forcer, sans les corrompre, sans les exaspérer. Ce fut vraiment un monde admirable ; et nous pouvons croire que nous avons fermé pour toujours les portes de l'optimisme sans nuages, de la vie brillante et du bonheur immuable.

Soixante ans ont passé ; et en ces temps seule la réalité nous est restée et nous inquiète et prend à nos yeux de vieux et de jeunes cette couleur triste de regret : nous étions heureux et ne le savions pas.

Et il y a quelque chose de pathétique dans cette façon qui est la nôtre de nous retourner, après plus d'un demi-siècle écoulé, vers cette époque fabuleuse ; désormais nous n'avons conscience que de problèmes ardus et chaque jour plus graves, d'une vie de société chaque jour plus étroite, de rapports économiques chaque jour plus tendus. L'océan est en flammes pour une fuite de conteneur ; l'on découvre des maladies nouvelles, et jusqu'à présent sans remède, qui sortent de la Terre Mère ; l'on découvre des toxiques insoupçonnés dans des colorants qui ne cherchaient qu'à rendre plus agréable ce que l'on boit et ce que l'on mange. Et les rapports humains semblent s'envenimer de jour en jour ; les sexes, désormais trois ou quatre, se disputent entre eux pour une autonomie à laquelle nul n'aurait pensé jusqu'alors ; et il n'est pas de semaine que les journaux ne nous mettent en garde contre de nouvelles menaces ; nous ne sommes plus certains ni de la solitude des campagnes, ni des véhicules qui nous transportent, ni de la salubrité de notre nourriture.

A droite, Giovanni Boldini, *Portrait du comte Robert de Montesquiou*, ou *Portrait en gris*, 1897.

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Les personnages de la Belle Époque se levaient tard le matin, parce qu'ils avaient longuement veillé dans les dîners, dans les théâtres, dans les cafés, dans des salons, ouverts à tous ou exclusifs (et avant de se coucher, le plus grand nombre se plongeait dans la compilation d'un prolixe journal intime). Une grande partie des heures de la journée se gaspillait à changer de vêtements ou d'aspect. Les hommes s'habillaient chez Poole à Londres, envoyaient leurs chemises en Angleterre pour qu'on les y repassât, expédiaient leurs rejetons à Oxford ou à Cambridge y acquérir un accent légèrement exotique. Ils étaient assidus au Derby d'Epsom, aux courses d'Ascot ; le prince de Galles, tant qu'il fut tel, Edouard VII, accueillait ses amis de France dans la Royal Enclosure, *mais eux retournaient bien vite en France pour des cures pleines de douceur.*

Ils sortaient le matin à pied ou à cheval, au bois de Boulogne, par hygiène, en compagnie de dames sévèrement vêtues, très grandes sur des talons pointus, sanglées dans des vêtements coupés aussi sobrement que ceux des hommes, gaînées jusqu'aux épaules, le cou ceint d'écharpes multicolores, jusqu'à une voilette ambiguë, un chapeau semblable — mais plus haut encore — à celui de leur cavalier ; et avec de grandes jupes qui obligeaient la main gantée à les préserver des souillures du chemin. Et c'est ainsi que les représentaient les peintres, les Stevens, les Béraud, les Seurat et tant d'autres. En chemin, elles rencontraient une dame de quatre-vingts ans passés, montant un cheval qui avançait au pas, tenu à la bride par un valet empressé, et c'était la reine de Naples et des Deux-Siciles, Marie-Sophie, l'amazone de Gaëte, la plus fameuse de tant de princesses royales, bannies ou exilées volontaires, qui se recréaient une cour en France.

Les hommes, de même, occupaient leurs mains avec une canne toujours dressée et tenue d'un gant souple. Sous leur rigide col rabattu hors du gilet blanc, se pavanaient d'énormes et voluptueuses cravates de soie. Ils avaient sur la tête le brillant cylindre dont les coiffait le peintre Giovanni Boldini (ferrarais de naissance, mais parisien d'adoption), orné de huit splendides reflets.

Quand elles ne s'habillaient pas en tenue de sport pour sortir à pied ou à cheval, ou qu'elles ne recevaient pas chez elles, ou qu'elles ne sortaient pas languissamment en voiture, les dames élégantes n'étaient jamais assez parées ; elles montraient souvent hors de leurs longues jupes et sous des manches transparentes de candides dessous (comme dans le Portrait de Mme Pailleron, *par Sargent) ; sur leur coiffure gonflée, elles portaient de volumineux chapeaux où il y avait un peu de tout, des branchages, des oiseaux, des fleurs, des rosettes de ruban, et elles combattaient victorieusement le froid en s'enveloppant dans de grands manchons et de précieuses pelisses. Et ainsi les représentaient les peintres et les dessinateurs les plus à la mode, seules, en pied, ou dans des salons peuplés d'autres dames sur des fonds de lourd décor, de murs surchargés, de meubles, de tapisseries rares et somptueuses. Et de même les messieurs apparaissaient avec de grandes coiffures, comme des gravures de mode, en frac, avec des toupets énormes, des barbes de prophète et des moustaches épaisses.*

Pour les jeunes personnes qui acceptaient un rendez-vous d'amour, il existait un inconvénient : c'était le corset, féroce armature de fer et de baleines qui donnait peut-être à chacune une ligne parfaite, mais pouvait en même temps, devenir un grand embarras nécessitant des mains fort habiles. Si l'amour était jeune et impatient, l'obstacle avait parfois besoin d'être franchi par son abandon sur le lit de la rencontre, mais il arrivait que les rares passants aperçussent dans une rue écartée une

voiture de maître, un noble cocher, un domestique en livrée et une fidèle camériste qui attendaient pendant des heures, jusqu'à ce que la dame parût, haletante, et se jetât dans la voiture. Les rideaux s'abaissaient et la camériste, avec un art patient, réajustait le corset autour d'un joli corps.

Car cette vingtaine d'années, ou, plus exactement, ces quinze ans qui vont du début du vingtième siècle à la moitié de 1914, furent tels qu'ils parurent seulement destinés à devenir toujours plus sûrs et réguliers (et les chirurgiens, les savants, promettaient de rapides progrès — Pasteur découvrait le Penicillum Glaucum, *le Russe Metchnikoff la* phagocytose, *Charcot était maître en neuropathologie), et les découvertes évoluaient et se perfectionnaient sans impatience, en une capitale unique et primordiale, Paris. D'autres villes, hors de France, eurent elles aussi la même Belle Époque, mais toujours se référant à Paris, appliquant ses principes à leur façon, les développant selon des interprétations diverses et des raffinements personnels ; Vienne, vaine, légère, avec son carnaval de quatre mois, Buda-Pest, avec ses prodigieux Tziganes violonistes et sa législation médiévale, Bucarest qui parlait une langue mêlée de russe et de latin, Stamboul, et la fascination de l'Asie, graduellement sauvage, légèrement barbare et infiniment riche.*

Paris n'est pas un paradis fermé, réservé à une minorité d'esthètes, d'écrivains, d'artistes, de bons vivants français, de milliardaires américains ou orientaux, toujours prêts à prodiguer l'argent et à trouver de nouveaux expédients coûteux ; les bourgeois en profitaient, le peuple aussi (sans repos le samedi et avec dix heures de travail par jour) avait ses fêtes, ses spectacles, ses idées, et les offrait libéralement aux Messieurs : le cirque, le cinématographe, le billard, l'Anneau de la Mort, les cabarets, les maisons closes. Et Toulouse-Lautrec les peignait avec une activité infatigable et un art particulier qui en célébrait et en rendait aimable le vice.

Un personnage de cette époque nous est montré par Boldini dans un tableau plein d'affectation : le Portrait en gris. *C'est le comte Robert de Montesquiou-Fezensac — qui faisait partie des amis du jeune Proust — dans une pose alanguie, et qui semble s'occuper seulement de sa canne, au premier plan, qu'il contemple, le chapeau claque presque caché sous le bras gauche, les moustaches pointues et tournées en croc, et sous la lèvre inférieure, la mouche impérieuse. Il est le poète de mille sonnets, peu haut, décadent ; il a été admiré et envié par le jeune Proust et il est le correspondant réel d'un personnage inverti, le baron de Charlus, dont Proust parle longuement dans son immense roman. Mais le champion de cette époque n'est pas une figure féminine, ni un héros, ni un aventurier. On le trouve sur la photographie du comte Boni de Castellane, qui avait épousé la fille de l'un des plus riches personnages d'Amérique, Mister Gould. Sur l'image, il avance, avec beaucoup d'élégance, vêtu d'une veste brune qui descend presque sous les genoux, parfaitement ajustée, et le mouchoir blanc se retrousse avec grâce à la poche du haut ; il laisse pendre son tube de la main gauche, la droite tient la canne qui, fermement plantée à terre, accompagne ses pas ; une molle cravate s'élargit sous son col à deux pointes et son visage est levé, avec de douces moustaches bien*

peignées et des yeux qui regardent au loin. C'est l'image d'une Vénus de Milo qui aurait changé de sexe ; et toute la ville est à lui.

Dès qu'il put disposer des dollars de sa femme, il se fit construire à Paris un gigantesque Palais Rose, entouré d'un immense jardin, où il donna une fête, pour laquelle il fit l'acquisition de quatre-vingt mille bougies. Lorsque, quelques années plus tard, sa femme décida de s'en séparer, les nombreux membres de la domesticité s'en émurent. L'intendant exposa leurs craintes à la dame qui répondit en souriant : « Soyez tranquilles, tous autant que vous êtes, aucun de vous ne perdra sa place, c'est lui qui devra partir. »

(En juillet 1914, lorsque les officiers de réserve commencèrent à rejoindre leur corps pour la mobilisation, le colonel d'un régiment de cavalerie dit à son aide de camp : « Je suis perplexe. Boni de Castellane doit arriver demain matin, affecté à ce régiment, et il entend se présenter à tous les officiers. Parmi ceux-ci, comme vous le savez, se trouve le prince X, à qui il a enlevé sa femme. Que va-t-il se passer? — Soyez tranquille, répondit l'aide de camp, j'ai l'habitude, vous verrez que cela ira très bien. » Donc, le jour suivant, les officiers sont assis au mess, Boni de Castellane entre en uniforme et, parfaitement correct, commence à se présenter aux officiers à partir du fond de la salle. A son tour, il se trouve devant le prince dont il a séduit la femme. Il a une seconde d'hésitation, puis dit en tendant la main : « Je crois que nous nous connaissons déjà ? » Et le prince la lui serre en répondant : « Mais oui, nous avons servi dans le même corps! »)

Ce furent surtout les peintres et les dessinateurs, ainsi que d'excellents caricaturistes, qui furent les charyphées de cette foule trop bien vêtue, trop ornée, trop coiffée qui encombrait les premières des réunions annuelles — le Salon — les colloques spécialisés — le Moulin Rouge — le cirque de malades de tous les pays, d'aristocrates — souvent quelque rejeton de maison régnante ou déchue — gens de théâtre, poètes, romanciers, ce qui s'appelait le Monde ou le Demi-Monde, sans distinction rigide. De ces maîtres du pinceau ou du crayon, de grande famille, comme un Toulouse-Lautrec, ou sortis de rien, habiles pompiers, ayant tous leurs papiers en règle, Whistler, Sem (Georges Goursat), Puvis de Chavannes, Meissonnier, Detaille, le peintre des grandes batailles, Carrière, spécialisé dans les familles nombreuses, Manet, Degas, Bonnet, Carolus Duran, avec son grand tableau La Dame au Gant, Delaunay, Raffaelli... Mais de ces noms, il suffit de citer les plus connus.

Un puissant élan fut donné à la Belle Époque par l'Exposition universelle de Paris en 1900 ; énorme foire inaugurée par les plus hautes autorités de la République, honorée des plus illustres visiteurs d'Europe, d'Amérique et d'Asie, par les bourgeois de toutes les classes d'intelligence, par les sang-mêlés accourus de tous les pays, acteurs et spectateurs (il y a bien une guerre au fin fond de l'Afrique, mais c'est si loin...), une énorme

foule qui double presque le nombre des habitants de la métropole, visite tous les côtés de l'exposition, tous ses aspects, toutes ses trouvailles, se presse sur les trottoirs roulants, la parcourt en « tapissières » empanachées avec des postillons aux énormes moustaches, jour et nuit. De même qu'elle attire aussi les raffinés, les curieux, les plus sophistiqués, les plus géniaux, parfois avec une grimace ironique. Abel Hermant la compare à une « cosmopolis de plâtras », Boni de Castellane ne voit sur « le pauvre Paris » qu'un drap sale qui attire les plus infectes puces de la terre.

La conversation de salon était le principal talent des hommes politiques, des dames et des gentilshommes qui n'avaient que leur esprit, des artistes, des poètes (j'en ai donné un exemple avec la repartie du tac au tac du prince X). Lorsque l'on sut, à Paris, que le très populaire général Boulanger avait échoué dans sa tentative téméraire de devenir chef de l'État, il fut aussitôt abandonné de tous. Il s'en va vivre comme simple particulier à Bruxelles, et deux ans plus tard, se tue sur la tombe de sa maîtresse, Marie de Bonnemain. Commentaire de Clemenceau : « Le général est mort comme il avait vécu, en sous-lieutenant! » Une autre fois, une féministe bien connue agrippe par un bouton, dans un bar, Clemenceau (qui était entre-temps devenu chef du Gouvernement). Elle parle des droits de la femme : « Au fond, disait-elle, nous sommes les égales des hommes, nous pouvons faire tout ce que font les hommes, mieux, même! » Clemenceau l'écoutait longuement, sans jamais l'interrompre, acquiesçait, semblait approuver, jusqu'à ce que, en descendant de son tabouret, il lui dise : « — Eh bien, Madame, allons pisser? »

De grandes choses étaient advenues en France dans la période qui avait précédé le changement de siècle ; elles auraient, une trentaine d'années auparavant, suscité des troubles dans le peuple ou amené un changement de régime. La défaite de Sedan en 1870 (Napoléon cédant Sedan céda ses dents, dit aussitôt le peuple), fut un coup qui laissa désorientée et avilie la nation tout entière, avec la perte de l'Alsace et de la Lorraine. Les esprits étaient incertains. En 1875, il n'y eut à la Chambre qu'une seule voix de majorité en faveur de la République. La faillite de la politique monarchiste du général Boulanger, le scandale du canal de Panama, les cinq ans de scission du pays pour ou contre Dreyfus, avaient rendu les gens apathiques, sans volonté ; on assistait sans beaucoup de passion à des contrastes criants. Le pays accueillit seulement avec faveur les initiatives coloniales du gouvernement, les expéditions en Tunisie, à Djibouti, en Indochine, à la Guyane, à Madagascar.

Le scandale de 1892 au sujet du canal de Panama que la France avait résolu de percer et dont les travaux avaient été confiés à Lesseps, déjà vainqueur de l'isthme de Suez, dura deux ans. Lesseps n'avait demandé que trois cents millions de francs et se trouva immédiatement en difficulté. Les conditions de santé parmi la population de l'isthme s'aggravèrent subitement, une épidémie de fièvre jaune survint qui fit de nombreuses victimes (toute la famille du directeur des travaux, Dingles, périt), l'endroit fut envahi de prostituées, d'aventuriers, de tenanciers de tripots, jusqu'à ce que la Société du Canal demandât la liquidation, et la France y perdit un milliard et demi de francs.

Deux ans plus tard, l'anarchiste Caserio assassina le président de la

République, Sadi Carnot, et les Français pensèrent seulement à en élire un autre. Mais il s'ensuit deux années de terrorisme politique, quatre cents anarchistes sont arrêtés et tués.

En 1895, le capitaine d'État-Major, Alfred Dreyfus, qui est juif et s'en vante — tandis que les juifs des lettres et des arts, de la politique et de la finance laissaient courir ; qui aurait jamais pensé à offenser le richissime baron de Rothschild en le traitant de juif ? — est accusé par le commandant Henry, chef du contre-espionnage au ministère de la Guerre, au sujet d'une lettre anonyme envoyée à l'attaché militaire allemand à Paris, tracée d'une écriture que le commandant Henry affirme être la même que celle de Dreyfus. Et sans autre preuve, il est condamné à vie pour haute trahison, dégradé et envoyé mourir à l'île du Diable, à la Guyane. Dreyfus se proclame innocent, son avocat et son frère, Mathieu Dreyfus, s'élèvent contre la sentence, le colonel Picquard, chargé de l'enquête, trouve une lettre du major Estherhazy (français mais descendant d'une noble famille hongroise), également compromettante et écrite d'une écriture qui ressemble à celle de Dreyfus ; et la publie. Toute la France se divise en deux, les conservateurs accusent ouvertement Dreyfus, ainsi que les antisémites et une partie de la noblesse ; les libéraux, les socialistes, beaucoup d'artistes et d'écrivains le proclament innocent. Jusqu'à ce que le romancier Émile Zola, trois ans après la condamnation, intervienne par un violent article dans le quotidien socialiste L'Aurore *qui débute par les mots fameux « J'accuse », adressés au chef de l'État, Félix Faure. Et le major Henry se suicide. Quelques semaines plus tard, Félix Faure meurt subitement dans son bureau lors d'un rendez-vous intime avec une dame. Son successeur, Loubet, octroie immédiatement sa grâce au capitaine Dreyfus, le décore de la Légion d'Honneur, le réintègre au service avec le grade de major, et il participera à la guerre de 1914 comme lieutenant-colonel.*

Marcel Proust a, lui aussi, une mère juive et un père catholique. Ce dernier est un médecin, fort riche, fort connu. Dès son plus jeune âge, Proust souffre de crises d'asthme, en toute saison il doit éviter le grand air ; à partir de dix ans, il est contraint de suivre un régime de vie sévère, mais il dépérit toujours davantage, et à trente-cinq ans, c'est un grand malade qui doit renoncer à toute activité mondaine.

A la mort de ses parents, il abandonne l'appartement où s'étaient rencontrés tant d'illustres personnages français et étrangers, aristocrates, savants, diplomates, riches israélites, jolies femmes, jeunes filles en fleur, et entreprend de réunir en une série de volumes son abondante expérience de ces hôtes, leurs reparties, leurs souvenirs. Dans un lieu des plus enfermés et obscurs, il écrit, écrit, écrit pendant les répits que lui laisse son mal, fenêtres closes à l'air et aux parfums, sur de grandes ou de petites feuilles, sur des revers d'enveloppes ou d'invitations, et rature, corrige, ajoute ; et c'est la dure besogne de son valet de chambre que de ramasser ces griffonnages sur le lit, sur les meubles, par terre, lorsque, vaincu, il s'abandonne à la fatigue. A son réveil, tard le soir, si ses douleurs lui font trêve, il s'habille avec minutie, reçoit à dîner ou est invité par quelque hôte jusqu'à l'aube, quelque personnage dont il s'est longuement occupé et sur qui il veut d'autres faits, d'autres détails.

En 1913, enfin, sortent les deux premiers volumes de Du côté de chez Swann *et seul un cercle d'amis choisis s'en aperçoit. L'année suivante, c'est la guerre. Ce n'est qu'en 1919 que sortent les trois volumes de* A l'ombre des jeunes filles en fleur, *qui obtiennent en même temps le prix Goncourt. Et c'est finalement le succès, la renommée, la gloire.*

Il devient l'écrivain le plus célèbre de France, il est traduit en différentes langues ; jusqu'à ce qu'il s'éteigne en 1922, huit ans après la fin de la Belle Époque.

L'Italie a toujours fourni à la Belle Époque une contribution très considérable. J'ai cité l'illustre peintre originaire de Ferrare, Boldini, le dessinateur Cappiello, le peintre De Nittis, quelques autres, encore, et je rappelle ici les frères De Chirico et Savinio. A ces Italiens citoyens de la Belle Époque, manquait D'Annunzio, très vite connu en Italie pour des activités diverses et contradictoires, poète, écrivain, homme politique, sportif, turbulent, désordonné. Dans son genre, il aurait pu représenter à lui seul bon nombre des célébrités françaises de son temps, ayant à son actif beaucoup de femmes (la comtesse Nathalie de Goloubeff, la marquise Casati, qu'il baptisa aussitôt Cori, la femme peintre Romaine Brooks...), beaucoup de dettes, beaucoup de polémiques, avec un désordre exalté qui s'enivrait d'agir par la plume, l'esprit ou le geste.

En 1910, il disparut subitement d'Italie. Pendant des mois, personne ne sut où il était allé finir ; jusqu'à ce qu'on apprît qu'il avait dispersé aux enchères tout ce que contenait sa villa « La Capponcina », en Toscane, ses trois chevaux, ses sept chiens, son automobile, et qu'il était parti pour la France.

Tout d'abord, il se cherche une maison à l'écart, sur la côte de l'océan, (et c'est un homme originaire des Abruzzes, naturellement, qui la lui trouvera, à Arcachon : Giovanni del Guzzo). « Il est venu pour travailler, annonce-t-il, et pour gagner de l'argent. » Et immédiatement, il devient l'un des exemples les plus intéressants et les plus curieux de ce monde qu'il est venu partager ; infatigablement, il trime, il écrit romans et drames, et nouvelles et mystères, en italien comme en français, un français parfait, archaïque pour Sarah Bernhardt, moderne pour la Pisanelle.

Il pense s'être établi à Paris pour toujours lorsque éclate la guerre, que l'on croyait bannie à jamais (et elle le trouvera plus incrédule que n'importe quel Français). En 1915, devant l'imminence de l'intervention italienne, il part pour Gênes, fait un discours belliqueux à Quarto, et se déclare prêt à combattre dans la toute nouvelle arme aérienne, à laquelle, naturellement, il insufflera courage et ardeur.

Cinq mois avant l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, lors de l'assassinat à Sarajevo du Prince Héritier, la femme du ministre des Finances français, Caillaux, se rend au Figaro *dirigé par Calmette et abat celui-ci à coups de revolver pour une série d'articles attaquant la politique de son mari. Elle est immédiatement arrêtée et mise en accusation. L'on en trouve certains signes dans le journal intime du romancier Maurice Donnay, où il écrivait à peu près quotidiennement, se montrant toujours plus anxieux des nouvelles qui parvenaient d'Europe centrale. Le 9 juillet, Donnay qui était en villégiature, rencontre à une réunion intime le*

président de la République Poincaré et sa femme, et le couple Prévost, « le romancier des tailleurs et des modistes ». Les journaux regorgent de nouvelles préoccupantes en provenance des Empires centraux, de Serbie, d'Autriche, de Russie. Donnay décrit longuement cette journée, en évitant soigneusement toute allusion à la situation internationale ; c'est un bavardage léger et frivole, une description minutieuse des costumes des dames ; et ce n'est qu'à la fin que le chroniqueur note que Poincaré, tout en s'efforçant de ne pas le montrer, avait l'air préoccupé et anxieux. Peut-être Donnay pensait-il que ses hôtes trouveraient une solution acceptable.

A la date du 29 juillet, après consultation des journaux, Donnay écrit que le procès de Mme Caillaux « est relégué au second plan, et seules l'Autriche et la Serbie ont l'honneur de la première page ». Le jour suivant, il ne jette que quelques lignes : « Ce matin, à onze heures, le tambour a battu à Seraincourt ; l'on faisait savoir que tous les permissionnaires eussent à rejoindre leur régiment », et il ajoute : « Mme Caillaux a été acquittée... »

Le 1er août, il n'a plus d'espoir : « Il ne faut pas se dissimuler qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chances en faveur de la guerre. Je vois un homme énorme, avec une grande barbe poivre et sel, avec un gros ventre — c'est un lieutenant de territoriaux — qui s'est mis en uniforme. C'est la mobilisation. »

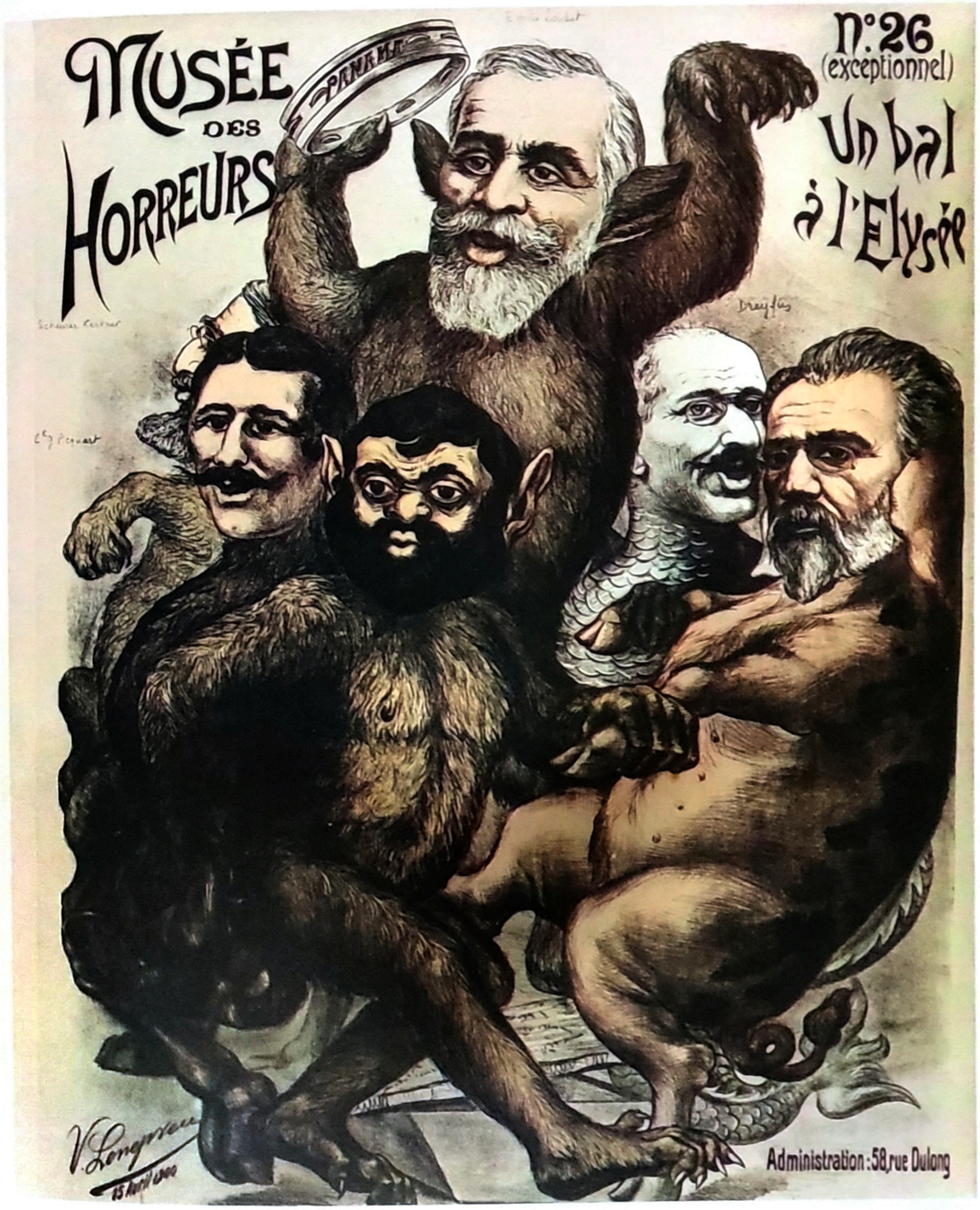
Mais il écrit aussi un peu avant : « Toute la nuit, on a entendu passer des trains ; ce matin, les nouvelles sont désastreuses ; un fou a assassiné Jaurès, le leader socialiste, hier soir, dans un restaurant de la rue du Croissant. » C'était la première victime de la guerre.

La belle époque : mœurs et chroniques

Au début de ce siècle, un homme sur quatre à peu près était sujet de la reine Victoria (à gauche). Parmi les certitudes que le vieux siècle léguait au nouveau, beaucoup étaient anglaises ; comme la livre sterling, les tailleurs de Saville Row, l'accent d'Oxford, le « fardeau de l'homme blanc », ou l'art de dire avec une élégance châtiée des banalités détachées sur le temps. Puis, la « vieille dame » mourut (le 12 janvier 1901) et l'on s'aperçut alors qu'une époque venait de finir, appelée victorienne. Les certitudes demeurèrent plus ou moins.

De l'autre côté de la Manche, il y en avait bon nombre d'enracinées. Malencontreusement, certaines d'entre elles s'annulaient réciproquement (en divisant la société, par exemple, en dreyfusards et anti-dreyfusards, cléricaux et anti-cléricaux). En tout cas, l'optimisme régnait partout. A tort ou à raison ? Il n'y aura jamais de réponse définitive.

A gauche, *Portrait de la reine Victoria*, par Lady Abercrombie. Ci-dessous, cette vignette de 1900 montre la violence de la campagne *anti*, dans l'affaire Dreyfus.



Mai 1900 : annexion par l'Angleterre de l'État d'Orange. Mais la guerre continue.

Juin 1900 : entrée des Boxers à Pékin. Début du Siège des Légations, libérées en août.

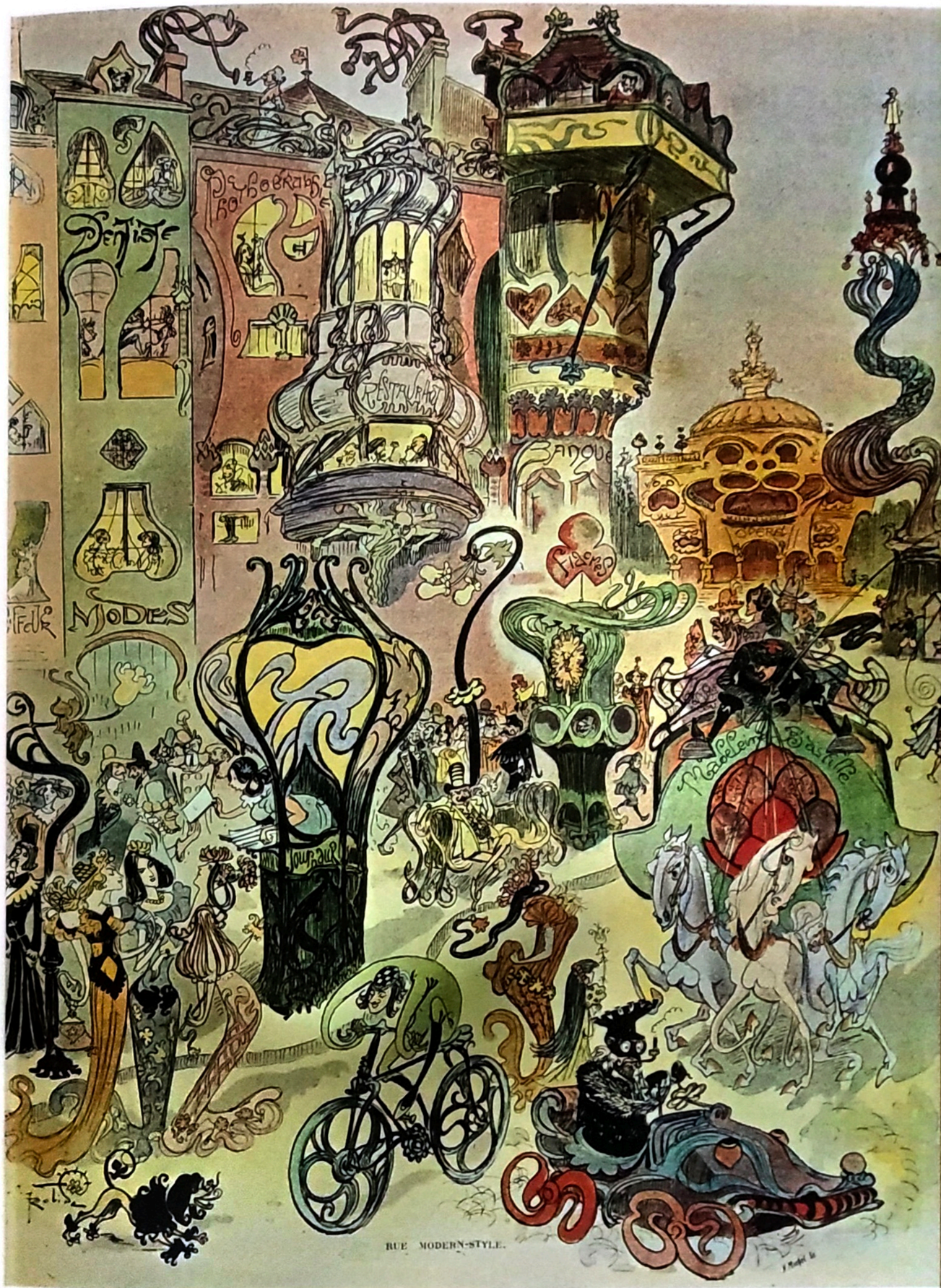
Juillet 1900 : assassinat à Monza de Humbert Ier, roi d'Italie. La même année, l'Europe célèbre le nouveau siècle (les pédants sont seuls à soutenir qu'il commence le 1er janvier 1901), avec l'inauguration de l'Exposition universelle de Paris.

Ce Pays des Merveilles du XXe siècle demeure ouvert du 15 avril au 12 novembre. L'affluence est énorme, on vend quarante millions de billets pour une somme de près de cent trente millions de francs. Le public visite les pavillons de 76 000 exposants, dont 36 000 français, qui se dressent sur la zone de Paris située entre les jardins des Champs-Élysées, donnant sur la place de la Concorde où se trouve la porte Binet, entrée principale de l'Exposition ; les jardins du Trocadéro, le Champ-de-Mars et l'esplanade des Invalides. Le Palais de l'Électricité, dont la façade est illuminée la nuit par cinq mille ampoules multicolores, surgit à peu près au centre du Champ-de-Mars. « Les forces naturelles ont été domptées et disciplinées, la vapeur et l'électricité sont devenues des servantes dociles, la machine est devenue la reine du monde, l'organisme de fer et d'acier a remplacé le travailleur de chair et d'os en se faisant son auxiliaire..., la science multiplie ses services et triomphe de l'ignorance et de la misère » : c'est ainsi que le ministre de l'Industrie, Millerand, interprète, dans son discours d'inauguration, une conception du monde que tout le monde partage.

Le Palais de l'Électricité construit au Champ-de-Mars pour l'Exposition universelle de Paris en 1900.

Ci-dessus, prise de vue de Lartigue durant le Grand Prix de l'Automobile-Club de France de 1912. A gauche, lithographie de H. de Toulouse-Lautrec. A droite, A. Robida, *Rue modern-style*, dessin pour *l'Album*.

C'est l'époque de l'automobile. L'automobiliste, *rara avis* mais justement pour cette raison en passe de devenir un modèle, un symbole, un dieu, a un uniforme : grosses lunettes et cache-poussière, comme sur la lithographie de Toulouse-Lautrec (à gauche), ou sur un détail de ce dessin d'Albert Robida. L'automobile (nom masculin à cette époque), est un luxe. C'est seulement en 1913 que Henry Ford mettra au point dans ses usines de Detroit la première chaîne de montage. Toutefois, en 1903, 13 000 automobiles circulaient en France, 1 300 en Italie. En revanche, l'intérêt sportif était très grand (la première course date de 1894), comme en témoignent les photographies de Lartigue.



© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Le XXe siècle s'ouvre sous le signe de l'optimisme (la figure à gauche est tirée de *Novissima* de 1901). Le nombre de conflits sociaux est partout élevé, mais c'est également un signe d'optimisme que de peindre l'avancée des classes populaires, comme le fait Pellizza da Volpedo qui achève le *Quarto Stato* (ci-dessus ; à droite une étude de 1892) : « Je sens que maintenant ce n'est plus le moment de faire de l'art pour l'art, mais bien de l'art pour l'humanité. »

C'est aussi la période où naissent et se développent les grandes maisons de joaillerie d'art : la boutique de Georges Fouquet était décorée de vitraux, œuvres de l'artiste tchèque Alphonse Mucha.

A gauche, dessin de A. Micheli, dans *Novissima*, 1901. Au centre, P. da Volpedo, *Quarto Stato*, 1900. Ci-dessous, une étude du même peintre, 1892. En bas, dessins de A. Mucha pour les vitraux de la boutique Fouquet à Paris.

L'optimisme du XXe siècle à ses débuts trouve l'un de ses plus sérieux fondements dans le progrès technologique. C'est là une dimension relativement nouvelle de l'histoire humaine. L'on a désormais derrière soi un grand morceau de chemin déjà parcouru dont on peut se féliciter. En même temps, l'on a la sensation qu'il n'y a pas de limite à des bonds en avant enthousiasmants et vertigineux. La radio, par exemple. Guglielmo Marconi (ici sur une photo datant de 1902) avait commencé tout enfant, dans le grenier de la maison paternelle, ses expériences de transmission télégraphique sans fil. Passé en Angleterre — en partie à cause du manque d'intérêt des autorités italiennes — le savant perfectionna et mit au point ses inventions : après des démonstrations exécutées à Londres, dans la plaine de Salisbury et sur le canal de Bristol, il réussit finalement, en 1901, à transmettre la lettre « S » en alphabet Morse à travers l'Atlantique. En 1909, Marconi reçut le prix Nobel de physique et les sociétés qu'il avait constituées pour l'utilisation pratique de ses inventions prospérèrent.

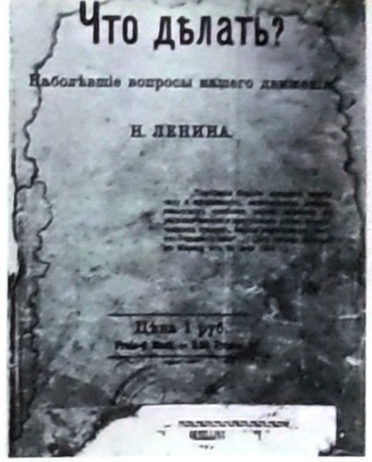
De même pour la photographie. Soixante-dix ans après que Niepce eût obtenu la première image durable, les appareils à pellicule portables se perfectionnèrent et amenèrent la diffusion de la photo instantanée. Henri de Toulouse-Lautrec, sagace observateur du monde de la Belle Époque et auteur de nombreuses affiches, dessina en 1894 ce placard publicitaire pour son ami Paul Sescau.

A gauche, le « père » de la radio, Guglielmo Marconi, photographié en 1912. Ci-dessous, placard publicitaire de H. de Toulouse-Lautrec.

Si un nom peut résumer toute une époque, c'est bien celui de Maxim's. Réflétés dans les miroirs, sur les banquettes rouges, princes, hommes politiques, financiers, artistes — le « monde » et tout ceux qui voulaient faire croire qu'ils y appartenaient — attendaient l'aube en compagnie de champagne et de dames vêtues par Poiret. La haute mode inventait ses rites, célébrés par les grands stylistes français, Poiret, bien sûr, Paquin, Chanel... Leur éclat illuminait la province, dépassait les frontières. La modiste milanaise qui va « en course » avec la *piscinina*, le trottin à chapelière, en reçoivent au moins une minuscule étincelle...

Un monde d'aristocrates qui se donne des airs bourgeois, de grands bourgeois qui vivent en grands seigneurs, de petits-bourgeois qui envient les uns et les autres. Pendant ce temps, Lénine publie *Que faire?*

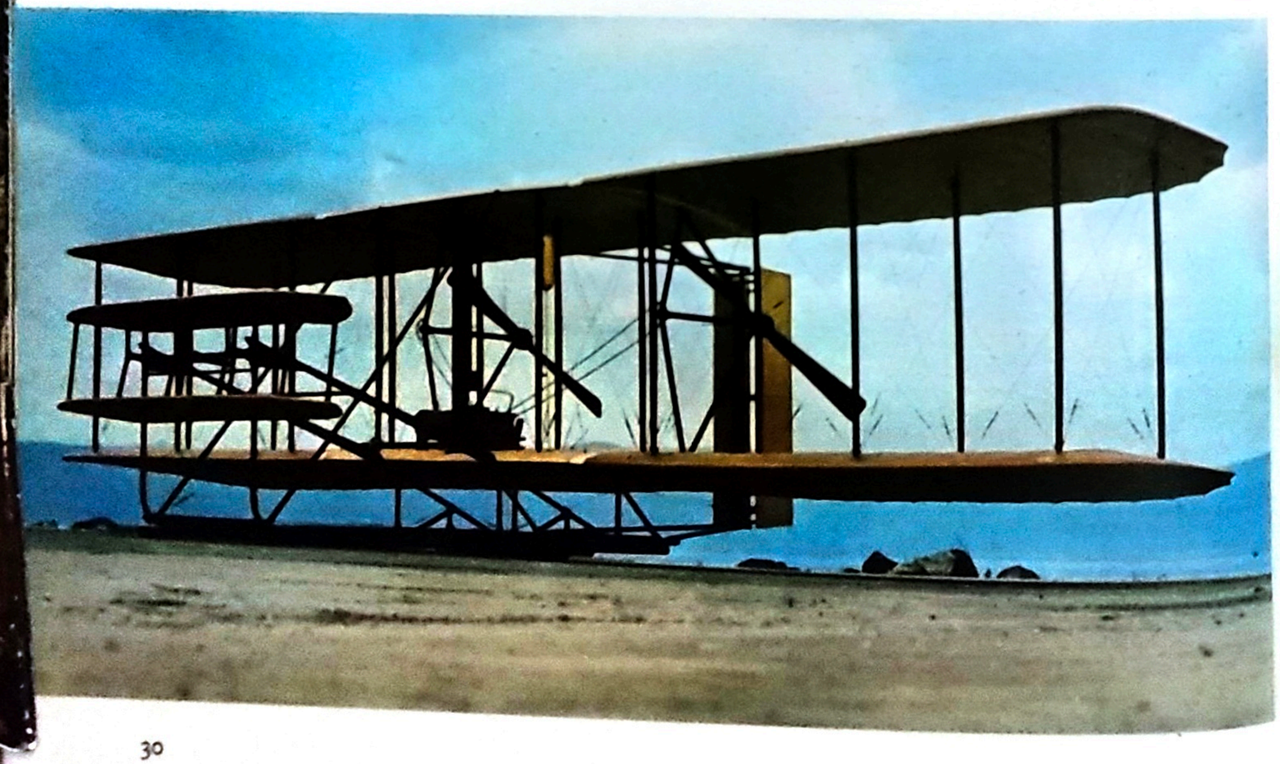
A droite, page de titre de l'édition originale de *Que faire?*, publié par Lénine en 1902. Ci-dessous, la grande salle du restaurant Maxim's à Paris. En bas à droite, une modiste milanaise.



« Le vol ne dura que douze secondes, mais ce fut, pourtant, la première fois qu'une machine transportant un homme à son bord s'élevait par ses propres moyens, s'était libérée et avait avancé sans perdre de vitesse pour arriver à un point situé au même niveau que le point de départ... »

Le 17 décembre 1903, le premier engin à moteur (ci-dessous), piloté par Orville Wright réussit à s'élever de terre. L'exploit provoqua plus d'incrédulité que de surprise. En 1905, les frères Wright avaient accompli plus de cent vols, mais ce n'est qu'en 1909, après que les gouvernements et l'opinion publique européenne se fussent intéressés à ce « prodige » technique, que les autorités des États-Unis se décidèrent à y prêter attention. Une compétition aérienne internationale eut lieu à Brescia en 1909. Kafka, qui était dans le public consigna le fait dans son journal. D'Annunzio vola avec Glenn Curtiss.

A droite montage photographique représentant l'écroulement du campanile de Saint-Marc à Venise, en 1902. Ci-dessous, l' « avion » des frères Wright, 1903.



Pendant l'été 1902, Venise fut secouée d'un grand fracas qui résonna dans le monde entier. Le campanile de Saint-Marc s'écroula, usé par les années et le sel, sans trop endommager, fort heureusement, les édifices environnants. Les décombres enlevés, la reconstruction d'une réplique exacte fut immédiatement entreprise et terminée en 1912. A gauche, un singulier trucage photographique d'époque reconstitue le moment où il s'écroule.

« ... vivre et aimer en liberté, sans la malédiction du savoir et du tourment de la création, dans la béatitude de l'ordinaire!... je me trouve à cheval entre deux mondes, sans me sentir chez moi ni dans l'un, ni dans l'autre, et cela me donne quelque difficulté. » C'est ainsi que Thomas Mann exprime dans *Tonio Kröger* son attitude envers les valeurs bourgeoises : l'art est vie et privilège, mais également maladie et condamnation.

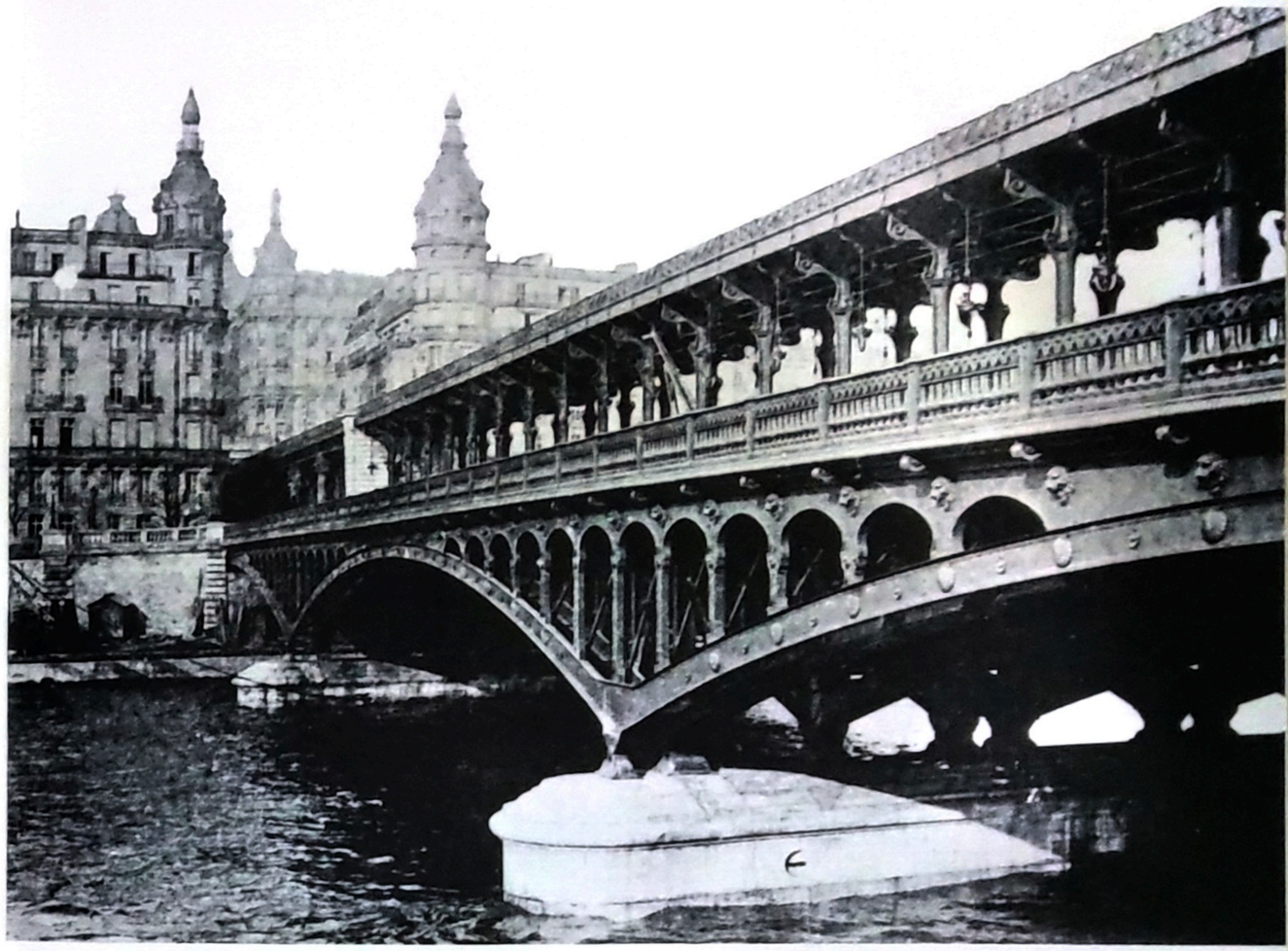
Ci-dessous, A. Siebelist, *L'Artiste et ses élèves*, 1902.

Les désastres de la technologie. L'artiste, Théophile Alexandre Steinlen, dessinateur, graveur et peintre suisse naturalisé français, collaborateur de nombreuses revues satiriques, commente d'un sarcasme amer, le déraillement du métro à Paris. En août 1903, à la suite de la collision entre deux rames, un incendie éclata dans lequel périrent quatre-vingt-quatre personnes. Le viaduc de Passy (à droite), œuvre de J.-C. Formigé était un exemple typique de l'architecture métallique du début du siècle.

Ci-dessous, illustration de T.A. Steinlen après le déraillement du métro à Paris, dans *l'Assiette au beurre*, 1903. A droite en haut, le viaduc de Passy aujourd'hui détruit, œuvre de J.-C. Formigé, 1903-1905. En bas, la médaille de Marie Curie, prix Nobel de physique en 1903.

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Le savant français Becquerel avait découvert, en 1896, la propriété qu'ont les sels d'uranium d'émettre des radiations. Marie Curie se voua à l'étude des caractères et de l'intensité de ces radiations, et constata que le même phénomène se produisait avec les composés du thorium. Elle s'aperçut ensuite qu'il existait un composé doué d'une radioactivité bien plus étendue que ce qui était prévisible pour la quantité d'uranium qu'il contenait. Aidée de son mari, Pierre, elle intensifia ses recherches en vue d'isoler de la pechblende cet élément qu'ils avaient baptisé *radium*. Elle y parvint au bout de quatre ans de travail. Pour cette découverte, les Curie reçurent le prix Nobel de physique en 1903 (en bas, la médaille de Marie), et Marie celui de chimie en 1911.



Jean Jaurès (ici représenté sur un tableau de Jean Veber, lors d'une intervention à une tumultueuse séance de la Chambre), fut le *leader* incontesté des socialistes français et l'un des chefs historiques du socialisme international. En France, la situation politique présentait des caractères particuliers : après les élections de 1899, le socialiste Alexandre Millerand entra au gouvernement. Ce qui provoqua un grand débat intérieur dans tout le mouvement socialiste. En 1900, le représentant du parti social-démocrate allemand, Paul Singer, disait : « L'on ne peut approuver l'entrée d'un socialiste dans un ministère bourgeois, mais... aujourd'hui, le parti socialiste a tellement grandi qu'au moment du danger, la bourgeoisie est obligée de recourir à l'un de nous pour sauver les libertés fondamentales. » Jaurès défendait la nécessité pour le parti socialiste de donner son appui aux institutions républicaines.

Ci-dessus, une intervention de Jean Jaurès à la Chambre, tableau de J. Veber. A droite en haut, C. Camoin, *Le Moulin Rouge*, 1904. En bas, portrait de la Belle Otéro.

© 1977 by A.D.A.G.P., Paris

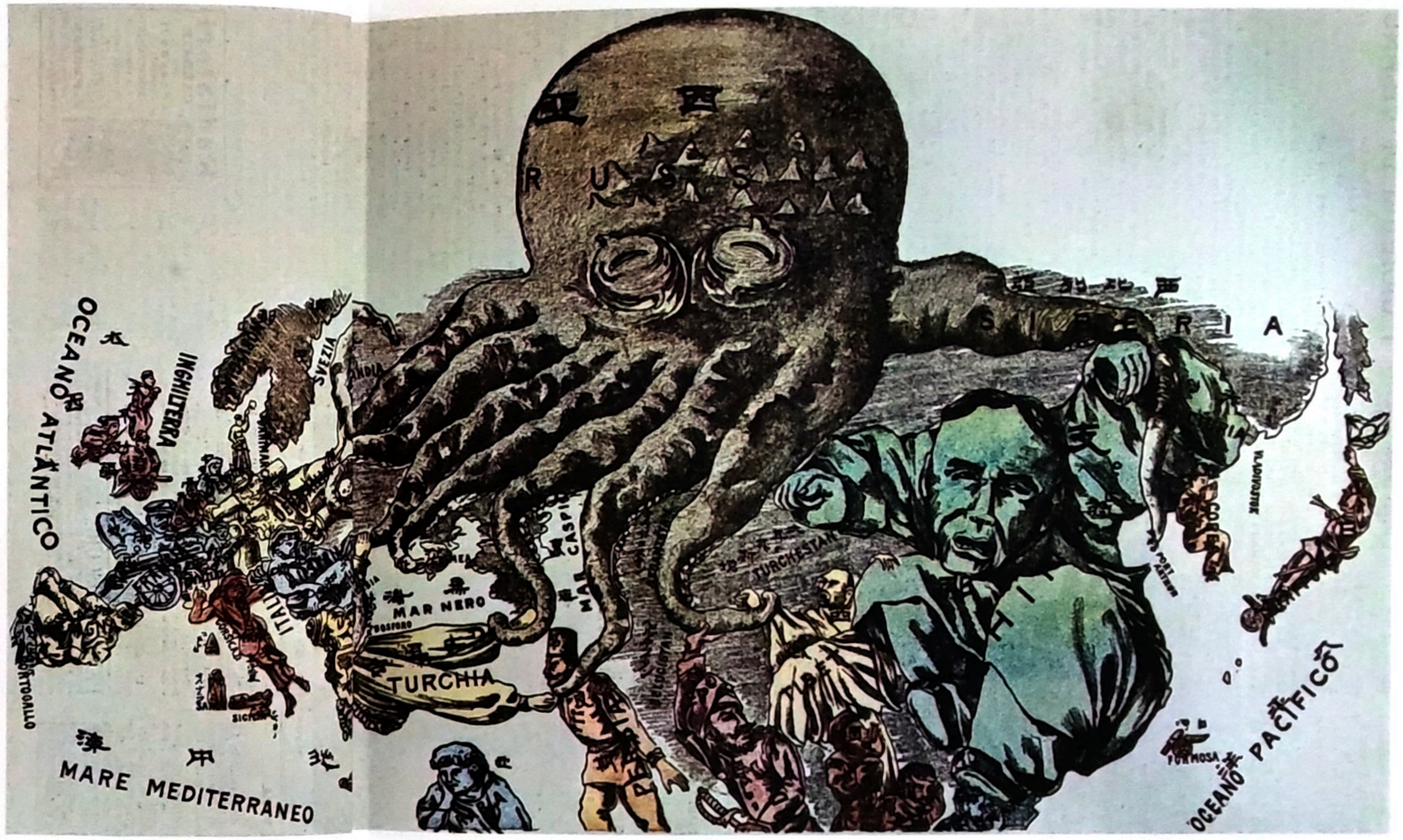
Mais la France de la Belle Époque est la France du Moulin Rouge (ci-dessus, un tableau de Charles Camoin, 1904), sur la scène duquel l'on dansait, un peu plus raffiné, l'endiablé cancan, danse née dans les cabarets de Montmartre fréquentés par les grisettes, les étudiants, les artistes et les modèles.

Et c'est la France de la Belle Otero, ballerine et *cocotte* de haute volée, qui traînait à ses pieds princes et milliardaires ; entre un fandango et une partie de roulette, « *the suicidal Sirene* », comme on l'appelait aux États-Unis, collectionnait avec la même nonchalance splendides joyaux et suicides d'amants déçus ou réduits à la rue.

« Je vous emmène vers des temps magnifiques », avait dit le Kaiser en 1900 ; il vivra assez pour s'apercevoir que c'étaient ceux-là qui étaient magnifiques. Les sujets de l'Empire, au moins les couches représentées sur ce double portrait de Max Slevogt (1904), se berçaient dans la sécurité du IIe Reich. Le régime wilhelmien, immobiliste et discipliné, gauche et fanfaron dans les rapports internationaux, vivait pourtant un imposant développement économique.

Il y avait une guerre en Orient. La guerre russo-japonaise (1904-1905), révéla trois choses : que l'empire russe était plus fragile qu'il ne s'était montré à l'Europe cent ans auparavant, au temps de l'empereur Alexandre Ier et de Napoléon ; que la guerre moderne avec mitrailleuses, mines et torpilles était une chose horrible et tragique ; que le mythe de « l'invincibilité de l'homme blanc » était détruit. Les intéressés ne tinrent compte d'aucune des trois.

A gauche, double portrait par M. Slevogt, 1904. Ci-dessous, la Russie « pieuvre », une caricature japonaise qui a fait le tour du monde. En bas, caricature du pape Pie X dans *l'Assiette au beurre,* 1904.



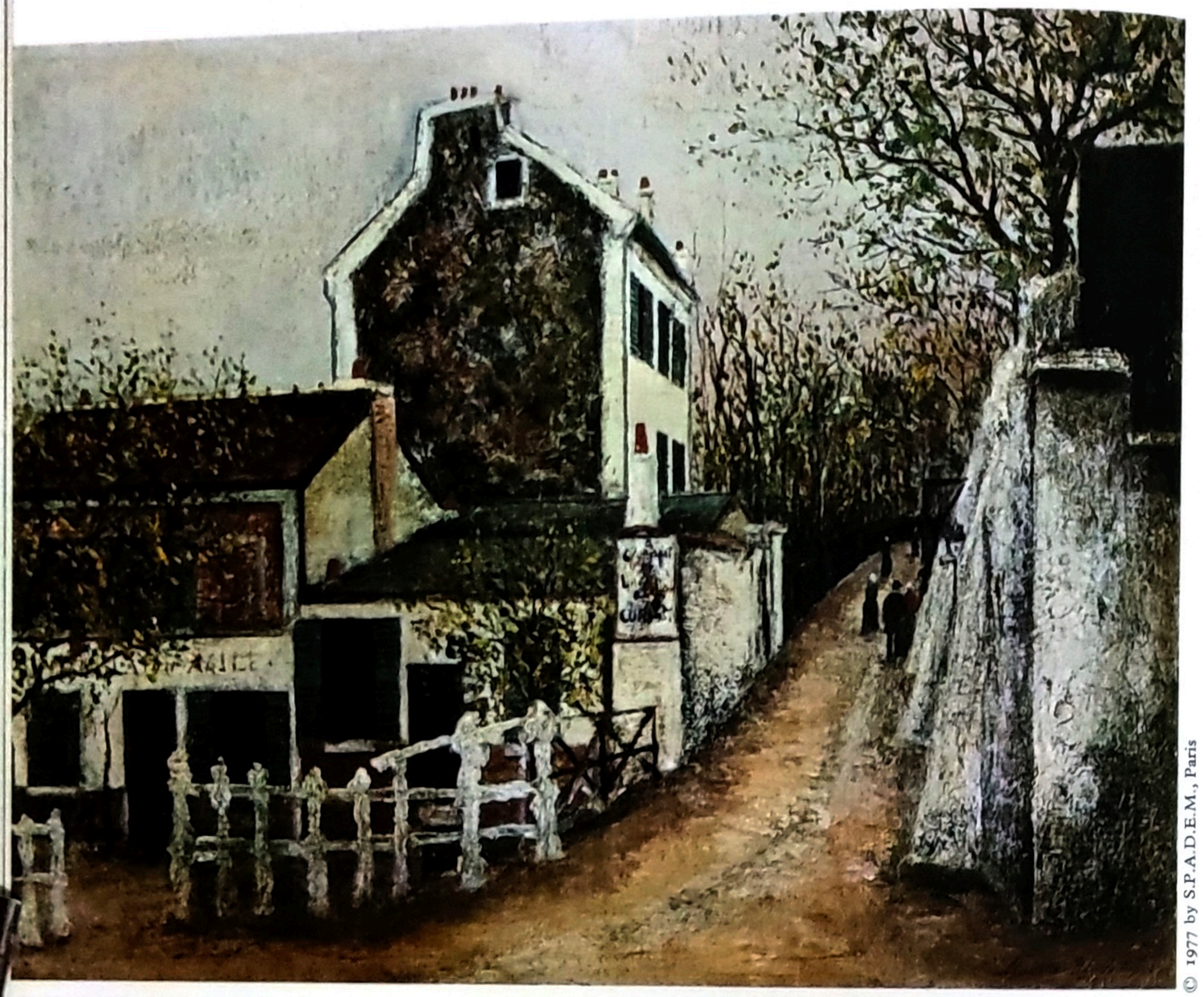
Apogée de l'anticléricalisme. Une loi promulguée en 1901 interdisait l'enseignement aux congrégations religieuses ; en 1904, s'y ajouta la rupture des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège. Pie X, le pape de la condamnation du modernisme, monté sur le trône en 1903 (ici sa caricature dans *l'Assiette au Beurre*), réagit à la rupture par l'encyclique *Vehementer Nos*, tandis qu'en France, la tempête « des Inventaires » des biens de l'Église faisait rage.

« Il régnait alors sur le monde une paix profonde et insolente. Dans les journaux de la monarchie, on lisait des chroniques de la Cour et des chroniques mondaines... » (J. Roth). Dans une atmosphère de tranquillité satisfaite, dans la rassurante stabilité des rapports sociaux, un public international suivi de femmes de chambre, de valises de cuir bulgare, de lévriers blancs et de chapelières fréquentait la chaîne d'hôtels que César Ritz fondait dans les grandes capitales occidentales ; c'était le même public qui se retrouvait à Cannes, Biarritz ou Marienbad, qui s'offrait le frisson de Monte-Carlo, qui, à Vienne, dînait chez Diemer ou chez Sacher, à Paris chez Maxim's, assistait aux courses de Longchamp et — s'il y était admis — aux *garden parties* de Buckingham Palace.

A droite, la fontaine de la Palm Court au Ritz Hôtel de Londres, construit en 1905. Ci-dessous, le grand escalier Liberty de la maison de Via Bellini à Milan, œuvre de l'architecte Alfredo Campanini.

A l'hippodrome, des dames vêtues de robes à traînes bruissantes et de chapeaux monumentaux. Ci-dessus, le marché au poisson d'Amsterdam, peinture de Max Liebermann, 1904.

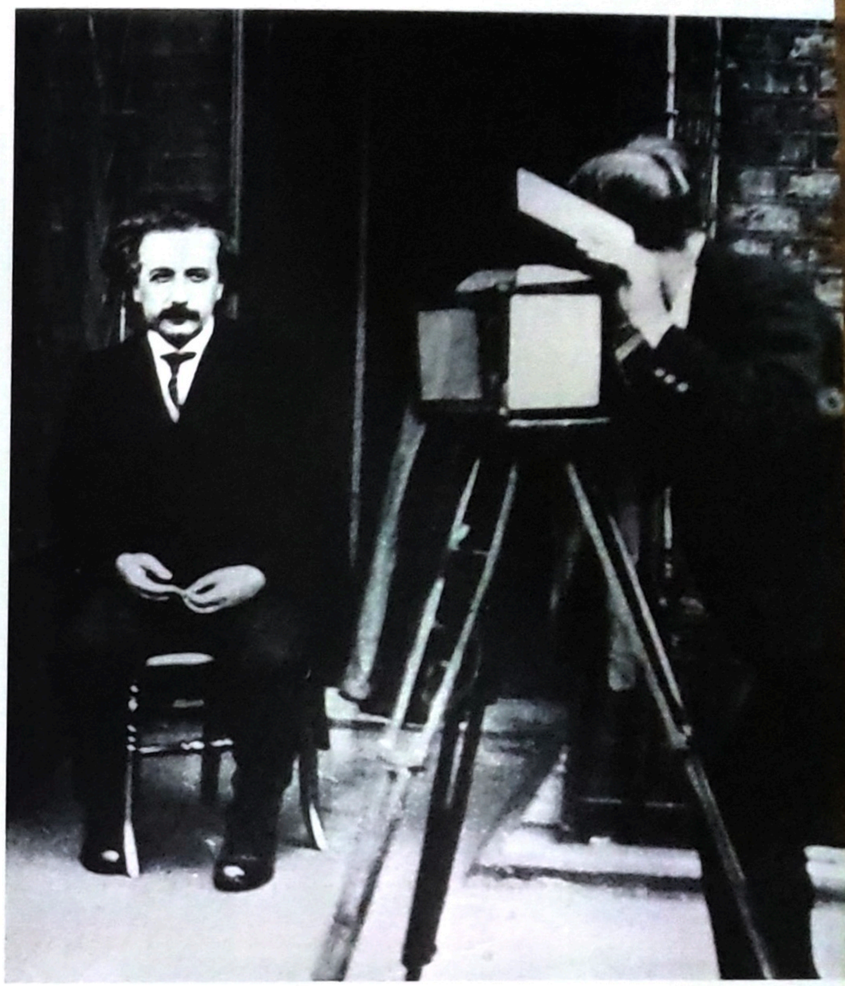
C'est dans la capitale néerlandaise que se tint, en 1904, le Congrès de la IIe Internationale. Il vit les violents affrontements entre les *leaders* socialistes à propos de la motion présentée par Guesde, qui affirmait le refus de toute participation socialiste au gouvernement d'une société capitaliste. Après quatre jours de débats, avec des moments dramatiques pendant la discussion entre August Bebel et Jean Jaurès, la motion excluant tout compromis fut approuvée à une large majorité.



© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Le *Lapin Agile*, le fameux cabaret représenté par Maurice Utrillo, existe encore aujourd'hui sur la Butte Montmartre. Rendez-vous d'artistes, centre de vie bohème et littéraire, il était fréquenté assidûment par des écrivains et des peintres, comme Francis Carco ou Amedeo Modigliani, Utrillo, déjà nommé, Suzanne Valadon ou Roland Dorgelès.

Dans le monde de langue allemande, la vie intellectuelle était fervente et l'élaboration scientifique intense : Freud publie en 1900 *L'Interprétation des rêves* et, en 1901, *Psychopathologie de la vie quotidienne ;* Einstein énonce en 1905 les bases de la théorie de la relativité avec l'essai *Sur l'électrodynamique des corps en mouvement.*



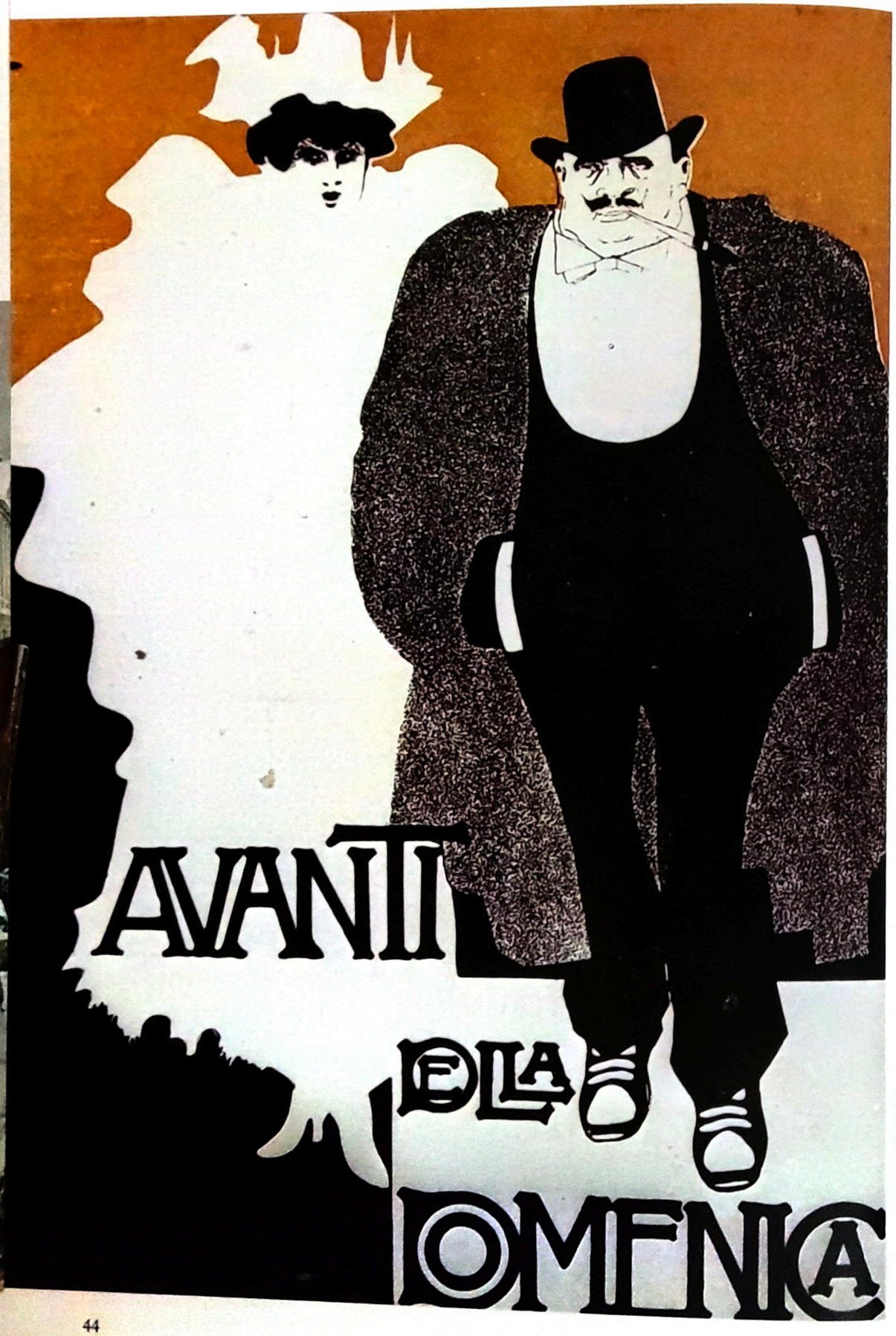
A gauche en haut, M. Utrillo, *Le Lapin Agile*. En bas, photographie d'intérieur de ce cabaret en 1905. A droite, Albert Einstein pose pour une photo souvenir en 1901, époque où il quitta la Suisse pour aller enseigner à l'Université de Prague. Ci-dessous, Maximilian Lenz, *Le Ring à Vienne*, 1900.

« Des milliers d'ouvriers — et non des sociaux-démocrates, mais des croyants et des sujets fidèles — sous la direction du pope Gapone, affluèrent de tous les côtés de la ville vers le centre de la capitale et la place où se trouve le Palais d'Hiver, pour présenter leur pétition à leur tsar. Les ouvriers marchaient avec les saintes icônes à leur tête... On fit donner la troupe. Uhlans et cosaques se ruent sur la foule, sabre au clair, et font feu sur les ouvriers sans armes... Selon les rapports de la police, il y eut plus de mille morts et deux mille blessés. » (Lénine)

« Dimanche, 22 juillet. Quelle journée douloureuse!... Les troupes ont dû ouvrir le feu en divers points de la ville. Beaucoup ont été tués ou blessés... Maman, qui venait d'arriver de la ville est allée aussitôt à la messe. J'ai déjeuné avec tous les autres. Promenade avec Mischa. » (Nicolas II)

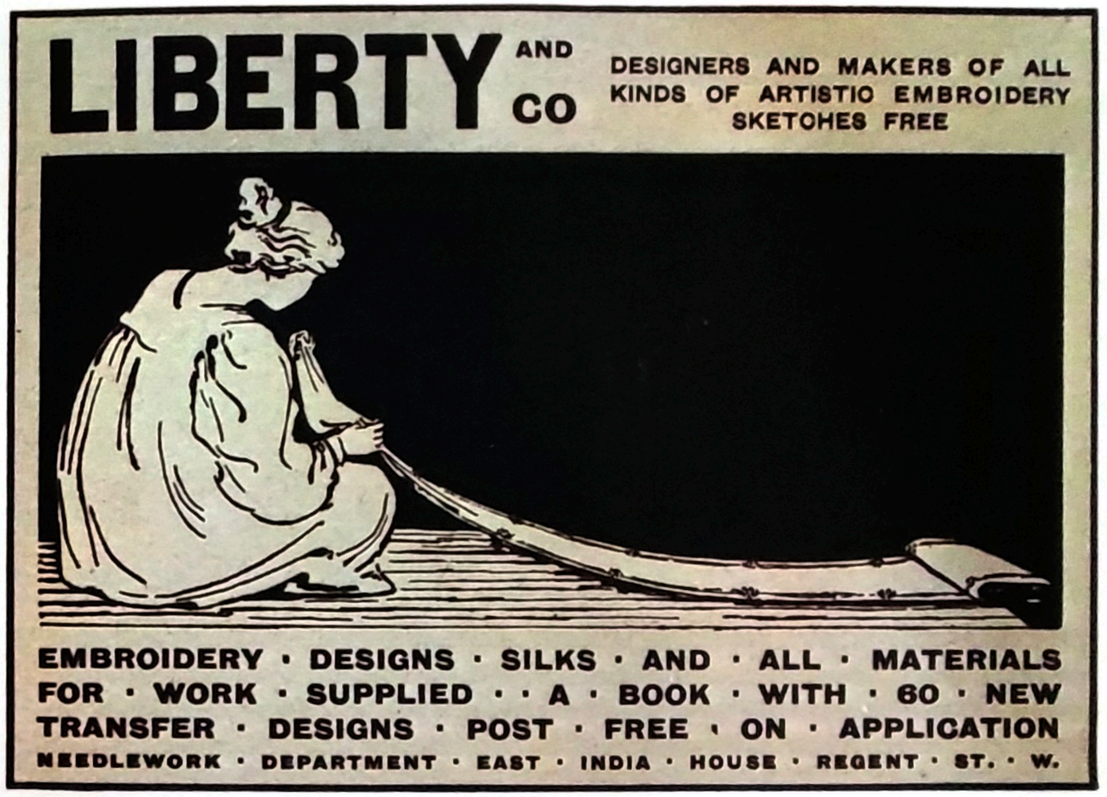
C'est ainsi que Lénine évoque, quelques années plus tard, le « dimanche sanglant » et que le tsar Nicolas II le consigne dans son journal. Après la sanglante répression du 22 janvier 1905, une série de grèves politiques éclate dans toute la Russie. Un peu partout des *Soviets* se forment : à Kronstadt, une partie de la flotte se mutine, et, à Odessa, les marins du cuirassé *Potemkine*. Le tsar dut signer le *Manifeste du 17 octobre*, qui instituait, entre autres, la *Douma* ou Chambre des Représentants, révoquée plus tard après le reflux révolutionnaire.

Ci-dessous, à gauche, N. Vladimirov, *Fusillade devant le Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg*, 1905. A droite, l'un des fameux œufs-joyaux de Carl Fabergé, en or, émail et perles ; il fut offert par le tsar Nicolas II, probablement en 1903, à sa mère, Maria Feodorovna.



L'expression *Liberty*, utilisée parfois à la place de Art Nouveau, désigne peut-être le plus Belle Époque des styles. Mais le nom est plus ancien. Dès 1875, Arthur Lasenby Liberty ouvrait à Londres un magasin spécialisé dans la vente des produits d'Extrême-Orient : tissus, bijoux, papiers peints, paravents, petits meubles...

A gauche, une couverture de l'*Avanti della Domenica*, 1906. Ci-dessous, placard publicitaire de la firme Liberty, dans *The Studio*, en 1906. En bas, plaque commémorative de R. Lalique, *Targa Vincenzo Florio*, 1906.



René Lalique, orfèvre et joaillier, conquit une place de premier plan dans la production Art Nouveau avec la présentation de ses œuvres au Salon du Champ-de-Mars de 1895. Il est l'auteur de la *Targa Florio* (à gauche), exécutée pour la première course sur le circuit des Madonies et disputée en 1906.

Comme dans un conte, une petite fleuriste, fille d'un maître maçon qui avait parfois chanté quelques *canzonnette* dans un petit établissement de la Piazza Navona, à Rome, rencontra un jour son Pygmalion et commença la carrière qui devait l'amener à être l'une des artistes les plus aimées et les plus célébrées de la Belle Époque. Lina Cavalieri (à gauche, portrait par Cesare Tallone) fut prise sous la « protection » de Carlo di Rudini : malade, il la fit soigner, lui donna une garde-robe et l'entraîna dans sa vie luxueuse entre Monte-Carlo et Rome. Lancée dans le grand monde, un public enthousiaste la vit triompher à Paris et à Saint-Pétersbourg, où elle devint « la princesse Linotcka » en épousant le prince Alexandre Barijatyski dont elle divorcera bientôt. Elle se consacra alors à son talent de soprano, et peut-être plus pour son charme personnel que pour ses qualités vocales, remporta des succès sur les plus importants théâtres, au San Carlo de Naples, au Covent Garden de Londres et au Metropolitan de New York.

Deux autres femmes de théâtre sont d'une pâte différente : Sarah Bernhardt (au centre, buste par Gérome), la Berma de *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, fut un personnage de premier plan dans les chroniques pour ses excentricités éclatantes, mais aussi pour ses qualités artistiques qui en firent la plus célèbre actrice française de l'époque. C'est pourtant avec Eleonora Duse (à droite) que le théâtre trouva son actrice la plus raffinée et la plus sensible : interprète de Verga, de Goldoni, de Shakespeare, de Sardou, de Dumas, louée par Tchékov et par Shaw, elle fut au début du siècle l'interprète passionnée du théâtre de D'Annunzio et, de 1904 à 1909, de celui d'Ibsen. Attentive à toujours raffiner ses moyens d'expression, elle suivit de près le mouvement de rénovation de la scène européenne, collaborant avec Gordon Craig et imposant un style de diction extrêmement personnel hors de tout schéma classique.

Trois artistes célèbres. De gauche à droite : portrait de la chanteuse Lina Cavalieri, par C. Talone. Buste de Sarah Bernhardt, par Gérôme. Photographie d'Eleonora Duse.

En 1904, les frères Lumière firent breveter des plaques sensibles appelées « autochromes » qui permirent la photographie en couleurs jusqu'à l'avènement des premières pellicules modernes. A gauche, une composition publiée par *l'Illustration* en 1907, illustre un article consacré à cette exceptionnelle innovation technique.

Journalistes fameux et personnages à blason suivaient avec intérêt la vie sportive. Le prince Scipione Borghese participa avec Luigi Barzini, journaliste au *Corriere della Sera* et l'un des plus célèbres « envoyés spéciaux », au *raid* Paris-Pékin en 1907. Les deux Italiens (ci-dessous, en bas, à l'étape de Berlin sur leur « Itala ») sortirent vainqueurs de cette prestigieuse compétition.

A gauche, autochrome des frères Lumière, dans *l'Illustration*, 1907. Ci-dessous, aquarelle de Sem (Georges Goursat). En bas, une étape du raid Paris-Pékin, 1907.

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

« Je dois m'avouer que je cherche, je cherche, je cherche et je ne trouve pas... Je sens que je veux peindre ce qui est neuf, le fruit de notre époque industrielle. »

Ainsi s'exprimait Umberto Boccioni, à son arrivée à Milan en 1907, plein d'ardeur à l'idée de pénétrer dans la grande cité où passe le souffle de la vie moderne. Et c'est en 1908 qu'il peint ces *Usines à Porta Romana* (ci-dessous), où transparaissent l'intérêt pour les « idoles modernes » et une certaine inspiration sociale. La gouache de Roger de la Fresnaye, *L'allée des Acacias* (à droite, 1908), utilise une autre thématique. Les cavaliers sont seulement un signe du passé ; désormais ce sont les automobiles, guidées par des chauffeurs compassés, qui mènent à la promenade de belles dames aux ombrelles de soie.

En décembre 1908, trente-sept secondes de tremblement de terre

Ci-dessous, U. Boccioni, *Usines à la Porta Romana*, 1908. A droite, R. de La Fresnaye, *L'allée des Acacias*, gouache, 1908.

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

rasèrent au sol Messine et Reggio di Calabria (ci-contre, ruines de Messine). Les premiers secours furent portés par les marins d'un navire de guerre russe qui fusillèrent sans délai les « chacals » qui rôdaient parmi les ruines.

Les *Chômeurs*, vus en 1908-1909 par Rudolf Zeller, étaient les « victimes » d'une conjoncture défavorable ou les reflets locaux d'une phase récessive du cycle économique.

Oui, l'une des limites, culturelles et politiques, de la société sur laquelle se fondait la Belle Époque était de considérer tremblements de terre et chômeurs de la même façon : comme d'inévitables calamités naturelles...

« L'illustre architecte a su deviner comment l'homme, venant au jour dans une clinique et mourant dans un hôpital, devait remplir aussi l'espace où il vivait de sobriété aseptisée. » « L'art n'est donc pas un moyen de séparer le *kitsch* de la vie ? ... Plus l'art devient abstrait et plus l'art devient transparent. » Ainsi parle Robert Musil. Ces années-là, l'architecte recherche un nouveau langage en insérant dans l'équation de la construction une nouvelle variable : celle du fonctionnel. « Seul ce qui est pratique peut être beau », disait Otto Wagner — maître du groupe d'architectes réunis sous le nom de Sécessionnistes — qui travaille dans la Vienne de Musil.

A gauche, en haut, ruines de Messine après le tremblement de terre de 1908. En bas, R. Zeller, *Chômeurs*, 1908-1909. Ci-dessous, la banque postale de Vienne, œuvre de O. Wagner, 1904-1908.

rasèrent au sol Messine et Reggio di Calabria (ci-contre, ruines de Messine). Les premiers secours furent portés par les marins d'un navire de guerre russe qui fusillèrent sans délai les « chacals » qui rôdaient parmi les ruines.

Les *Chômeurs*, vus en 1908-1909 par Rudolf Zeller, étaient les « victimes » d'une conjoncture défavorable ou les reflets locaux d'une phase récessive du cycle économique.

Oui, l'une des limites, culturelles et politiques, de la société sur laquelle se fondait la Belle Époque était de considérer tremblements de terre et chômeurs de la même façon : comme d'inévitables calamités naturelles...

« L'illustre architecte a su deviner comment l'homme, venant au jour dans une clinique et mourant dans un hôpital, devait remplir aussi l'espace où il vivait de sobriété aseptisée. » « L'art n'est donc pas un moyen de séparer le *kitsch* de la vie ? ... Plus l'art devient abstrait et plus l'art devient transparent. » Ainsi parle Robert Musil. Ces années-là, l'architecte recherche un nouveau langage en insérant dans l'équation de la construction une nouvelle variable : celle du fonctionnel. « Seul ce qui est pratique peut être beau », disait Otto Wagner — maître du groupe d'architectes réunis sous le nom de Sécessionnistes — qui travaille dans la Vienne de Musil.

A gauche, en haut, ruines de Messine après le tremblement de terre de 1908. En bas, R. Zeller, *Chômeurs*, 1908-1909. Ci-dessous, la banque postale de Vienne, œuvre de O. Wagner, 1904-1908.

« Au Théâtre du Châtelet, à 20 h 30 précises, soirée de gala pour la répétition générale du premier spectacle de la Saison Russe. Au programme, dans l'ordre : *Le Pavillon d'Armide*, *Le Prince Igor*, *Le Festin*. » *Le Figaro* annonçait en ces termes le début des Ballets russes le 18 mai 1909.

La création de cette compagnie représente un fait majeur dans l'histoire de la musique et du ballet. Serge Diaghilev avait réuni autour de lui les meilleurs solistes issus des écoles de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Vaslav Nijinski, Tamara Karsavina, Anna Pavlova (ci-dessous, sur une affiche) dansèrent pour lui. Le succès de la première saison fut suivi d'une période de collaborations exceptionnelles : l'on mit en scène des œuvres de Rimski - Korsakov, Stravinski, Debussy, Ravel, Moussorgski ; de nombreux peintres d'avant-garde comme Bakst, Larionov, Matisse, Picasso ou Derain furent chargés des décors et des costumes.

Ci-dessous, affiche pour les Ballets russes représentant la danseuse Anna Pavlova, 1909. Au centre, affiche de V. Schufinsky pour un night-club de Vienne.

L'opposition à l'académisme dans les arts et, d'une façon plus générale, à la situation culturelle, était le caractère distinctif de la Sécession viennoise qui amena un renouveau même dans le graphisme. Viktor Schufinsky est l'auteur de cette affiche pour un night-club (ci-dessous), où la distance par rapport à la tradition de l'affiche française se voit dans la lettre nette, le format inhabituel et le contraste des couleurs, le corps blanc et pur avec son intense qualité érotique.

La Belle Époque est celle des grandes maisons de mode, mais c'est aussi l'époque où s'ouvrent les grands magasins : à Paris, *le Printemps* ; à Londres, *Selfridges*, inauguré en 1910.

A droite, la grande horloge de la façade des magasins Selfridges à Londres, Oxford Street, 1910.

Jusqu'à quel point le système monnaie-t-il la provocation? Jusqu'à quel point la provocation utilisant les structures du système reste-t-elle vraiment fidèle à elle-même? La question pouvait déjà être posée.

Le 20 février 1909, *le Figaro* (à gauche une affiche de Pierre Bonnard) publie le premier *Manifeste du Futurisme* de Filippo Tommaso Marinetti (« Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité »).

Puis, en 1910, la Biennale de Venise qui, jusqu'alors était pour le moins demeurée enfermée dans une sphère provinciale et « pompier », consacre une salle entière au peintre Auguste Renoir.

A gauche, affiche de Pierre Bonnard pour *le Figaro*. Ci-dessous, A. Renoir, *Jeune fille assise*, 1909.

Giovanni Boldini, qui prit rapidement Paris pour patrie adoptive est peut-être le peintre le plus assurément Belle Époque. Il peint le monde des théâtres, les voitures, les gentilshommes, les dames, surtout les dames... La « divine marquise », Luisa Casati, dont l'artiste avait déjà fait le portrait, exposé au salon de 1909, qui avait inspiré des vers à Montesquiou, insista longuement pour être à nouveau peinte dans l'une des poses extravagantes qu'elle affectionnait. Le tableau ci-dessous, probablement de 1914, la représente ornée d'une excentrique coiffure de plumes de paon aux longues tiges, image bizarre et recherchée de la femme reine dans le monde des lévriers et des orchidées.

Les femmes parées de plumes de paon, ou dont le cou candide s'entoure d'un boa de plumes d'autruche ; les hommes au regard hésitant entre le rêve et l'ennui, en gilet blanc, claque luisant et canne de promenade : c'est le genre snob et frivole des esthètes alanguis et des femmes du monde, le monde de Swann, d'Odette de Crécy, du baron de Charlus.

Le ballet de Rimski-Korsakov, *Schéhérazade* (1910), eut une influence prodigieuse sur l'art de la scène et la mode. La mise en scène de Léon Bakst suscita parmi les spectateurs la même émotion que les danseurs, dans une atmosphère à mi-chemin entre l'aquarium et le bazar, « une serre à passions ». C'est surtout le public féminin qui fut conquis et Poiret, sur la lancée, créa des vêtements de forme orientale taillés dans des tissus fastueux aux couleurs éclatantes.

Ci-dessous, G. Boldini, *Portrait de Luisa Casati* (1914?). En bas à droite, Domenico Morelli, *Portrait de Bernardo Celentano*.

Ci-dessous, maquette de L. Baskt pour *Schéhérazade* de Rimski-Korsakov, 1910.

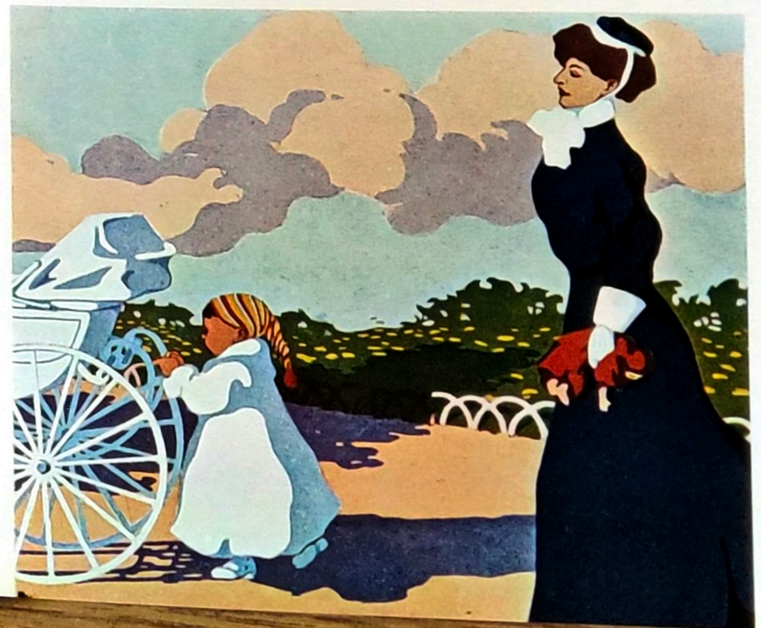
© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Les nuits de Paris : ci-dessous, *Le jardin de Paris ou les Belles de nuit* de Jean Béraud, le peintre du Paris aristocratique et mondain du début du siècle, défini par Proust comme « un jeune et glorieux maître, l'artiste acclamé par l'ancien et le nouveau monde, homme charmant que tous recherchent sans jamais parvenir à le capturer... Le plus spirituel et le plus raffiné des hommes ».

Des guirlandes d'ampoules électriques illuminent une joyeuse réunion nocturne en plein air où *dandies* et hommes d'âge mûr observent d'un œil complaisant et critique l'élégance des « belles de nuit ». Paris est le « centre du monde », inimitable ramassis d'idées les plus disparates, chaudière en ébullition de la culture et terre d'élection de la vie oisive et dissipée. Dans les parcs, les « victorias » mènent à la promenade de mystérieuses dames en chapeau fleuri, ou bien d'impeccables gouvernantes surveillent d'un œil attentif les prouesses des enfants de l'aristocratie ou de la grande bourgeoisie, comme sur la gravure en bas et à droite, extraite de *Novissima*.

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

A gauche, J. Béraud, *Le jardin de Paris ou les Belles de nuit*. Ci-dessous, les rois réunis à Londres pour les funérailles d'Édouard VII, en mai 1910. En bas, une gravure extraite de *Novissima*.

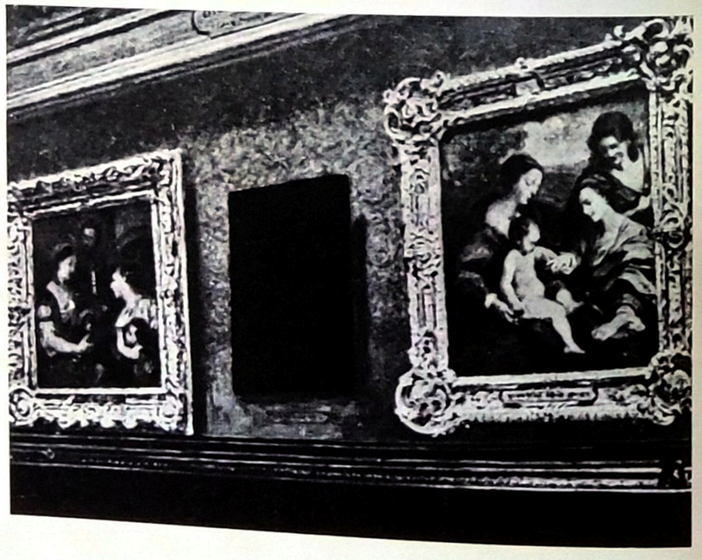


Ce « portrait de groupe avec tapis » représente tous les souverains réunis à Londres pour les funérailles d'Edouard VII, en mai 1910. Au premier plan, Alphonse XIII d'Espagne, George V d'Angleterre, Frédéric VIII de Danemark ; au deuxième rang, Manuel II de Portugal, Guillaume II d'Allemagne et Albert Ier, roi des Belges.

La Belle Époque a aussi inventé les vacances. C'est l'autre face de la société industrielle qui considère l'homme en tant que « producteur »

La riche clientèle du *Daniéli* fréquentait le Lido de Venise et quelques plages, « coins du monde civilisé plongés dans une tranquille insouciance où, au bord de la mer, sur des plates-formes parées comme des vérandas, à côté de personnes vêtues avec une sûre élégance matinale, d'autres à demi nues jouissent ardemment de la liberté de ces lieux ». (Thomas Mann, *La Mort à Venise*.)

En hommage à un idéal de beauté féminine qui voulait la peau blanche et diaphane, imbu de l'idée que le bronzage était signe de maladie, puisque les cures de soleil étaient réservées aux malades des sanatoriums, l'on allait le plus souvent à la mer entièrement vêtu ou équipé de pesants costumes de bain.

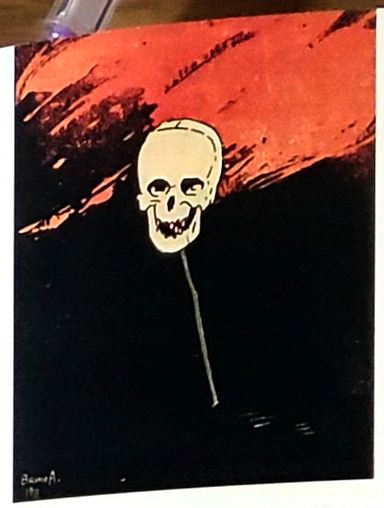


En 1911, on déroba la perle du Louvre. Le musée fut privé pour quelque temps de l'énigmatique et fastidieux sourire de Mona Lisa. Cela fit grand tapage et confusion, à cause de l'incroyable facilité d'un tel vol. Le quotidien français *Le Matin* offrit « 5 000 F de récompense aux occultistes, somnambules, chiromanciens, rhabdomanciens » puisque « les conservateurs du Louvre n'ont pas su conserver la Joconde. Et que la Justice ni la Police n'ont su la retrouver ».

A gauche en haut, le Lido de Venise, en 1911. En bas, la place vide de la Joconde, qui avait été volée au musée du Louvre en 1911. Ci-dessous, E. Nolde, *Les Hôtes de vacances,* 1911.

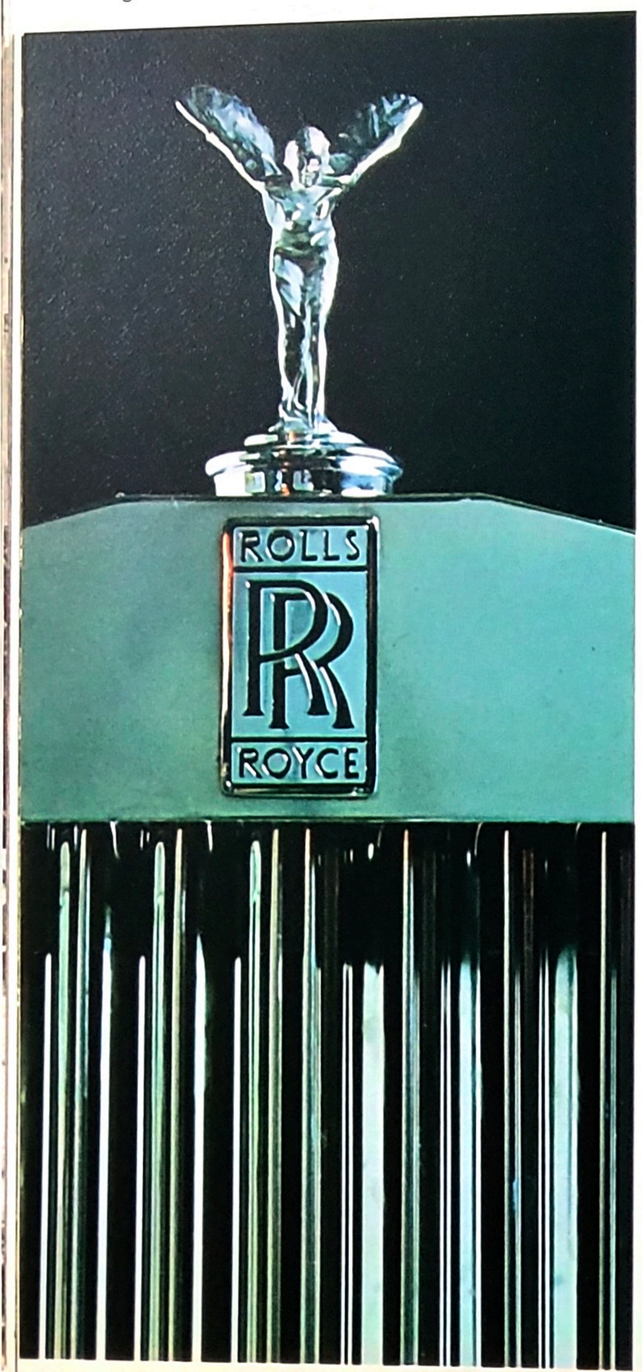
En conquérant la Lybie, l'Italie entre dans la « noble course » à la civilisation des indigènes. (A droite en haut, une vignette satirique à contre-courant de *l'Asino*, 1911.) Gertrude Stein écrit : « Les indigènes sont toujours ceux qui sont d'un autre endroit. Cela démontre que la race blanche ne croit pas vraiment être de quelque part puisqu'elle pense que n'importe qui d'autre est un indigène. » La Turquie perd la guerre. Alors la Bulgarie, la Serbie, la Grèce, etc. font la guerre à la Turquie qui perd encore la guerre. Alors la Turquie, la Grèce, la Serbie, etc. font la guerre à la Bulgarie qui perd la guerre. *Et caetera*.

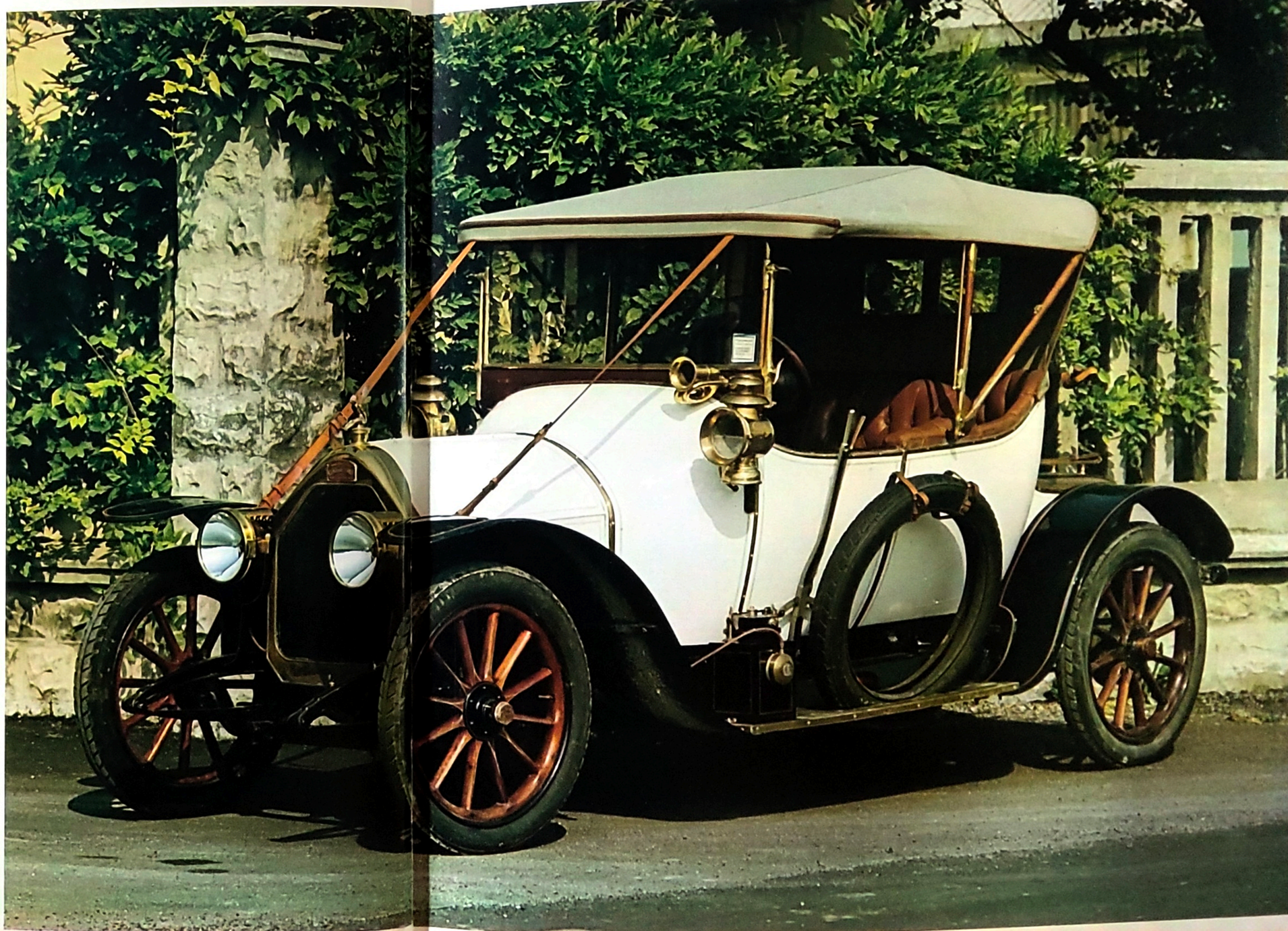
A droite en haut, vignette satirique de *l'Asino*, contre la guerre coloniale italienne, 1911.



En 1911, la statuette *The Spirit of Ecstasy*, de Charles Sykes, fut choisie comme symbole et porte-bonheur par la Rolls-Royce Motors. Cette entreprise d'automobiles se voua dès sa fondation à la production de voitures de luxe d'un niveau technique élevé.

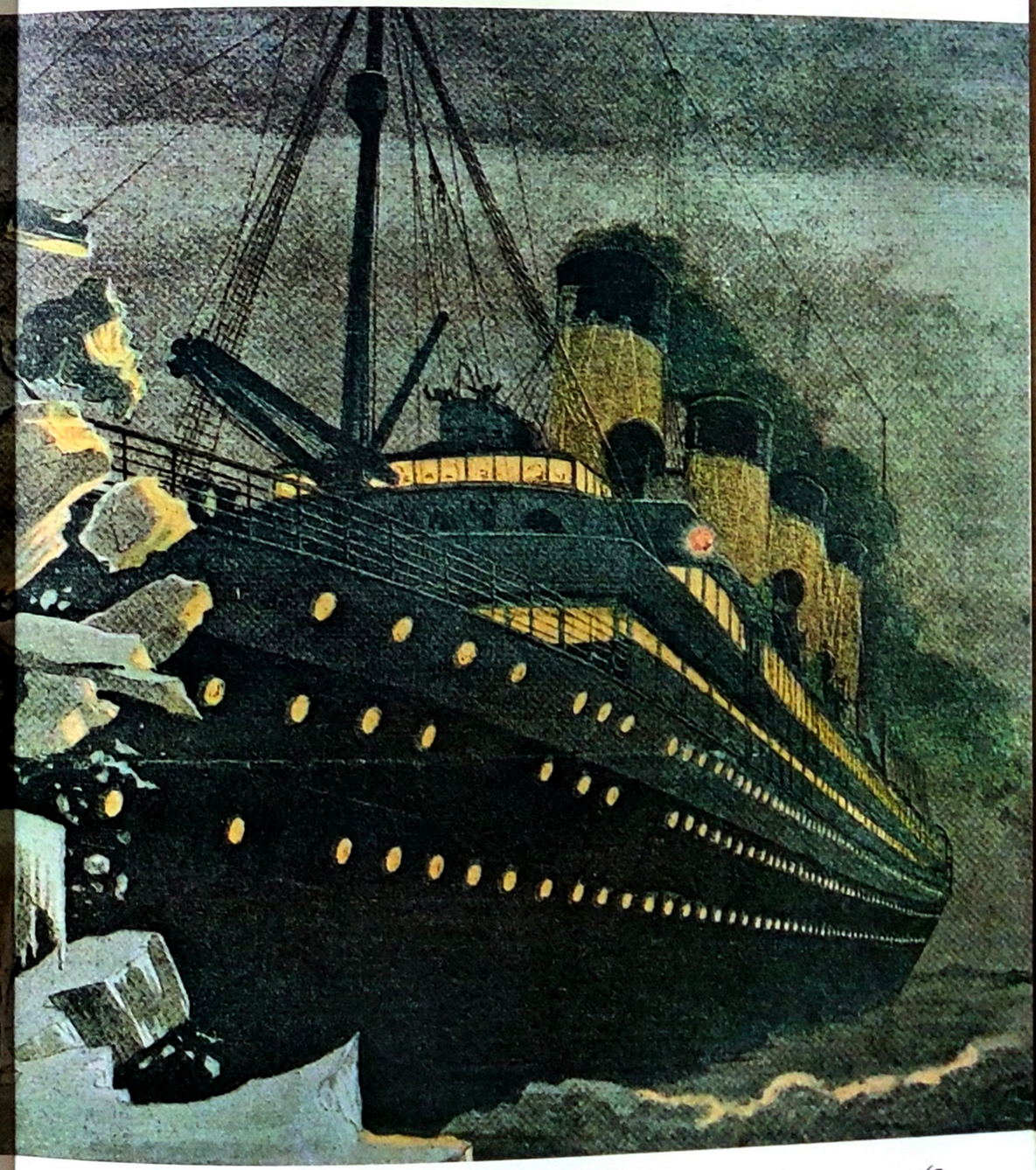
A gauche, la figurine ailée de la Rolls-Royce, œuvre de C. Sykes, 1911. Ci-dessous, une Vinot-Deguingand de 1912 dont le bouchon de radiateur est une autre figure féminine, moins connue.





Aux environs de 1911, l'Europe accueillit le tango, danse populaire latino-américaine, considérée comme audacieuse et un tantinet scandaleuse. Pour permettre la liberté des mouvements, le costume féminin prévoit une fente par-devant ou sur le côté. Les hommes prennent l'habitude de porter les cheveux à la mode argentine, rejetés en arrière.

« Je ne compris la gravité de la situation que quand je vis un passager de troisième, un ouvrier, sur le pont des premières classes. » Dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, lors de son voyage inaugural, l'« insubmersible » transatlantique *Titanic* heurta un iceberg au sud de Terre-Neuve et coula à pic avec mille cinq cents passagers. Le signal de détresse avait été lancé — ce fut la première fois que l'on utilisa le S.O.S. institué depuis peu — mais, hélas, le transfiliste de l'unique navire se trouvant dans un rayon de dix milles avait éteint son appareil quelques minutes auparavant.



A gauche, *Le Tango*, bronze de G. Eberlein, circa 1912. A droite en haut, la couverture d'un journal anglais annonçant le naufrage du *Titanic* en 1912. En bas, un dessin français montrant le *Titanic* éperonnant l'iceberg.

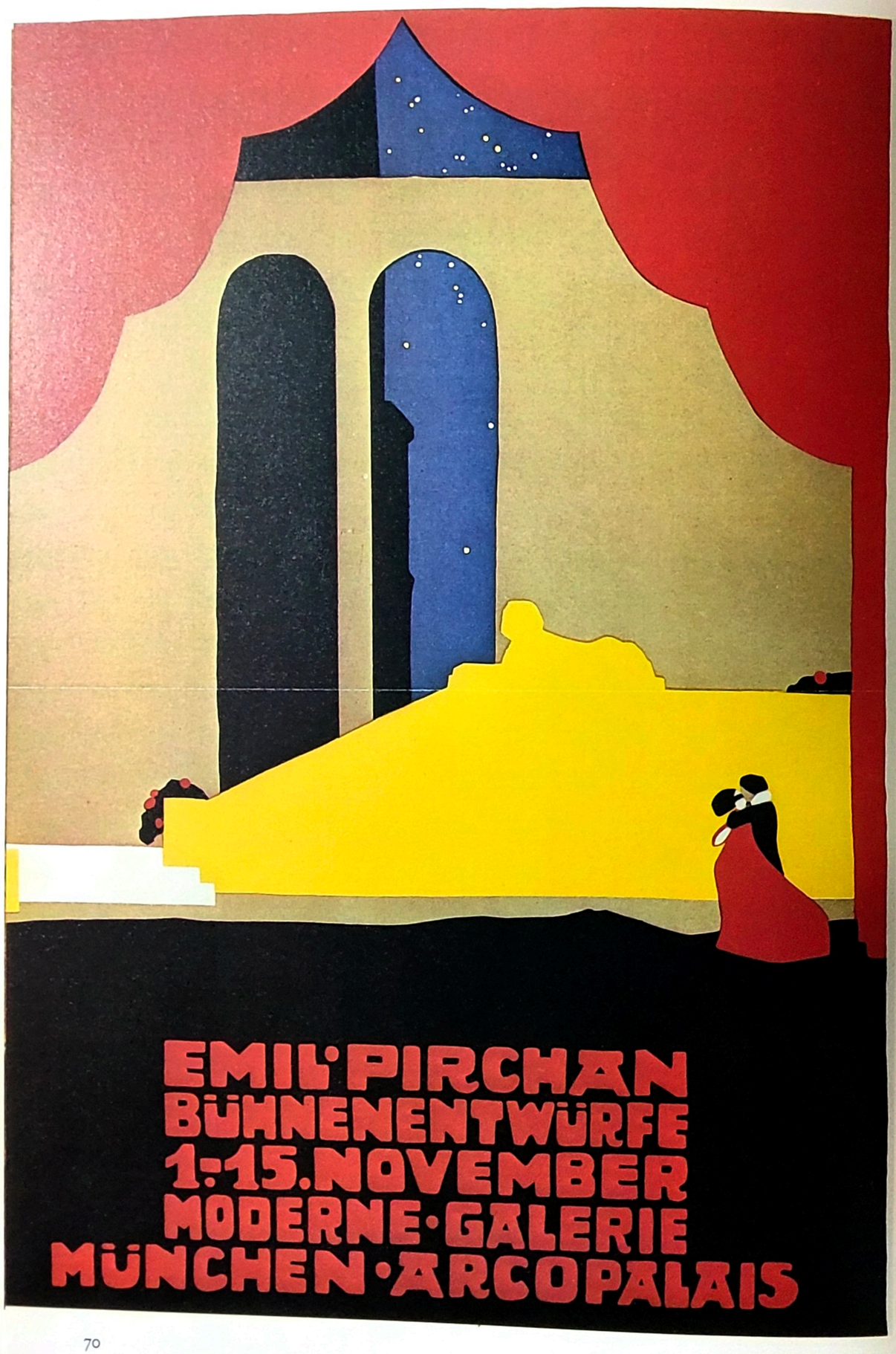
© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Page de gauche, P. Picasso, *Portrait de Gertrude Stein*, détail, 1906. Ci-dessus, affiche publicitaire pour une marque de tissus italiens, 1912. Ci-contre, affiche de théâtre avec la danseuse et espionne Mata-Hari, 1911.

« ... à partir de Picasso, plus aucun peintre n'utilisa de modèle... et ainsi ils peignent avec ce qu'ils ont en eux,... et l'unique chose qui soit en dehors est le tableau... Picasso fit mon portrait, il m'avait demandé de poser, pourquoi cette exception je l'ignore, et de même qu'il n'y eut jamais de question, il n'y eut jamais de réponse. »

Ainsi écrit Gertrude Stein dans *Autobiographie de tous* à propos de son portrait (1906, page ci-contre, détail). C'est chez elle, rue de Fleurus, à Paris, que se rencontraient artistes et intellectuels de deux générations, de Picasso, Picabia, Thornton Wilder, Duchamp, Max Jacob, Braque et Matisse jusqu'à Hemingway, Fitzgerald, Pound et Sherwood Anderson.

Mata-Hari, la célèbre danseuse et aventurière hollandaise, fut accusée d'espionnage et de trahison en 1917, et fusillée. Elle avait commencé par s'exhiber dans des boîtes de nuit parisiennes comme danseuse sacrée hindoue en 1905. En 1911-1912, elle aborda la Scala de Milan où elle interpréta le rôle de Vénus dans *Bacchus et Gambrinus*.



« ... Le visage au nez recourbé, aux yeux verts sous un front haut, encadré de cheveux coiffés à la Bressant » : c'est le portrait de Swann, pour modèle duquel Proust avait pris son ami Charles Haas. Dans *La Prisonnière* se trouve une allusion au tableau de James Tissot, *Le Cercle de la rue Royale* (à droite, détail avec le portrait de Haas), et l'écrivain reconnut qu' « il y avait quelque chose de lui dans le personnage de Swann ».

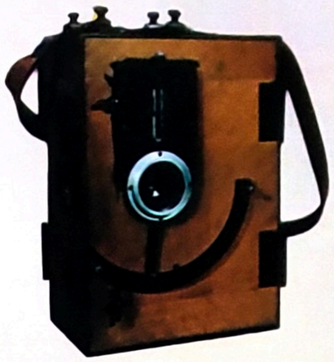
Dans les années 1900-1904, l'on assiste dans le théâtre à la désagrégation des formes dramatiques traditionnelles. Le théâtre expressionniste naît en Allemagne et en Autriche avec Frank Wedekind, Oskar Kokoschka (le premier drame du peintre autrichien, *Assassinat, espoir des femmes*, mis en scène en 1908, suscita des polémiques acerbes), ainsi que Walter Hasenclaver dont l'ouvrage *Der Sohn*, 1914, montre le parricide comme l'unique solution au problème du conflit fils-père, et George Kaiser dont Émil Pirchan fit la mise en scène et les costumes de l'une des œuvres. Il se développa pleinement pendant et après la guerre en adoptant un ton antimilitariste et révolutionnaire. De même, parmi les provocations de leurs innovations techniques, depuis les tréteaux de la scène, ces auteurs prenaient parti, pour l'angoisse et la terreur contre les espoirs futuristes en le progrès.

A gauche, affiche pour une exposition d'Emil Pirchan, représentant allemand de la Sécession viennoise, décorateur de théâtre et auteur de costumes, 1913. A droite, détail du tableau de James Tissot, *Le cercle de la rue Royale*, avec le portrait de l'écrivain Charles Haas.

Les années de la Belle Époque furent celles qui virent le plus grand nombre d'émigrants. La moyenne annuelle fut d'environ un million de personnes avec une pointe de 1 380 000 par an entre 1906 et 1910. L'on constate une inversion de tendances dans les courants d'émigration par rapport aux dernières années du XIXe siècle : la première place, jusqu'alors détenue par les pays de l'Europe de l'Ouest et du Nord (Allemagne, Norvège, Grande-Bretagne) fut prise par les pays d'Europe orientale et méridionale (Italie, Espagne, Russie, Autriche-Hongrie). Des familles entières partaient chercher fortune — ou, simplement, des conditions de vie décentes — surtout vers les États-Unis, qui avaient une grande demande de main-d'œuvre, ou vers le Canada, l'Amérique latine, l'Afrique du Sud ou l'Australie.

En bas, Angiolo Tommasi, *Émigrants*. A droite, un appareil photographique de 1912.

C'est aussi la naissance du cinéma, fils d'une époque d'apparences. C'est un miroir, un divertissement, un art. Le *Voyage dans la Lune*, où Georges Méliès prodigua toute une série de truquages ingénieux, d'animations délicieuses et de trouvailles, date de 1902. En 1903, Porter produit *The Great Train Robbery ;* en 1912 sort *Quo Vadis?* Publication de l'essai d'esthétique cinématographique, *Manifeste des sept arts*, de R. Canudo, en 1911.



CORRIERE dei PICCOLI

SUPPLEMENTO ILLUSTRATO del CORRIERE DELLA SERA

Anno VI. - N 13 — 29 Marzo 1914. — Cent. 10 il numero.

1. Vien Saetta condottiero nominato dell'armata. Lo scopino ha per cimiero e per spada una granata.

2. Di brillanti fantaccini ecco vien compatto un gruppo, e per scudo hanno i cuscini ed i mestoli per schioppo.

3. Vien degli ascari il drappello, annoriti al calamaio. Han legato a un bastoncello la forchetta ed il cucchiaio.

4. Dal lancior le schiere fosche non conobber mai disfatta! Lancia è a lor lo scacciamosche han per elmo una pignatta.

5. Corazzati da un vassoio caracollan su gli ombrelli - elmo è a lor l'inaffiatoio - corazzieri arditi e belli.

6. D'artiglieri un bel plotone guida il capitan Dipetto, ed invece del cannone

A gauche, affiche de l'exposition du *Werkbund* à Cologne, 1914. Ci-dessus, funérailles de trois manifestants tués à Ancône, au cours de la « semaine rouge » italienne, en juin 1914. Ci-contre, histoires de guerre pour enfants, dessin de Rubino dans le *Corriere dei Piccoli*, 1914.

Il est facile — un peu trop, même — avec la clairvoyance de la postérité, de découvrir des prémonitions dans une époque. Mais en 1914, l'on s'avançait véritablement dans un monde préoccupant. Que fait là cet homme à cheval, nu et raide avec sa torche enflammée, sur l'affiche de l'exposition du *Werkbund* à Cologne? (Ce groupe réunit les premiers architectes allemands qui cherchèrent à concilier développement urbain et recherches formelles.)

Elle s'ouvre en mai, elle se terminera en octobre. Le monde ne sera déjà plus le même. Non seulement les enfants jouent aux soldats, mais même les enfants des histoires pour enfants, comme sur cette page de Rubino. En Italie, le mois de juin voit la « semaine rouge ». Beaucoup craignent, beaucoup espèrent : c'est la révolution! Il n'y aura pas la révolution. Il y aura la guerre.

« Édition du soir! Du soir! Du
[soir!
Italie! Allemagne! Autriche!
Et sur la place lugubrement
[cernée de noir,
Coule un ruisseau de sang
[pourpre! »
(Vladimir Maïakovski)

Le 28 juin 1914, l'archiduc héritier d'Autriche, François-Ferdinand de Habsbourg est assassiné à Sarajevo. Ce n'était pas la première fois qu'un puissant de la terre mourait de male mort... Les diplomaties des grandes puissances étaient parvenues à remédier à plus d'une crise, pour le Maroc, pour les Balkans, pour le partage de l'Afrique... Il existait un mouvement pacifiste international : les socialistes étaient contre les conflits, de même que les églises... ; mais il y eut la guerre.

En haut, *Totentanz*, danse macabre gravée par Paul Bürck. A droite, l'archiduc François-Ferdinand de Habsbourg et sa femme, quelques instants avant l'attentat de Sarajevo, le 28 juin 1914.

Des plans de mobilisation avaient été soigneusement élaborés par toutes les grandes puissances depuis des années, en fait depuis la fin de la guerre franco-prussienne. C'étaient des plans rigides et complexes qui n'avaient jamais été utilisés ni essayés, sinon par la Russie lors de la guerre contre le Japon.

Mais le 30 juillet, le tsar donne à ses troupes l'ordre de mobilisation générale pour défendre la Serbie, ce qui déclenche une cascade de déclarations de guerre. L'Allemagne entreprit d'appliquer le plan Schlieffen contre la France. L'Italie, neutre pour le moment, avait beau jeu d'ironiser, comme sur cette page de *Numero*, sur la germanisation du Moulin Rouge. (A droite)

Dans la capitale française où, le jour de l'attentat de Sarajevo, l'on célébrait les fastes mondains des courses de Longchamp, l'on

A gauche, Léveillé, *1er août 1914. La mobilisation, Les Boulevards*. A droite, page satirique de *Numero*, 1914, sur la germanisation du Moulin Rouge.

DOPO L'OCCUPAZIONE DI PARIGI. — Per dare un'impronta spiccatamente germanica alla capitale francese, Guglielmo II ha ordinato di sostituire alle « chanteuses » del *Molin Rouge*, i procaci ufficialetti dell'esercito conquistatore.

suivait avec un vif intérêt en cette fin de juillet les audiences du procès Caillaux. Il vit sortir acquittée la femme de l'ex-ministre des Finances, convaincue d'avoir tué le journaliste Calmette. Celui-ci avait mené une âpre campagne de diffamation contre Caillaux dans *Le Figaro*. Mais la rumeur — même scandalisée — provoquée par la sentence, le 27 juillet, ne trouva bientôt plus d'aliment. Le 31, l'ambassadeur d'Allemagne remit un ultimatum au Président du Conseil ; dans la soirée de cette même journée, au *Café du Croissant*, près du siège de *L'Humanité*, Jean Jaurès fut assassiné de deux coups de pistolet ; le 1er août, la France mobilisa (à gauche), le 3, elle entra en guerre : la *Belle Époque*, bonne ou mauvaise, était révolue.

Les bruissements de l'éphémère furent couverts par le fracas des grenades. Et pourtant, même cette image de *La Balle en plein front*, de la belle mort, propre, instantanée et chorégraphique, est, dans son irréalité théorique, un dernier legs de la Belle Époque à cette autre époque qui s'ouvrait, où la mort était laide, atroce et boueuse. « Quelle connerie, la guerre! » dira Prévert. Mais deux guerres mondiales et quelques autres de moindre envergure viendront plus tard.

Une image héroïque : *La Balle en plein front.*

Can-can et jeunes filles en fleurs

par Philippe Jullian

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Caricature de Sem (Georges Goursat)

La Belle Époque... le mythe a si bien pris la place de l'histoire que ces mots font aussitôt penser à un tableau de music-hall : des girls à bas noirs, corsages de velours rose, chapeaux empanachés, dansent le cancan ; elles ont pour partenaires des gentlemen en habit, des officiers autrichiens, ou bien encore des artistes montmartrois. Si le music-hall en a les moyens, un fiacre passe au fond du plateau, ou bien une des premières automobiles. La toile de fond, en dépit de toute perspective, représente à la fois la tour Eiffel et le Moulin Rouge, ou bien le Casino de Monte-Carlo.

Au cinéma, le style Belle Époque est très marqué par des metteurs en scène viennois qui travaillent à Hollywood, après la guerre mondiale, Eric von Stroheim, Sternberg. Les films de Jean Renoir en France, puis de Visconti en Italie exploitèrent les images d'un paradis perdu.

En sous-titre, ou en bande autour d'un livre, « Belle Époque » promet des évocations délicieuses, vraies ou fictives (cela importe peu et les différences, en tout cas, sont minimes) : une femme du plus grand monde quitte sa vaste demeure pour se rendre à quelque fête, valet de pied sur les marches, cocher ou chauffeur impeccable. Le scintillement de ses bijoux, le froufrou de sa traîne contrastent avec l'habit noir d'un compagnon qui ressemble exactement à la réclame des cigarettes de Reské. Ou bien, devant une ravissante maison de campagne, des petites filles, boucles blondes sous des charlottes de dentelle, jouent au diabolo avec des petits garçons habillés en marins, qui seront tués à la guerre. Ou bien encore, dans une loge d'opéra, des femmes superbes un peu trop décolletées, écoutent Melba chanter Thaïs, à moins qu'à l'orchestre, des messieurs en habit lorgnent, à travers leur monocle, les jambes des danseuses.

Pour l'historien la Belle Époque est celle où des diplomates professionnels veillaient à ce que rien ne dérangeât l'ordre établi par des traités qu'avaient paraphés des souverains respectés, où des ambassadeurs répétaient encore les mots de Disraeli et de Bismarck. La Turquie était, dans le langage que Proust prêtera au marquis de Norpois, « l'homme malade », l'Autriche « la monarchie bicéphale » ; en dépit de frictions et de rivalités « le concert européen » menait le monde.

Comme le fait remarquer le spirituel dessinateur anglais Osbert Lancaster dans ses mémoires, les militaires avaient sur la guerre un point de vue sportif dont vint à bout l'horreur des tranchées après 1914 : « Ils étaient si habitués à la victoire que si la colonne de renfort n'arrivait pas ou si les munitions venaient à manquer, eh bien, tant pis pour le régiment, l'heureuse conclusion de la campagne n'en serait pas affectée. Et même si, par un incroyable concours de circonstances, la guerre était perdue, la vie anglaise n'en souffrirait pas le moins du monde. Le prestige national subirait une éclipse passagère, mais l'impôt sur le revenu n'augmenterait pas d'un penny, le Derby serait toujours couru et l'on porterait des huit-reflets pour aller à l'Église. »

Pour faire la part de la légende et celle de l'histoire, il faut situer cette époque exactement dans le temps et aussi dans l'espace car elle ne fut pas également belle dans tous les pays européens, ne parlons pas des autres... Il faut, avant tout, dire que les différentes classes de la société ont dû la trouver plus ou moins belle. Ainsi la vie des paysans restait à peu près semblable à ce qu'elle était deux générations plus tôt, malgré une certaine amélioration des instruments agricoles. Le très rapide perfectionnement des machines industrielles qui avait amené tant de remous au XIXe siècle, apportait enfin une diminution des heures de travail, et le syndicalisme obtenait des avantages certains aux ouvriers. Ce n'était tout de même pas la belle époque pour le mineur du Lancashire ou le canut lyonnais et pour tous ceux que l'on rangeait parmi les « pauvres ». Certes la charité des « gens bien » soulageait temporairement ce malheur, sans faire grand-chose pour en supprimer les causes. Il y avait les « bons pauvres » qui travaillaient et témoignaient de la reconnaissance et les « mauvais pauvres » qui buvaient et insultaient les bonnes sœurs. Cependant, sous l'influence de Tolstoï, la bourgeoisie commençait à s'attendrir et Max Nordau pouvait écrire : « L'ouvrier est aujourd'hui ce que le bon sauvage était au XVIIIe siècle. » Un monument, hélas démoli, comme un vestige du paternalisme des « gens bien » s'élevait à Paris en face du Bon Marché ; il représentait le propriétaire de ce magasin et la baronne de Hirsh, fourrures et manchons, se penchant avec bienveillance sur une pauvresse et ses enfants.

On doit cependant rappeler les vertus des « gens bien » avant d'en parler avec ironie. Ainsi une famille se saignait aux quatre veines pour éviter

une faillite à l'un des siens ou pour doter une fille laide. On était prêt à donner un fils à la patrie, une fille au couvent, on faisait des rentes aux vieux serviteurs et l'on invitait à la campagne les plus ennuyeuses cousines. Le sens de la famille s'étendait très loin, il suffit de lire les interminables faire-part, et brimait toute tendance qui menaçait tant soit peu cette institution. D'où le mot de Gide : « Famille je vous hais. » *L'Illustration*, qui fut le magazine favori des « gens bien », représente des dynasties devant leurs usines, congratule les officiers héroïques, les prélats bénisseurs, les chefs d'industrie audacieux et les dames d'œuvres sorties de ces familles.

On peut commencer à évoquer une Belle Époque avec ceux qui pouvaient mettre de l'argent de côté, devenir propriétaires, bref qui bénéficiaient tant soit peu du capitalisme, car ce fut, avant tout, une période où l'on avait confiance dans la monnaie. Les petits-bourgeois, employés, instituteurs avaient plus de jours de congé, voyageaient pour leurs vacances, oh! pas très loin, mais enfin ne se considéraient plus comme attachés à leur lieu de travail, et finissaient souvent par atteindre cet idéal : vivre de leurs rentes. Pour ceux qui avaient toujours vécu de leurs rentes, l'époque était en effet belle ; nous verrons plus loin qui étaient-ils.

Dans le temps, la Belle Époque va de 1900 à 1914. On a tendance à la faire commencer dès 1880 afin qu'elle coïncide avec les Impressionnistes, Toulouse-Lautrec, ou même d'en faire une suite du second Empire alors qu'elle en fut plutôt la résurrection. Le XIXe siècle avait mal fini, ses dix dernières années virent une prise de conscience amère ; l'optimisme devant les progrès de la science fit place à une sorte de désenchantement. Le matérialisme sapait le merveilleux sans apporter d'enthousiasme ; le patriotisme lançait les armées dans les conquêtes coloniales avant de les lancer les unes contre les autres, ce qui alarmait les gens de bien, et exaspérait ceux des travailleurs auxquels le socialisme apprenait à penser. Ce désenchantement se traduisit par deux mouvements qui eurent de nombreuses interférences : le mouvement décadent chez les intellectuels et le mouvement anarchique dans le peuple.

Pour la première fois, comparant l'état de leur société à ce que l'on savait des empires finissant, des écrivains se proclamèrent « décadents ». Toutes les passions furent permises ainsi que toutes les audaces de style. L'avant-garde date des années 90, on lui doit le Symbolisme, art flou, continuant le rêve, refusant de séparer la peinture, la musique et la poésie, confondant volontairement les valeurs admises plutôt que de les réfuter comme avait fait le Romantisme. Atmosphère triste, née dans les humides plaines de Belgique, et qui se répandit comme un brouillard sur toute l'Europe, produisant çà et là quelques chefs-d'œuvre, suscitant d'innombrables ratés. Max Nordau, un journaliste allemand, dans un livre qui fit alors grand bruit : *Dégénérescence*, mit dans le même sac toutes les curiosités esthétiques, tous les vices et toutes les folies. Le spiritisme se développa, les sectes bizarres abondèrent, l'ésotérisme prit une place que la religion, trop officielle, remplissait mal.

L'anarchie fut l'expression violente d'une haine de l'ordre établi, des valeurs sacro-saintes : monarchies, armée, église. Ce fut le désespoir de jamais atteindre à un bonheur dont trop de forces empêchaient d'approcher. L'impératrice d'Autriche, le roi Humbert Ier, le président Carnot, des grands-ducs furent assassinés ; une bombe éclata à la Chambre des députés. Ravachol, l'anarchiste français, devint une sorte de héros car les souvenirs de la Commune n'étaient pas morts. Il y eut aussi des attentats pendant la Belle Époque, mais les bombes éclataient dans une sorte d'euphorie, sans le moindre retentissement, sauf en Russie, bien sûr. Mais il vaut mieux, dès maintenant, dire que la Russie n'a connu de la joie de vivre que les plus lointains échos.

Alors que les attentats n'étaient que des faits divers de premier ordre, une mort paisible prit une valeur symbolique : celle de la reine Victoria, le 2 janvier 1901. Celle qui, assez arbitrairement, représentait la morale, les principes sous leur forme la plus stricte, disparue, il devenait permis de s'amuser. Son héritier n'y manqua pas et l'équivalent anglais de la Belle Époque est *Edwardian*. On trouva l'indignation de mauvais goût — les scandales perdirent de leur virulence. Les cinq dernières années du siècle avaient été secouées par deux scandales dont l'ampleur nous stupéfie aujourd'hui quand on en connaît le fond. En France, l'affaire Dreyfus divisa le pays en deux camps, les nationalistes et les tenants de la vérité (que l'on confond trop vite avec la gauche), en Angleterre, le procès d'Oscar Wilde fut également l'écrasement d'un marginal (pédéraste, Dreyfus étant juif), par

une société menacée dans ses conventions. En Autriche, le drame de Mayerling avait porté un coup à la monarchie. L'affaire du canal de Panama discréditait le régime parlementaire.

La résistance des Boers mettait en échec la puissance anglaise et valait à la vieille reine les insultes du reste de l'Europe. La Chine ne se laissait pas coloniser. Oui, le siècle finissait mal et les « gens bien » avaient cent raisons d'inquiétude. Les « gens bien » c'est-à-dire les notables, l'*establishment* pour les Anglais, ceux qui, ayant des responsabilités, tiennent à leurs privilèges, les propriétaires avant tout, les prêtres qui alors étaient à leur service comme ils sont aujourd'hui à celui de la démocratie, l'armée. Les anarchistes maudissaient « l'alliance du sabre et du goupillon ». La magistrature, le haut commerce, les grands industriels ne comptaient guère que des « gens bien », la banque un peu moins car internationale et souvent juive. Paul Bourget écrivait pour les « gens bien » ses lecteurs, que les piliers d'un ordre européen étaient : la Chambre des Lords, le grand état-major prussien, l'Académie française et le Sacré Collège. Et, rassuré, on achetait des fonds russes.

L'année 1900, qui fut celle de l'Exposition universelle de Paris, marque véritablement, et non point seulement comme un point de repère commode, un renversement de l'opinion européenne. Le pessimisme fin de siècle fit place à l'optimisme : le XXe siècle serait le siècle de l'électricité, cette « fée » qui enchantait les pavillons fantastiques de l'exposition, alors que le XIXe siècle avait été sous le signe noir du charbon extrait péniblement de la terre. L'électricité, elle, venait de l'eau, propre, maniable et d'une puissance illimitée. Cette citation du critique d'art Gustave Geoffroy, exprime bien l'optimisme teinté d'esthétisme et de socialisme que déclencha l'Exposition : « Que la foule aussi regarde la foule. C'est elle qui est la vie, qui est la source de tout ce travail, la raison d'être de tout cet art. Qu'elle écoute les éducateurs sortis d'elle ; qu'elle prenne conscience de sa destinée et de son rôle... C'est un rapprochement de races, une harmonie universelle. Puisse cette force donner raison à l'art et aux idées contre les obus d'acier. »

Politiquement les grandes puissances s'observaient, s'armaient, mais respectaient encore les décisions du Congrès de Berlin qui, vingt-cinq ans plus tôt, avait établi un équilibre entre les deux puissances l'Angleterre et l'Allemagne. Certes, l'impérialisme russe et la France revancharde étaient des menaces, mais le rapprochement franco-russe ne menacait pas plus la paix que la triple alliance Allemagne, Autriche, Italie. Et quand le Kaiser dénonçait le péril jaune, les politiciens chuchotaient : laissons-le s'amuser. On pouvait donc croire que l'on entrait dans une période de paix, et cette illusion continua jusqu'à ce que les guerres balkaniques et les « coups » de Guillaume II ébranlent cet optimisme. Mais les progrès du socialisme paraissaient autrement inquiétants.

Cette euphorie fut encouragée par l'amélioration du mode de vie, et cela jusque chez les petits-bourgeois, grâce à l'électricité, l'eau courante, la rapidité des moyens de transport et, nous le verrons, à la facilité de plus en plus grande des modes de récréation. Ainsi la Belle Époque est née avec un siècle dont les premières dix années confirmèrent tout ce que l'on en attendait, « on » étant tout d'abord les « gens bien » puis les travailleurs sortis du prolétariat ; elle dura exactement quatorze ans.

Il convient maintenant de voir que cette époque ne fut pas également belle dans tous les pays. La France, qui a imposé l'expression, a connu l'euphorie avec plus de panache que les autres nations. Là de grandes créations artistiques se développèrent dans ce bien-être, ce qui ne permet plus de le juger superficiel. Proust et Debussy, par exemple, ont participé à la Belle Époque dans la mesure où leur esthétisme s'épanouit dans une société pour laquelle la beauté était le plus grave souci. La France en 1900 était riche, ses dissensions politiques apaisées, elle devenait républicaine et croyait à un avenir de justice sociale. Il y eut, certes, de nombreux scandales mais aucun ne s'envenima comme Panama. On y trouvait toujours quelque femme sous les dossiers, tout comme dans les farces de Feydeau sous un lit. Le président Félix Faure, qui mourut dans les bras de sa maîtresse, eut une mort très Belle Époque qui déchaîna la verve des chansonniers sans endeuiller la nation. L'Angleterre finit par sourire des fredaines de son roi et les Belges croyaient volontiers que Léopold entretenait la plus belle danseuse de Paris. La statue de la Parisienne au sommet de la porte triomphale de l'Exposition, les bras

Portrait de Mademoiselle H...,
pointe sèche de Paul Helleu

ouverts, vêtue à la dernière mode, exprime bien cette suprématie de la femme (ou plutôt de l'amour).

L'Exposition qui attira des millions de visiteurs fut un hommage rendu au monde du travail autant que l'expression d'un art nouveau. Citons deux témoignages d'un poète-journaliste, Jean Lorrain, qui fut à la fois le plus sévère et le plus ébloui des critiques de la Belle Époque, d'abord sur la beauté nouvelle : « Le château d'eau marche enfin et, dans un brasillement de vitrail, encadre sous son fronton versicolore des jaillissements et des cascades de saphirs et de rubis liquides, puis de topazes et de sardoines. Mais le grand spectacle est dans la travée sombre et miroitante du fleuve, dans la Seine brusquement étranglée par les palais de la rue des Nations et les serres de la rue de Paris et charriant dans ses eaux des reflets et des flammes, la Seine changée en une coulée de lave incandescente entre les pierres des quais et les piliers des ponts. Oh! la magie de la nuit, de la nuit multiforme et changeante! La porte Binet et ses grotesques pylônes devenus d'émail translucide y prennent une certaine grandeur. »

Puis Lorrain nous montre la fête populaire : « Dans un fracas d'Apocalypse, les manèges de cochons, de girafes, de chameaux, d'automobiles et de bicyclettes, le roulis circulaire des montagnes russes, tout cela tourne, passe, flamboie, rutile et scintille, étincelant d'oripeaux, de dorures et de miroirs, emportant, dans un cycle en vérité dantesque, des remous de jupes, des éclats de cuirasse, des lueurs de casque, des envolements de blouses et des flammes éparses de soies et de chevelures, crinières, mantelets et chignons. La lumière électrique incendie à blanc couleurs et silhouettes. »

Paris n'a jamais eu autant de théâtres, de music-halls, de grands restaurants, de cafés. La province, surtout vers le Midi, suivit le mouvement ; Toulouse, par exemple, fut surnommée l'Athènes de la IIIe République. Les « gens bien » gardaient l'apparence du pouvoir et le train de vie qui va avec. La bourgeoisie enfin apprenait à dépenser devant tant de tentations dont la plus pressante, à partir de 1910, sera l'automobile. Les ouvriers, écoutant Jaurès, croyaient à un avenir meilleur.

Après Paris, Vienne fut une capitale de la Belle Époque, plus que Paris même, quand on considère uniquement le monde du plaisir. La valse, les opérettes, un chef-d'œuvre comme *le Chevalier à la rose* font croire aujourd'hui que le vieil empereur régnait sur des sujets tout occupés de danser. Il suffit de lire Musil et Rilke pour se rendre compte du profond malaise qui préparait l'effondrement de l'empire austro-hongrois. Mais Vienne, aujourd'hui si provinciale, vit encore sur le souvenir de sa Belle Époque comme ces cantatrices qui, tous les trois ou quatre ans, donnent une représentation d'adieu. A Vienne comme à Paris la tradition du second Empire continuait, là sans avoir été interrompue par une guerre et une révolution, mais ébranlée par la terrible crise économique de 1873.

On peut voir au Stadtpark un monument à Johann Strauss qui symbolise parfaitement la sensualité viennoise. Le compositeur, jouant du violon, se détache sur un cadre sculpté de femmes enlacées, plus ou moins voilées, avec des profils très fins et de superbes poitrines, qui représentent la Valse. Il y a dans cet énorme bibelot des souvenirs de Rodin et on est tout près de Klimt.

La Belle Époque, nous l'avons dit, fut un nouveau second Empire, avec Franz Lehar pour Offenbach, et le monde de *la Veuve Joyeuse* est le même que celui de *la Vie Parisienne*. L'Orient-Express réunissait les deux capitales du plaisir, plein de princes roumains, de pachas turcs, de nobles polonais, d'altesses balkaniques, bien décidés à « s'en fourrer, s'en fourrer jusque-là » comme le chantaient les personnages d'Offenbach en 1867. Parfois l'opérette tournait mal. Ainsi les Serbes jetèrent des fenêtres du palais royal leur roi et son épouse, la reine Draga, et l'on sait que la fameuse journée de Sarajevo commença comme une opérette : danses folkloriques, un couple princier empanaché et amoureux... La présence d'une cour, les archiducs marquaient d'un plus grand air Vienne, la société y était exclusivement aristocratique bien que tout ce qu'il y avait d'intéressant fût patronné par les juifs. A Paris, les femmes élégantes qui donnaient le ton ne venaient pas toutes du faubourg Saint-Germain, loin de là, et le monde du chic avait bien plus de rapports avec celui des arts. La vieille princesse de Metternich qui avait brillé à la cour de Napoléon III, organisait des fêtes qui, sous prétexte de charité, réunissaient des milieux différents, et le maire de Vienne, Lueger, veillait à ce qu'on dansât partout, surtout dans les guinguettes de banlieue. Et l'on chantait :

Wien, Wien, nur du allein
Wirst stets die Stadt meiner Träume sein

(Vienne, Vienne, toi seule seras à jamais la ville de

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

mes rêves). On adorait les défilés costumés tels que le peintre Mackart en avait, vers 1880, dessiné les costumes. Le plus fastueux fut en l'honneur des cinquante ans de règne de François-Joseph et les plus grands noms de l'empire caracolèrent dans les costumes du temps où s'étaient illustrés leurs ancêtres. Il y avait des défilés de voitures fleuries au Prater. On adorait les bals masqués qui servirent de thèmes à Hugo von Hofmannsthal et aux librettistes. Souvent une mélancolie prémonitoire glisse dans ces fêtes. Cette angoisse, assez agréable en somme, les tziganes l'exprimaient langoureusement de leurs violons. Autour de 1900, ils commencèrent à sévir en France. L'un d'eux, Rigo, yeux de braise et énormes moustaches, enleva une superbe Américaine, Clara Ward, qui venait d'épouser le prince de Chimay. L'ex-princesse parut dans un maillot collant aux côtés de son amant sur la scène des Folies-Bergère. Le scandale fut immense. Même sans mascarade, Vienne était la capitale la plus colorée d'Europe grâce aux éléments hongrois et balkaniques, à la variété des uniformes. Les restaurants étaient presque aussi bons qu'à Paris, les pâtisseries meilleures. Aujourd'hui encore on respire un air « avant 14 » chez Sacher et chez Dimel. Est-il besoin de le dire, le professeur Freud ne participait pas à la fête.

A Londres, la vie mondaine et la vie intellectuelle n'avaient que peu de rapports, mais par contre la vie politique et la vie mondaine étaient intimement liées. Les grandes familles tenaient encore le pouvoir, les *Political hostesses* faisaient et défaisaient les ministères au cours d'un week-end ; les grands seigneurs se partageaient les postes. Somerset Maugham, dans ses mémoires, se souvient à un dîner d'avoir entendu dire : « Jimmy aura l'Inde, Tom l'Irlande, Archie l'Échiquier... » César Ritz fonda à Londres le premier de ses grands hôtels car, dit-il, « je compris qu'il y avait là un très grand nombre de gens prêts à dépenser énormément pour ce que l'on peut trouver de mieux ». A partir de 1900, l'argent commença à l'emporter sur l'aristocratie tout en en prenant les habitudes et les titres. Les « gens bien » qui possédaient la terre et tenaient le pouvoir depuis longtemps se sentirent dépassés quand arrivèrent Chamberlain et Asquith. Ils résistèrent mal aux attaques de ceux qui en voulaient à leurs immenses fortunes. L'intégrité victorienne s'effrita. En 1913, des ministres, dont Llyod George, durent reconnaître que, sans avoir vraiment touché des pots-de-vin, ils avaient favorisé indûment la société des télégraphes Marconi dont ils possédaient beaucoup d'actions.

Londres fut vraiment la capitale du monde sous le règne d'Edouard VII ; on y vécut magnifiquement mais les plaisirs restaient difficiles et l'on allait à Paris pour s'amuser vraiment ou en Italie pour vivre en esthète. La province anglaise restait victorienne et la religion gardait son prestige. Une religion surtout décorative : « Voilà le maître d'hôtel de Dieu », dit une grande dame en voyant passer l'archevêque de Westminster. La *Church Parade* après le service du dimanche était un de ces rites à la fois sacrés et mondains qui permettent aux sociologues de définir un groupe social. Osbert Lancaster trace cette image d'une paroisse fréquentée par la bonne bourgeoisie de Kensington : « Le bedeau ouvrait les portes après les dernières notes du dernier cantique. Puis une courte pause et un léger brouhaha, comme les fidèles se levaient des prie-Dieu, rassemblaient missels et boas, ajustaient gants et voilettes, puis, clignotant à l'éclat du soleil, les premiers apparaissaient suivis du tonnerre des orgues. Vite la rue n'était qu'une masse de lingerie pastel, d'énormes chapeaux décorés de roses ou de colombes, de bonnets démodés garnis de violettes de Parme, parmi lesquels les hauts-de-forme incessamment ôtés donnaient une note plus nette. » Nulle part plus qu'en Angleterre un clergé officiel, riche et peu soucieux de métaphysique donnait aux « gens bien » l'assurance que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le jeune empire allemand, tout occupé à avoir la plus grande armée, les plus grandes usines, ne participa à la Belle Époque que par une prospérité accrue. On y était moral et mégalomane comme l'empereur Guillaume et l'aristocratie était trop sûre de sa grandeur pour penser à être chic. Une organisation admirable, peu de peintres, sinon dans une avant-garde obscure, le culte de Wagner, puis la dictature de Strauss, l'importance que gardaient les philosophes, Schopenhauer, Nietzsche, ne permirent pas ce gaspillage, cette insouciance qui est le propre de l'avant-guerre. Personne à Berlin n'aurait dit « après nous le déluge », le sens de l'humour était réservé au journal munichois *Simplicissimus*. Les scandales, cependant, avaient

7 — Concours de Mollets au Bal Tabarin — Competition legs show at Tabarin

un air d'opérette viennoise, comme l'enlèvement de la reine de Saxe par le musicien Tosti. La qualité de la vie augmentait rapidement, ainsi l'urbanisme était le plus avancé d'Europe, les moyens de transport les plus rapides. L'Allemagne était de beaucoup le pays le plus moderne, celui dont les progrès alarmaient plus encore que les armements les autres nations. Paul Valéry écrivit là-dessus un article intitulé « Une conquête méthodique » qui donna beaucoup plus à penser que ses premiers poèmes.

Bien plus qu'ailleurs, la classe dirigeante était favorable à un art nouveau. Ainsi le grand-duc de Hesse encouragea l'école de Darmstadt et fit construire tout un quartier de sa capitale par Olbrich. Weimar restait un centre intellectuel. Le groupe du *Blaue Reiter* se formait à Munich, capitale de l'art officiel. La Belle Époque allemande fut opulente et sérieuse, mais elle ne fut guère internationale. L'euphorie des premières années de ce siècle dépendait beaucoup des rapports agréables (de la haute banque aux ballets) entre des gens venus de tous les coins de l'Europe. Une excessive idée de grandeur, un manque de tact et un fond de moralisme empêchèrent Berlin de devenir une capitale heureuse au même titre que Vienne.

Si l'on trouvait l'opulence en Russie, c'était dans le désordre et le gaspillage. Quant au sérieux, il tournait vite au mysticisme sinon au nihilisme. « Nous dansons sur un volcan » répétait une aristocratie somptueuse et désaxée. Quant aux danseurs professionnels, il fallut le génie de Diaghilev pour leur apprendre à danser une autre musique que celle de Tchaïkovski. Les objets de Fabergé, précieux, de mauvais goût, merveilleusement travaillés et complètement inutiles, sont par excellence les bibelots Belle Époque. Les boyards qui colonisaient la Côte d'Azur, qui s'installaient à Paris ou à Rome, apportaient à la vie de plaisir leur faste et une sorte de folie. Et ils préparèrent l'arrivée des Ballets qui furent la plus grande création esthétique du temps.

Les pays scandinaves s'enfonçant tranquillement dans la démocratie ne participèrent point à la fête, l'Italie, au contraire, fait penser à une dame qui, pour cacher qu'elle a de petits moyens, est toujours un peu trop élégante. Il y a du déses-

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Caricature de Sem (Georges Goursat)

poir dans ses fêtes comme dans les romans de D'Annunzio. Que le grand poète se soit cru un grand seigneur marque bien le déséquilibre de ce pays. Mais pour les riches étrangers, Rome, Venise, Florence, chaque ville offrant des bonheurs différents, étaient autant de paradis. Dans la fête européenne, les Italiens apportaient la beauté. Ainsi la marquise Casati traversa la Belle Époque dans un sillage d'orchidées, suscitant chefs-d'œuvre et suicides, préparant les extravagantes « années folles ». De l'Espagne, ne parlons pas plus que du Portugal, personne n'aurait eu l'idée d'y passer autrement qu'en touriste. En revanche, Bucarest, grâce à quelques seigneurs follement parisiens, était une citadelle du chic face à un Orient en pleine décomposition. L'Inde des vice-rois et des maharajahs a également participé à la fête édouardienne. Pour les Américains, c'était à Londres qu'il fallait dépenser son argent et marier ses filles.

La Belle Époque située dans le temps, quatorze ans au plus, et sur la carte de l'Europe, il faut maintenant, pour en comprendre les divers aspects, se demander quels furent ceux qui en profitèrent le mieux, ceux qui surent, grâce à des circonstances exceptionnelles de culture et de fortune, susciter des œuvres d'art, inspirer un Proust, un D'Annunzio, applaudir un Hugo von Hofmannstahl, un Diaghilev. Cette période étant la dernière qui fut encore régie par des préséances, nous commencerons par nous intéresser aux familles royales qui en profitaient entre deux attentats, mais qui, depuis longtemps, n'inspiraient guère les peintres officiels, les librettistes d'opérettes et les académiciens. Nous avons une idée de ce monde à part en regardant les magazines qui consacraient tant de pages à ces pompes : couronnements, jubilés, mariages, baptêmes et funérailles. Les connaisseurs, devant les groupes photographiés autour d'une majesté, reconnaissaient à un nez busqué, à une lèvre avancée, à des yeux globuleux, Bourbons, Habsbourg, Hanovre. La plupart imitaient l'allure et la tenue du roi Édouard et de la reine Alexandra mais, sous le vernis anglais, apparaissaient vite la hauteur ou la jovialité germanique, la niaiserie autrichienne, la neurasthénie russe. Les « royalties » remplissaient les wagons-lits. L'Orient-Express transportait Fürstenberg et Hohenlohe à Vienne, Cobourg à Sofia, et les Danois à Athènes. L'Étoile du Nord amenait Wurtemberg et Hesse à Saint-Pétersbourg. Des trains spéciaux reliaient Cannes à Marienbad, Venise à Biarritz. Dans les gares on déroulait allégrement les tapis rouges et les « augustes voyageurs », suivis de dames d'honneur, d'officiers d'ordonnance, recevaient les hommages avec bienveillance. Les altesses étaient toujours aimables mais la grande-duchesse Wladimir était la plus élégante, l'impératrice d'Allemagne la moins chic, la reine Marie de Roumanie la plus belle, les filles du roi des Belges les plus malheureuses, les filles du roi d'Angleterre les plus enfantines. Les infantes étaient souvent légères alors que les princesses de Savoie aspiraient à la sainteté. Côté hommes, les Battenberg étaient superbes mais sans le sou, les Bourbons, Naples ou Carlistes, très pieux, les Bragance très coureurs et les Orléans intelligents.

Les visites que se rendaient les souverains étaient l'occasion de cortèges, de défilés, de feux d'artifice, fêtes auxquelles participait le peuple entier. Nous avons perdu le sens de la fête et c'est une des choses qui nous situent bien loin de la Belle Époque. La République savait également recevoir ; quand Nicolas II, Edouard VII, Alphonse XIII venaient à Paris, la ville se couvrait de drapeaux et des milliers de curieux attendaient des heures pour applaudir un souverain.

L'arrivée d'une Majesté, même incognito, causait toujours un remous mondain. A Paris, pour Edouard VII, la comtesse Edmond de Pourtalès ou la comtesse Greffulhe donnaient des déjeuners somptueux et intimes (pas plus de vingt personnes); pour don Carlos, roi de Portugal, le comte Boni de Castellane plaçait un valet de pied sur chaque marche de son escalier de marbre. Une Altesse arrivant dans une ville d'eau agitait hôtels et casino. Toujours Edouard VII à la tête du mouvement, tour à tour Hambourg, Marienbad, Cannes, Biarritz connaissaient de brillantes saisons et chaque fois un Congrès de Vienne en miniature réunissait autour du gros monsieur si bien habillé altesses, ambassadeurs, beautés fameuses attendant d'être remarquées ou remémorées, dames prêtes à dépenser des millions pour être vues à côté du souverain, telle la fameuse Mrs. Moore, une Américaine dont le roi dit : « Il y a trois choses auxquelles on n'échappe pas : l'amour, la mort et la Moore. » A Biarritz, la belle Mrs. Keppel

faisait bonne garde autour du roi et Mrs. Moore désespérait de le rencontrer jusqu'au jour où elle eut l'idée de donner un énorme pourboire au chauffeur royal. La grosse Mercedes tomba en panne au milieu d'une excursion et « providentiellement » l'Américaine, venant en sens inverse dans sa De Dion-Bouton offrit de ramener le roi à Biarritz.

Les palais anglais, lugubres sous Victoria, devinrent un modèle, non seulement pour les autres cours, mais encore pour les demeures des milliardaires dont le roi aimait tant la compagnie. Ce que la reine Marie de Roumanie écrit de Windsor aurait presque pu être écrit après une visite à Blenheim Palace, chez le duc de Marlborough, à Eaton Hall, chez le duc de Westminster, à Waddesdon ou à Ferrières chez les Rothschild :

« Rien de plus parfait dans le moindre détail que la cour du roi d'Angleterre, une sorte d'opulence aristocratique où tout était facile, sans la moindre fausse note et sans temps perdu. Depuis le gentilhomme qui vous accueille, beau et merveilleusement habillé, jusqu'au solennel et pourtant affable valet de pied qui vous précède dans les galeries, tout charme les plus difficiles. »

Edouard VII disait au conservateur de ses collections : « Je ne connais rien aux tableaux mais je sais comment il faut les accrocher », remarque typique des royalties qui, pour la plupart, firent arranger leurs appartements dans ce style vaguement Louis XVI qui devint celui des hôtels Ritz. Sur les murs de damas des portraits de Lazlo, un Hongrois qui rendait à merveille l'éclat des diadèmes et des décorations.

Les cours étaient naturellement magnifiques, celle du Kaiser entre autres, avec un cérémonial comparable à une grande revue, mais la cour d'Edouard VII fut en plus élégante. Même Saint-Pétersbourg ne présentait pas tant de beautés, tant de costumes exotiques. Les diamants étincelaient sur les épaules des pairesses et sur les turbans des maharajahs, l'or sur les uniformes des ambassadeurs et des maréchaux. Les invités d'honneur ouvraient le bal avec les souverains en dansant un quadrille ou une polonaise, puis, chacun d'un côté, précédés par des chambellans, le roi et la reine faisaient lentement le tour des invités et, sur leur passage, les têtes s'inclinaient comme des épis de blé sous un coup de vent. Après quoi, l'orchestre attaquait une valse ou un double boston. A minuit, les royalties suivaient les souverains pour souper dans une salle à manger plus intime et les invités passaient dans une galerie où le buffet était dressé entre des pyramides de roses et de fruits exotiques, des paons à la queue étalée, des têtes de sangliers. Sur des buffets étincelait la vaisselle d'or et l'on dansait jusqu'à l'aube. La présentation des débutantes, la garden-party de Buckingham Palace étaient l'occasion d'une immense agitation mondaine et offraient à la foule des spectacles chatoyants et gratuits. Un va-et-vient de voitures impeccablement attelées rappelait dans les rues la présence royale. Dans toutes les capitales, les cours ajoutaient un éclat dont nous n'avons pas idée, et ce fut une des nombreuses fautes de Nicolas II de négliger Saint-Pétersbourg, parce que la tsarine n'aimait pas les fêtes. Il est vrai que dans les pays pauvres comme le Portugal, l'apparat d'une cour qui n'avait guère changé depuis le XVIIIe siècle poussait à l'anarchie.

La France n'ayant pas de cour, son aristocratie lui en tint lieu. N'ayant plus de pouvoir politique, celle-ci devint purement représentative grâce à de grandes fortunes terriennes. Une dizaine de familles mariées entre elles, alliées à des princes étrangers, servirent à Marcel Proust pour créer les Guermantes. Il suffit de relire *A la recherche du temps perdu* pour se rendre compte que la vie des Guermantes, leurs bals, leurs grands déjeuners, leurs visites d'un château à l'autre, créaient un mouvement de luxe que l'on n'avait pas besoin d'être snob comme Proust pour admirer. Les équipages, une toilette ravissante entrevue dans la rue ou à l'avant d'une loge, un va-et-vient de superbes valets de pied, quelques douairières empanachées, de jeunes officiers à profil d'oiseau de proie, tout cela apportait un air de fête au faubourg Saint-Germain qu'habitaient les Guermantes aussi bien qu'à l'église de leur village ou à un concert qui eût été autrement bien maussade. Proust a très bien vu que les Guermantes vivaient familièrement avec les petites gens, étaient aimables avec tous ceux qui n'essayaient pas de forcer leur porte ; bref ils apportaient à la société une image de la Beauté et un souvenir de l'Histoire. Il en était de même des aristocrates italiens que décrivait D'Annunzio dans *Il Piacere*, et il suffit de regarder un film de Visconti comme *L'Innocente* pour se rendre compte qu'une aristocratie avec du panache contribuait au moins à rendre le monde un peu plus amusant et beaucoup moins laid.

S'amusait-on vraiment chez les Guermantes ou chez les princes romains, ou chez les ducs anglais ? On ne le croirait pas en lisant les romans qui nous mènent dans ces salons ; mais les écrivains, même très invités, restaient trop des spectateurs pour ne pas juger sévèrement une forme d'esprit allusive, des plaisirs coûteux et monotones. Il faut rappeler quelques-unes des règles qui régissaient la vie mondaine pour penser que tant de contraintes, même si elles avaient l'avantage d'occuper d'infinis loisirs nous sembleraient vite insupportables. On devait poser des cartes, faire des visites, assister à tous les mariages et à tous les enterrements, être vu au concours hippique, à l'Opéra, aux courses, aux expositions, aux ventes de charité, chaque fois vêtu d'une manière différente. Une activité si mécanique amenait chez les mondains ce que l'on appellerait aujourd'hui une aliénation, une perte de personnalité, tout en en faisant avec l'âge des sortes de caricatures. Élégance et grotesque ne sont jamais loin chez Proust. Deux artistes très parisiens, Helleu et Sem, ont exactement représenté l'une et l'autre. Helleu, peintre des « jeunes filles en fleur » et des yachts, fixa en cent croquis l'élégance de fameuses beautés comme la duchesse de Marlborough ou la comtesse Greffulhe. Ce sont des déesses séparées du commun par des degrés de marbre, et par toute une cour dans laquelle il n'est pas facile de distinguer les admirateurs des parasites. Les gravures nous les montrent, ployées sur une chaise longue Louis XVI, appuyées sur une ombrelle pour regarder un dessin de Watteau, le nez dans un manchon, ou bien à demi dissimulé par un éventail. Ah ! oui, c'était une bien belle époque !

Sem, qui les a regardées sans tendresse, a saisi dans un instant de fatigue la vieille femme que deviendrait la fameuse beauté. Quant à celles qui n'ont jamais été belles, il souligne l'obscénité d'une bouche, la cupidité d'un regard. Les marquises de Villeparisis et de Saint-Euverte, dont Proust décrivait si drôlement les panaches, les traînes, les visages plâtrés, se retrouvent dans les dessins de Sem, affolées de mondanités, à côté de louches gentilshommes, de gigolos avachis, de grands ducs monolithiques. Belle époque, vraiment, soupire-t-on en feuilletant ces albums.

Il faut lire, quand on a la nostalgie de la Belle Époque, les souvenirs de ceux qui l'ont vécue avec tous ses avantages ; deux femmes en ont laissé de particulièrement charmants : la duchesse de Clermont-Tonnerre, *Au temps des marronniers en fleur*, et la comtesse de Pange, *J'ai vécu 1900*. On revit à travers ces pages le monde proustien, c'est-à-dire un heureux mélange de mondanités et d'intelligence. En dépit des conventions, une femme d'esprit pouvait très bien se créer une vie intéressante si elle ne perdait pas trop de temps en visites, en essayages, ou en aventures galantes. Elle arrivait, avec un peu d'intrigue, une bonne table et beaucoup d'esprit, à avoir un salon, institution typiquement parisienne et possible seulement dans une société de loisirs. Le personnage de Proust, Mme Verdurin, a eu autant de modèles que la duchesse de Guermantes. On cite Mme Arman de Caillavet qui montrait Anatole France comme une bête curieuse, Mme de Loynes chez qui l'on faisait une politique de droite et Mme Ménard-Dorian chez qui (bien qu'elle fût millionnaire), on faisait une politique de gauche. Il y avait des salons musicaux, des salons artistiques (les moins chics). Chacun avait son académicien et luttait pour faire entrer à l'Académie d'autres fidèles. Chacune de ces dames avait un « jour » où venaient tous ceux qu'elle connaissait plus ou moins, de 5 à 7 ; elle donnait de grands dîners, menant la conversation comme un chef d'orchestre, ses musiciens faisant attention que l'on ne perdît pas un mot du grand homme attaché à la maison. Elle l'avait attiré souvent par l'amour, elle le retenait par une bonne cuisine et en arrangeant autour de lui une sorte de cour. On n'a pas idée aujourd'hui de l'importance que pouvait prendre un écrivain tel que Paul Bourget ou Pierre Loti. Quand D'Annunzio vint à Paris, ce fut du délire. André Gide, qui avait horreur de ces comédies et de ces intrigues, n'est pas un écrivain Belle Époque.

Il fallait encore que ces dames remplissent leurs demeures de meubles anciens, de bibelots. La Belle Époque des « gens bien » a dans l'ensemble (sauf en Belgique et en Allemagne), tourné le dos à l'art contemporain, croyant cacher ses défauts sous les défroques d'époques plus galantes ou plus glorieuses. Quand Boni de Castellane construisit un palais avec les dollars de sa femme, il fit copier le grand Trianon. On peut voir dans ce goût du passé, dans ce refus de vivre dans le présent, le signe d'une société près de sa fin.

Caricature de Sem (Georges Goursat)

Si les mémorialistes français sont très imprégnés de littérature, les dames anglaises, bien plus nombreuses mais moins spirituelles, à l'exception de Margot Asquith, sont presque autant occupées de politique que de mondanité. Leur domaine était plus un château qu'un salon. A la campagne elles avaient sous la main ministres et députés, ducs et banquiers, ambassadeurs et journalistes. Quelques beautés réchauffaient de leur présence ces réunions. Le sport y tenait plus de place que la conversation, à moins que l'on ne fût dans le royaume des *souls* (âmes), ce groupe d'aristocrates cultivés qui professaient de mépriser le luxe un peu vulgaire des Édouardiens. Lady Londonderry, en 1906, réussit à briser l'alliance entre conservateurs et libéraux par haine de Lloyd George ; la vieille duchesse de Devonshire avait poussé son mari dans tous les ministères en dépit de son indolence, et Margot Asquith réussit à faire du sien un Premier ministre.

Des fortunes énormes permettaient d'entretenir deux châteaux, un hôtel à Londres, une chasse en Écosse, une villa à Cannes, un yacht et une écurie de courses. Lord Tradegar et lord Bute possédaient à eux deux presque tout le charbon du pays de Galles. Lord Derby, déjà très riche, hérita 300 000 livres d'un oncle avec la condition d'en distribuer 67 000 entre les 763 domestiques, gens d'écurie et jardiniers. Si les Guermantes avaient l'insolence drôle, leurs équivalents anglais avaient une situation si majestueuse qu'ils n'auraient pas eu l'occasion d'exercer ce genre d'esprit. La duchesse de Devonshire, d'après le rang et la vertu, offrait un ou deux doigts aux dames qui venaient la saluer, rarement la main entière. La duchesse de Sutherland recevait dans son palais sur le Mall en trois étapes : d'abord un dîner donné pour le roi, quelques ducs et ambassadeurs, puis venaient, pour le café, une centaine d'amis ; enfin, vers onze heures, la *crush*, c'est-à-dire tout le monde qui était « quelque chose ». Malheur à qui serait arrivé un peu avant son tour.

Société pompeuse, peu intellectuelle, mais où l'on trouvait de grandes beautés. Le fameux tableau de Sargent *The Wyndham Sisters*, une symphonie en blanc est la meilleure image de l'allure édouardienne, de même que son portrait de lord Ribblesdale l'exemple d'une parfaite élégance, non sans une certaine désinvolture. On appelait *professional beauties* les femmes du monde dont on trouvait les photographies à la devanture des bureaux de tabac ; certaines, comme Lily Langtry, étaient au bord du demi-monde. Lady Randolph Churchill eut beaucoup d'aventures mais sans le moindre scandale. Le modèle de ces dames fut l'honorable Mrs. Keppel, aussi intelligente que belle ; elle sut garder la première place dans le cœur du roi et dans le monde. La princesse Daisy de Pless était également intime du roi et du Kaiser, elle rêvait d'un rapprochement anglo-allemand. Elle a laissé des mémoires qui, interminablement, décrivent fêtes et châteaux, une somme pour les amateurs de grandeurs évanouies. Deux mots y reviennent constamment : *lavish* et *pageant ;* le premier signifie l'abondance dans le luxe, le second, parade. La société édouardienne fut en effet un prodigieux défilé dont les journaux tenaient au courant leurs lecteurs heure par heure. On est stupéfait, en feuilletant la presse, de la place immense que prenaient les événements mondains ; le public en suivait les chroniques avec autant d'intérêt qu'en ont aujourd'hui les « fans » pour leurs vedettes favorites.

Les récits des weeks-ends à Chatsworth chez le duc de Devonshire remplissaient des pages entières. Il est vrai qu'il y avait de quoi. Cinquante invités arrivaient chacun avec son valet et sa femme de chambre ; le duc lui-même en avait plus de deux cents ; ces *upper servants* servis dans une salle à manger à part et aussi exactement avec la préséance qui réglait les places de leurs maîtres ; d'ailleurs ils s'appelaient entre eux par les titres de ceux qu'ils servaient. On arrivait par train spécial avec deux fourgons pour les innombrables bagages. Il semble qu'une grande partie du temps passât à se changer, depuis le *breakfast* pris en tenue de campagne, puis déjeuner par petites tables, tenue de ville pour les dames qui ne chassaient pas l'après-midi. Après la chasse, thé. Si le roi était là, on servait une salade de homards, messieurs en jaquette, dames en *tea-gown*, puis bridge jusqu'à l'heure de se mettre en grande toilette pour dîner ; une parure différente chaque soir, bien sûr, messieurs en culotte courte ou en uniforme. La soirée était occupée par le théâtre avec des chanteurs venus de Londres, à moins qu'il n'y eût un bal. A minuit, buffet froid : œufs de vanneaux, coqs de bruyère, saumon. Le roi était très difficile à amuser. Un jour, invité chez la jolie Mrs. James, il trouva sur le perron un énorme œuf de Pâques d'où

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

jaillit l'hôtesse déguisée en poussin. Il la regarda avec l'air de Victoria quand elle prononça son fameux : « *We are not amused.* »

Le meilleur témoin des fastes édouardiens fut une très jeune fille, Vita Sackville-West, dont le père possédait le fabuleux château de Knole. Son roman *The Edwardians* est une chronique aussi impitoyable que *Le Côté de Guermantes*, mais sans l'éblouissement esthétique qui permit à Proust de placer la duchesse de Guermantes parmi les grandes figures littéraires.

La mère de la romancière lady Sackville fut l'héroïne d'un procès scandaleux dont elle sortit, grâce à sa beauté et son insolence, la tête haute. Un vieux monsieur riche de tous les millions qu'il avait hérités de sir Richard Wallace (celui de la Wallace Collection), adorait lady Sackville ; il lui laissa une fortune et un fabuleux mobilier. La famille du vieux monsieur fit un procès en captation d'héritage qu'elle perdit car on ne put prouver que lady Sackville eût été la maîtresse de sir Murray Scott. Lady Sackville admirait Rodin qui fit d'elle un très beau buste.

Généralement, dans une société aussi bien organisée, les scandales n'arrivaient pas jusqu'au grand public mais produisaient des situations qu'ont exploitées, après Oscar Wilde, des auteurs dramatiques comme Somerset Maugham et Pinero. L'une des histoires les plus fameuses est celle de la rivalité entre lady de Grey, une grande beauté qui lança les Ballets russes à Londres, et lady Londonderry. Toutes deux aimaient un très bel homme, Harry Cust, qui ajouta quelques rejetons aux plus grandes familles. Lady de Grey fit voler dans le secrétaire de Harry Cust les lettres de lady Londonderry, puis envoya le paquet au mari. Celui-ci lut la première, donna le paquet à sa femme et lui dit : « A partir de ce jour je ne vous adresserai plus la parole. » Et présentant au monde une façade impeccable, continuant de recevoir, les époux vécurent en étrangers dans leur demeure de Park Lane ou dans leur château irlandais.

Le pire danger qui menaçait ces existences privilégiées était le chantage. L'indiscrétion d'une rivale, la vengeance d'un domestique ou les stratagèmes de gens du monde dans le besoin, pouvaient, sous la menace du scandale, sinon ruiner, du moins empoisonner ces personnages que le grand public connaissait bien, et respectait, pour avoir vu cent fois leurs images dans des magazines comme le *Tatler* ou *Vanity Fair*.

Les aristocrates, par leurs attaches terriennes, restaient bien plus de leur pays que les royalties. Il faut maintenant considérer une autre classe internationale dont l'alliance avec l'aristocratie eut, esthétiquement du moins, des résultats heureux.

La haute finance internationale servit de trait d'union entre Londres, Paris, Vienne, et, à un moindre degré, Berlin et Rome. Les Rothschild, avec leurs cousinages dans les grandes capitales, furent l'exemple le plus fameux d'un milieu dont la splendeur ajouta à l'éclat de la Belle Époque. Citons les Cahen d'Anvers, les Deutsch de la Meurthe et les Fould à Paris, les Bleichroder à Berlin ; à Vienne tant de banquiers dont les femmes posèrent pour Klimt. A Londres le roi imposa à une société que pourtant n'impressionnait guère la richesse, deux financiers : le baron de Hirsh et sir Ernest Cassel. Ce dernier construisit à Park Lane un palais tout en marbre de Carrare. Sa petite-fille épousa un petit-neveu du roi, lord Mountbatten. Le Premier ministre, lord Rosebery, avait épousé une Rothschild. Désireux d'être assimilés à l'aristocratie la plus brillante d'Europe, les banquiers, même si cela ne les amusait pas du tout, avaient des écuries de course et chassaient le renard ; ils collectionnaient aussi pour remplir leurs demeures. Sargent les a peints sombres et puissants sur un fond de damas, et leurs femmes, semblables à des pêches Melba, une invention édouardienne, lourdes de roses, sur des coussins crème. A Paris, Sem crayonnait les profils sémites aux courses ou à Deauville, humant un air riche de promesses mondaines, et Proust choisissait un juif, Charles Haas, pour en faire l'homme le plus élégant de son œuvre, sous le nom de Swann.

Alors d'immenses fortunes furent à la disposition de femmes pour qui élégance et beauté ne faisaient qu'un. Les plus intelligentes achetaient des tableaux, donnaient des fêtes merveilleuses, faisaient le succès d'un opéra ou d'un couturier. Boldini les peignit jouant avec leur sautoir de perles. Le baron de Meyer les photographia dans des harmonies de gris qui rappelaient Whistler. La plus merveilleuse, la plus extravagante fut cette marquise Casati, fille d'un banquier de Milan, « la seule femme qui m'ait étonné » dit D'Annunzio qui, dans *Forse che sí, forse che no*, traça d'elle ce portrait :

« Elle aussi aimait à relever avec du noir et du

rouge la fraîcheur de ses vingt-cinq ans ; et toujours elle endeuillait ses paupières autour des clairs iris, et parfois elle ensanglantait de cinabre sa bouche. Mais son alchimie était bien plus ardue, produisait bien d'autres merveilles. Par quels feux transmuait-elle la matière de sa vie en beautés d'un pouvoir si pathétique ? Certains airs de son visage condensaient la poésie d'un jardin, d'une tragédie, d'une fable. Un acte quelconque de l'existence quotidienne — ôter le gant avec lenteur en faisant glisser le daim sur le léger duvet du bras ; ôter, en se tenant assise sur le lit, le long bas de soie délicat comme la fleur qui se fane en un instant ; ôter du chapeau les épingles en levant les bras en arc et en laissant couler la manche jusqu'au peu d'or frisé de l'aisselle. » Jamais on n'a mieux écrit sur les femmes.

Les extravagances de la Casati continuèrent dans les « années folles » dont elle avait prévu les modes. D'autres, comme la princesse Edmond de Polignac, née Singer, des machines à coudre, servaient la beauté en commandant des sonates ou des ballets à Ravel, à Fauré, à Falla, à Stravinski, alors que son frère donnait à Isadora Duncan les sommes nécessaires pour ouvrir ses écoles de danse. Une Polonaise très musicienne, Missia Gobedska, après avoir épousé le fondateur de la *Revue Blanche*, fréquenté Mallarmé et Vuillard, épousa le directeur d'un grand journal dont elle dépensa allégrement les millions pour aider des artistes, notamment Diaghilev.

Les Ballets russes durent à la Belle Époque un succès où l'esthétisme et le snobisme entraient à part égale. Ils furent soutenus par ce que la société capitaliste comptait de plus intelligent et pourtant ils sont trop modernes, trop différents du goût habituel des gens riches pour être considérés comme un produit de cette époque. Au contraire, elle paraît mièvre, ou pompeuse, ou sans goût comparée aux éclatantes créations de Diaghilev. A côté des musiciens russes, les Mascagni, les Léon Cavallo, les Massenet parurent bien fades ; à côté des danseuses à tutu chères aux abonnés de l'Opéra, Karsavina ou Ida Rubinstein enturbannées, quasi nues sous leurs voiles d'or, furent comme un coup de cymbale dans une sérénade. Les vedettes de l'euphorie furent bien plus les grandes chanteuses comme Nellie Melba, ou

Mary Garden. Le bel canto allait à leur prestance imposante ; elles apparaissaient au Ritz comme sur le plateau de l'Opéra. Une expression édouardienne disait de ces femmes, actrices ou duchesses, qui faisaient, empanachées, de telles entrées dans les bals ou les théâtres : *They sailed in*. Elles vivaient, auraient dit les Français, « toutes voiles dehors ».

Le seul port où ces beaux navires consentaient à s'arrêter plus d'une saison fut Venise, la capitale de l'esthétisme, dans un cadre aristocratique entretenu par le capitalisme et remis à la mode par D'Annunzio, et sur laquelle Proust écrivit quelques pages fameuses.

Il faut toujours en revenir à Proust quand on parle de cette époque qu'il para de tant de prestige. Après qu'il nous ait montré le train quasi royal des Guermantes, le chic de Swann, on peut le suivre dans un milieu de riche bourgeoisie, le sien, celui de Mme Verdurin et du docteur Cottard. Pour ceux qui n'ont pas connu la soi-disant Belle Époque, la chose qu'il est le plus difficile de se représenter est le nombre et l'importance des domestiques ; sans eux la société proustienne ne pourrait exister. Les Proust avaient un maître d'hôtel, une cuisinière aidée d'une fille de cuisine et une femme de chambre. Une fois par semaine venait un frotteur, et un petit jeune homme faisait les courses ; c'était le minimum pour tenir convenablement le vaste appartement. Les grands bourgeois ajoutaient à cela un cocher et une lingère. Ce petit monde menait sur la cour une vie double de celle de ses maîtres, dépendante mais indiscrète et souvent haineuse. Les intrigues rappelaient celles des salons, liaient les maisons de cuisine en cuisine. Tous les enfants dont les mères étaient occupées par des « devoirs mondains — le rapprochement de ces deux mots ne paraissait pas du tout comique il y a cinquante ans — vivaient beaucoup avec les domestiques. Grâce aux nounous, ils avaient une idée de la campagne, de la vie des villages. Femmes de chambre familières, valets effrontés, bien souvent leur apprenaient les *facts of life*.

Il fallait étendre le cercle des relations, suivant l'expression consacrée, et il y avait là moins de snobisme qu'une assurance contre les « revers de fortune », un système tribal d'entraide. Les « gens bien » savaient que l'oncle d'une telle, conseiller d'État, le beau-frère d'une autre, banquier, ou le neveu d'une troisième, héritier d'une grosse étude, pourraient un jour aider le mari, épouser une fille, et l'on faisait des visites, et l'on donnait des dîners pour consolider les liens avec les relations, pour se faire un milieu.

On devait, pour mener cette vie mondaine, en plus d'un grand appartement et d'un personnel bien dressé, tenir une véritable comptabilité. Les livres d'adresses de nos grand-mères ou de nos arrière-grand-mères étaient des registres solidement reliés ; on y classait les relations sous trois rubriques : 1° alphabétique ; 2° par jour : Mme Cottard le mardi, Mme Legrand le premier jeudi ; certains étaient extrêmement compliqués, ainsi Mme Ganderax, femme du directeur de la *Revue de Paris*, recevait à 4 heures le premier jeudi de chaque mois et tous les vendredis, sauf le premier. Enfin, 3° les noms étaient classés par rues, ainsi l'on pouvait, sans perdre de temps, faire tous les lundis de la rue de la Bienfaisance, tous les mardis de l'avenue de Messine. Les annuaires des salons, véritables Gothas de cette société, renseignaient sur les changements de familles, d'adresses ou de jours. *Le Gaulois* et *le Figaro* consacraient chaque jour une page entière aux mondanités et les candidats au grand monde épluchaient soigneusement les listes des reconnus dans les goûters, les bals blancs ou les enterrements ; les mères de famille s'intéressaient aux descriptions des corbeilles : Mme Jacquemart-André, une théière en métal anglais, la baronne Salomon de Rothschild, une pince à sucre Louis XV ; les jeunes filles dévoraient la description des toilettes : Mlle Lucie Félix Faure dans un pouf de tulle lilas, la baronne Hottinguer dans une « visite » noir sur noir rehaussé de noir.

Les éléments les plus décidés à s'amuser parmi cette riche bourgeoisie rencontraient à Paris bien plus facilement que dans les autres capitales, des aristocrates qu'ennuyaient les conventions de leur milieu. Et nous arrivons au demi-monde, au monde du théâtre, au Tout-Paris qui, avec des peintres officiels, des acteurs, des clubmen et de grands bourgeois, constituaient ce fameux Tout-Paris. Le Tout-Paris dîne au restaurant, lance Maxim's, se promène au Bois dans les premières automobiles, fait le succès ou la chute d'une pièce. Jean Lorrain, dont la plume est aussi terrible que le crayon de Sem, décrit dans plusieurs romans une grande « première », dont les invités

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

fardés, empanachés, aux expressions serviles ou cupides font penser à une séquence de Fellini. Un auteur de comédies légères, plus indulgent que Lorrain, trace un joli tableau des restaurants parisiens.

« Paris s'apprête à dîner... et dehors. Chez Laurent, devant le bourgeois Le Doyen, autour de la Folie-Paillard s'allument, dans les buissons, les vers luisants des abat-jour, et les nappes ont, sous les bougies, des blancheurs de draps. On dirait de loin, quand ils s'attablent, des gens qui vont lire au lit.

« C'est alors que les Champs-Élysées, de la place de la Concorde à l'Étoile et spécialement jusqu'au Rond-Point, s'animent peu à peu d'une vie nocturne toute différente de celle du jour. Seul, vers les calmes hauteurs de l'avenue dont on ne distingue ni le commencement, ni la fin, et qui a l'air de percer Paris de part en part, le Palace retient aux fenêtres illuminées de son rez-de-chaussée une double haie de promeneurs extatiques ou haineux. Derrière les vitres, à deux pas, l'on peut apercevoir comme s'ils étaient dehors, les étrangers, toujours riches, qui mangent au son des czardas qu'arrachent exprès pour eux du fond des violons et des cithares les tziganes aux moustaches de phoque, aux joues aubergine, avec des prunelles de langoureuse convoitise chavirées vers l'épaule des Américaines ruisselantes de perles, la culotte courte des valets, la hautaine platitude des maîtres d'hôtel, les mains alourdies par les bagues qui lèvent une tremblante coupe de champagne trop pleine, l'odeur des volailles éventrées d'où se répand la houille des truffes, les gerbes de roses, le bloc de glace éclairé à l'intérieur tel qu'un phare aux épaisses lentilles de cristal, et les dents de la belle jeune fille qui lacèrent un œillet. » (Henri Lavedan)

Dans ces restaurants, et surtout chez Maxim's pour souper, les demi-mondaines aimaient faire des entrées théâtrales, vêtues de robes très claires, se détachant sur les habits de leurs admirateurs massés derrière elles et qu'elles dominaient d'un chapeau empanaché, d'une aigrette altière. Si tout le monde ne se retournait pas en reconnaissant leurs rires en roulades de soprano, l'entrée était ratée.

Même manège quand, le printemps venu, on se retrouvait au Bois. Suivons encore Jean Lorrain :

« Midi et demie. Au Pavillon d'Armenonville. Ici de la fraîcheur, une lumière douce, atténuée par de profonds et grands ombrages, un cadre d'élégance affinée et de haut luxe ; le miroitement des argenteries et des cristaux à travers les glaces sans tain de la véranda, l'ombre verte des feuilles reflétées dans les tables laquées de bleu tendre, et parmi les ébrouements des chevaux, les cliquetis des mors et des gourmettes, les grincements des roues et les étincellements des harnais, des shake-hands, des jolis rires, des propos à bâtons rompus, des bonjours pour le plaisir de montrer les dents et de tendre une petite main surchargée de bagues, un va-et-vient de robes claires et de souples tailles gainées de broderies sous d'imprévus virements d'ombrelles. »

Le ravissant théâtre du Casino de Monte-Carlo était un des lieux où ces dames, qui n'auraient pas eu de loge à l'Opéra de Paris, exposaient leurs bijoux. Une saison, la rivalité entre la Belle Otéro et Liane de Pougy passionna le public. Si un soir Otéro sortait ses rubis, le lendemain Liane en arborait de plus gros encore. Si les perles d'Otéro lui descendaient jusqu'à la ceinture, des siennes Liane pouvait faire une ceinture. Enfin on sut qu'Otéro s'était fait offrir une rivière de diamants auprès de laquelle pâliraient les diamants de Liane. Mais celle-ci parut dans sa loge tout en blanc, sans un bijou ; derrière elle sa femme de chambre était couverte de diamants qui valaient bien ceux d'Otéro.

Liane de Pougy était de beaucoup la plus élégante et la plus intelligente de ces fameuses courtisanes qui attiraient tant d'étrangers à Paris et dont les noms, infiniment plus connus que ceux de Pasteur ou de Degas, faisaient rêver les messieurs de Caracas à Vladivostock. Liane était entretenue simultanément par des étrangers de marque, le baron de Bleichroder à Berlin, lord Carnavon à Londres, le prince Strozzi à Florence et à Paris (entre autres), le jeune Maurice de Rothschild. Le frère du roi de Portugal dépensa pour elle des fortunes. Mais elle préférait les femmes et eut une liaison tapageuse avec une jeune Américaine, Nathalie Barney. Jean Lorrain qui, lui, préférait les hommes, faillit épouser Liane de Pougy ; il la décrit en ces termes :

« Plus souple, plus longue et plus affinée que jamais, avec cette transparence de teint et ces cernes bleuâtres autour de deux grands yeux de biche effarouchée, Liane reçoit, aujourd'hui, étendue sur un amoncellement de fourrures blanches jetées au travers de la fameuse chaise longue de satin blanc. Une somptueuse robe à manches trop bouffantes de brocart blanc, ramagé de branches de lys, l'étoffe et l'engonce ; six rangs de perles étreignent son cou frêle, un de ces jolis cous destinés à la hache du bourreau, et, parmi toutes ces blancheurs de fourrures, ces glaces de satin et ces orients de perles, elle a l'air d'une maladive et délicate infante. »

Pour distraire son amie, Lorrain organisait des fêtes bizarres où l'on invitait des lutteurs de barrière et où l'on servait des fraises au champagne et à l'éther. Pour finir la soirée on allait dans les boîtes de Montmartre valser avec des artistes et des apaches, certains jours jusqu'à l'aube si l'on guillotinait un assassin célèbre dans la cour de la prison de la Roquette. Ces spectacles donnaient un frisson nouveau à ces dames et à leurs amis. Belle Époque ?

Jamais la prostitution n'a été si bien organisée, n'a offert tant de variétés que dans ce Paris 1900. Depuis les grandes courtisanes que l'on voyait passer aux Champs-Élysées à demi renversées sur les sièges de leur voiture jusqu'aux filles en cheveux et en châle qui déambulaient sur les boulevards extérieurs, il y en avait pour tous les goûts et toutes les bourses. Les demi-castors étaient des bourgeoises qui trouvaient, grâce à des entremetteuses, des messieurs trop heureux de payer robes et bijoux. Ces messieurs étaient de vieux marcheurs ou, s'ils aimaient l'extrême jeunesse, de « petits vieux bien propres ». C'est le monde que Colette a dépeint dans Gigi. C'est là que Feydeau puisait un grand nombre de personnages pour ses comédies, ces « créatures » que l'on trouve en corset cachées sous un lit, qui arrivent en toilette de bal à une sévère réunion de famille, que l'on poursuit dans les couloirs des wagons-lits à grand renfort de glapissements. Bonnes filles au fond et préférables aux épouses toujours acariâtres, cupides et sottes, flanquées de redoutables mères.

On retrouve l'atmosphère des farces de Feydeau jusque dans les affaires les plus ténébreuses. Ainsi la jolie Mme Stenheil, dans les bras de laquelle était mort dix ans plus tôt le président Félix Faure, fut accusée d'avoir, avec la complicité de son valet de chambre, assassiné sa mère et son mari. Une mise en scène compliquée, des témoins pleins de contradictions, des magistrats bien décidés à en apprendre le moins possible, amenèrent un acquittement qui parut scandaleux aux « gens bien ». Et toujours parisienne jusqu'au bout des ongles, Mme Stenheil ne tarda pas à épouser un lord écossais.

Un étranger débarquant à Paris n'avait qu'à faire quelques pas sur le boulevard des Italiens pour être accosté par des prostituées empanachées ou plus habilement intrigué par des personnes à l'air comme il faut. Craignait-il quelque piège (et non sans raison), il allait dans les fameuses maisons closes. Le Chabanais lancé par le prince de Galles et qui recevait encore la visite d'Edouard VII, était très luxueux avec ses chambres gothiques, arabes, son wagon-lit. Les dames y recevaient en robe du soir. Dans les établissements moins cotés, elles étaient en peignoir, telles que les avait peintes Toulouse-Lautrec. Puis il y avait les maisons franchement populaires où les femmes étaient pratiquement prisonnières. Alors le commerce des filles se développa et fut très bien organisé ; la « traite des Blanches » expédiait surtout vers l'Amérique du Sud bon nombre de malheureuses. Jean Lorrain, dans *la Maison Philibert*, trace les portraits de « ces dames dans une maison provinciale ».

Les maladies vénériennes étaient une ombre de cette Belle Époque qui parfois nous paraît irriguée par un bidet. Il suffit de lire les pages d'annonces de magazines comme *le Rire* ou *la Vie Parisienne*, pour deviner que les promesses de cures radicales n'étaient, le plus souvent, que des attrape-nigauds. Si l'on veut avoir d'une époque une idée exacte, les petites annonces renseignent bien mieux que des articles qui permettent au lecteur de voir la vie en rose. Que de photographies galantes, par exemple, et pour tous les goûts ; celles qui sont arrivées jusqu'à nous dans le format carte postale, font surtout rire car le décor, les accessoires vont mal avec les belles filles qui posent sans conviction.

Il y a bon nombre de scènes lesbiennes. Pierre Louys venait de publier les *Chansons de Bilitis* et l'Antiquité faisait passer bien des choses. Cependant quand Colette dansa quasi nue sur un scénario de son amie, la marquise de Belbœuf, une sorte de danse saphique, elle fit scandale, surtout parce que sa protectrice était la fille du duc de Morny. Une immense fortune permettait généralement de surmonter les situations les plus difficiles. Ainsi une baronne milliardaire et si grosse qu'on la surnommait « la brioche », entretenait une jeune

Caricature de Sem (Georges Goursat)

poétesse, Renée Vivien, et la gardait comme prisonnière dans un immense appartement rempli d'objets d'arts orientaux, où l'ennui la poussa à se droguer. Une Américaine, jeune et belle celle-là, Nathalie Barney, aimait aussi Renée Vivien sans pouvoir communiquer avec elle. Alors elle donna un énorme cachet à la cantatrice Emma Calvé, pour se déguiser en chanteuse des rues, il y en avait bon nombre à Paris, tout comme les *german bands* à Londres et les *musicos* napolitains qui envahissaient l'Italie. Seulement, au lieu de chanter une romance populaire, Emma Calvé chanta le grand air de Carmen. Toute la rue se mit aux fenêtres, Renée Vivien reconnut Nathalie sur le trottoir et comprit qu'elle était toujours aimée. Hélas, le champagne que buvait la baronne et l'opium ne vont pas bien ensemble, ainsi Renée Vivien mourut très jeune dans des circonstances mal expliquées.

Si Lesbos était considérée avec une indulgence amusée, Sodome était mal vue. Pour les touristes anglo-saxons à Taormina, le baron de Gloeden faisait passer, en guise de bergers virgiliens, de jeunes Siciliens d'une fraîcheur douteuse. Même dans le Tout-Paris, Jean Lorrain puis Proust et leur modèle, le comte Robert de Montesquiou, devaient afficher des amitiés féminines. La France connut un seul scandale homosexuel, celui du jeune comte d'Adelsward de Fersen, apparenté à la meilleure société protestante. Il célébrait des « messes roses » dans son appartement de la plaine Monceau et s'exila à Capri. Là il retrouva un des directeurs des armements Krupp qui ne tarda pas à se suicider. Il arrivait en effet que l'on se suicidât sous la menace d'un scandale ou simplement en s'apercevant de ces goûts « antiphysiques ». Un jeune homme, épouvanté de ses inclinations, alla demander à l'abbé Mugnier, grand ami de Proust et de ses modèles, s'il devrait entrer dans les ordres ou à la Légion étrangère car sa religion l'empêchait de considérer le suicide. L'aumônier des salons lui donna ce sage conseil : « Continuez votre vie et tâchez de ne rien faire de définitif dans un sens ou dans l'autre. »

Proust a bien montré le rôle des domestiques complaisants ou entremetteurs. Et il en était de même dans toutes les sociétés aristocratiques. Mais en Angleterre, les conventions interdisaient aux femmes de savoir que de telles choses pouvaient exister. Ainsi, quand la femme de lord Henry Somerset raconta partout qu'elle avait surpris son mari dans les bras d'un valet de pied, toutes les portes se fermèrent devant elle et le mari se retira à Florence.

L'Allemagne connut des scandales qui furent envenimés par la presse de gauche pour déconsidérer l'empereur. L'interminable procès du comte Eulembourg, de 1907 à 1909, fut plus regrettable que les faits reprochés au plus raisonnable des conseillers de Guillaume II. Peu après, le chef de la Maison militaire de l'empereur dansa en tutu devant son maître qui riait aux larmes. L'effort ou le succès furent trop pour le général qui mourut d'une embolie. On eut toutes les peines du monde à lui remettre un uniforme. Puis deux jeunes princes de Hohenzollern furent compromis dans un scandale du même ordre, pour la plus grande joie de la presse : « Vraiment Willy est trop maladroit » soupira Edouard VII. Jamais, en effet, en Angleterre le scandale n'effleura un membre de la famille royale. A Vienne, quelques années plus tôt, le frère de l'empereur, l'archiduc Ludwig-Viktor, surnommé Luzi-Wurzi, fut compromis par le masseur d'un bain de vapeur. Mais n'avait-on pas trop parlé de l'amitié de l'impératrice pour une écuyère de haute école? En France, sans scandale mais non sans fous rires, l'acteur De Max personnifia l'inversion. Ce Roumain, qui se prenait pour Sarah Bernhardt, jouait, couvert de bijoux et traînant des aunes de velours, des rôles de princes du Bas-Empire. Il organisait dans de petits théâtres de Montmartre des spectacles travestis et littéraires dans lesquels Jean Cocteau récita ses premiers poèmes.

Le Tout-Paris côtoyait la basse galanterie à Montmartre, au Moulin Rouge, puis au Bal Tabarin ou au Casino de Paris. Le mythe de Montmartre date des dix dernières années du siècle. Que le Sacré-Cœur dominât cette colline vouée au plaisir lui donnait une ambiguïté très décadente. Les chansonniers un peu anarchistes, un peu mystiques et le plus souvent graveleux, exploitaient ce que les Anglais, à la suite de Wilde, appelaient en français « la nostalgie de la boue ». Cette époque sûre d'elle-même, cossue, avait un faible pour la représentation de la misère. De même que l'on aimait accrocher dans son salon, dans un cadre bien doré, une toile représentant de petits mendiants, de même l'on aimait écouter, en mangeant des huîtres, un chansonnier tel Bruant, ou

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Jehan Rictus, parler des gueux, des filles, des forçats, des ivrognes ; on les devinait dans l'ombre en sortant du cabaret du Chat Noir, inquiétants et sombres comme dans les lithographies de Steinlen. Cette nostalgie de la boue avait fait la fortune de la Goulue, si souvent peinte par Toulouse-Lautrec, et qui suscita tant d'imitatrices tout au long de la Belle Époque :

« Ah ça ! Vous n'avez donc pas de femmes chez vous ? » Bousculant la cohue des badauds, rastaquouères et provinciaux en goguette faisant la haie sur son passage, la Goulue grasse, blanche et moulée dans sa petite robe d'étoffe noire, fend la foule, impassible et la main appuyée sur l'épaule de la Môme Fromage, promène insolemment sur tous ces mâles en rut un regard de belle fille sûre d'elle-même, qui a connu tous les dégoûts. Décor : le jardin de l'Élysée, les glaces du Moulin Rouge ou les massifs incendiés de Jablockhof au jardin de Paris. La Goulue ! Jaillissant de la touffeur des jupes au pillage, d'un remous de dentelles et de dessous coûteux éclairés de rubans de nuances attendries, une jambe s'évoque, droit levée vers le lustre : une jambe au port d'armes, soyeuse et brillante qu'une boucle de diamants mord au-dessus du genou ; et la jambe se trémousse, joyeuse et spirituelle, lascive et prometteuse avec son pied mobile et désarticulé, mimant comme des saluts aux badauds s'écrasant à l'entour. Le Chahut et les « Chahutoirs », ces immenses rendez-vous d'ennuyés et de filles. La Goulue en est l'étoile : l'étoile de Montmartre levée au clair de lune du Pierrot de Willette au-dessus des buttes du Sacré-Cœur et des ailes fantômes des défunts moulins, gloire cynique faite à la fois de caprice et de boue, fleur de cuvette prise dans un jet de lumière électrique et tout à coup adoptée par la mode. » (Jean Lorrain)

Aujourd'hui encore le French Cancan reste un rite solennel et absurde jusqu'à être vidé de tout érotisme, que l'on pratique chaque nuit dans les music-halls de Montmartre pour un public d'étrangers attirés par un spectacle dit « Belle Époque », une des rares expressions françaises qu'ils comprennent.

Cette Belle Époque montmartroise, assez sordide, nous a laissé quand même un grand souvenir grâce à quelques pages de Colette, au *Petit Ami* de Léautaud, au *Jésus la Caille* de Carco. Nous chantons encore les chansons d'Yvette Guilbert, nous aimons les affiches de Chéret puis de Cappiello qui, après Lautrec et avec plus de gaieté, couvraient les murs d'images endiablées à la gloire de quelque vedette éphémère, de quelque apéritif, de quelque remède. Un grand peintre, Bonnard, a, autour de 1910, été très inspiré par cette atmosphère de plaisir qui s'allumait le soir autour de la place Pigalle. Sous les feux des enseignes électriques et des phares des automobiles, des noceurs vont d'une « boîte à l'autre ». Filles que Van Dongen peint, en bas noirs, nues, les yeux cernés de vert. Mais Picasso, mais Modigliani qui, eux aussi, peignaient alors à Montmartre, ne participent pas du tout à la Belle Époque.

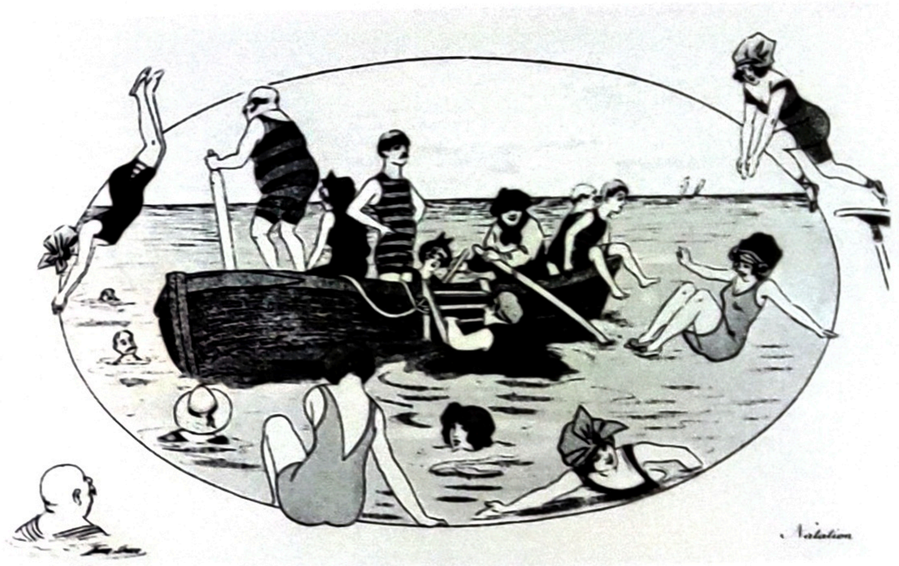
Le monde du plaisir était moins bien organisé, moins hiérarchisé dans les autres capitales. A Londres, la « nostalgie de la boue » entraînait les pires ennuis : chantage, prison...

Ce fut la ville où le music-hall prit une importance immense et reste encore le symbole de la joie de vivre édouardienne. On en construisit d'immenses, Coliseum ou Alhambra ; on en trouvait dans les faubourgs où Walter Sickert allait chercher les sujets de ses meilleurs tableaux. Marie Lloyd chantait des refrains *cockneys* et Gaby Deslys y remporta, à partir de 1910, plus de succès qu'à Paris, empanachée et nue sous les perles que lui avait offertes le roi de Portugal. Cette charmante fille, qui mourut très jeune, chantait dans le langage de l'Entente Cordiale :

Sur la plage, sur la plage,
Men are full of persiflage
When I take my bain de mer
All the boys just come and stare

Là elle était en costume de bain. On adorait les cartes postales représentant les *Bathing beauties*. Ses chansons étaient toutes enregistrées et résistent mieux au temps que les voix de Caruso ou de Melba. Le gramophone à cornet très vite adopté par les Anglais est devenu, avec le fox-terrier de la Voix de son Maître, un des symboles de leur Belle Époque.

Autre passion, celle-ci venue des États-Unis, les *Gibson girls*, un peu l'équivalent des *bunnies* d'aujourd'hui, des girls à la taille incroyablement mince, au chignon superbe, et habillées en robes du soir, telles que les représentait dans ses dessins, le dessinateur Gibson. En elles l'idéal érotique et aristocratique se confondait, idéal que Gladys



Cooper incarna à la scène car, bien sûr, le public n'aimait guère que les représentations de la *high life*. Seules les farces se passaient dans la bourgeoisie cossue. Les hommes étaient plutôt des comiques mais le beau Lewis Waller, qui créa en 1902, Monsieur Beaucaire (depuis un des grands rôles de Rudolph Valentino) fut le premier à avoir un fan club dont les membres portaient des boutons gravés *K.O.W. Keen on Waller*. Une sorte d'absurdes dandies surnommés *knuts*, impeccablement habillés, faisaient chaque soir un tour dans les promenoirs des grands music-halls et avaient parfois la gloire de souper au Savoy avec une vedette. Mais il n'y avait à Londres place pour les grandes demi-mondaines, elles n'auraient pas été admises au Ritz ou au Savoy, leur équipage n'aurait pu parader à Hyde Park, et seuls des hommes perdus de réputation se seraient montrés avec elles. Alors on allait à Paris.

Vienne, nous l'avons vu, était bien plus proche de Paris, mais on y avait moins d'argent, Sacher moins élégant que Maxim's, bien que la plupart des clients fussent plus aristocratiques que les grands bourgeois qui constituaient le fond de la clientèle française. Les femmes y étaient ravissantes si l'on on croit les tableaux de Klimt et les dessins érotiques de cet étrange marquis de Byros, qui représentait d'opulentes créatures dans des lits rococo-jugendstil se livrant à mille fantaisies avec des hussards, des petites filles ou des caniches. Sacher-Masoch fut bien plus viennois que Freud.

Saint-Pétersbourg avait ses fameux restaurants des Iles avec leurs tziganes, mais les vrais amateurs faisaient venir leurs maîtresses de Paris, ou plutôt allaient les rejoindre sur la Côte d'Azur.

La Côte d'Azur et la Riviera italienne formaient un pays à part dont toute la classe supérieure venait d'un peu partout pour dépenser son argent en s'amusant et dont les indigènes étaient occupés à servir les étrangers, à leur vendre très cher de la salade ou des services de toutes sortes. Ce pays ne vivait que l'hiver ; villas et hôtels fermaient entre la Pentecôte et la Toussaint. Ce n'était pas un pays refuge comme l'est la Suisse aujourd'hui pour les fortunes menacées par le fisc et les changements de régime, mais il fallait y être riche ou du moins le paraître. Nous l'avons dit, Majestés et Altesses y faisaient de longs séjours et y côtoyaient

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Étude de Paul Helleu

Les princes russes que gênait le despotisme, des lords menacés par quelque scandale, des Américains fuyant le puritanisme et cherchant des relations brillantes, des dames françaises avec de belles rentes et un amant trop jeune, des banquiers, là, devenus respectables, des cantatrices en retraite, des Égyptiens et des Turcs en goguette. Mais les Russes donnaient le ton, de la Grande-Duchesse au plus décavé des joueurs. Il y avait aussi des Roumains et des Italiens tous plus ou moins princes. On n'était pas difficile sur l'origine des titres en « Azurie », le principal était d'en avoir un. On ne s'inquiétait pas davantage de l'origine des fortunes pourvu qu'elles fussent libéralement dépensées. Le Tout-Paris s'y retrouvait pimpant sous le soleil de février. Les demi-mondaines y louaient des villas ou des appartements selon leurs moyens. D'Annunzio venait de Florence pour de rapides séjours, Jean Lorrain en écrivait la chronique scandaleuse, mais on y cultivait moins la littérature que les tapis verts. Là se forma le noyau de la *café-society* qui s'épanouit après la dernière guerre. En juillet, les habitués de la Côte se retrouvaient volontiers à Saint-Moritz ou à Deauville, mais ils avaient été à Londres pour la *Season* à Paris jusqu'au Grand Prix (premier dimanche de juillet). Septembre verrait les plus délicats à Venise et les plus riches à Biarritz. Les romans d'Abel Hermant intitulés *Trains de luxe* et *Transatlantiques* nous donnent une idée de cette société itinérante qui avait les prétentions du grand monde et les facilités du demi et dont les palaces étaient les palais.

La Belle Époque fut, en effet, celle des grands hôtels ; ils devinrent énormes, leurs halls se couvrirent de marbre et de Gobelins, dans ce style que les Américains appelèrent prudemment « Louis ». Ritz, Claridge, Carlton, Savoy gardent encore un écho de la Belle Époque, le Plaza de New York, plus que tout autre avec son orchestre viennois dans la Palm Court. Le même décor se retrouvait dans les villes d'eau moins importantes et donnait aux « gens bien » une idée de la vie internationale. Proust a noté à Balbec, au Grand Hôtel, les rapports entre des classes qui n'auraient pas eu ailleurs l'occasion de se rencontrer. Que la marquise de Villeparisis, le banquier Nissim Bernard, le président d'un tribunal vivent sous le même toit eût été impensable trente ans plus tôt.

Parallèlement au développement des grands hôtels, et pour une clientèle analogue, les paquebots transatlantiques devinrent énormes. Le prestige d'une nation dépendait de leur luxe. Comme pour les flottes de guerre, la rivalité était grande entre la Nord Amerika allemande et la White Star anglaise. Celle-ci avait construit un navire de 46 000 tonnes, le *Titanic*, dont les plus fortes tempêtes ne retarderaient pas la course. Un iceberg le coupa en deux à son premier voyage, le 12 avril 1912. 1 635 personnes disparurent. Annonçant la nouvelle, les journaux américains mirent en gros titre : « Mr. Astor noyé en Atlantique », les 1 634 autres victimes ayant tellement moins d'importance que le milliardaire! D'ailleurs les couloirs des secondes classes furent bloqués afin que les passagers des premières aient de la place dans les canots. On a dit que l'orchestre jouait le cantique « Plus près de Toi, mon Dieu » comme le navire s'enfonçait. En vérité ce fut de la musique viennoise. Cette catastrophe ébranla l'optimisme européen. Décidément l'homme n'était pas devenu maître des éléments comme pouvait le croire une génération nourrie des romans de Jules Verne. L'engloutissement du palace flottant parut à beaucoup prémonitoire.

Mais cette catastrophe ne freina en rien le goût des machines qui s'empara de la société et l'automobile allait rapidement bouleverser le rythme de la vie. La vitesse devint un plaisir nouveau. La bicyclette, dans les années 90, avait déjà donné un appétit de sport. Ce fut d'abord un sport chic, car n'oublions pas qu'avant la fabrication en série, une bicyclette coûtait aussi cher qu'une petite voiture de nos jours, mais, vers 1905, seuls les « pauvres » ne pouvaient pas s'offrir « un vélo ». Les courses de bicyclettes attiraient un public immense et bien plus démocratique que celui des hippodromes. Le cheval devint donc un sport aristocratique.

L'automobile mit plus longtemps à se démocratiser ; jusqu'à la guerre de 1914, c'était une machine coûteuse et compliquée. Un mécanicien, on ne disait pas encore un chauffeur, devait s'en occuper continuellement. Cependant dès 1910, dans les classes riches, l'automobile avait presque entièrement supplanté le cheval. Une statuette de Charles Sykes *The spirit of Ecstasy* fut choisie en 1911, pour orner le capot des Rolls-Royce. Dans les capitales, taxis et autobus remplaçaient fiacres et omnibus. Le rythme de la vie s'accéléra. On allait passer la journée à la campagne au lieu de s'y

installer pour une semaine ; le tourisme se répandit. Edith Warthon emmena Henry James faire un tour des églises françaises, D'Annunzio sillonnait la Toscane sur la piste de jolies femmes ou à la recherche d'une ruine ; bientôt il aura un avion. Le lyrisme du héros de *Forse che sí, forse che no* volant vers le soleil pousse au paroxysme ce bonheur qui sera celui des sportifs vingt ans plus tard. Quelques skieurs commencent, eux aussi, à connaître cette ivresse, mais guère de nageurs. Le sport qui se développa le plus vite fut le tennis. Diaghilev en fit un ballet sur une musique de Debussy. Peut-être ce qui peut donner à des Européens d'aujourd'hui l'idée la plus juste d'une Belle Époque bourgeoise, placide, est une partie de tennis dans le parc d'une villa : les joueurs d'un blanc impeccable ; des rafraîchissements les attendent dans un pavillon où des personnes plus âgées, en toilettes claires, les regardent en papotant. Que de romans ont utilisé de telles scènes que l'on pouvait voir dans la belle saison dans les jardins de Richmont ou de Saint-Cloud. Le golf reste un sport snob et pour avoir une idée du sport le plus luxueux, il faut lire la description d'une partie de polo dans un roman de la princesse Bibesco. On n'avait pas de yacht avec moins de dix hommes d'équipage.

La Belle Époque vit donc s'opérer, grâce à une certaine euphorie due à une abondante circulation d'argent et à l'impression d'un équilibre durable, en dépit de quelques guerres exotiques (Cuba, le Japon) le passage d'une société aristocratique à une société capitaliste, celle-ci adoptant les habitudes de celle-là. La facilité des transports, les grands hôtels, le sport, la passion du théâtre et des fêtes, rapprochèrent des groupes sociaux très différents, d'éducation et d'origine. Il y eut une internationale des plaisirs, les mêmes vedettes étaient acclamées dans toutes les capitales, les mêmes peintres recevaient des commandes à Londres, à Paris et à New York. Un autre élément très important pour faciliter cette communauté de goût fut le développement des hebdomadaires illustrés de photographies, que leur procuraient des agences internationales. Les lecteurs de *l'Illustration* ou de l'*Illustrated London News* s'intéressaient aux mêmes choses, avaient envie de voir les mêmes spectacles. Des magazines plus luxueux, *les Modes*, *Vanity Fair*, *Vogue* en Amérique vulgarisèrent une certaine idée du « chic » grâce à des photographes et surtout à des dessinateurs qui donnaient de la *high life* une image idéale. La vie des cours paraissait inaccessible cinquante ans plus tôt, mais, pour mener la vie des palaces, il suffisait de gagner assez d'argent pour avoir une belle voiture et une femme bien habillée.

Nous touchons là un des phénomènes les plus caractéristiques de la Belle Époque, l'importance prise par la grande couture. Certes Worth avait habillé l'impératrice Eugénie et sa cour, et il y avait autour de 1900 des couturiers renommés : Doucet, Redfern... mais on n'aurait jamais pensé qu'ils deviennent ce qu'ils sont aujourd'hui, des personnages internationaux, ou même qu'ils seraient reçus dans le « monde ». Poiret changea tout cela et avec son règne la Belle Époque annonce les « années folles ».

Les quatre années avant la guerre de 1914 furent exceptionnellement brillantes au point de vue artistique et mondain. Jamais il n'y avait eu tant de spectacles nouveaux et chatoyants, de couleurs et de sons inattendus. Jamais tant de femmes d'une élégance singulière n'avaient tant reçu d'artistes. Dans le cadre de l'ancienne société, d'immenses fortunes et un apport exotique permirent des représentations qui avaient l'air de fêtes et des fêtes théâtrales par la mise en scène, le luxe des costumes, la beauté des vedettes. Le théâtre, le monde et les arts enfin unis secouaient le public, d'abord choqué ou amusé, finalement ébloui. Plus encore qu'une fête ces années furent un feu d'artifice avec des couleurs éclatantes, des fusées pareilles à des aigrettes, des sautoirs d'étoiles, des gazes de feux de Bengale. Les artificiers s'appelaient Serge de Diaghilev et Paul Poiret. Tout a été dit sur les Ballets russes, leurs décorateurs, leurs musiciens, leurs danseurs. On commence à redécouvrir Poiret, ses peintres et ses clientes. L'un et l'autre ont été despotiques dans l'accomplissement de leurs rêves, impatients de tout ce qui venait au travers de leurs caprices, injustes et généreux, adorés ou moqués.

Les années de fête eurent une mode qui libéra la femme des corsets, des bottines, réduisit la masse et le poids des tissus, le volume des chapeaux. Paul Poiret, seul, réussit ce miracle de faire de la dame 1900, abondante et sanglée, une almée souple sous les gazes. Les plus audacieuses se mirent à porter des pantalons. Donc Diaghilev s'occupait de la scène et Poiret de la salle. En une saison les femmes qu'il n'habillait pas parurent démodées. Diaghilev mysogine dénudait Nijinski, mais écrasait les femmes sous les bijoux ; Poiret qui adorait les femmes permit enfin qu'on devinât leur corps.

Le 24 juin 1911, le couturier bouleversa son hôtel du faubourg Saint-Honoré, mais laissons la parole à Poiret pour décrire cette Mille et Deuxième Nuit qui devait être souvent imitée : « Les invités passaient dans un salon où un nègre demi-nu, drapé dans des soies de Boukhara, armé d'une torche et d'un yatagan, les groupait et les conduisait jusqu'à moi. Puis ils traversaient une cour sablée où, sous un velum bleu et or, des fontaines jaillissaient dans des vasques de porcelaine. A travers les couleurs du velum tombait une lumière multicolore. Ils montaient quelques marches et se trouvaient devant une immense cage d'or, grillagée de ferrures en torsade, et à l'intérieur de laquelle j'avais enfermé ma favorite (Mme Poiret) entourée de ses dames d'honneur, qui chantaient de véritables airs persans. Des miroirs, des sorbets, des aquariums, des petits oiseaux, des chiffons et des plumes, telles étaient les distractions de la reine du harem et de ses dames d'honneur. Des tapis recouvraient les dalles du perron et le sable des allées, de sorte que le bruit des pas y était amorti et qu'il y régnait un grand silence. Les promeneurs, impressionnés, parlaient à voix basse, comme dans une mosquée. Au milieu des parterres de broderie, était le vase de cornaline blanche. Des lumières masquées dans les feuillages d'alentour l'éclairaient d'étrange manière. Il s'en échappait un mince jet d'eau et des ibis roses se promenaient tout autour pour prendre leur part de cette fraîcheur et de cette lumière. Certains arbres étaient couverts de fruits lumineux bleu sombre ; d'autres portaient des baies de lumière violette. Des singes, des aras et des perroquets vivants animaient toute cette verdure qui paraissait l'entrée d'un parc profond.

« Quand mes trois cents invités furent réunis, je me levai et, suivi de toutes mes femmes, je me dirigeai vers la cage de ma favorite à qui je donnai la liberté. Elle s'échappa comme peut s'échapper un oiseau... Puis une cataracte de feu couronna le palais et brusquement l'atmosphère résonna d'un bruit déchirant. De la terrasse qui dominait le jardin jaillit une pluie de feu qui venait frapper les marches des perrons. Tantôt d'argent et tantôt d'or, cet orage excitant électrisait la foule et quand il s'éteignit, il laissa partout des insectes phosphorescents, accrochés dans les branches ou suspendus dans l'éther. »

L'année suivante deux femmes du monde, Mmes de Chabrillan et de Clermont-Tonnerre, donnèrent à leur tour des fêtes persanes, et là tous les bijoux étaient vrais. Des altesses, d'une galerie, suivaient le divertissement. Et *l'Illustration* publia quatre pages en couleurs de costumes. Un an plus tôt il y avait eu un article sur les perruques de couleur. Que le magazine des « gens bien » proposât tant de frivolités est très caractéristique de l'époque ; on vit aussi des articles sur la mode, les uns illustrés des ravissants dessins de Barbier, Lepape et Marty, qui annoncent l'Art Déco, les autres par des caricatures de Sem. Et il y avait les reportages sur les élégances à Deauville et aux courses ; le chic devenait un idéal tout comme la vitesse. L'un et l'autre se retrouvaient dans l'automobile.

Et puis il y eut le tango! Arrivé des bas-fonds de Buenos Aires vers 1910, et deux ans plus tard régnant dans les salons après avoir détrôné le plus élégant double-boston. Des *tango-teas* s'ouvrirent à Londres. On dansa le tango à midi sur les planches de Deauville. Bref, ce fut une folie plus qu'une mode déjà bien plus « années folles » que Belle Époque. On commença à parler de gigolos et les rythmes d'Amérique latine commencèrent à l'emporter sur la mélodie viennoise (les premiers jazz-bands franchirent l'Atlantique au même moment). Les progrès de cette danse lascive alarmèrent le pape et *l'Illustration* nous montre Pie X regardant un couple tout en noir danser la vieille et pudique forlane vénitienne qui, si on l'avait écouté, aurait supplanté le tango. D'Argentine nous vint aussi le bridge, un whist perfectionné. Il existait à Buenos Aires un monument rutilant de cette époque, le Jockey-Club. Evita Peron l'a fait brûler.

Les robes entravées, les vastes chapeaux laissant le visage dans l'ombre allaient bien aux femmes fatales. Souvent elles finissaient mal. L'actrice Lanthelme, épouse d'un richissime directeur de journal, tomba ou fut poussée dans le Rhin au cours d'une croisière. Elle avait les plus beaux yeux de Paris. A Venise, lors du procès d'une comtesse polonaise soupçonnée d'assassinat, on

Caricature de Sem (Georges Goursat)

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Parmi les « petits maîtres » du graphisme parisien de la Belle Époque, il convient de rappeler les noms de Georges Goursat, plus connu sous le pseudonyme de Sem, et de Paul Helleu. Leurs rapports avec la réalité du début du siècle sont tout à fait opposés. Sem est plus aigrement impitoyable, Helleu plus lancé dans le monde élégant et y participant, amoureux de la grâce des dames de l'aristocratie qu'il peignait.
Georges Goursat (des dessins de lui figurent en pages 82, 90, 95, 105 et ci-dessus) était de Périgueux (1863-1934). Il se fit connaître à Paris en publiant en 1900, Les Sportsmen. *Il collabora au* Journal, *au* Figaro *et au* Gaulois. *Il fut le caricaturiste cinglant du monde chatoyant qui célébrait ses fastes chez Maxim's. Paul Helleu (voir ses dessins pages 87, 99 et 106), était de Vannes (1859-1927). Peintre, graveur et céramiste, il représente en pastels délicats les dames titrées des salons de Proust.*

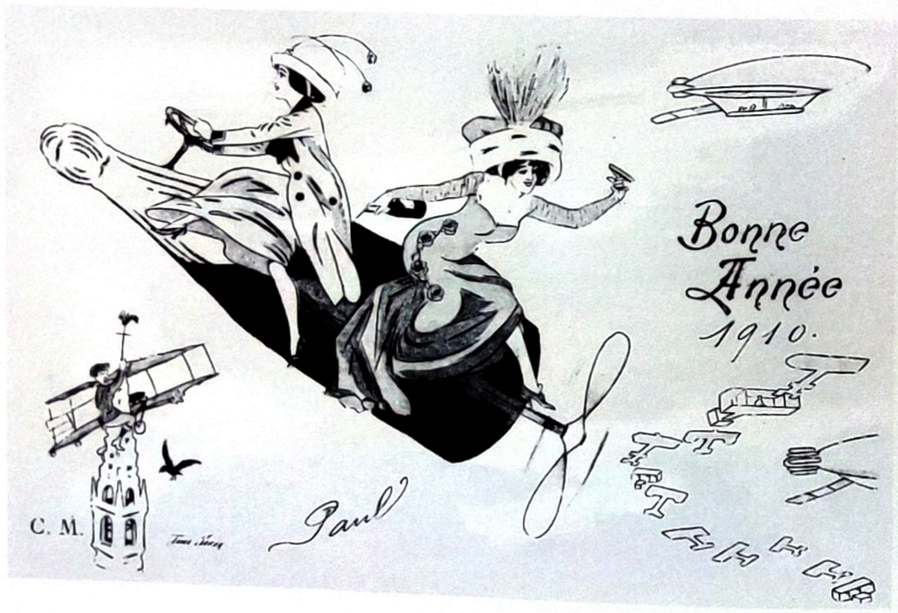
devait changer les gardes toutes les deux heures car un regard de cette beauté, et ils perdaient la tête. Les « vamps » datent d'avant 14, et seront exploitées par le cinéma dix ans plus tard. Mais là encore, sont-elles Belle Époque? A vrai dire, non. Les « gens bien » avaient un idéal bien plus près de celui de ce XVIIIe qu'ils collectionnaient ou faisaient copier. Ce n'est pas dans les grandes séries romanesques qui allaient décrire la Belle Époque que nous trouverons cet idéal — le Thomas Mann de *La Montagne magique*, le Galsworthy de la *Forsyte Saga*, le Martin du Gard des *Thibault* étaient trop sérieux pour s'y attarder —, mais bien dans les romans et les dessins que publiait *l'Illustration*.

La Parisienne était toujours au premier plan de dessins idéalisant l'actualité. On la voyait fraîche et impeccable dans les gares du Transsibérien, légèrement rougissante congratulant des athlètes en caleçon de bain au stade de Reims, empanachée sur une route glacée car la limousine qui devait la conduire de son château à l'Opéra est tombée en panne, prête à monter dans le dirigeable de Santos-Dumont, ou examinant l'avion de Blériot. Des Parisiennes encore dans ce grand tableau de Gaston Latouche, *le Casino*, reproduit en couleur après son succès au Salon de 1914. Sous une pergola fleurie, par petites tables, à la lumière de lampes bleues et roses, des femmes en robe du soir soupent avec des hommes en habit. Au loin, les lumières d'un port, dans la nuit les fusées d'un feu d'artifice. Grâce à de grands progrès dans les reproductions photographiques, même en couleurs, les magazines, après 1910, sont bien plus près de ce qu'ils seront trente ans plus tard que de ce qu'ils étaient dix ans plus tôt.

Quand on feuillette *l'Illustration* des années qui précèdent la Guerre, il semble que l'Europe soit prise d'une sorte de fièvre ; l'assurance fait place à une agitation, brillante certes mais inquiétante. Beaucoup de pages consacrées à l'automobile, à l'avion, mais aussi aux armes nouvelles que l'on essaye dans les guerres qui ravagent les Balkans. Un temps l'attention se fixe sur l'Albanie où l'on fait régner un prince allemand, encore une opérette, puis sur le Maroc où « nos braves Sénégalais se battent à côté de la Légion » pour assurer à la France un domaine que l'Allemagne a essayé de lui ravir en envoyant des navires de guerre à Agadir. Ce « coup » raté signifia qu'un affrontement franco-allemand était inévitable. On publia des photographies ridicules du Kaiser ; lors de l'inauguration de l'énorme monument commémoratif de la bataille de Leipzig, *l'Illustration* montre une photographie de l'arc de triomphe, « goût latin » qui commémore « 172 victoires françaises face au gouvernement germanique célébrant les 350 000 alliés qui vinrent à bout de 157 000 Français ». Mais là encore la mondanité ne perdait pas ses droits et un grand dessin représente une réception à l'ambassade d'Allemagne en l'honneur du nouveau président Poincaré, un des grands responsables de la guerre. Mme Poincaré, divorcée après avoir mené une vie agitée, n'a pas l'air à l'aise. Quand Alphonse XIII vint à Paris, ce fut seul, la reine d'Espagne ne pouvant rencontrer une telle personne. Les souverains anglais furent moins difficiles. Inquiets de voir les progrès de la flotte allemande, les Anglais transformaient la prudente Entente cordiale en alliance tacite.

Les scandales se multiplient et il faut après avoir vu les images de *l'Illustration*, lire les souvenirs de Léon Daudet qui fut le Saint-Simon de la Belle Époque, avec les injustices, les raccourcis saisissants, les portraits d'une vérité qui va au-delà des faits. Les parlementaires véreux, les bourgeois tarés, les magistrats vendus sur lesquels les « gens bien » ne voulaient pas que Daudet leur ouvre les yeux, vinrent au premier plan de l'actualité, le 21 mars 1914, quand Mme Caillaux femme du ministre des Finances, se rendit au *Figaro* et froidement tira six balles sur le directeur de ce journal, M. Calmette, qui menait une dure campagne contre son mari. On se souvient surtout de Calmette parce que Proust venait de lui dédier *Du Côté de chez Swann*, mais laissons *l'Illustration* exprimer son indignation : « Paris vient de vivre une semaine de stupeur. Un meurtre inouï, le browning abattant un journaliste pour arrêter la publication de documents politiques, l'arrestation d'une femme de ministre, un homme public de premier plan précipité définitivement de la scène politique, la révélation à la tribune de la Chambre d'un document scandaleux. Un débat tumultueux et sinistre qui a permis d'évoquer les heures les plus noires de la Convention, tous ces événements en série affolante ont jeté l'opinion dans un extraordinaire désarroi moral. Jamais encore, dans notre organisation sociale, la voix du browning n'a eu de si profonds et de si redoutables échos. »

Le jugement acquittant Mme Caillaux, parut à D'Annunzio le signe d'un déclin national dont son propre déclin était le reflet. Le poète vivait en France depuis trois ans. D'innombrables succès féminins dans tous les milieux ne compensaient pas l'insuccès de ses pièces. N'oublions pas qu'en dépit de la musique de Debussy, des costumes de Bakst, *Le Martyre de Saint-Sébastien* avait paru d'un ennui mortel. Après quelques rencontres avec « une personne au-dessus de tout soupçon », D'Annunzio s'aperçut qu'il avait attrapé une maladie vénérienne. Aussitôt il clama la nouvelle. N'était-ce pas extraordinaire, à cinquante ans et pour la première fois, après avoir mené une telle vie. Mais pour lui-même il écrivit : « Je puis dire que j'ai subi la vraie marque infamante de Paris, le châtiment vraiment ignoble, immérité. » L'année 1914 commençait très mal : « La vie de Paris est un ferment de putréfaction. » L'affaire Caillaux vint, tel un abcès de fixation, drainer tous ses dégoûts et permit d'en tirer une belle amertume. La « France éternelle » lui paraissait au plus bas, n'avait-elle pas voté à gauche, ce qui allait diminuer la durée du service militaire et la rapprocher de l'Allemagne ? Au cours d'une conversation avec l'ambassadeur en Russie, Paléologue, il ne cacha pas sa déception sur sa patrie d'adoption : « La crise que la France vient de traverser m'a secoué dans toutes les fibres de mon patriotisme. Nous vivons dans une époque infâme, sous la tyrannie de la plèbe. Jamais le génie latin n'est tombé si bas... Une grande guerre nationale est la dernière chance de salut qui lui reste. La guerre seulement arrête les peuples abâtardis dans leur déclin. »



Le charme discret d'une époque

par Eléonora Bairati

Le terme de Belle Époque ne trouve aucune correspondance dans la nomenclature — quelque riche et détaillée qu'elle soit — des manifestations artistiques de cette époque. *Art Nouveau*, *Jugendstil*, *Modernstil*, *Liberty*, *Modernismo*, *Sezession Stil*, sont les étiquettes désignant le plus couramment dans les divers pays d'Europe les phénomènes du domaine des arts, de la mode et du costume. Elles procèdent d'un esprit unique dans leur théorie, certes, mais sont différentes du point de vue du style. Si, dans une telle variété d'aspect, l'on pouvait retrouver un fil conducteur assimilable à ce qu'évoque le terme de Belle Époque, ce ne serait que dans l'usage entièrement nouveau et massif, ces années-là, de l'image à tous les niveaux : l'œuvre des architectes, peintres, graphistes et maquettistes, des artisans et décorateurs n'est pas seulement le reflet des goûts, la réponse aux attentes et aux vœux d'un public, c'est également le domaine d'une véritable « stratégie de l'image », proposée et orchestrée par cette classe bourgeoise qui identifia ensuite le moment le plus heureux de son histoire avec les années qui précédèrent les désastres de la guerre.

A droite en haut, illustration d'Achille Beltrame pour le 1er numéro de 1900 de la *Domenica del Corriere*. En bas, illustration d'Aleardo Terzi pour le 1er numéro de 1901 de *Novissima*. A droite, esquisse pour une affiche de A. Mucha.

L'AUBE DU NOUVEAU SIÈCLE

« Paix, Prospérité, Progrès » : les mythes du nouveau siècle sont symbolisés sur la couverture du premier numéro de 1900 de la *Domenica del Corriere* (à gauche) par trois femmes tenant le rameau d'olivier, la classique corne d'abondance et la pile de Volta sur un fond fumant de cheminées d'usines. L'élan de renouveau qui secoue l'Europe au début du siècle est naïvement rappelé par l'épigraphe du Dante « ... le siècle se renouvelle », adjointe à la délicieuse vignette d'Aleardo Terzi tirée du premier numéro de 1901 d'une revue italienne appelée *Novissima* (en bas). La jeunesse, le neuf, sont des constantes de ce vaste phénomène européen d'art, de goût et de mode connu parfois sous le nom d'Art Nouveau, de Jugendstil — style jeunesse — ou en Italie, par réminiscence littéraire, *Stil Novo*. Le gracieux langage graphique du populaire illustrateur Achille Beltrame apparaît encore lié au naturalisme du XIXe siècle; il n'accueille qu'au niveau de l'image la thématique florale déjà très répandue en Europe (l'iris est l'une

Pages 116-117 : en haut à gauche, aquarelle représentant la tour Eiffel dans *Les fêtes nocturnes de l'Exposition*, 1900. En bas, la centrale électrique de Trezzo d'Adda, œuvre de G. Moretti, 1904-1906. A droite, affiche de A. Sala, 1909.

des fleurs préférées du goût décoratif de l'Art Nouveau. Un dessinateur plein de finesse comme Terzi s'exprime au contraire en un style mis au goût des modèles *Jugendstil* mais appliqué à l'effet de synthèse de la ligne et de la couleur. L'esquisse (ci-dessus) pour une affiche d'Alphonse Mucha, artiste slave travaillant à Paris et créateur d'un modèle féminin appelé à une grande fortune, joue sur les lignes émoussées et fluides typiques du goût français. Il célèbre ici l'événement qui, mieux que tout autre, symbolise la naissance du mythe de la Belle Époque, l'Exposition universelle de Paris en 1900, dont les édifices apparaissent dans le fond.

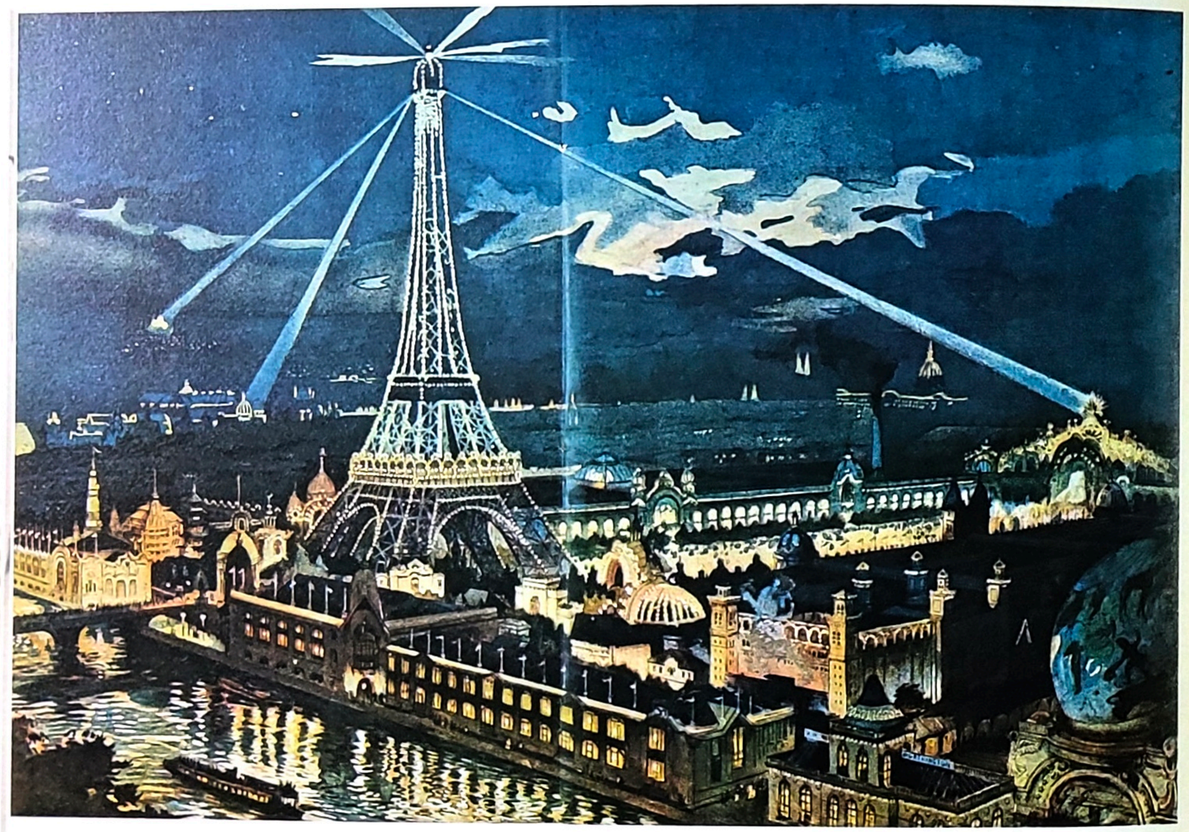
L'ÈRE DE L'ÉLECTRICITÉ

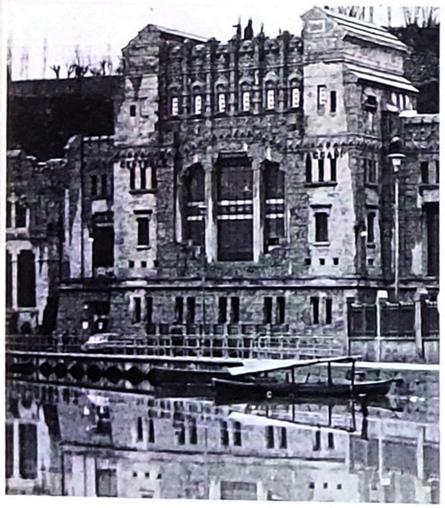
La divinité principale, dans le nouvel Olympe des mythes XIXe siècle, est sans doute l'électricité dont la ville-lumière célèbre les fastes principaux : dans l'aquarelle ci-dessous — tirée d'un album souvenir représentant *Les Fêtes nocturnes de l'Exposition*, la tour Eiffel, le plus célèbre ouvrage d'ingénieur du siècle passé (1889) et symbole de progrès technique, apparaît comme transformée par son revêtement de lumière en une sorte de phare pour un nouveau « siècle des lumières ».

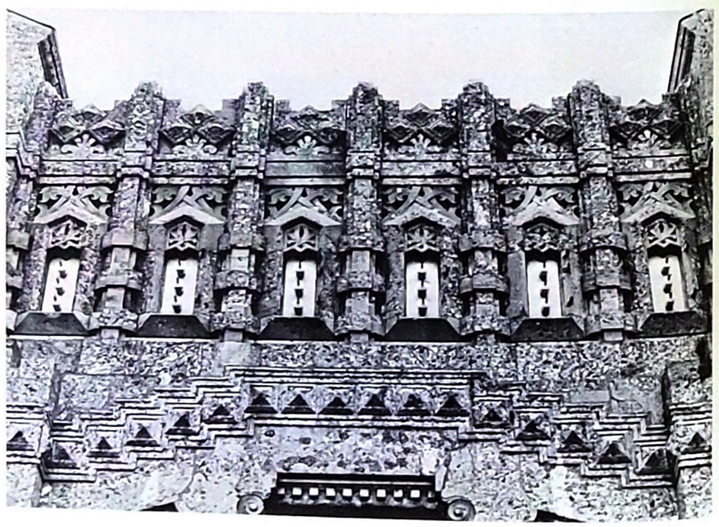
Cette image n'est toutefois que la projection mythique d'une réalité : l'industrialisation progressive et massive de l'Europe dont l'exploitation de l'électricité était l'un des traits dominants.

L'édifice industriel devient le nouveau « monument » de l'ère du progrès et c'est de formes monumentales que l'architecte Gaetano Moretti revêt la centrale électrique de Trezzo d'Adda (en bas), son œuvre la plus originale (1904-1906).

Plus directement, sur l'affiche de A. Sala (à droite) dessinée pour l'Exposition internationale de Brescia en 1909, les thèmes classiques et le symbolisme naïf des figures propagent la nouvelle réalité scientifique par le plaisir immédiat de l'image.





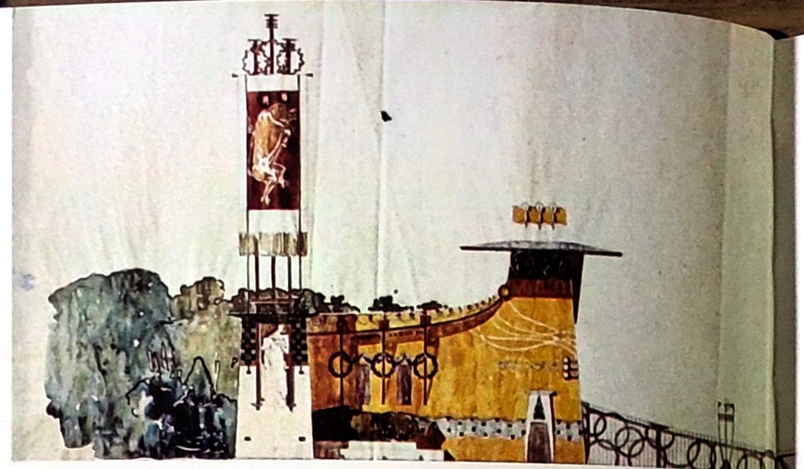


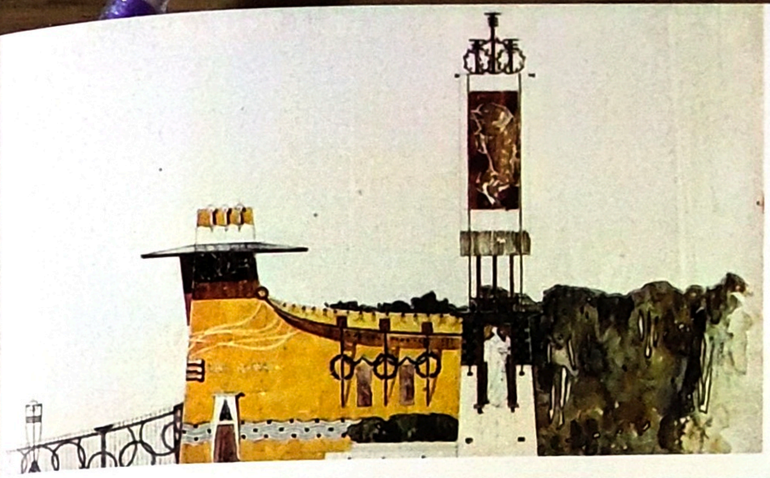
LES GRANDES EXPOSITIONS

A partir de 1850, les progrès de la science, de la technique et de l'industrie trouvèrent dans les expositions le plus extraordinaire véhicule de propagande et de diffusion. Ces mêmes expositions devinrent le banc d'essai d'innovations techniques fondamentales pour le développement de l'architecture moderne. A l'Exposition universelle de Paris, des solutions techniques très avancées sont masquées sous l'exubérance de foire d'une décoration superficielle qui mêle dans une *contaminatio* de carnaval les motifs chers à l'éclectisme XIXe siècle et ceux du Nouveau Style. (L'aquarelle en bas de page montre une vue du Palais de l'enseignement des Lettres, Sciences et Arts.) Les pavillons de l'Exposition internationale d'art décoratif tenue à Turin en 1902 (en haut, esquisse originale pour l'entrée principale) sont du génial architecte Raimondo d'Aronco.

Pour la couleur et la synthèse pleine de goût de la géométrie née du Sécessionnisme et de la décoration florale, elles représentent le maximum de cohérence stylistique de ce qu'on appelle l'esprit « Liberty ». Ce dernier s'exprima avec un bonheur particulier dans les structures éphémères de nombreuses foires et expositions nationales ou locales. Mais déjà quelques années plus tard, en 1906, lors de la grande exposition qui devait célébrer à Milan l'un des événements les plus frappants de l'époque, le percement du tunnel du Simplon, la courbe du style apparaît descendante, avec des formes lourdes et prétentieuses. L'on peut voir, sur la couverture du catalogue de l'exposition, le contraste entre l'élégance de la solution graphique adoptée et la gaucherie de l'édifice reproduit, œuvre, comme la plupart des édifices les plus importants de l'exposition, de l'architecte Sebastiano Locati.

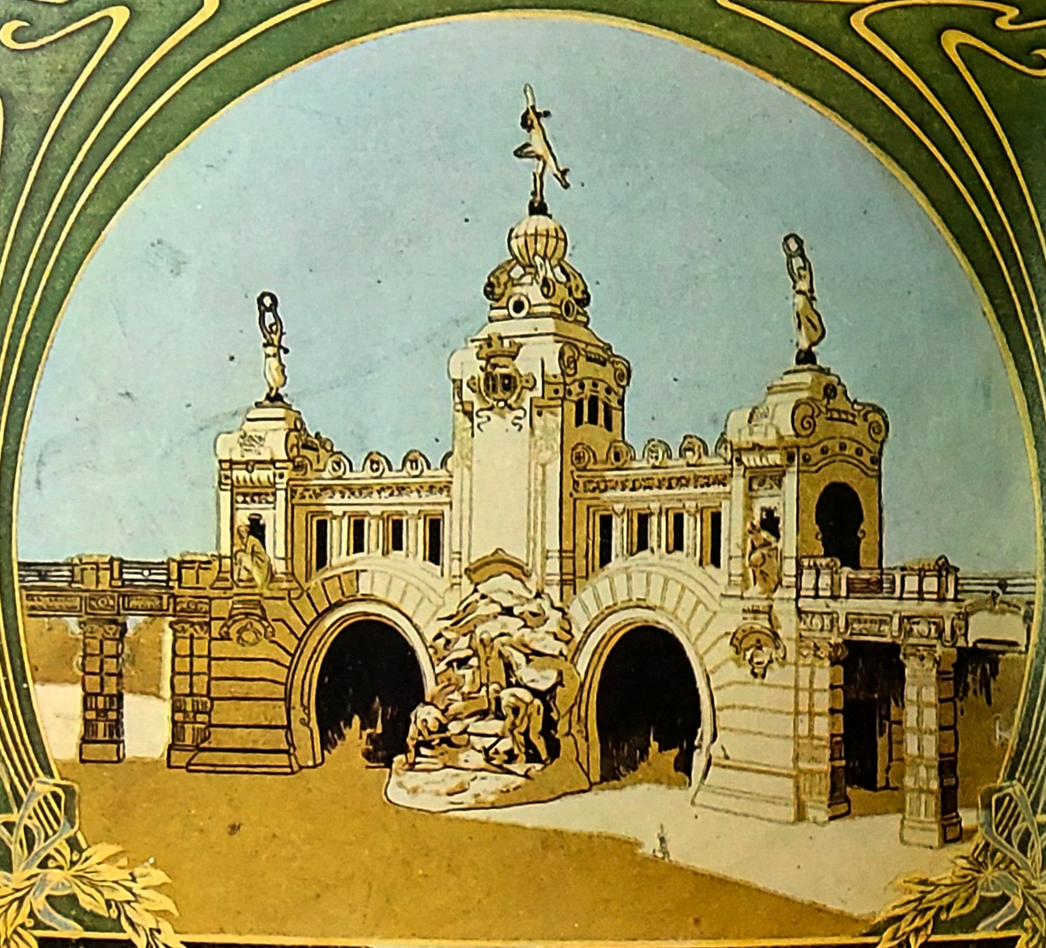
Que ce style se soit usé si vite est d'ailleurs très révélateur du climat même des expositions : elles imposaient pour des raisons de concurrence un changement continu des produits et par conséquent, de l'« emballage » architectural qui les présentait et les vantait : ce sont là les racines historiques de la société de consommation.





En haut, entrée de l'Exposition internationale d'art décoratif, Turin, 1902, esquisse de R. d'Aronco. En bas, le Palais de l'Enseignement des Lettres, des Sciences et des Arts, Exposition universelle de Paris, 1900, aquarelle. Page suivante, affiche de l'Exposition internationale du Simplon, Milan, 1906.

MILANO e la ESPOSIZIONE INTERNAZIONALE del SEMPIONE 1906



MILANO
FRATELLI TREVES
EDITORI

LE MYTHE DE LA VITESSE

La vitesse est le signe distinctif du mode de vie du nouveau siècle : le progrès des moyens de communication raccourcit énormément les distances, réelles ou psychologiques, entre les nations. C'est l'époque où de nouvelles grandes voies de trafic sont ouvertes, l'époque de l'expansion massive des chemins de fer et de la navigation à vapeur, du mythe de la prospérité, de la paix, de la fraternité entre les peuples, sous le symbole ailé de Mercure, dieu des marchands.

De même que l'édifice industriel crée une nouvelle typologie architecturale, la locomotive, l'automobile, l'avion entrent de plein droit dans l'iconographie du siècle en tant que sujets nouveaux. La locomotive exalte symboliquement les communications commerciales dans le tableau de Gaetano Previati *Le train du Pacifique* (page 121). Ce tableau

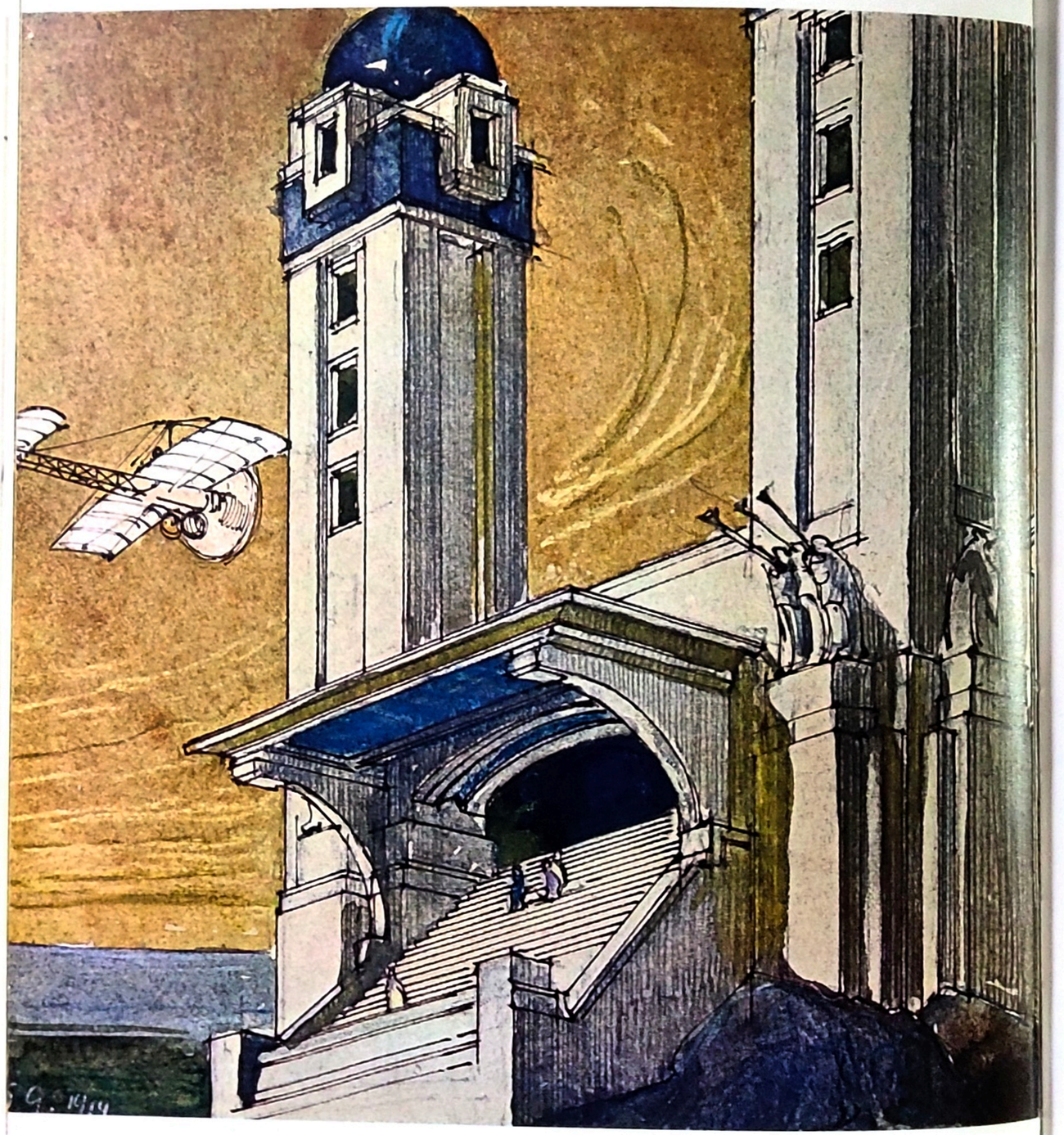
Page précédente : G. Previati, *Le train du Pacifique*, 1916. Ci-dessus : affiche de M. Dudovitch pour les courses de Brescia, 1907. A droite, gouache de U. Boccioni.

fait partie d'une série commandée par la Chambre de commerce de Milan (les autres titres sont *Le tunnel sous les Alpes* et *Le canal de Suez*) : dans ces grandes toiles dédiées au progrès et à la technique, le peintre, — l'un des principaux représentants de la tendance symboliste du Divisionnisme italien — utilise encore en 1916, le même langage grâce auquel il traduisait en peinture les thèmes littéraires ou symboliques, ce qui est significatif. Toutefois, c'est l'automobile qui occupe un poste de premier plan dans le goût et la mode de ce qui fut appelé la Belle Époque. Industrie en plein développement : en 1899 naît la Fiat; en 1902, Lancia; Ford en 1903... En 1907, c'est une voiture italienne, l'Itala, pilotée par le prince Scipione Borghese et le journaliste Luigi Barzini qui remporte le fameux *raid* Pékin-Paris. En 1906, l'industriel palermitain Florio fonde la Targa Florio, célèbre événement sportif, mondain, et de prestige européen. L'enthousiasme pour les courses d'automobiles influence la mode (les fameuses « peaux de bique »), crée un goût, impose les circuits comme des lieux consacrés aux fastes mondains de la nouvelle bourgeoisie. C'est l'atmosphère que l'on retrouve dans l'affiche (à gauche) de Marcello Dudovitch, l'un des plus fameux dessinateurs publicitaires de l'époque, pour les courses de Brescia (1907) ou, en version moins mondaine et plus agressive, dans l'ébauche d'Umberto Boccioni (à droite). Comme dans le cas de Previati, nous sommes devant une série d'images (il s'agit de sept gouaches dédiées à des scènes d'automobile) : nous arrivons à un style modernisé très voisin du style publicitaire, par lequel ce membre à venir du Futurisme anticipe sur les thèmes

fondamentaux de sa poétique artistique.

L'architecte Silvio Gambini confie à un fragile aéroplane — dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître le monoplan historique avec lequel Louis Blériot traversa la Manche en 1909 — le rôle d'élément technique nouveau dans une grandiloquente vision architecturale, transposée de modèles de l'école autrichienne. Dans cette aquarelle de 1914, nous sommes à la veille de la guerre; en un clin d'œil, le messager de paix se transformera en instrument de mort.

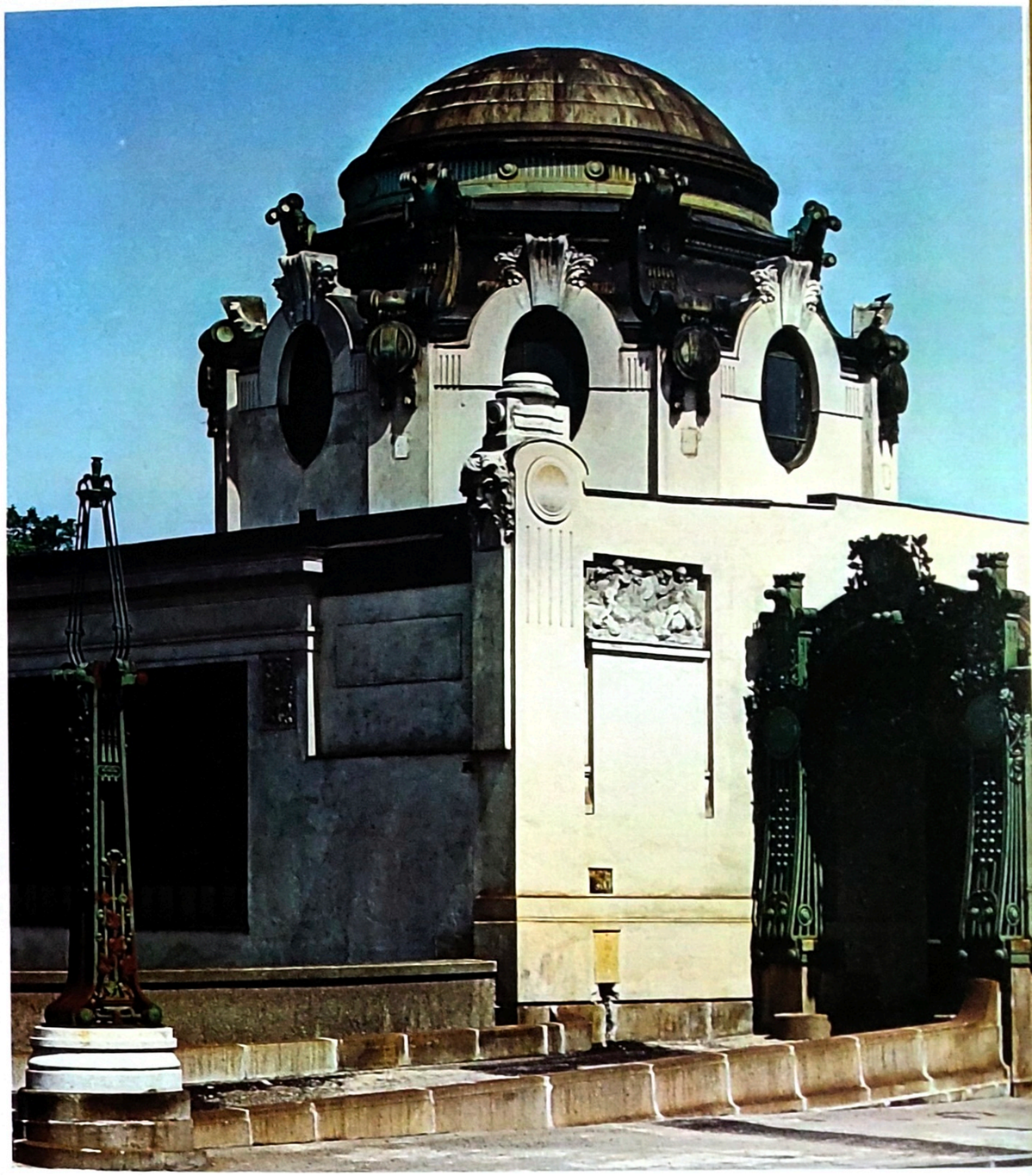
S. Gambini, aquarelle, 1914.



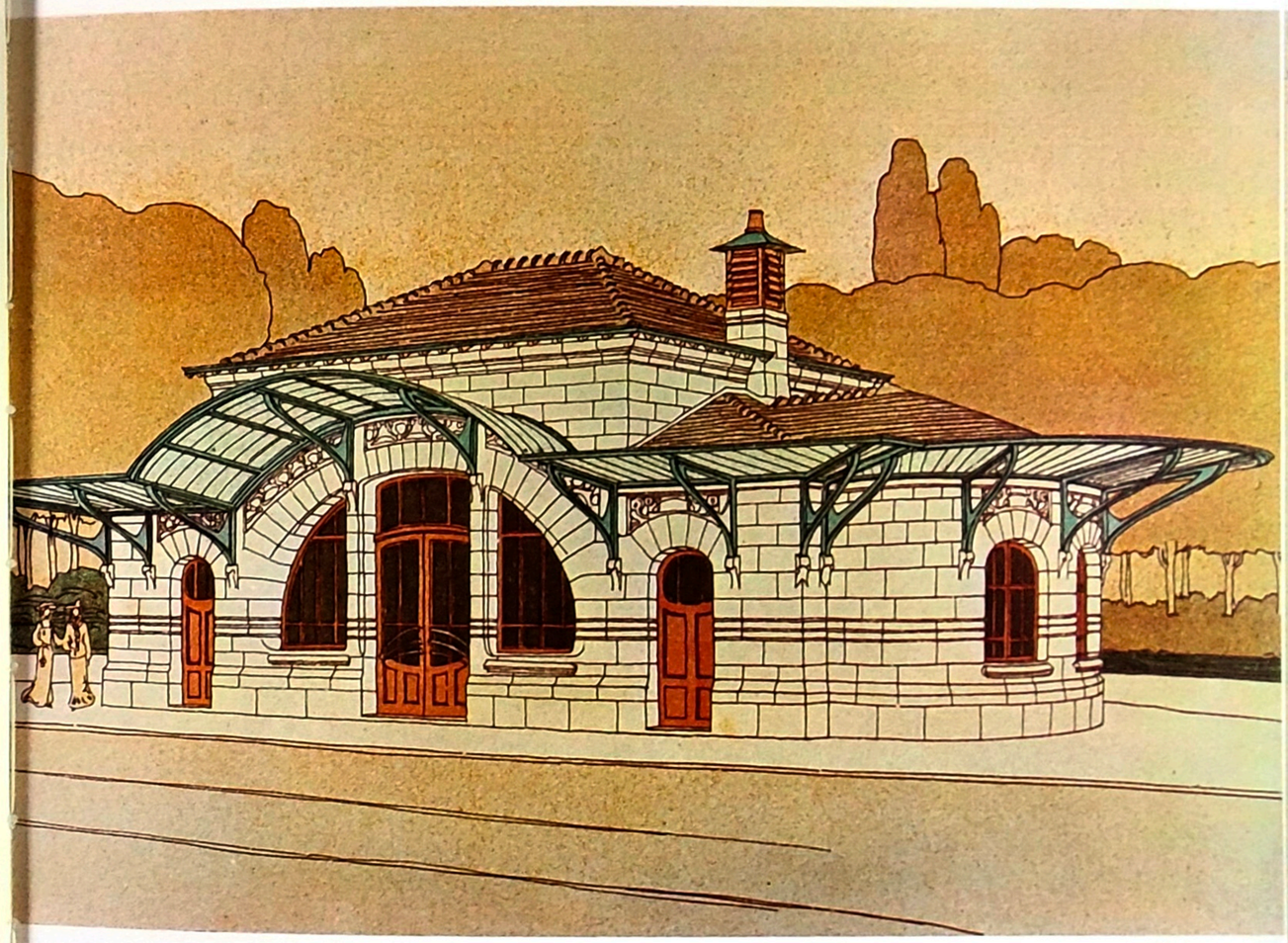
L'IMAGE DE LA VILLE

La ville moderne donne d'elle-même une image très vive et caractérisée, une image étincelante, dynamique, colorée, où la bourgeoisie reconnaît et exprime les formes de son propre prestige social. La rue est le thème dominant de la ville de la Belle Époque : violemment illuminée par la lueur des becs de gaz, par la réverbération des vitrines, animée du trafic des autos, des voitures à cheval, des passants en perpétuel mouvement, c'est un espace ouvert à une jouissance continuelle, sollicitée de tous côtés.

Ci-dessous, une station du métro de Vienne, réservée aux membres de la famille impériale, œuvre de O. Wagner.



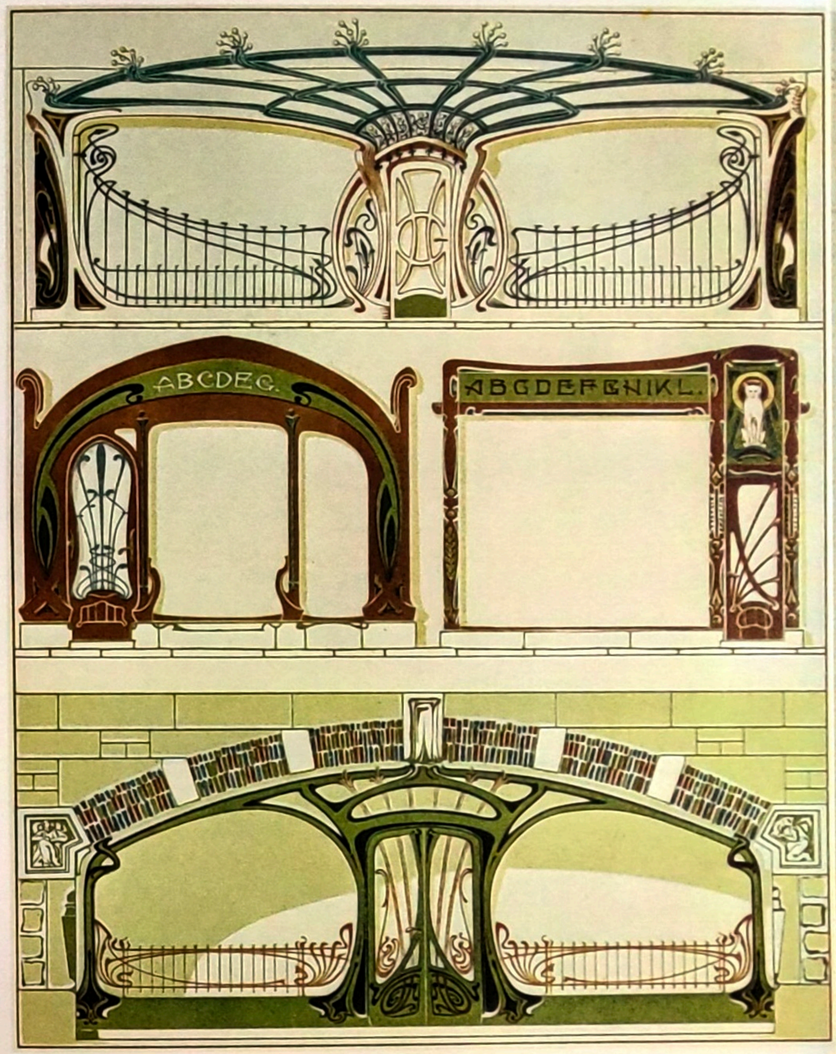
A gauche, station de métro de la porte Dauphine, par H. Guimard, 1900-1901. Ci-dessous, esquisse de A. Laverrière pour le tramway électrique, dans *Moderne Bauformen*, 1903.



Le trafic descend également dans les entrailles de la ville et les stations de chemin de fer souterrain deviennent des éléments caractéristiques de l'aménagement urbain, avec des formes simples mais animées par une décoration raffinée, telles les créations viennoises d'Otto Wagner dont nous reproduisons (page 125) peut-être le plus fameux exemple. Avec ses vingt-cinq stations, le métro de Vienne faisait partie d'un plan général d'agrandissement de la ville étudié par le grand architecte dans les années 1894-1900 mais qui ne fut jamais réalisé. Les fantaisies métamorphiques d'Hector Guimard, chef de file de l'architecture Art Nouveau, qui imposèrent aux rues de Paris une physionomie si particulière qu'elle peut être définie comme un style propre appelé justement « style métro » : toitures de verre et de fer, tendues et transparentes comme des ailes de papillon, lanternes de fonte bourgeonnantes comme des tiges végétales qui soutiennent des bulles de verre coloré et dont un très bel exemple est la station de la porte Dauphine (1900-1901, à gauche). Tout un répertoire urbain de Paris, marquises, kiosques, auvents, balustrades, utilise sous des formes souvent rendues banales par leur fréquence même, les inventions de ce style : un modèle plein de goût en est cette esquisse de station de tramway électrique du Français A. Laverrière, publiée en 1903 sur une revue européenne, *Moderne Bauformen*.

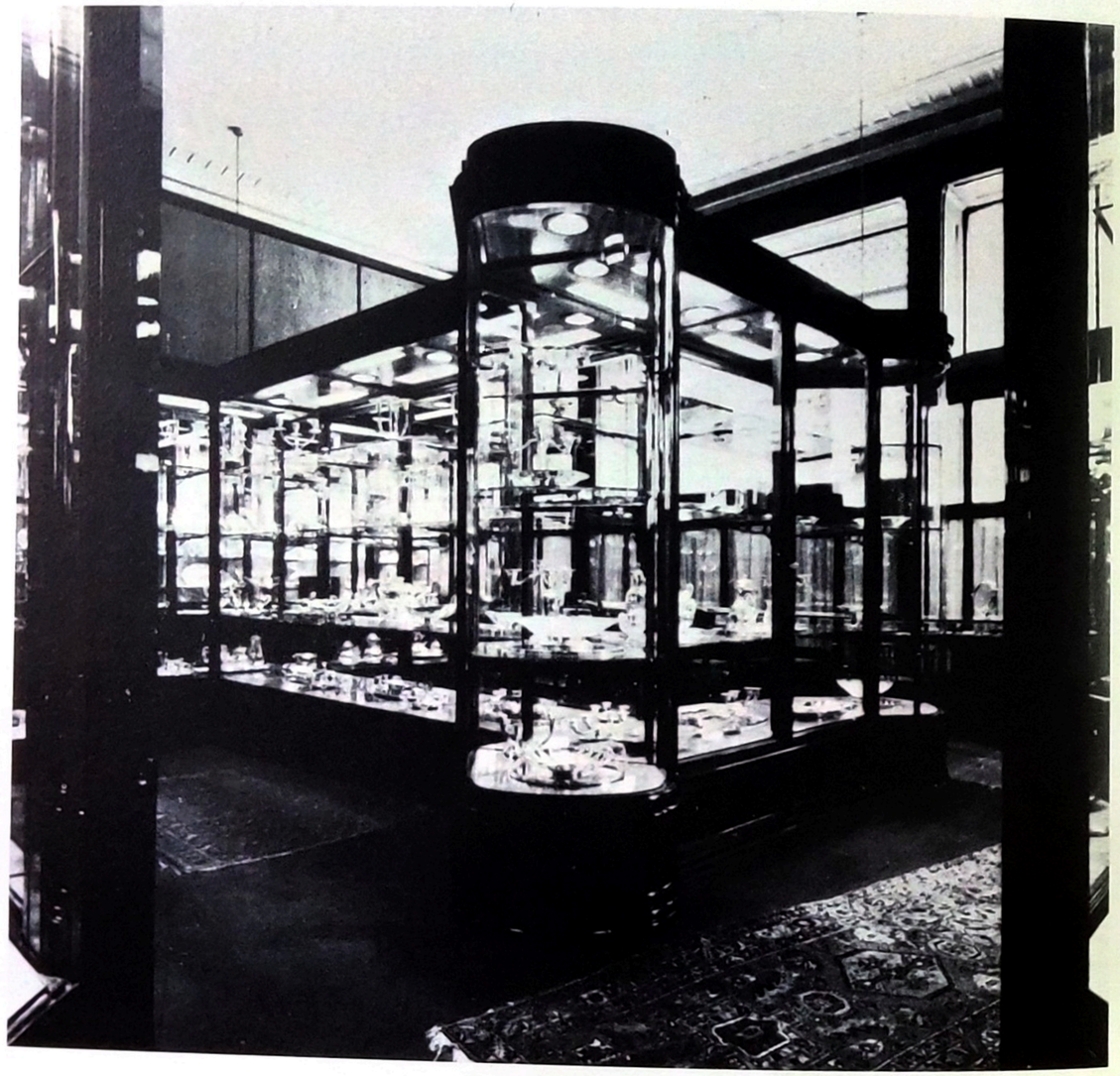
En revanche, là où le style demande moins de profondeur, l'aménagement urbain ne réalise qu'une sorte de maquillage de l'édifice et de la rue, dans les enseignes, les plaques, les entrées de magasins, d'hôtels, de cafés. Il utilise un répertoire très riche qui va des lignes dynamiques et désinvoltes des dessins du Français Maxime Roisin (à droite en haut) ou du goût décoratif très raffiné de l'entrée d'hôtel du Viennois Marcellus Kammerer (ci-dessous, tous deux également tirés de *Moderne Bauformen*, 1902 et 1903), jusqu'à l'enseigne de café de petite ville italienne, « pauvre » quant au matériau, mais pleine de goût. Dans toute cette typologie, les lignes bondissantes, comme « en coup de fouet », la boucle, la spirale, la décoration géométrique à la Sécessionniste et les motifs floraux se plient indifféremment à revêtir de modernité les espaces urbains. Cette attitude d'extériorisation se retrouve également sur le plan du projet architectural, avec des résultats particulièrement visibles dans le soin qui entoure le rapport extérieur-intérieur des édifices commerciaux. L'intérieur des boutiques et des grands magasins, type architectural qui connaît alors un grand développement, se continue dans la rue en vitrines à l'invite captivante, en enseignes, en encarts publicitaires.

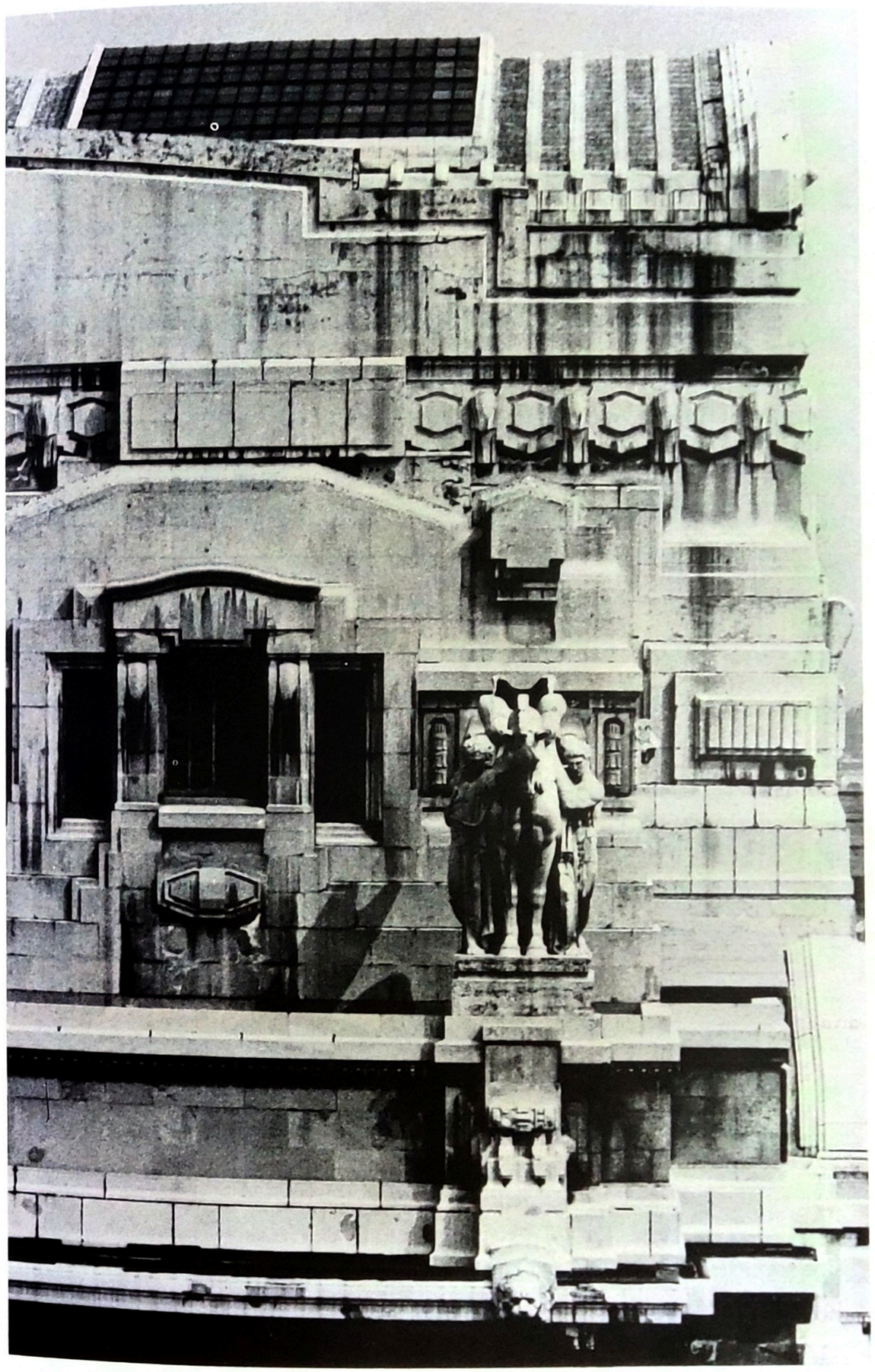
A gauche, entrée d'hôtel par M. Kammerer, 1903 ; à droite en haut, dessin de M. Roisin, 1902 ; tous deux dans *Moderne Bauformen*. En bas, enseigne italienne.



Un exemple de rigueur de style et de fonctionnel est donné par la boutique-exposition (ci-dessous) réalisée à Bruxelles en 1906 pour l'orfèvre Philippe Wolfers par le grand architecte belge Victor Horta à qui la Bruxelles moderne doit en grande partie sa physionomie actuelle et qui consacra une attention particulière à l'édifice commercial. Mais la synthèse entre les formes-symboles et les exigences fonctionnelles n'est pas toujours accomplie avec une cohérence aussi remarquable. Bien souvent, au contraire, la valeur d'« image », le propos formel du style, s'avère un maquillage du contenu technique et fonctionnel. Par exemple, les stations de chemin de fer, prises pour symbole par l'époque des transports et de l'accélération de la vie, habillent de formes monumentales et de décorations exubérantes les solutions techniques avancées des grandes toitures et marquises en fer et en verre. Parmi les projets les plus célèbres, la gare centrale de Milan (à droite), d'Ulisse Stachini, vainqueur avec ce projet du concours qui consacra sa réputation d'architecte, fut dessinée en 1912 mais ne fut réalisée qu'entre 1923 et 1930, témoignage d'un style qui s'était survécu à lui-même

A gauche, boutique-exposition, œuvre de V. Horta, Bruxelles, 1906. A droite, gare centrale de Milan, par U. Stachini, 1912-1923-1930.





A gauche, la Via Pisacana à Milan, 1906-1907, et détails. A droite, G. Boldoni, *Promenade au bois de Boulogne*, 1910.

L'architecture des villes de la Belle Époque se caractérise donc par l'emploi de méthodes de construction techniquement avancées et la création d'un style bien défini dans l'œuvre des principaux architectes comme dans la construction courante. Et pourtant, l'image la plus frappante de la ville reste liée à la « confection » extérieure : fer forgé, décoration en ciment plastique, en majolique colorée, enduits à dessins floraux revêtent les façades de maisons comme dans cette suite d'immeubles de la Via Pisacana (à gauche), une rue comme tant d'autres d'un quartier de la moyenne bourgeoisie de Milan, construite entre 1900 et 1907, sorte de parade du répertoire décoratif offert à la construction citadine courante.

La vie urbaine de la société bourgeoise de la Belle Époque est toute publique, à l'extérieur, gouvernée par des temps, des lieux et des rythmes précis et codifiés : promenades élégantes dans les parcs et les jardins de Londres, Vienne ou Paris, rencontres aux courses de Longchamp ou de San Siro, arrêts dans les cafés des Boulevards, réunions dans les restaurants à la mode, rendez-vous nocturnes et soirées au théâtre ou à l'opéra. Les peintres sont souvent les interprètes fidèles de cette vie, selon une lignée de représentation de la « vie moderne » déjà vigoureuse dans la seconde moitié de l'autre siècle à partir de la révolution impressionniste. Le plus connu de ces peintres — en partie pour la réputation dont il jouit en Europe — est peut-être l'Italo-Parisien Giovanni Boldini. Un heureux exemple de son incomparable manière et de l'empreinte toute mondaine de sa peinture, est cette élégante image de la vie parisienne : *Promenade au bois de Boulogne* (1910, à droite).

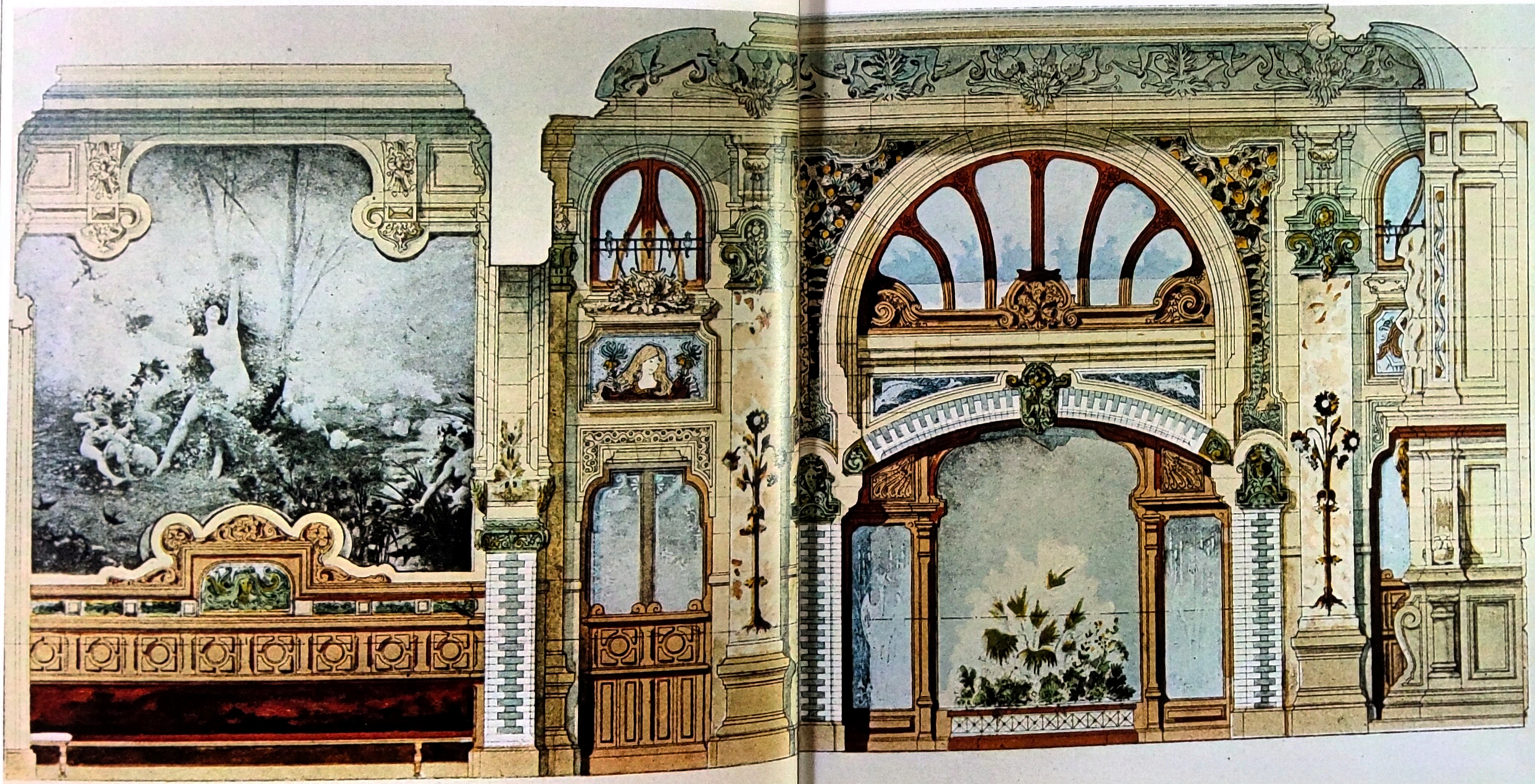
© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Décorateurs et architectes travaillent à traduire en style « moderne » les types préférés du cadre urbain : dans ce projet d'intérieur (ci-dessous) de la nouvelle salle de la Taverne Pousset, boulevard des Italiens à Paris (1900), paru dans *La Décoration ancienne et moderne*, l'architecte Edouard Niemans traduit avec une grande habileté décorative les souvenirs du rococo français en thèmes floraux les plus au goût du jour, en lignes douces et enveloppantes Art Nouveau.

Une œuvre mineure, comme la refonte en style Liberty de la façade du Théâtre philodramatique de Milan (1904, page 137), due à l'architecte Giuseppe Giacchi est typique du visage « moderne » de la ville.

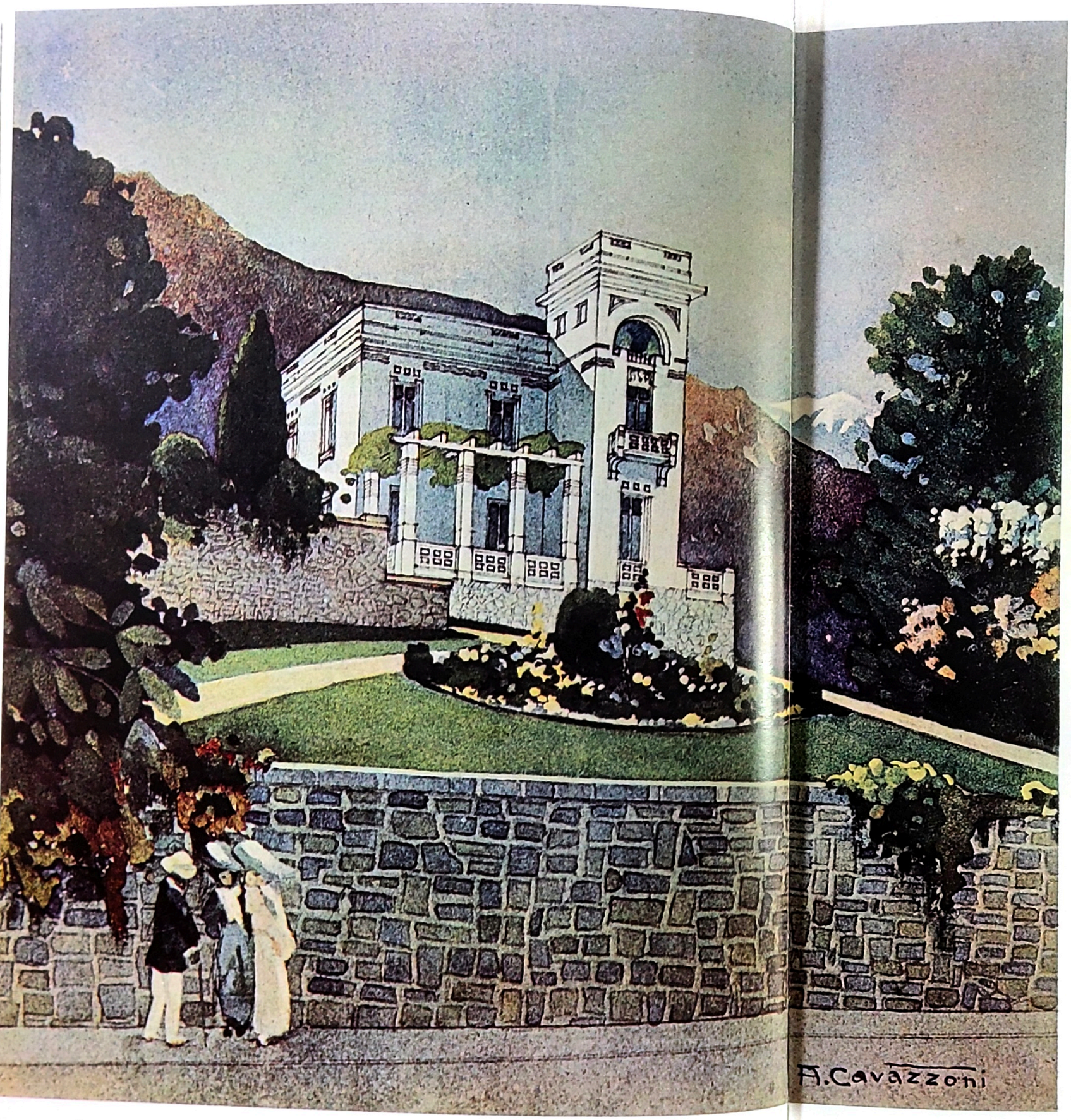
La belle marquise de fer forgé est l'œuvre de A. Mazzucotelli, le principal artiste italien du fer forgé.

E. Niemans, projet d'intérieur pour la Taverne Pousset, dans *La Décoration ancienne et moderne*, 1900.



NOUVELLE SALLE DE LA BRASSERIE POUSSET

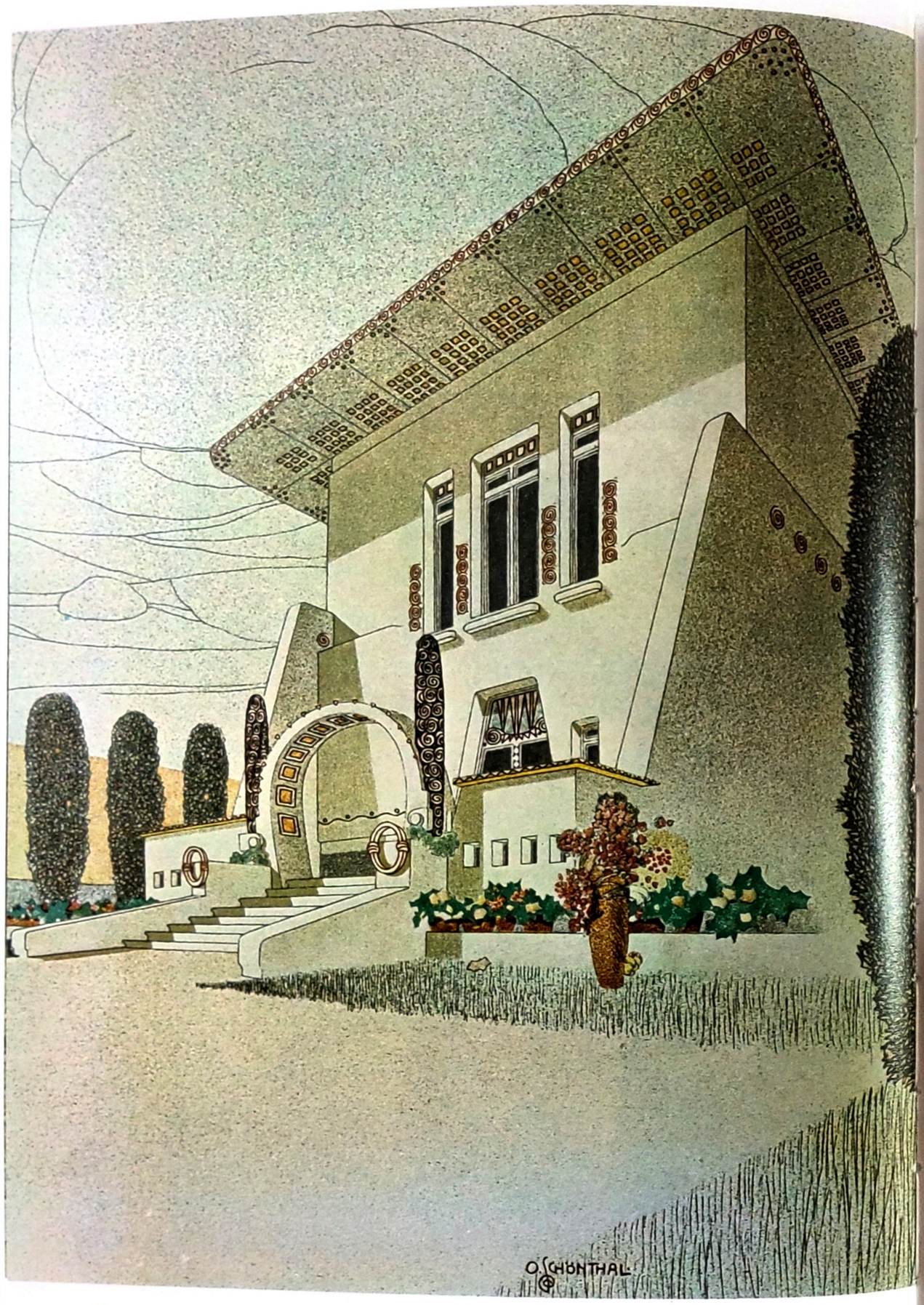
A gauche, aquarelle de A. Cavazzoni, projet pour une villa. Ci-dessous, façade du Théâtre philo-dramatique de Milan, refondue en style Liberty par G. Giacchi, 1904. La marquise de fer forgé est de A. Mazzucotelli.



LES STATIONS A LA MODE

La ville n'est pourtant pas la seule à symboliser la scène de la vie bourgeoise de la Belle Époque : il y a d'autres lieux d'élection où la bourgeoisie européenne célèbre ses fastes mondains. Les années du début du siècle sont celles de la « manie de la villégiature » où naît et se développe l'industrie des centres balnéaires ou montagnards, des stations thermales ou curatives, quand le tourisme et les excursions se mirent à devenir des phénomènes de masse. Avoir sa villa à la mer devint un fait de prestige et d'habitude auquel la bourgeoisie des villes ne pourrait plus renoncer.

Des zones touristiques entières d'Italie comme les rivieras ligure et adriatique, ou les lacs de Lombardie, sont caractérisées par la présence impertinente et coquette de ces petites villas, au style de qualité souvent incertaine, mais très représentatives d'un goût et d'un mode de vie. C'est le cas de l'aquarelle de A. Cavazzoni (à gauche) tirée d'une suite sur le thème des petites villas et récapitulant avec une désinvolture à la limite de l'indifférence le type, cher à l'éclectisme du XIXe siècle, de la villa à tourelles en variations

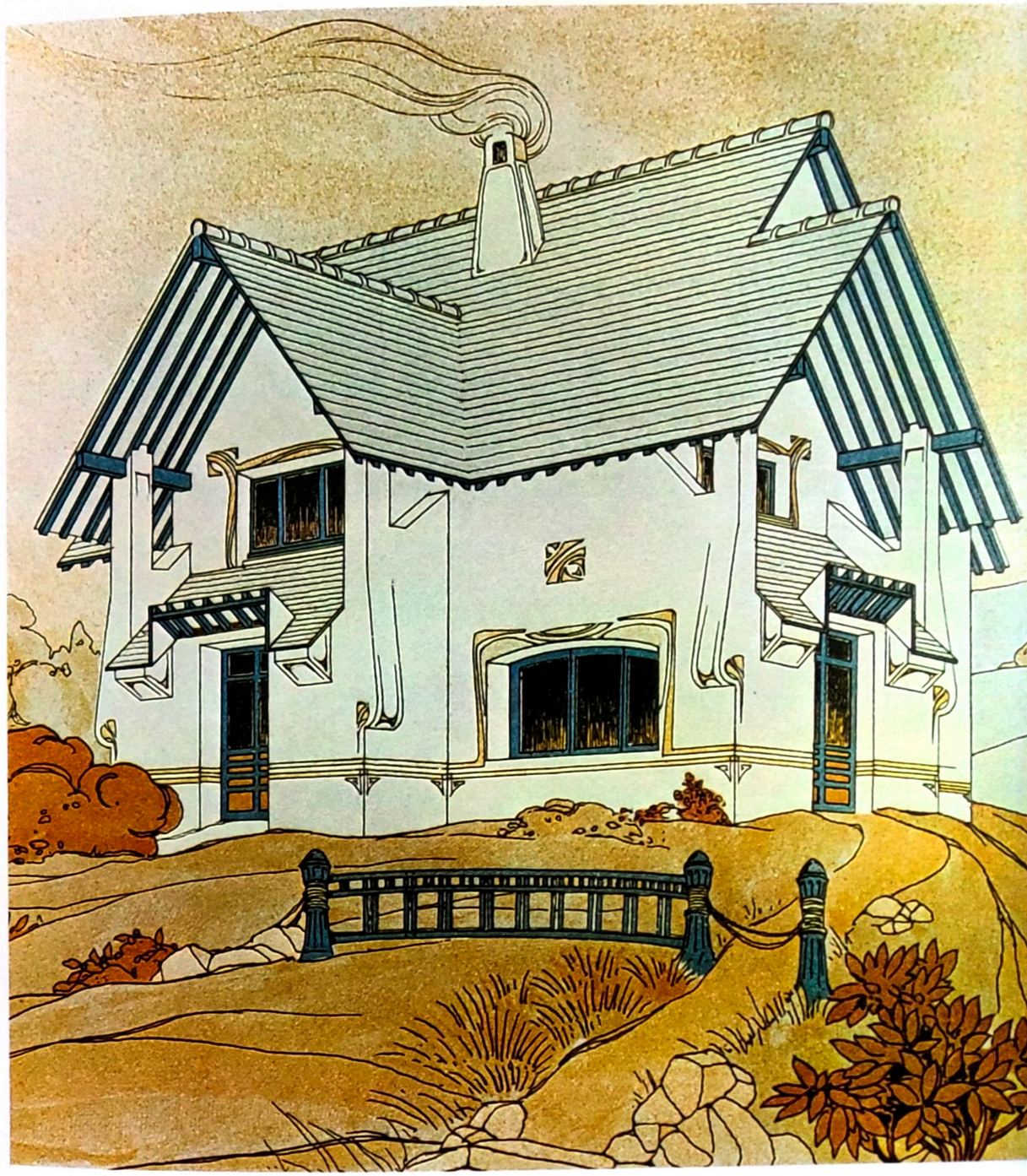


sur des thèmes inspirés par les différentes aires européennes.

Le thème de l'habitation familiale est en effet l'un des plus développés par les architectes de l'époque, mais il n'est lié que dans des cas de conscience professionnelle supérieure aux problèmes de l'habitat et des exigences des classes moins aisées. Tout le côté des quartiers de petites maisons populaires, des villages ouvriers, des cités-jardins, — l'aspect le plus progressiste, en somme — semble avoir été beaucoup moins mis en évidence que la villa isolée typiquement bourgeoise. Celle-ci connut en effet une telle diffusion qu'elle prit les acceptions stylistiques les plus variées.

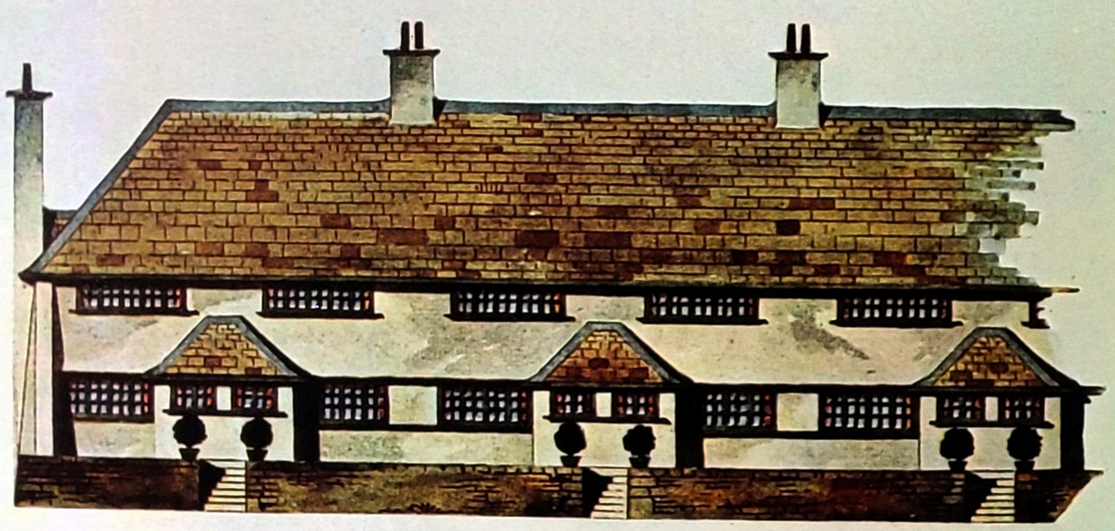
Dans les exemples qui suivent, tirés eux aussi de *Moderne Bauformen*, (1902 et 1903) la version gracieuse, mais sans portée, des architectes parisiens Sauvage et Sarrazin (ci-dessous) fait contraste avec l'impeccable essai de style raffiné du Viennois Otto Schöntal (à gauche).

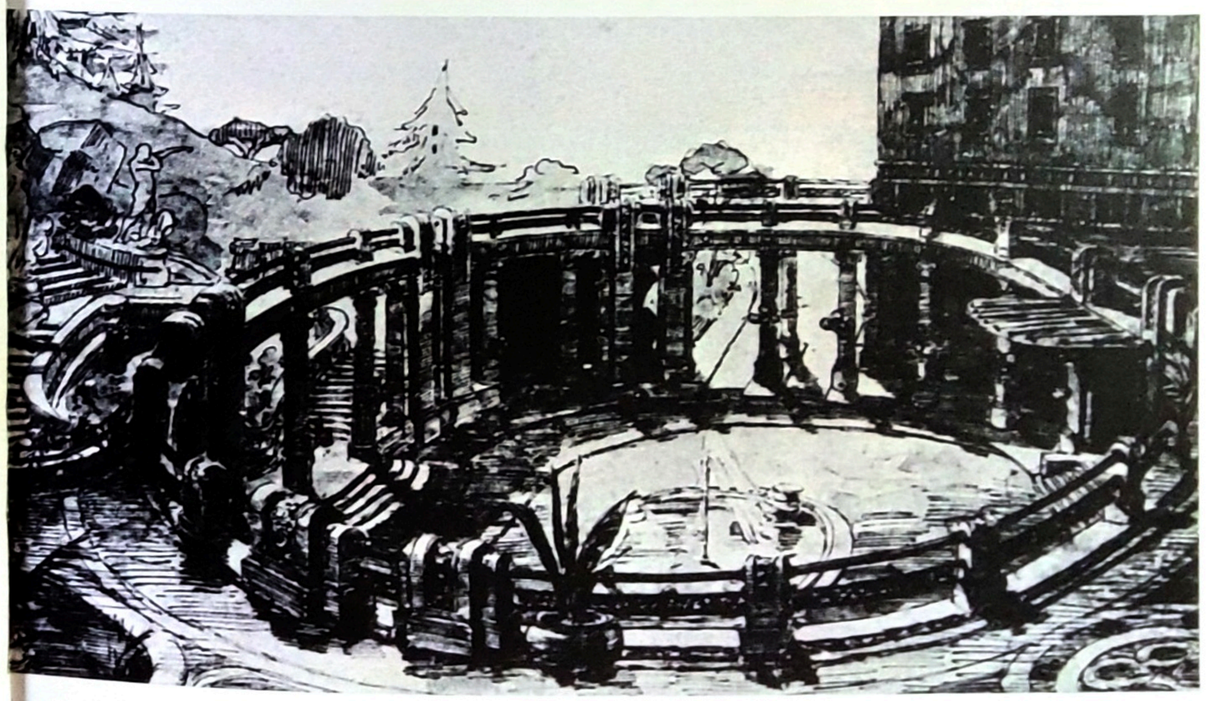
Deux images de la villa bourgeoise : à gauche, par O. Schöntal, 1903, à droite par Sauvage et Sarrazin 1902, toutes deux dans *Moderne Bauformen*. Pages suivantes : à gauche, deux projets de maisons de campagne par C.F.A. Voysey, 1903. A droite, deux esquisses de G. Sommaruga pour un hôtel, publiées par Monneret de Villard, dans *L'architecture de Giuseppe Sommaruga*, 1909.



L'impression recherchée dans ces deux cas est plutôt celle de brillant exercice graphique que de projet véritable. Bien différent est le dessin tout anglais de commodité et de confort de la résidence familiale projetée par C.F.A. Voysey, architecte et décorateur qui dédia à peu près entièrement son activité de créateur au thème, traditionnel en Angleterre, de la maison de campagne (ci-dessous, deux projets de 1903).

Dans les lieux de villégiature, la typologie de la villa privée tranche sur celle des grands hôtels, autrement fortunée et prestigieuse. Le complexe du Grand Hôtel Tre Croci, à Campo dei Fiori sopra Varese, réalisé entre 1908 et 1911 par Giuseppe Sommaruga, personnalité parmi les plus créatives de l'architecture liberty italienne en est un exemple des plus typiques : admirablement situé, l'hôtel comprend, outre l'édifice central, la gare d'arrivée du funiculaire et un restaurant, reliés par des terrasses au terme d'un parcours qui gravit la montagne ; des villas et des chalets dont certains sont du même Sommaruga complètent l'ensemble. Du projet originel, qui subit quelques modifications dans la réalité, restent les dessins publiés par Monneret de Villard en 1909 dans sa monographie *L'Architecture de Giuseppe Sommaruga* (à droite, deux esquisses de l'hôtel).





Peintures de E. De Maria Bergler, dans le salon du Grand Hotel Villa Igiea de Palerme, 1899-1903.

Le salon du Grand Hôtel Villa Igiea de Palerme, prévu à l'origine comme demeure privée de la famille Florio (1899-1903) est, en raison de la perfection et du mélange heureux de l'architecture et de la décoration — dues à Ernesto Basile — et de ses peintures — de E. De Maria Bergler — l'un des cycles les plus heureux du style floral italien (sur cette page). Il nous restitue intacte l'atmosphère d'une époque.

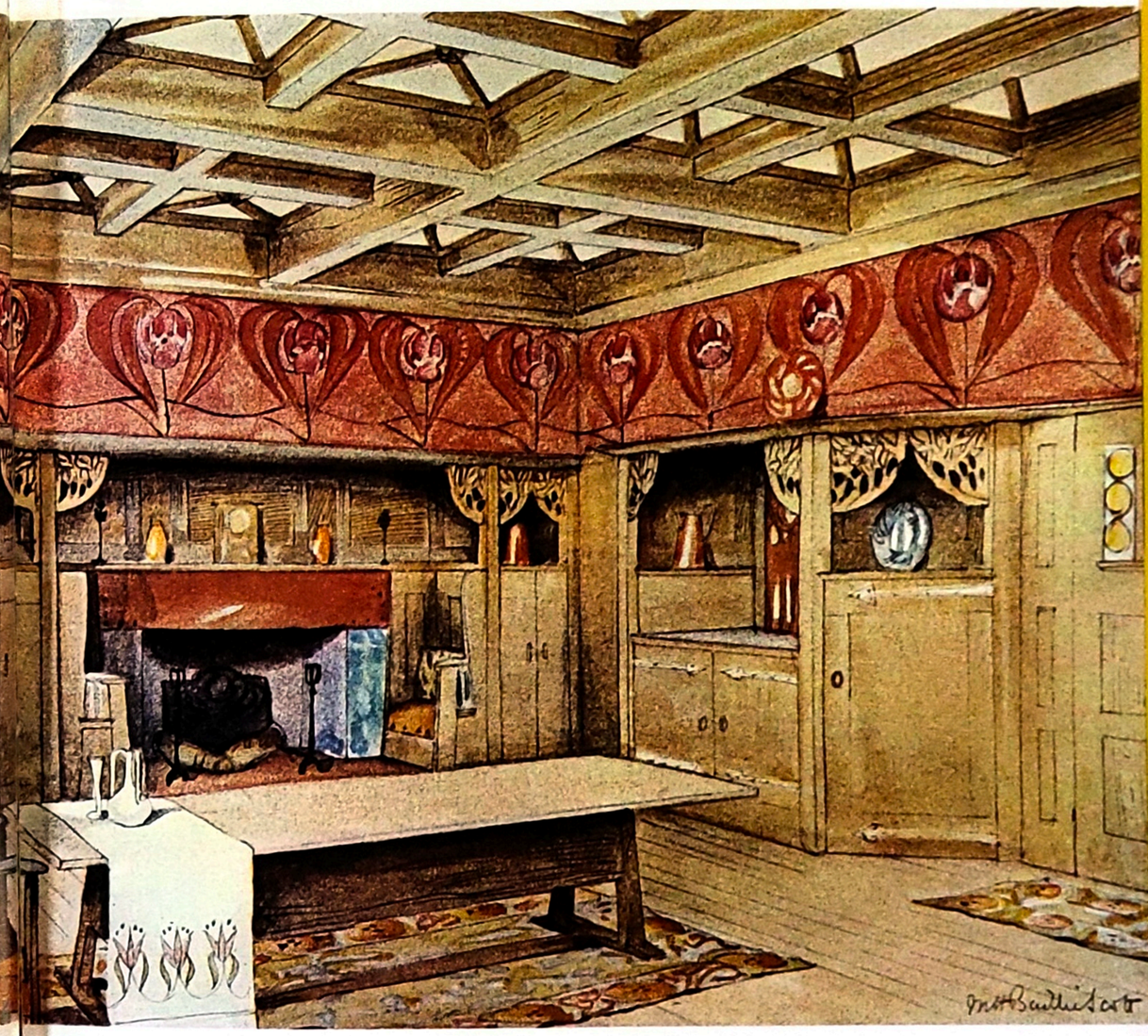
C'est à un tout autre niveau, en revanche, que se place la pompeuse mise en scène décorative du grand escalier des Thermes Berzieri de Salsomaggiore (ci-dessous) conçu en 1913 par Ugo Giusti mais réalisé seulement en 1923 et décoré par Galiléo Chini. Toute qualification de style est ici éliminée par la valeur pure d'objet-symbole de l'architecture, toile de fond pour le jeu de la société mondaine qui en jouit. Un jeu dans lequel nous pouvons fort bien imaginer les dames élégantes du groupe *Isa et ses amies* (1912, à gauche) par Arnoldo Bonzagni, pénétrant illustrateur des modes sociales de l'époque. Mais l'abîme qui sépare les deux architectures n'est pas un pur fait de style : à la date de 1923, en Italie, cette réalisation montre tout le fossé qui sépare la bourgeoisie progressiste d'avant-guerre et celle qui s'apprête à devenir le principal soutien du fascisme.

A gauche, A. Bonzagni, *Isa et ses amies*, 1912. Ci-dessous, deux vues du grand escalier des Thermes Berzieri de Salsomaggiore conçu par U. Giusti, 1913-1923, décor de G. Chini.

L'INTÉRIEUR BOURGEOIS

L'un des aspects les plus clairs du renouveau des arts appliqués entre la fin du XIXe siècle et les débuts du XXe est sans aucun doute le concept d'ameublement pris comme objet global. Aux intérieurs surchargés et suffocants du XIXe, au bric-à-brac des « choses de mauvais goût », se substituent des espaces clairement définis et rythmés.

Une empreinte stylistique unique préside à tout détail de l'architecture et de l'ameublement. Mais si le principe est commun, les résultats apparaissent comme assez diversifiés dans le cadre européen. La somptueuse salle à manger (page précédente) datable environ de 1905 et conservée intacte au Musée de l'École de Nancy, est due à Eugène Vallin, l'un des principaux ébénistes français. C'est un exemple typique de l'Art Nouveau d'inspiration naturelle à valeur plastique et dynamique. La même liberté métamorphique de l'élément naturel, poussée jusqu'à des effets de sculpture d'une originalité absolue, anime la décoration de la salle à manger (en bas à gauche) de l'appartement à l'étage noble de la Casa Batlló à Barcelone (1905-1907). Elle est due — comme tout l'immeuble — à la personnalité peut-être la plus originale et indépendante de tout le modernisme européen, l'architecte espagnol Antonio Gaudi.

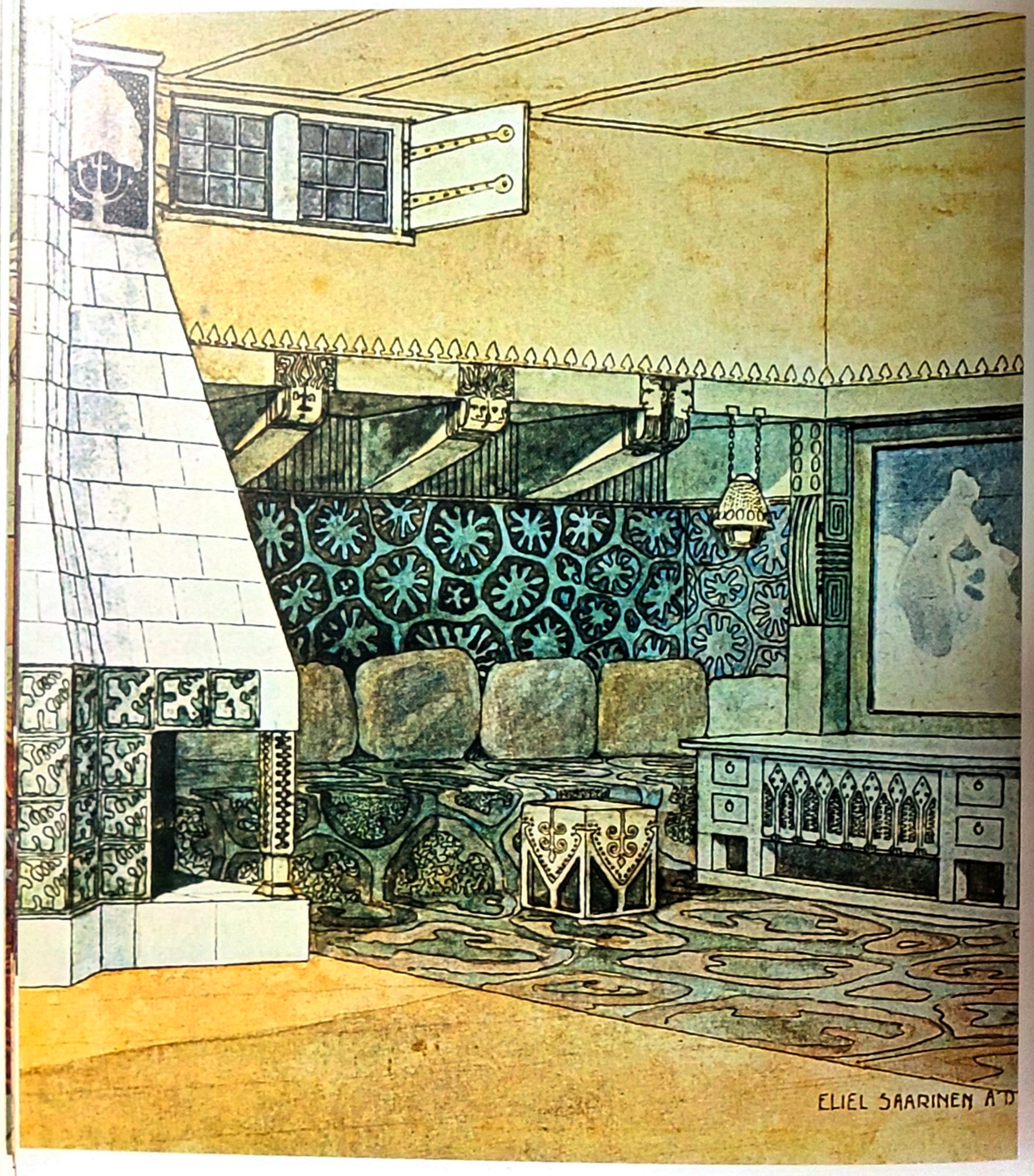


Le goût en ameublement des pays anglo-saxons est assez différent : espaces nets, éléments décoratifs très raffinés, peu de meubles, et de ligne simple, des couleurs délicates, vert, blanc, rose. Une atmosphère presque raréfiée, d'un niveau de style très élevé, se respire dans les intérieurs créés par l'architecte écossais Charles Rennie MacKintosh. Son dessin pour la décoration murale et le mobilier d'une chambre à coucher (à gauche en haut) fait partie des études, poussées jusqu'aux plus petits détails, pour l'intérieur de Hill House à Helensburgh, dessiné en 1902. L'esquisse pour une salle à manger (à droite), de l'architecte anglais M.H. Baillie Scott, publié en 1900 par *The Studio* (la première et peut-être la plus répandue des revues du modernisme européen), est en revanche bien représentative de l'aménagement anglais qui adapte au goût moderne les éléments traditionnels en transférant avec bonheur les finesses de l'école écossaise sur le plan du pratique et du commode.

En haut à gauche, projet pour une chambre à coucher, par C.R. McKintosh, Helensburgh, 1902.
Trois salles à manger : page précédente, par E. Vallin, 1905 (Musée de l'École de Nancy) ; en bas à gauche, par A. Gaudi, Barcelone 1905-1907 ; à droite, par M. H. Baillie Scott, dans *The Studio,* 1900.

Ci-dessous, E. Saarinen, projet d'intérieur, dans *Moderne Bauformen,* 1902. A droite, S.V. Maljutin, décor de fenêtre, dans *Mir Iskusstva,* 1903.

Le lien avec les traditions nationales de chaque pays — dans un sens plus étroitement « folklorique » que les exemples anglais — devient nettement plus évident dans la production de meubles et d'objets de la zone périphérique de l'internationale moderniste : de la Hollande (restes orientalisants des colonies, avec meubles, céramiques, étoffes et motifs « javanais ») aux pays nordiques, spécialement la Scandinavie, de la Russie à

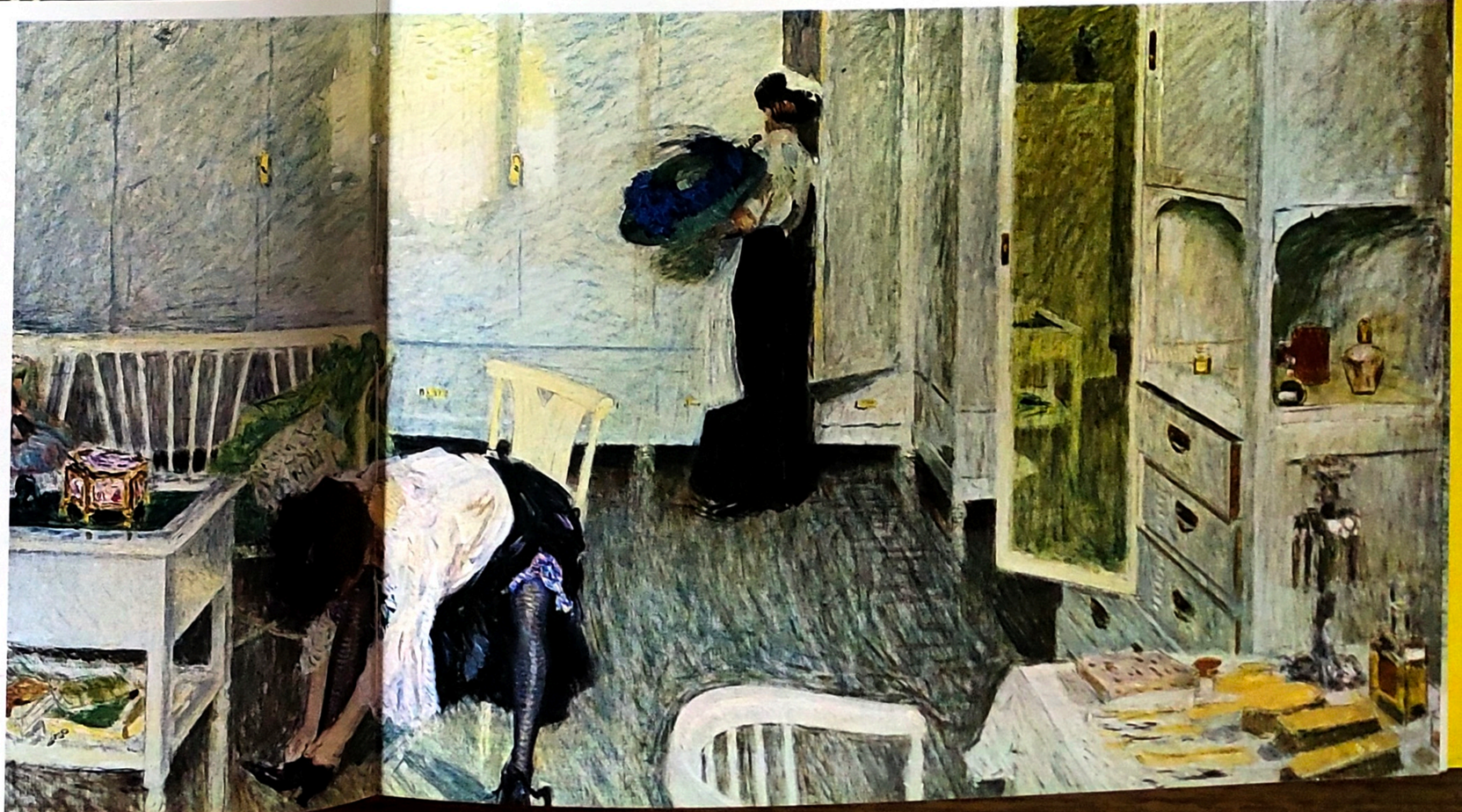


la Hongrie (meubles « folkloriques » de l'artisan décorateur Odön Farago présentés avec succès aux expositions internationales), ou à l'Italie (meubles de Basile en style « charrette sicilienne »). La récupération de l'art populaire est évidente dans le dessin d'intérieur très coloré publié dans *Moderne Bauformen* de 1902 par le Finlandais Eliel Saarinen, créateur de meubles et auteur, entre autres, du pavillon finlandais de l'exposition de Paris en 1900. Et, avec un scrupule plus grand encore, dans le motif ornemental pour une fenêtre du Russe V. Maljutin (à droite), passionné d'art populaire et directeur de l'atelier de sculpture de la colonie artistique de Talaskino qui fut, avec celle plus connue d'Abramtsevo, le principal centre de ce que l'on appela en Europe de façon très désinvolte « Art Nouveau russe ». La gravure est tirée de l'année 1903 de *Mir Iskusstva*, la revue russe de l'époque.

A gauche, J.-M. Olbrich, projet de salon de musique, 1902-1903. Ci-dessous, C. Innocenti, *En retard,* 1910.

Mis à part ces singulières expériences, la décoration d'intérieur en Europe apparaît divisée en deux grands styles : d'un côté, le goût naturaliste et métamorphique de l'Art Nouveau français et belge, du *Jugendstil* allemand, du *Modernismo* catalan, auxquels on peut assimiler le goût *floreale* italien. De l'autre, le goût abstrait et géométrique des expériences anglaise et écossaise, porté à ses plus extrêmes conséquences par les Germano-Autrichiens. Ce projet raffiné de salon de musique (1902-1903) est dû à l'architecte autrichien Joseph M. Olbrich, l'un des maîtres de la Sécession viennoise. Il était prévu, en même temps que beaucoup d'autres pour les constructions projetées pour la « colonie d'artistes » de Darmstadt, fondée en 1899 par le grand-duc Ernst Ludwig von Hessen. Ce fut l'un des centres qui développèrent avec le plus de cohérence — même au niveau théorique — le thème du rapport architecture-dessin industriel.

Un reflet évident de l'importance de l'ameublement dans le goût de la Belle Époque se retrouve dans l'attention portée en général à la définition de l'ambiance dans la peinture d'« intérieurs bourgeois ». Ce n'est pas une invention du nouveau siècle ; l'intimisme de la fin du XIXe avait donné vie à toute une école de peinture, particulièrement importante dans l'aire d'influence française — l'on pense à des noms comme Vuillard et Bonnard — mais les intérieurs de la Belle Époque frappent par leur caractère aigu de « tranche de vie » : attitudes saisies avec l'immédiateté d'un instantané photographique, instants et gestes communs, moments non privilégiés saisis dans l'intimité d'un salon ou d'une chambre à coucher, comme dans ce tableau de Camillo Innocenti : *En retard* (1910, à droite).



L'IMAGE DE LA FEMME

Dans l'iconographie de la Belle Époque, c'est une place de premier plan qu'occupe l'image de la femme, proposée sous des formes diverses, de la femme-lis angélique de goût préraphaélite à la femme fatale inspiratrice de passions tragiques, de la femme élégante des gravures de mode et des affiches à la femme-objet décoratif utilisée dans une véritable imagerie de masse, depuis les ciments plastiques sur les façades des maisons aux graphies de type et de niveau inégal, dans toutes les variétés d'objets décoratifs, du bibelot au bijou. Dans tant d'ostentation, bien peu de trace de la femme « vraie », de celle qui travaillait, qui luttait pour ses droits, qui commençait alors la pénible marche vers l'émancipation : aussi, la proposition d'une image de soi authentique, différente, ne servant pas d'instrument aux mythes conditionnants de la société, sera-t-elle une dure et lente conquête de la conscience féminine.

La Belle Époque est le règne des grandes actrices et des cantatrices fameuses ; la plus célèbre est la « divine » Sarah Bernhardt. Alphonse Mucha commença son heureuse carrière en dessinant pour elle une série de splendides affiches qui ont répandu une image à la fois populaire et mythique de la grande actrice (c'est le cas pour *La Dame aux camélias*, transformée en une reine des neiges fantastique, à gauche). Pour elle, passionnée de bijoux et cliente du célèbre orfèvre René Lalique, il dessina la superbe broche (à droite en haut) réalisée par l'orfèvre Fouquet. Les rapports de publicité que Sarah Bernhardt institua avec son image, et cela jusqu'aux objets qu'elle portait et qui faisaient du personnage une diva, passent — naturellement à un autre niveau — dans le monde de la femme bourgeoise qui absorbe, transforme et adapte à elle-même le modèle mythique qui lui est proposé.

En ce sens, l'affiche de Manuel Orazzi (à droite en bas) pour *La Maison moderne*, est absolument typique, avec sa spécieuse et presque abstraite silhouette féminine qui « montre » les peignes et les bijoux qu'elle porte de la même façon que les vases et les statuettes alignés sur le fond.

Si Sarah Bernhardt projette l'image de la femme fatale à l'ascendance symboliste et décadente vers celle de la « star » moderne, une autre image féminine peut être prise pour symbole non seulement du goût mais même du style figuratif de l'époque. Il s'agit de la plus célèbre danseuse de la fin du siècle, Loïe Fuller. Rien ne résume mieux la ligne fluide et fuyante de l'Art Nouveau français que l'ondoiement de voiles de ses danses fameuses, imitées jusque dans le ciment du pavillon-théâtre qui lui était consacré à l'Exposition de Paris en 1900.

La danse de Miss Loïe Fuller fut l'un des premiers exemples de véritable « massification » de l'image, répétée en variations graphiques infinies, des plus populaires — les affiches de ses spectacles aux Folies-Bergère — aux plus raffinées — Chéret et Toulouse-Lautrec lui firent des affiches — et dans quantité de petites sculptures, bronzes, céramiques, sujets, répliques, de toutes les formes, mesures et matériaux. Pour la première catégorie d'image, une version singulièrement abstraite en est donnée par l'aquarelle de Koloman Moser graphiste raffiné de la Sécession viennoise, tandis que pour la seconde, le pied de lampe de Raoul Larche résume en un impeccable essai de style l'esthétique fuyante plus habituelle de ces objets de l'école française.

Pages précédentes, deux évocations de Sarah Bernhardt par A. Mucha : à gauche, affiche pour *La Dame aux camélias;* à droite en haut, broche exécutée par Fouquet.
En bas, affiche de M. Orazzi.

Ci-dessous,
à gauche, pied de lampe de R. Larche, circa 1900. A droite, aquarelle de K. Moser, 1900, tous deux inspirés par Loïc Fuller.

Du modèle féerique et divinisé à son dérivé de masse, l'image bourgeoise s'est répandue de la femme raffinée, élégante et à la mode. Il n'existe pas, cependant, de costume qui puisse être dit « de style » Art Nouveau ou Liberty, en dépit de l'étroite connexion style-mode-goût typique de l'époque et bien que des artistes comme Van de Velde aient dessiné des vêtements féminins. L'on peut plutôt retrouver ce style dans les œuvres graphiques dédiées à la mode, des statuettes aux revues de mode, aux affiches publicitaires des magasins et aux boutiques de vêtements où la femme est sujet-objet, image de soi qui se propose elle-même en même temps que véhicule du message — l'invitation à l'achat — adressé au grand public féminin.

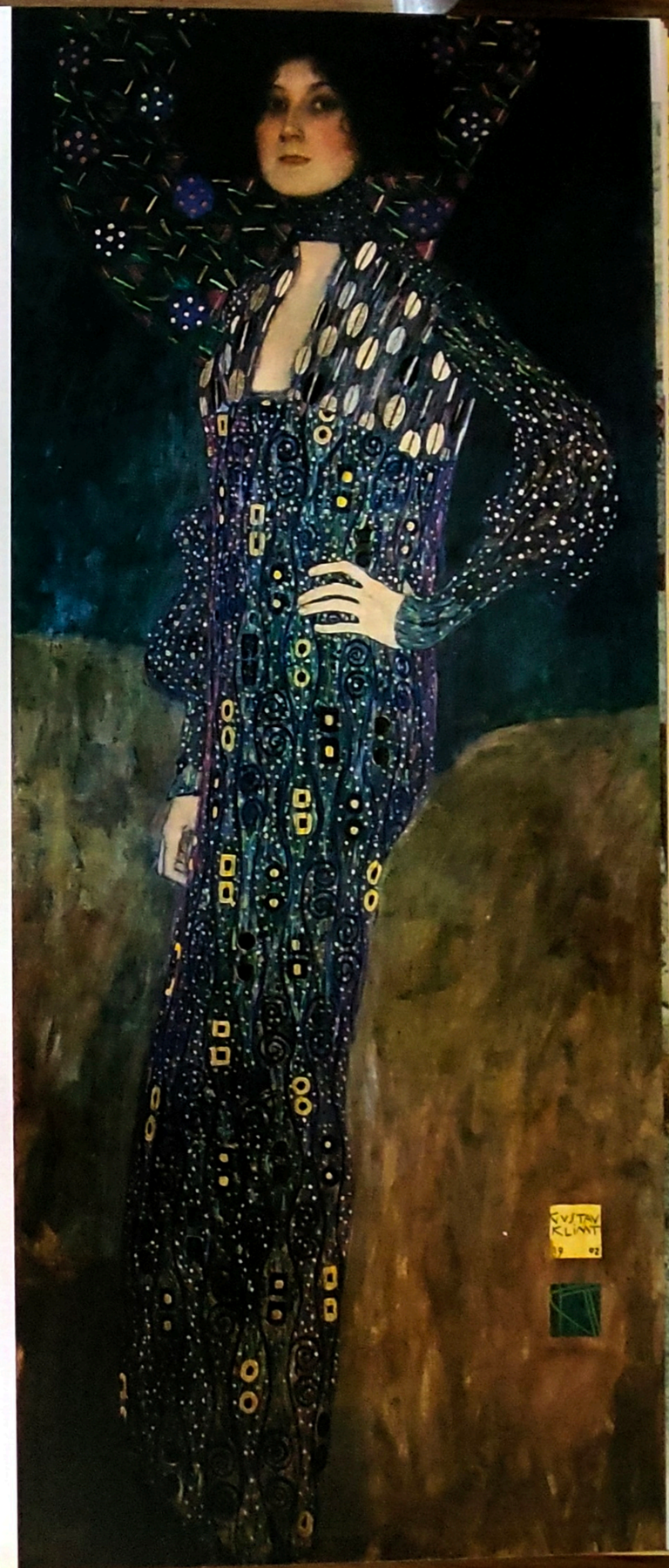
Deux exemples de provenance différente : celui, très frais de couleur et de goût francisant, du dessinateur et peintre hongrois Géza Farago (à droite) pour les grands magasins Holzer, de Budapest; l'autre d'Aleardo Terzi (1912, à gauche) pour les grands magasins de confection Mele, de Naples, (pour lesquels travaillaient les principaux artistes italiens, de Dudovitch à Metlicovitz et Cappiello) au trait synthétique et spirituel, dans une mise en pages d'un goût très sûr.

A gauche, affiche de A. Terzi, Naples, 1912. A droite, affiche de G. Farago, Budapest.

Une autre série importante d'images féminines est celle proposée non plus par les arts appliqués mais par la peinture. Les portraits féminins de l'époque offrent des interprétations assez variées et naturellement moins standardisées que les affiches et la graphie en général. Dans le *Portrait de Mme Eläge* (1902) de Gustav Klimt (à droite), grand choryphée de la Sécession viennoise, la superbe abstraction décorative du fond et du vêtement — semblable à celle qui accompagne les nombreuses images de Salomé et de Judith avec lesquelles il créa une femme idole barbare et fatale — n'enlève rien à la vivacité pénétrante du visage féminin ni à la pose aristocratique de la figure.

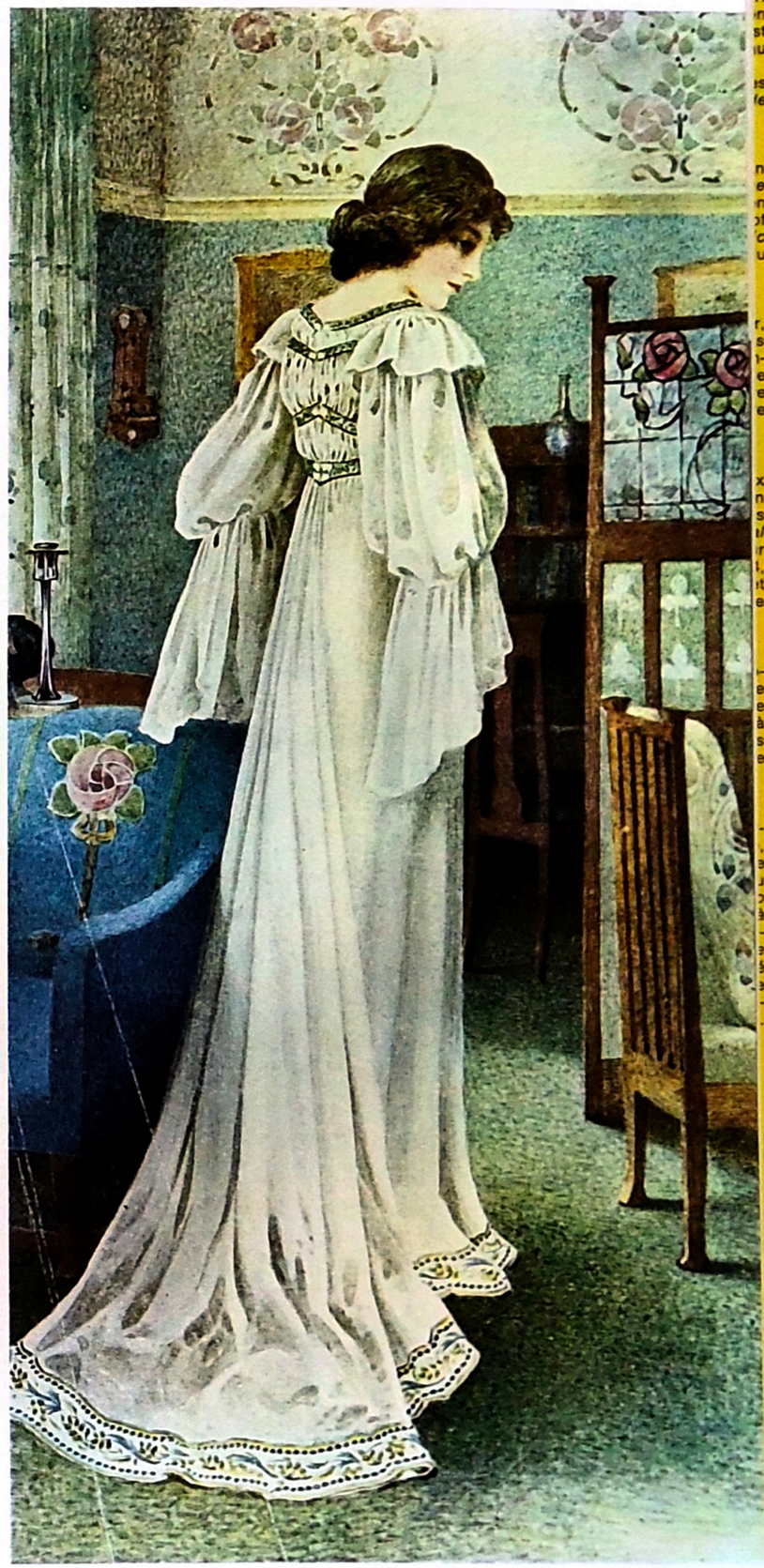
C'est presque comme une évocation magique suscitée par les rougeoiements du feu de la petite cheminée, qu'apparaît la figure de femme — celle du peintre, la chanteuse N.J. Zabelle Vrubel' — environnée d'un chromatisme changeant, dans le tableau *Après le concert* (1905, à gauche), singulier exemple de « portrait d'ambiance » du Russe Michaïl A. Vrubel'.

A gauche, M. A. Vrubel', *Après le concert*, 1905. A droite, G. Klimt, *Portrait de Mme Eläge*, 1902.



A gauche, E. Rizzi, *L'oiseau de paradis*, 1910. A droite, publicité pour Liberty, 1905.

Bien que n'atteignant pas toujours ces niveaux de recherches picturales, le portrait d'ambiance où la femme est saisie dans l'intimité de sa chambre parmi ses objets ou avec ses vêtements préférés, est cependant celui qui prévaut dans le goût de la Belle Époque. Il est facile d'y trouver un rapport explicite avec les meilleurs exemples de graphisme de mode ou de publicité. C'est ainsi que *L'Oiseau de paradis* (1910, à gauche) — le titre se réfère aux plumes du spirituel chapeau qui coiffe la jeune femme — appartient à une série de portraits de Parisiennes peintes par l'Italien Emilio Rizzi durant son séjour dans la capitale française. La position sociale typiquement moyenne-bourgeoise (eu égard, par exemple à la *high society* aristocratique peinte par un Boldini) est bien représentative d'une époque et d'un mode de vie. Et c'est comme un portrait d'ambiance que se présente, au fond — sinon pour la totale cohérence de style et de l'ambiance qui donne un effet évident de mise en scène — cette page publicitaire tirée d'un catalogue de vente de la firme londonienne d'Arthur Lasenby Liberty (1905, à droite) où la jeune femme vêtue d'un élégant modèle appelé « Joséphine » est une réclame à la fois pour elle-même et pour les produits créés pour le milieu où elle vit, qui en représentent le *status* social. Le magasin de Liberty, déjà actif dès la moitié du XIXe siècle, se mit ensuite à produire des étoffes, des tapisseries, des bijoux, des objets d'ameublement de goût floral qui eurent une rapide diffusion en Europe, contribuant à la formation du nouveau style.



Dans les vingt premières années du siècle, l'industrie de la mode connut un développement extraordinaire. Vers 1906, à Paris, capitale indiscutée de l'élégance, un jeune tailleur encore inconnu du nom de Paul Poiret fit une véritable révolution dans la mode en créant cet original vêtement « libre » qui, en libérant la femme de l'esclavage du corset et des jupons devint le symbole de l'émancipation, d'un comportement féminin plus leste et plus désinvolte. Le succès des créations de Poiret est dû cependant en partie à l'extraordinaire intelligence graphique de Paul Iribe qui illustra en 1908 un album raffiné intitulé *Les robes de Paul Poiret :* l'audacieuse asymétrie de la composition, le spirituel assemblage des figures avec le mobilier traditionnel du fond, le goût des surfaces colorées de ces images (à gauche) contrastent avec l'effet de réclame, gracieux mais parfaitement conventionnel, de la page du catalogue de Liberty de la page précédente.

Dans le même temps, c'est aussi le visage de la femme qui change : le maquillage, désormais imposé comme objet de consommation courante par les firmes de cosmétiques, la coupe des cheveux, la coiffure, accentuent et emphatisent le visage féminin, les yeux, les lèvres. C'est à un autre illustrateur de mode français, Georges Lepape, que l'on doit la délicieuse tête féminine coiffée d'un turban (à droite) tirée d'un autre recueil des créations de Poiret, *Les choses de Paul Poiret*, de 1911. L'on peut facilement y retrouver des rapports avec la culture figurative du moment, de la révolution coloriste des Fauves au goût orientalisant dérivé du succès des Ballets russes et des costumes de scène de Léon Bakst, mais aussi une correspondance avec les pâles visages au maquillage très lourd des premières « stars » du cinéma.

En peu d'années, le goût et la mode évoluèrent rapidement : en 1911, Coco Chanel invente le chapeau-cloche ; en 1914, elle raccourcit les jupes. Dès avant le conflit mondial qui consumera les dernières illusions des années heureuses de la Belle Époque en une immense tragédie, la femme tendre et fatale des débuts du siècle est déjà en train de se transformer en la « garçonne » nerveuse et agressive des années 20.

Modèles de Paul Poiret : robes, 1908 ; chapeau, 1911

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

L'ART POUR LA VIE

La force de diffusion et le succès du nouveau style ne se mesurent en aucun autre domaine mieux que dans celui des arts « appliqués » ou « décoratifs ». Leur remise en question était parmi les postulats les plus avancés du modernisme : son concept de projet global signifiait en réalité un processus de requalification formelle de toutes les catégories d'objets, y compris ceux d'usage quotidien, pour un public toujours plus large. Et pourtant, bien souvent, cet idéal démocratique et progressiste d'« art pour la vie » ne put être réalisé, justement en raison de la contradiction implicite entre la volonté de rendre beau l'objet et les exigences d'une production commerciale de masse, mais traduisit au contraire sous une forme élitiste l'esthétisation de la vie, imitée seulement et banalisée jusqu'à l'extrême décadence stylistique dans la production courante. Toujours est-il que le principe de l'« unité des arts » est l'un des facteurs fondamentaux de la profonde unité du climat décoratif de la Belle Époque que les arts majeurs appliquèrent également : dans sa toile *La Perle* (1904, ci-dessous) le Russe Michaïl A. Vrubel' — également créateur de céramiques raffinées pour la manufacture de Talaskino — force la composition à se projeter elle-même comme objet décoratif en disposant avec élégance les figures diaphanes des sirènes sur le bord d'une coquille de nacre. Procédé tout à fait semblable à celui de cette céramique de la manufacture hongroise Zsolnay de Pécs (1900-1910; à droite en haut) où le profil de la figure féminine se prolonge dans la coupe ondulée imitant un bassin d'eau. De même dans ce bibelot de bronze doré de R. Carabin (à droite en bas), artiste français spécialisé dans ces précieux objets qui conjuguent en variations infinies l'iconographie préférée de l'Art Nouveau-*Jugendstil*, de la femme transformée en fleur ou associée à des fleurs.

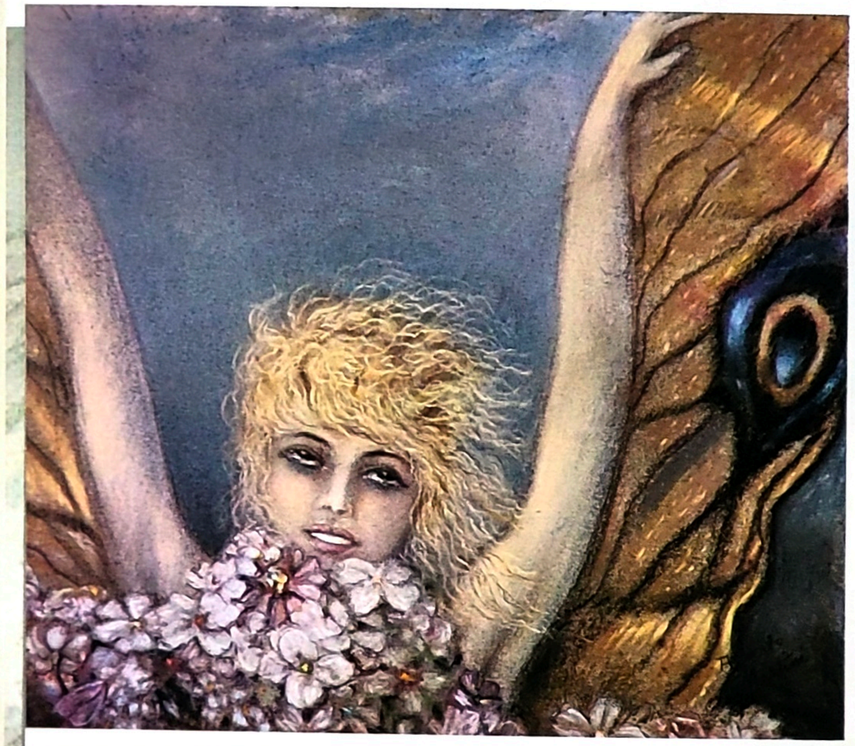
Ci-dessous, M.A. Vrubel', *La perle*, 1904. A droite, en haut, céramique hongroise, 1900-1901. En bas, bronze doré de R. Carabin.

Le goût de l'Art Nouveau pour la métamorphose s'exprime avec une inépuisable fantaisie dans l'application à tous les types d'objet du répertoire extrêmement varié tiré du monde végétal ou animal. Les préférences vont aux animaux allégoriques par excellence sur le plan littéraire et tout à fait symboliques des orientations du style : animaux aux lignes flexueuses et élégantes comme le cygne, colorés et changeants comme le paon, jusqu'à ce maximum de symbolisme qu'est le serpent, ou irisés et fragiles comme la libellule ou le papillon.

Le thème fascinant de la femme-papillon, développé par le peintre et illustrateur Alberto Martini avec une pointe de goût surréaliste dans le pastel *Papillon doré* (1913, en haut à gauche) est rendu de façon plus abstraite par la broche de l'orfèvre français Eugène Feuillâtre (1900, à gauche en bas) avec la beauté splendide des émaux translucides et des pierres opalescentes. Il faut noter à ce propos que dans ce type de bijou, même les plus raffinés, la symbolique de l'image prévaut sur le précieux des matières, choisies non pas tant pour leur valeur intrinsèque que pour leurs qualités de transparence, de lumière et de couleur.

Exemple des plus éclatants de la tendance du style à la métamorphose de l'élément naturel, les deux meubles suivants : d'un côté, l'hyperbole décorative du fantastique « lit-papillon » (1904, à droite) d'Emile Gallé, l'un des plus extraordinaires artisans de l'Art Nouveau français, créateur de meubles et d'objets en verre d'une extrême finesse d'exécution, et fondateur de la célèbre École de Nancy. Les deux chevets aux papillons de marqueterie de bois précieux et de nacre ont une valeur symbolique, représentant l'un l'Aurore et l'autre le Crépuscule. De l'autre côté, le bureau de l'architecte et *designer* belge Henri Van De Velde (page 170) — qui fut, entre autres, le principal théoricien du modernisme — n'est pas, à l'inverse, proprement mimétisme du monde naturel, mais transposition sur le plan du fonctionnel de la ligne vibrante de l'aile de papillon (rappelée allusivement par la partie de verre coloré) et par un rigoureux processus abstractisant qui anticipe les solutions rationalistes futures.

A gauche, en haut, A. Martini, *Papillon doré*, pastel, 1913. En bas, broche par E. Feuillâtre, 1900. A gauche, lit dessiné par É. Gallé, 1904.



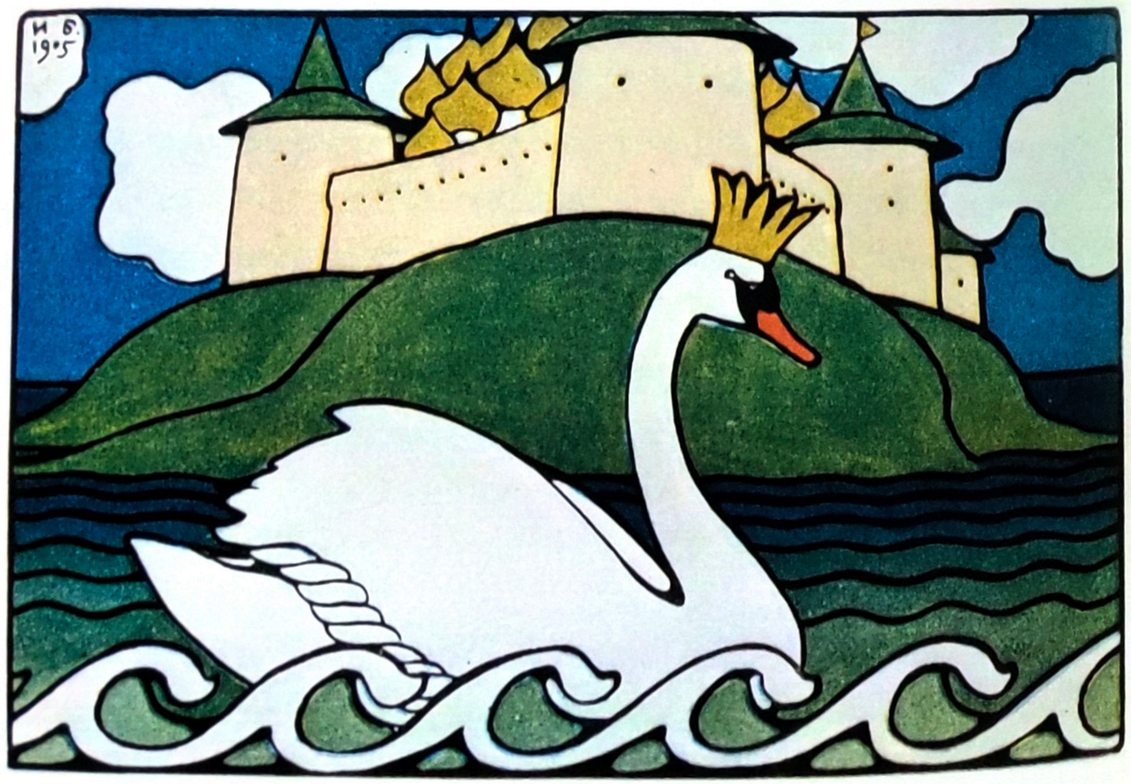
Toujours est-il qu'aucun animal n'a joui d'autant de faveur de la part de l'esthétisme fin-de-siècle que le paon, surtout dans la zone d'influence anglaise, des préraphaélites à Morris et Liberty. Animal divin (cher à Junon), symbole de faste et de luxe, sa ligne flexible et élégante, la magnificence changeante de son plumage souvent assimilé à la chevelure féminine, se retrouve dans les objets les plus divers, de la dentelle aux céramiques, du papier peint au fer forgé ou aux bijoux, et reproduit en variantes infinies, des plus raffinées comme le manteau de la célèbre *Salomé* de Beardsley aux plus communes comme les réclames ou les marques de fabrique. Et ce n'est pas par hasard qu'est dédiée au paon la décoration murale de l'un des « incunables » précurseurs de l'esthétique moderne, la célèbre Salle du Paon de J. Mac Neill Whistler (1876).

Deux exemples anglais : l'étonnant plat émaillé aux vives couleurs (en bas à gauche) est dû à la dernière période de production du céramiste anglais William De Morgan, déjà actif à la fin du siècle précédent et en rapport avec les préraphaélites et les initiatives artisanales de Morris. Le pendentif d'or, d'argent et de perles très raffiné (1902, ci-contre) est une création de l'architecte et écrivain Charles R. Ashbee, fondateur de la *Guild of Handicraft* de Londres, association pour le développement de l'artisanat en liaison avec les *Arts and Crafts* de Morris.

A gauche, en haut, bureau-papillon, par H. Van De Velde. En bas, plat émaillé par W. De Morgan. Ci-contre, pendentif par C.R. Ashbee, 1902.

De la femme-papillon à la femme-cygne : le thème semble sortir d'un conte. Il est assez répandu dans la tradition populaire et dans les contes des pays germaniques (et plus encore slaves et nordiques). C'est d'une série d'illustrations pour l'histoire du *Tsar Saltan* (1905) de l'artiste russe I.J. Bilibine qu'est tirée la délicieuse image de la princesse cygne (en bas à gauche) au splendide coloris d'émail cloisonné.

Un effet décoratif analogue des zones plates nettement cernées — justifiées également ici par la technique particulière à laquelle le peintre se réfère — est obtenu par le modèle de vitrail représentant un cygne en plein vol — on dirait presque une autre illustration pour le même conte ! — tiré du recueil de *Modèles d'art décoratif* de 1911 du décorateur italien Giovanni Buffa qui utilise toujours dans ses projets de céramique et de vitraux un répertoire joyeux de motifs animaux et végétaux. Sur le plan de la transfiguration stylistique, en tout cas, le thème de la femme-cygne est depuis les origines, assez cher à l'Art Nouveau franco-belge. Une version d'une grande élégance et d'une grande légèreté en est le jeu de transparence des ailes immensément prolongées dans l'élément de grille en bronze patiné exécuté pour la boutique du grand joaillier Lalique, place Vendôme, à Paris (1900, à droite).

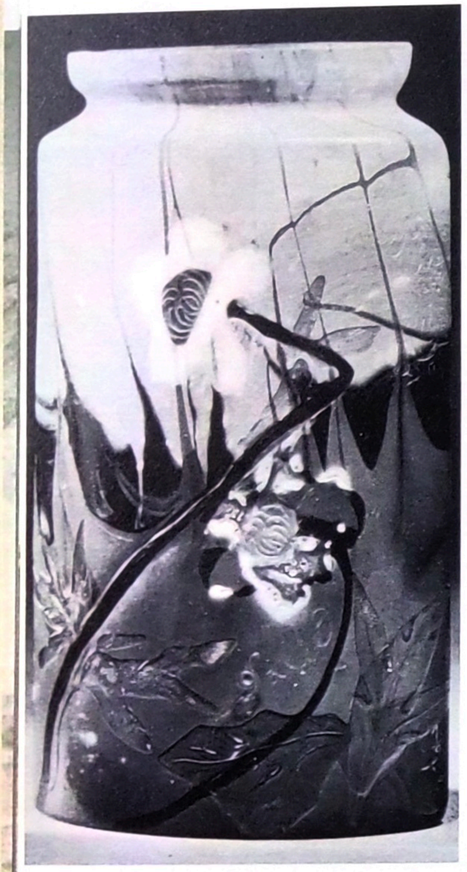


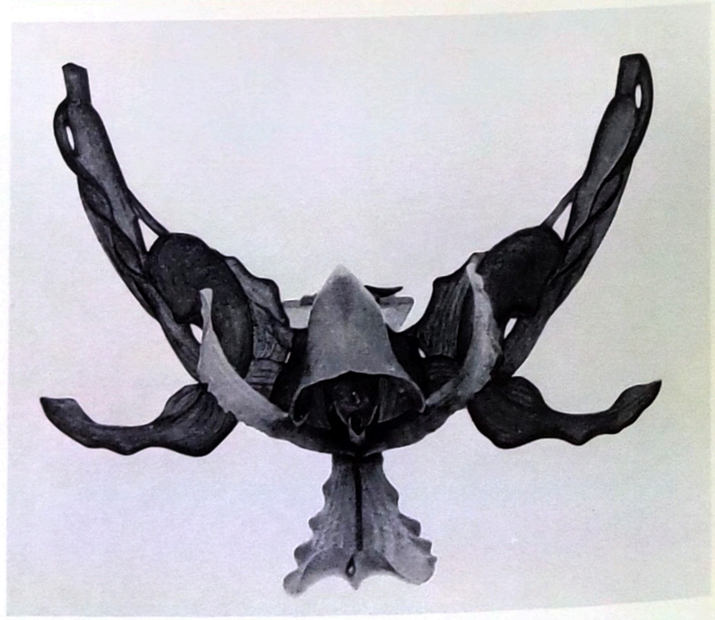
Pour un style qui fut appelé — bien que sous son aspect le plus banal — « floral », la primauté de l'élément végétal est implicite. De même, dans ce cas, les choix sont orientés soit par la valeur symbolique du sujet, soit par sa facilité à se prêter aux interprétations du motif. C'est ainsi que se déploie, en versions fidèlement naturelles ou délicieusement abstraites, tout l'herbier des fleurs à longues tiges — lis préraphaélite, roses, tulipes —, des fleurs à la grâce fragile et vieillote — violettes, cyclamens, muguet —, à l'allure flexible et ondoyante — plantes aquatiques, nénuphars, nymphéas — ou aux corymbes pendants et exténués — glycines, grappes d'orchidées, branches de gui.

A gauche, en haut, vitrail de G. Buffa, dans *Modèles d'art décoratif*, 1911. En bas, illustration de I.J. Bilibine pour le *Tsar Saltan*, 1905. A droite, grille en bronze patiné pour la boutique de Lalique, 1900.

Les grappes tombantes des glycines se prêtent à des variantes décoratives de tout genre. Un exemple de goût merveilleux : ces portes vitrées de fabrication italienne (à droite) peut-être dues à la fabrique milanaise de G. Beltrami et au dessin de Giovanni Buffa, qui exposa de semblables verres ornés de glycines à l'Exposition de Milan en 1906.

C'est à un plus haut niveau d'abstraction de la forme qu'il faut placer la broche « fleurs de glycine » (1900 en haut à gauche) du génie de l'orfèvrerie française René Lalique, le plus grand représentant, avec Gallé, de la tendance phytomorphique de l'Art Nouveau pour les arts appliqués. Ce morceau de virtuosité authentique qu'est l'orchidée en ivoire et en corne (1897-1900, en bas à gauche) où l'aspect naturel rejoint un niveau inquiétant, presque surréaliste suffit à prouver le talent mimétique presque incroyable de Lalique. Émile Gallé est sûrement, avec l'Américain Tiffany, le maître incontesté du verre à l'époque et le plus raffiné. Contrairement aux productions européennes analogues qui confiaient la qualité de l'objet à l'effet de transparence ou d'irisation des couleurs, Gallé créa un type de verre épais, opalescent, qui pouvait être gravé, entaillé ou laissé en relief par des procédés techniques inédits, en compositions florales d'une invention et d'une fraîcheur inépuisables. Sur ce vase de verre, de délicates anémones sauvages (à gauche).





Ci-dessus, vase de É. Gallé. A droite, en haut, broche par R. Lalique, 1900. En bas, orchidée d'ivoire et de corne, R. Lalique, 1897-1900. Page de droite, portes en verre (par G. Beltrami d'après un dessin de G. Buffa?). Page suivante : à gauche, broche en or et émail, par P.-A. Baudouin. A droite, carnet de bal hongrois, 1910.

Qualité formelle mise à part — et les exemples représentés en sont symptomatiques —, il est certain que l'indice de représentativité d'un style se mesure surtout par sa diffusion en toutes sortes d'objets, même les plus gratuits. Vieil héritage de l'esthétisme fin-de-siècle, cette inutilité du bel objet ! C'est aussi pour cela que les objets les plus typiquement Belle Époque — à n'importe quel niveau de qualité — ont toujours ce charme subtil de l'éphémère, du transitoire, qu'accentue encore leur fragilité même et leur délicatesse ou la thématique florale toute-puissante.

Il en est ainsi, sur deux plans de production assez différents mais deux espèces de plaisirs assez semblables sociologiquement, de la broche d'or et d'émail de Paul-Albert Baudouin (à gauche), avec ce visage évanescent de fillette qui apparaît à travers les violettes — symbole de la vieillesse — et d'un objet aussi « pauvre » que ce carnet de bal hongrois (1910, à droite) avec sa petite figure de goût floral et ses ornements à la Sécessionniste, parfaitement banal mais doué du subtil pouvoir d'évoquer une époque qui consumait irrévocablement en un tour de valse sa propre histoire et son propre destin.

"Une fièvre pleine d'élans..."

par János Riesz

Edvard Munch, Les yeux d'Oméga,
lithographie, 1908-1909

A regarder les noms des écrivains de la Belle Époque et leurs œuvres les plus importantes, l'on s'aperçoit combien ce temps, si lointain en apparence, est en réalité pour nous proche et actuel. Nombre d'auteurs, déjà célèbres à cette époque, ont vécu jusqu'à plus de la moitié de notre siècle : que l'on pense à Thomas Mann (1875-1955) ou Hermann Hesse (1877-1962) pour la littérature allemande; à Claudel (1868-1955), à Gide (1869-1951), à Colette (1873-1954) pour la France; à Shaw (1856-1950) et John Masefield (1875-1967) pour l'Angleterre; Croce (1866-1952) en Italie; Ortega y Gasset (1883-1955) en Espagne ou Ferenc Molnár (1878-1952) en Hongrie. Et si l'on regarde les écrivains morts au début du siècle, l'on voit alors combien sont nombreux les noms du siècle passé présents à cette époque : Nietzsche meurt en 1900, Zola en 1902, Tchekov et Jules Verne en 1905, Ibsen en 1907, Tolstoï et Mark Twain en 1910... Ajoutons-y les noms des écrivains nés au début du siècle et sur qui cette époque a exercé une influence ineffaçable et nous aurons un éventail extrêmement divers; il suffit de feuilleter la littérature française : Anouilh, Aymé, Beauvoir, Beckett, Camus, Duras, Malraux, Prévert, Saint-Exupéry, Sartre, Simenon... Cette génération est profondément enracinée dans ces années. Sartre le montre bien dans son ouvrage autobiographique *Les Mots*. Les quinze premières années du XXe siècle, carrefour de tant de générations, de tendances différentes et de courants d'idées peuvent donc nous paraître à la fois proches et lointaines.

Mais si quelque chose peut réduire la distance qui nous en sépare, c'est bien sa présence vivante dans les collections de livres de poche, dans le répertoire des théâtres, du cinéma, de la télévision et jusqu'aux bandes dessinées. Privées de Shaw, d'Ibsen, de Tchékov, Strindberg ou Pirandello, les saisons théâtrales perdraient une bonne part de leurs programmes habituels.

De même, pourrait-on dire, le cinéma et la télévision sans les adaptations des romans de Colette, Conrad, Kipling, London ou Gorki et les mises en scène à épisode du type Forsyte, Buddenbrook ou Arsène Lupin. Les héros de bande dessinée eux-mêmes, genre *Diabolik*, *Satanik*, etc., trahissent leurs origines Belle Époque en tant que descendants de Fantômas ou de Tarzan. Il y a donc comme une présence de cette époque dans la nôtre, une présence qui n'est pas seulement continuité mais aussi et plutôt nostalgie, fondée à la fois sur le sentiment de l'affinité idéale et sur l'impression de revivre un passé définitivement disparu, voisin et lointain au même instant.

Essaie-t-on de donner un cadre d'ensemble à l'attitude spirituelle de la Belle Époque, de chercher quelle génération a eu la part la plus importante, qui était au sommet de l'activité créatrice, qui commençait à se faire connaître et qui représentait la tradition du XIXe siècle? L'on doit alors, même dans ce cadre d'une présentation générale, distinguer entre l'image que l'époque avait d'elle-même et celle qui se présente à nos yeux après plus d'un demi-siècle. Pour les plus âgés, il s'agit d'une Belle Époque au vrai sens du terme, satisfaite, insouciante et apparemment destinée à durer. Le tableau que brosse Stefan Zweig de l'empire des Habsbourg dans *le Monde d'hier*, peut s'entendre des autres pays d'Europe : « Si j'essaie de décrire en bref les années qui précédèrent la Première Guerre mondiale, l'on dirait, me semble-t-il, que c'était l'âge d'or de la sécurité. Tout semblait devoir durer éternellement dans notre monarchie autrichienne presque millénaire et l'État semblait le suprême garant de cette stabilité. Les droits accordés aux citoyens étaient garantis par le Parlement, par les représentants du peuple élus librement, et les devoirs de ces derniers étaient définis avec précision. La couronne autrichienne, notre monnaie, circulait sous forme de pièces d'or brillantes et semblait absolument inaltérable. Chacun connaissait le montant de son propre patrimoine, savait ce qui l'attendait, ce qui lui était permis et ce qui lui était défendu. Chaque chose avait des normes, une mesure et un poids bien définis. Celui qui possédait un capital en pouvait calculer avec exactitude l'accroissement annuel; l'officier, l'employé pouvaient lire dans le calendrier sans possibilité d'erreur la date de leur prochaine promotion et celle de leur départ à la retraite. Chaque famille avait un budget bien précis; l'on savait ce qu'il fallait compter pour la nourriture et le loyer, pour les vacances et les réceptions; toujours l'on pensait à mettre de côté une certaine somme pour l'imprévu, pour les maladies et le médecin. Qui possédait une maison savait avoir un refuge sûr pour ses enfants et ses neveux; les terres, les fonds de commerce s'héritaient de génération en génération. Pour un nouveau-

né dans ses langes, l'on mettait ensemble à la caisse d'épargne ou à la banque un premier pécule, une réserve pour l'avenir. Tout était solide et inamovible, à sa place exacte dans ce vaste royaume et, tout en haut, il y avait le vieil empereur. L'on savait qu'après sa mort il devait en venir un autre et que rien ne devait changer dans un monde si bien organisé. Personne ne pensait à des guerres, des révolutions ou des subversions. Radicalisme et violence paraissaient désormais impossibles dans cet empire de la raison. »

(Stefan Zweig, *Le Monde d'hier.*)

Si nous ne savions pas comment tout cela vint à finir, nous pourrions dire que c'était un état de choses enviable. Mais quiétude et sécurité ne sont qu'un des aspects de cette période, en un sens, sa façade bourgeoise.

Musil, autrichien lui aussi, a une tout autre façon de sentir les mêmes années. Il parle d'inquiétude spirituelle, de mystérieux mal de l'époque, d'atmosphère de révolte et de réveil : « Du calme d'une surface lisse comme l'huile, dans les vingt dernières années du XIXe siècle, s'était levée par toute l'Europe et à l'improviste, une fièvre pleine d'élans. Personne ne savait exactement ce qui devait arriver; peut-être devait-il naître un art nouveau, un homme nouveau, ou, peut-être un bouleversement de l'ordre social? Chacun en disait ce que bon lui semblait. Mais de partout, les hommes se levaient pour lutter contre ce qui était vieilli. De toutes parts, les hommes justes se levaient au moment juste et, chose importante, les hommes avides d'action s'unissaient à ceux avides de pensée. Des esprits qui, en d'autres temps, auraient succombé à la naissance, fleurissaient alors associés à des gens qui, en d'autres époques, n'auraient jamais participé à la vie publique. »

*(*R. Musil, *l'Homme sans qualité.)*

L'époque nous apparaît ici comme un tissu de contradictions et de positions adverses. Musil classifie une série de thèmes et de courants qui la caractérisent sous ses différents aspects, pierres minuscules de ce qui sera la mosaïque : « Le surhomme et la nature brute plaisaient, l'on adorait la santé et le soleil, mais aussi la délicatesse des jeunes filles minées de maladies subtiles, l'on s'enthousiasmait pour les croyances héroïques et le credo social des petites gens, l'on était croyant, sceptique, naturaliste, recherché, fort ou malade, l'on rêvait aux chemins menant à de vieux châteaux, à des jardins d'automne, à des étangs glauques, à des pierres précieuses, au haschisch, aux maladies, aux natures démoniaques, mais aussi aux prairies, aux horizons grandioses, aux usines et aux fabriques, aux lutteurs nus, aux révoltes d'esclaves, au couple humain originel et à la destruction de la société. »

Pour Musil, malgré tout, il existe une explication, une unité dans le multiple, un esprit commun qui anime toute l'époque :

« Comme un seul souffle de vent courbe de nombreux arbres, il s'élevait à travers le grouillement des croyances un esprit de réforme, la conscience heureuse d'une rupture, d'un nouveau départ, d'une petite renaissance ou réforme annonciatrice des temps meilleurs qui venaient alors sur le monde et dont on sentait le souffle sur le visage en quelque lieu que l'on fût. »

Pour comprendre la Belle Époque, il ne faut pas seulement prendre en considération les sentiments de ceux qui l'ont vécue ou le regard rétrospectif qui, souvent, embellit. Il y a aussi la vision d'avenir qu'elle contient par elle-même, les projets et les cauchemars qui l'agitent, c'est-à-dire tout ce qu'elle prépare et qui n'est encore ni réalisé ni actuel. La Belle Époque vient avant la Grande Guerre, avant la Révolution russe et, du côté des arts, avant l'âge d'or du cinéma ; ces trois événements ne sont qu'en préparation. Quand on en a une vague idée, ils sont désirés et craints. En 1915, juste après le début de la Première Guerre mondiale, Rilke écrivait à la princesse Marie von Turn und Taxis-Hohenlohe : « C'était donc cela que je m'étais demandé cent fois, c'était cela, ce poids qui pesait si horriblement sur nous toutes ces dernières années, cet avenir épouvantable qui est maintenant notre cruel présent? Quoi qu'il arrive, le pire est que cette innocence de vie dans laquelle nous avons grandi ne reviendra plus pour aucun d'entre nous. »

Tandis que pour Rilke la guerre s'était présentée comme un sourd pressentiment, un « poids horrible », la question que se pose Lénine dans *Que faire?* en 1901-1902 apparaît comme un programme rationnel, réfléchi, qui trouve dans la Révolution d'Octobre une réalisation adaptée aux nécessités historiques. Ayant constaté l'intérêt que portait la plupart des ouvriers russes à l'instruction économique et politique, Lénine estime nécessaire de fonder un journal. Celui-ci ne doit pas avoir pour seul but d'accroître l'information politique et de recruter des compagnons de lutte, d'être un journal d'agitation collective et d'organisation du collectivisme. Il doit aussi être une sorte de catalyseur de tous les mouvements révolutionnaires : « Grâce au journal, et autour de lui, se constituera spontanément une organisation durable qui aura non seulement des activités sociales, mais aussi des intérêts d'ordre général et durable, habituant ses lecteurs à s'intéresser aux événements politiques, à évaluer avec justesse la signification et l'influence qu'ils ont sur les différentes classes et à élaborer des méthodes adéquates pour que le parti révolutionnaire puisse peser sur ces événements. » (Lénine, *Que faire?*)

Ces phrases elles-mêmes, pourtant, ne sont pas absolument rationnelles ni fondées sur un étroit raisonnement logique; témoin en est cette foi utopiste en une « constitution spontanée » qui sous-entend l'adhésion à la théorie hégélienne de « l'évolution spontanée de l'histoire du monde » : « Et si nous unissons nos forces dans la publication d'un journal commun, ce travail ne formera pas seulement les agents de propagande les plus capables, mais aussi les administrateurs les plus habiles et, pour le Parti, les chefs les plus doués qui sauront, au moment opportun, rassembler et guider les autres dans la lutte décisive. »

Du côté des arts, nous nous trouvons dans les années précédant la floraison du cinéma qui trouvera sa plus heureuse période dans les années 20. Les frères Lumière avaient projeté le premier film, *La sortie des usines Lumière*, en 1895. Les films de science-fiction de Georges Méliès, intéressants du point de vue technique, sont bien vite suivis par les premiers films d'art. La première conséquence en est la transformation du regard de l'artiste sur le monde : la succession rapide des images, la fugacité des impressions apportent une mutation profonde dans la perception, ce que Walter Benjamin appellera une « forme de perception dispersive ». La réalité apparaît trop complexe pour être rendue par la simple imitation et ne semble pouvoir désormais être reconstruite qu'à travers des fragments et des détails. Mais revenons à l'histoire des idées de la Belle Époque.

L'idée de Marx selon laquelle « les idées dominantes d'une époque sont toujours celles de sa classe dominante » peut paraître aujourd'hui un lieu commun, mais l'on oublie souvent de lire les phrases suivantes : « L'on parle d'idées qui révolutionnent une société entière; c'est de cette façon que l'on constate la naissance dans la vieille société d'éléments d'une société nouvelle et la désagrégation des conditions anciennes de vie, ce qui va de pair avec la désagrégation des idées traditionnelles. *(Manifeste du parti communiste.)* Idées dominantes, idées de la classe dominante et, par opposition à celles-ci, idées révolutionnaires, tendances orientées vers l'avenir? Hélas, ce n'est pas encore la solution idéale qui permettrait de concilier dans un cadre complexe toutes les contradictions d'une époque. L'on peut cependant remarquer une grande différence entre les œuvres qui semblent importantes aux contemporains et celles qui nous paraissent avoir survécu au temps; entre la culture officielle et ce que l'on appelle « les chefs-d'œuvre ». Cette distinction se retrouve partout. Ce sont de pâles épigones néo-romantiques que le public parisien applaudissait, et non des auteurs comme Maeterlinck, Claudel ou Jarry. André Gide notait avec ironie : « Au jour d'aujourd'hui, il y a deux types d'œuvres théâtrales, celles qui sont écrites mais qui ne sont pas jouées, et celles qui sont mises en scène et qui n'ont aucune importance. » Seules ces dernières intéressent le public bourgeois, ce public qui ne tolère pas les renouveaux révolutionnaires et rejette les formes essayant de le faire mouvoir dans sa conscience de lui-même.

La même théorie vaut pour les prix Nobel de littérature d'alors. Le choix des auteurs primés est une « catastrophe », pour parler comme Erwin Koppen : « Ces années-là, on donna le prix à Sully Prudhomme, Björnson, Echegaray, Sienkiewicz, Kipling, Eucken, Heyse, et l'on oublia Tolstoï, Zola, Unamuno, Ibsen, Strindberg ou Mark Twain, sans parler d'auteurs plus jeunes comme Hofmannsthal, Rubén Darío et Paul Valéry ou bien Thomas Mann, Gide et Pirandello qui reçurent le prix beaucoup plus tard. Cela reste une énigme encore inexpliquée du point de vue historique et théorique. » La réponse à cette énigme doit être cherchée, selon Koppen, dans « la théorie d'une littérature idéale », conception typique de la poésie dans la bourgeoisie conservatrice européenne de la seconde moitié du XIXe siècle. « Littérature et poésie appartiennent au monde des idées; le poète, fils des muses, est un être doué de talents

Lorsque au début du siècle commence la Belle Époque, Aubrey Vincent Beardsley est déjà mort, à peine âgé de vingt-six ans. Mais la « fièvre pleine d'élans » des quinze premières années du vingtième siècle, comme dit Musil, serait incompréhensible sans le souvenir, parmi la génération qui arrive alors à maturité, de la rébellion élégante et cynique, sensuelle et décadente, de ce dessinateur anglais. Né à Brighton, employé dans une compagnie d'assurances, Beardsley (Brighton 1872-Menton 1898) fut présenté par Joseph Pennel dans le premier numéro de The Studio *(1893) et connut un succès immédiat avec ses illustrations de la* Salomé *d'Oscar Wilde (1894) et la publication de* The Yellow Book, *revue dont il devint le directeur artistique. Dans sa production, importante eu égard à la brièveté de sa période d'activité, on remarque les illustrations, également louées par Whistler, de huit numéros de* The Savory, *revue qu'il fonda avec l'écrivain Symons et où il publia également des poèmes. Il est l'auteur des illustrations pages 188, 195, 202 et 207.*

surnaturels et l'art doit s'occuper de la vérité, de la beauté, de la bonté, pour ennoblir l'humanité. »

Le soutien parfois directement pro-impérialiste, que cette conception pseudo-idéale de la littérature apporte au « système », trouve sa manifestation la plus visible dans les discours de l'empereur Guillaume II qui ne se gênait pas pour exprimer son opinion personnelle en littérature et en art : « L'art doit contribuer à l'éducation du peuple, il doit également offrir aux couches les plus basses la possibilité de s'élever grâce à des idéaux après le travail et la dure fatigue. » Il fait proclamer publiquement que la poésie exige « grandeur d'esprit, personnages exceptionnels, faste et grande beauté » et il ne manque pas d'auteurs, même dans d'autres pays, pour obéir à cette consigne et fabriquer une littérature « opium du peuple », pro-impérialiste et soutien du régime. La littérature officielle se vendait bien; facile à lire, facile à vendre. Il suffit de savoir qu'un auteur féminin extrêmement populaire, Courths-Mahler, vendait en moyenne deux romans par an avec des tirages qui dépassaient le million d'exemplaires.

Comment juger, donc, des mouvements spirituels les plus en avance dans une époque et une situation historique données? La directive de Rimbaud « Il faut être absolument moderne », n'a rien perdu de sa valeur depuis plus de cent ans. Mais entre 1900 et 1915, qu'y a-t-il de moderne? Il ne s'agit certainement pas de ce qui est *up-to-date*, ou populaire, ni des *best-sellers* ni des comédies de boulevard. Retenons comme modernes, pour l'époque où ils vécurent, Freud, Einstein, Bergson, Unamuno, Lénine et Veblen, mais où situer et comment définir Hofmannsthal, Barrès, Alain-Fournier ou D'Annunzio? Même dans le climat des arts et de la pensée, le progrès ne se fait pas dans une seule direction mais plusieurs; il subit des récessions considérables, des replis sur le passé, il est « contemporain du discontemporain ». L'histoire, cependant, ne se répète pas et le néo-romantisme ou le néo-classicisme n'ont que peu de choses en commun, à part le nom, avec leurs modèles du passé. Adorno parle de deux critères pour juger de ce qui est vraiment moderne, deux caractères qui personnifient la conscience de progrès (T. W. Adorno — P.V. Haselberg, *De l'adaptation historique de la conscience*). Le premier, positif, est l'innovation, c'est-à-dire la réaction nerveuse de l'artiste et du philosophe à ce qui est actuel; le second, négatif, est une réaction de langage à certains arguments, une sorte de « sens de l'opportunité historique » exprimée par Hölderlin, par exemple, dans une phrase comme « tout cela ne peut plus aller ». Ces réactions d'abord instinctives, aveugles, doivent sortir du cadre spontané et parvenir au niveau théorique, parce que la réaction subjective n'est fondée que dans le cas où elle résulte d'une attitude de la pensée.

Pouvons-nous, nous qui n'appartenons pas à cette époque, nous identifier avec l'esprit du temps, remonter ces années pour définir exactement ce qui était alors moderne, ce qui était progrès? Ou devons-nous accepter comme principe a priori que les schémas culturels sont inadaptés à la réalité? Ce que Piero Melograni écrivait du monde de la politique et du pouvoir est-il également valable pour le monde de la culture : « Les schémas culturels d'interprétation et de prévision apparaissent généralement vieillis par rapport à la réalité toujours en mouvement. Les sociétés contemporaines changent rapidement; les idées sont plus lentes à se modifier. Les groupes dirigeants sont le plus souvent composés d'hommes d'âge mûr qui ont tendance à perpétuer les idées du passé. Le monde dans lequel ils ont été élevés et où ils ont connu leurs succès est le monde d'hier. D'autre part, les générations les plus jeunes expriment leurs idées sous une forme fragmentaire et confuse, et l'expérience du monde reste pour eux nécessairement limitée. Ainsi arrive-t-il que jeunes et vieux, gouvernants et gouvernés, se révèlent toujours à peu près désarmés culturellement devant la réalité. Les sociétés restent habituellement dans un retard de culture perpétuel par rapport à elles-mêmes. »

Le problème est plus compliqué si l'on regarde l'ensemble de l'Europe et les différents stades de développement des diverses nations. D'un côté, l'on observe une différence de niveau entre elles, les unes étant à l'avant-garde de la culture, d'autres en étant encore au niveau culturel du XIXe siècle. D'un autre côté, l'on peut déjà parler de littérature européenne, de *koïne* spirituelle, caractérisée par de nombreux éléments communs, jusqu'au choix des thèmes et des motifs. L'on devra donc tenir compte de ces deux aspects : le caractère international de la culture et de la littérature d'une part, de l'autre les autonomies nationales.

Aubrey Beardsley, Jean et Salomé, *dessin pour* Salomé *d'Oscar Wilde, écarté de l'édition de 1894 et publié seulement en 1907.*

Edvard Munch, Le Baiser, *encre et crayon, 1894-1895*

L'histoire culturelle et politique envahit la planète pour la première fois, tandis qu'avec ses colonies, l'Europe s'étend progressivement sur tous les continents. L'idéal goethéen d'une littérature universalisée par le développement des communications, qu'il avait prévu en 1827 dans une conversation avec Eckermann, semble réalisé : « La littérature nationale n'a plus d'importance, nous approchons de l'époque de la littérature mondiale et chacun de nous doit apporter sa contribution pour qu'elle vienne rapidement. » Selon Goethe, doué d'un aigu sens pratique, cela provenait d'un accroissement du trafic et des traductions.

Un représentant véritable de cette « littérature mondiale » est Marinetti, « inventeur » et propagandiste du Futurisme. De condition aisée, il peut se permettre le luxe de voyager dans toute l'Europe, souvent en compagnie de peintres futuristes dont il est le *manager* et le mécène. Partout où il va, Paris, Londres, Berlin ou Saint-Pétersbourg, sa présence est une provocation, soit par sa façon de se présenter, soit pour les thèses audacieuses de son programme. Autour de lui s'allument régulièrement les discussions violentes; il trouve des prosélytes, il se crée des ennemis. On l'appelle la « caféine de l'Europe » ou « le Cromwell intellectuel de nos jours ». Il attire l'attention de telle manière qu'à Londres, par exemple, tout ce qui se créait de nouveau était baptisé « futuriste » durant son séjour. De toutes façons, Marinetti est le premier à utiliser dans un but culturel les possibilités nouvelles offertes par les voies ferrées européennes. Mais les moyens de communication ne sont pas les seuls à créer des conditions nouvelles dans les échanges culturels; d'importantes inventions provoquent également des changements dans la presse. En 1870, on invente les rotatives, la linotype suivra bientôt, accélérant la production des textes imprimés. Les dates suivantes se réfèrent à l'Allemagne mais sont également représentatives des autres nations : en 1860, 7 284 livres sont imprimés; en 1890, 18 875 et en 1913, nous en sommes déjà à 35 078. Le taux d'accroissement de la consommation de papier d'imprimerie est de 2 000 % de 1860 à 1927, passant de 96 000 à 652 000 tonnes. L'accroissement de la production typographique, l'industrialisation grandissante, l'accroissement urbain, l'accès au bien-être de couches plus larges de la population, le désir d'augmenter son niveau d'instruction sont des facteurs d'importance dans la naissance et le développement des mouvements culturels de l'époque. La littérature devient un objet de spéculation financière et un instrument de manipulation des masses plus encore qu'il ne l'avait été au XIXe siècle. Les grandes maisons d'édition s'adressent à un public de plus en plus vaste par des livres moins coûteux, imprimés à un nombre supérieur d'exemplaires, tandis que le nombre des lecteurs augmente rapidement. Il faut prendre également en considération la prolifération imprévue des revues littéraires et artistiques, phénomène qui envahit l'Europe entière. Les revues sont souvent le point de rencontre et l'organe officiel d'écoles ou de groupes littéraires. Par elles, une concurrence plus vive s'allume, réglée, entre autres, par les lois de l'économie de marché : celui qui veut vendre doit attirer le public par plus de nouveauté. L'image de la Belle Époque comme « âge d'or des écoles et des manifestes » naît aussi des nouvelles possibilités matérielles et économiques. Sa particularité est la quantité énorme de mouvements spirituels, de groupes, de programmes, de messages... La terminologie littéraire en offre un nombre infini de dénominations.

A feuilleter les histoires de la littérature ou des idées de cette époque, l'on rencontre les tendances les plus disparates, définies à chaque fois comme typiques de cette époque : esthétisme, idéalisme, paganisme, vitalisme, subjectivisme, intuitionnisme, etc., avec leurs différentes variantes nationales.

Parfois l'on peut distinguer dans une seule œuvre les éléments de diverses tendances et tournures d'esprit. Existe-t-il un dénominateur commun de ces tendances, une unité qui relierait les multiples? Jens Malte Fischer distingue dans la littérature allemande quatre tendances fondamentales, quatre façons différentes de réagir aux problèmes de l'époque : attitude réactionnaire, intérêt psychologique individualiste, propositions pseudo-réformistes, et solutions d'évasion. D'après lui, une attitude régressive est commune à toutes ces tendances et les distingue de « l'engagement » social du naturalisme qui les précédait.

« Le début du siècle est caractérisé par un relâchement de l'attention envers la réalité politique et sociale dû à un processus d'individualisation qui se manifeste dans l'intérêt croissant pour la

psychologie et dans une nouvelle esthétique du beau et du supra-temporel. »

Tendances régressives, individualisme, psychologie, esthétisme : les tendances de base ne peuvent se résumer qu'à un niveau abstrait qui néglige l'originalité indiscutable de l'époque dans sa réalité changeante. Les définitions abstraites oublient de prendre en considération l'évolution de l'attitude nouvelle dans les sciences naturelles, qui se reflètera également dans les sciences morales. Laissons de côté les thèses féministes, aussi bien en littérature que dans le militantisme, l'art régionaliste qui n'est pas seulement réactionnaire et les nombreux romans, si représentatifs de l'époque, qui ont pour protagonistes des adolescents. Et en premier lieu : parler des « idées » d'une époque ne signifie pas seulement chercher ces idées dans des textes explicites ou qui les expriment sous forme de programme, c'est aussi les chercher là où elles sont cachées, sous la surface des choses, dans le choix des personnages, dans le choix des arguments et là où elles se trouvent à l'état inconscient, dans l'intention de l'auteur. Il y a plaisir à citer, dans cet ordre d'idées, la célèbre lettre d'Engels à Margaret Harkness en 1888, sur le roman *City Girl* de cette femme-auteur anglaise : « En fait, je ne pense pas que ce soit une erreur que de ne pas avoir écrit un roman ouvertement et délibérément socialiste... qui exalte les vues sociales et politiques de l'auteur. Ce n'est pas cela l'important. L'œuvre d'art sera d'autant plus réussie que les idées de l'auteur seront plus cachées. Le réalisme dont je parle sait se manifester précisément par contraste avec les idées déclarées de l'auteur. » A l'appui de son affirmation, Engels cite l'exemple de Balzac, monarchiste légitimiste dans ses convictions politiques et qui donne cependant dans ses romans les caractères les plus intéressants et les plus admirables aux représentants républicains des couches populaires exclusivement.

L'on peut dire la même chose des écrivains de la Belle Époque. La conception de l'art et l'idéologie politique d'un Thomas Mann, par exemple, ne coïncident pas nécessairement avec ce qu'il réalise dans ses œuvres poétiques. Et ce sont véritablement ces auteurs qui se croient au-delà des sphères politiques, affectant de représenter un esthétisme purement individualiste, qui démontrent le mieux dans leurs œuvres la vanité et le caractère discutable d'une semblable prise de position et la mènent jusqu'à l'absurde. Dans notre contexte, cela signifie que les thèmes et les tendances que nous cherchons à décrire restent des abstractions sans correspondance réelle avec le concret et s'ils apparaissent dans quelque texte isolé, c'est toujours en même temps que d'autres problèmes et d'autres éléments. Le choix que nous faisons est toujours arbitraire et reste l'un des choix possibles. Il s'ensuit que chaque courant d'idée pris séparément est valable pour tous les pays.

Si, dans l'exposition qui va suivre, une place plus importante est réservée aux auteurs de langue allemande, cela n'est dû qu'à des raisons de caractère pratique (disponibilité des textes) et non en vertu d'une quelconque hégémonie littéraire de l'Allemagne, absolument sans existence.

Sciences de la nature : une transformation de la conception du monde ? Crise de la connaissance et crise du langage

L'instruction et la culture de la seconde moitié du XIXe siècle ne sont déjà plus fondées sur l'encyclopédisme traditionnel. Elles s'orientent toujours davantage vers le monde des sciences exactes, les nombreuses publications de vulgarisation scientifique en témoignent. *L'Énigme du monde*, de Ernst Haeckel (1899), imprimé à un grand nombre d'exemplaires, devint un véritable livre populaire. D'autres textes, qui atteignent un public extrêmement vaste, sont *La Vie sexuelle dans la nature*, ou bien la *Science des genres d'alimentation à l'usage du peuple*. Il faut placer à l'origine de ce phénomène l'œuvre de Darwin, *L'Origine des espèces*, de 1859. Ses théories sur l'évolution et la sélection pénètrent très rapidement dans l'idéologie dominante sous une forme populaire et vulgarisée. L'on pense à la fameuse « lutte pour l'existence » et à la « survie du plus fort ». Les théories évolutionnistes appliquées à l'homme, que Darwin avait seulement esquissées avec prudence, deviennent la thèse fondamentale des ouvrages de Haeckel. Cette conception unitaire et « moniste » du monde, scientifiquement démontrée, correspond à la tentative d'assurer sur quelques principes généraux la quantité infinie des

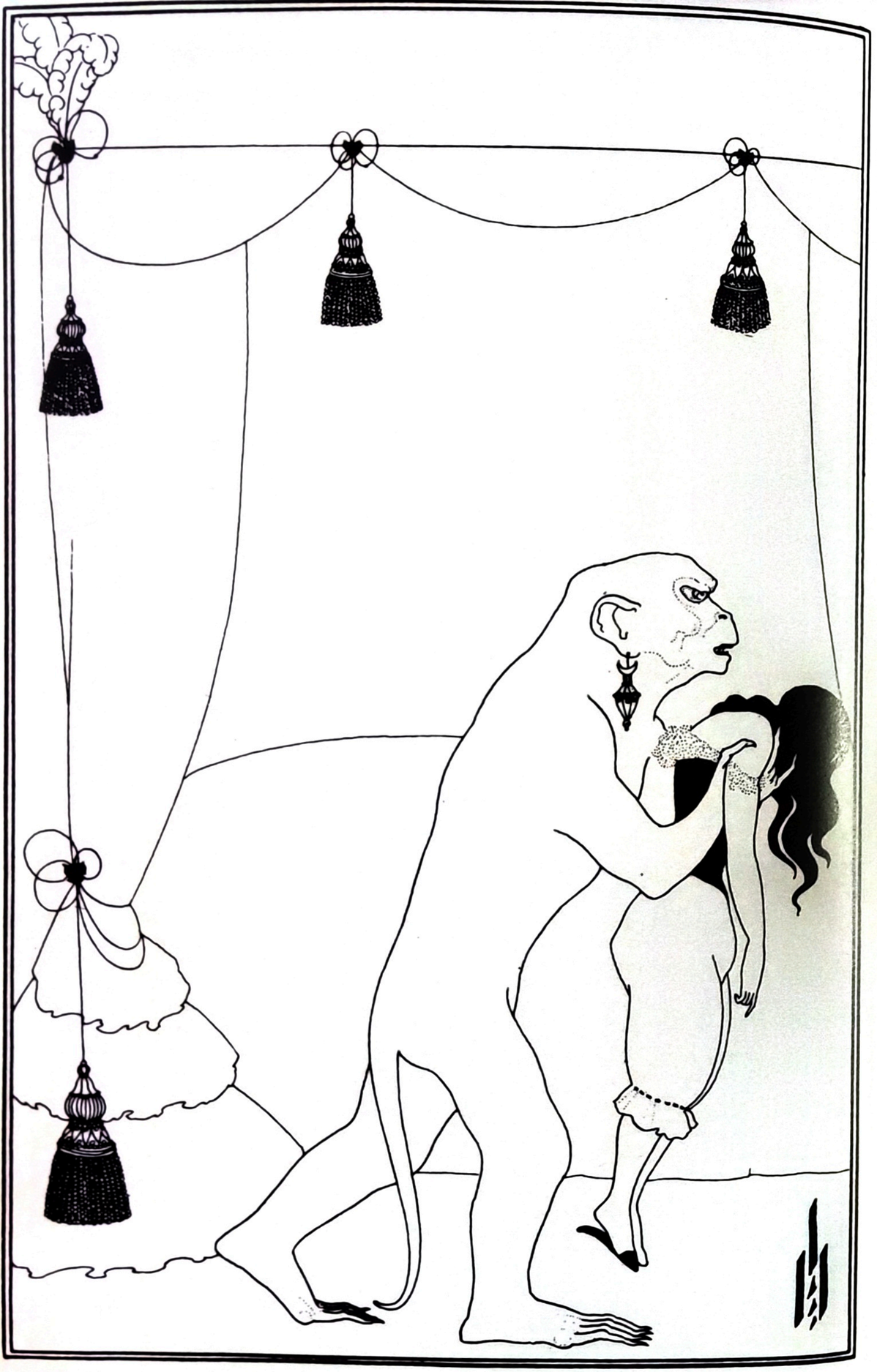
nouvelles données scientifiques, de les insérer dans la construction idéale d'une vision cohérente du monde.

De loin plus révolutionnaires que les thèses de Haeckel, aussi bien par leurs conséquences pratiques que par le changement apporté à notre compréhension de l'Univers, sont la *théorie des quantas* de Max Planck et la *relativité* d'Einstein. Toutes deux remontent au début du siècle. En physique, depuis les temps de Galilée et de Newton, le principe selon lequel la nature ne fait pas de saut était toujours vrai. C'était la conception de l'évolution continue dont les causes sont explicables qui était dominante. Planck démontre que la Nature fait des sauts, que l'irradiation de la lumière ne se fait pas de manière continue, mais comme goutte par goutte, par « quantas » séparés qui se meuvent à la vitesse de la lumière et sont mesurables dans leur quantité d'énergie, leur poids et leurs dimensions. De même que la matière, la lumière a aussi une structure atomique. De la différence de qualité, décrite par la physique classique, l'on passe à la différence de quantité décrite par la physique moderne. Le nouveau monde de la physique n'est plus concevable en images concrètes mais seulement descriptible par des formules mathématiques.

L'on peut dire la même chose de la formule d'Einstein, $E = Mc^2$. Ici encore, ce sont des principes fondamentaux de la physique classique qui sont dépassés, tels que la loi de la conservation de la matière et celle de la conservation de l'énergie. La formule d'Einstein prouve que l'une peut être transformée en l'autre et que dans cette transformation, d'énormes quantités d'énergie sont libérées (c^2 est le carré de la vitesse de la lumière). La formule rentre dans le cadre de la « Théorie de la relativité spéciale » qui étend le principe de la relativité de la physique classique à tous les phénomènes naturels. Relativité de l'espace : les lois qui régissent tous les phénomènes physiques sont les mêmes pour deux observateurs animés de mouvements rectilignes l'un par rapport à l'autre et uniformes. Relativité du temps : la lumière se propage dans le vide avec une vitesse constante dans toutes les directions indépendamment des conditions de mouvement de la source et de l'observateur. Il en résulte, entre autres, que tout système a une manière différente de mesurer la durée du temps. Deux observateurs placés en deux systèmes différents obtiennent des coordonnées différentes pour la position dans l'espace et des valeurs différentes pour le calcul d'un événement dans le temps.

Les théories de Planck et d'Einstein connurent le même sort que les théories de Darwin : tirées de leur contexte bien défini de la physique, elles furent simplifiées et généralisées. L'on en arriva bien vite à affirmer l'existence de la quatrième dimension, à soutenir que l'espace et le temps avaient pris des significations nouvelles, que tout est relatif en ce monde, dans la nature comme dans la morale, jusqu'à les entourer de petites histoires spirituelles comme celle du passager du train qui demande au contrôleur quand s'arrête la prochaine station. En menant leurs recherches, ni Planck ni Einstein n'avaient prévu de telles conséquences. Dans un propos tenu, des années plus tard, sur « les significations et les limites des sciences exactes », Planck soulignait la rigueur de l'éthique scientifique qui demande un travail, des corrections, un perfectionnement continuels pour des résultats qui ne s'obtiennent que de temps en temps. Il insiste particulièrement sur le fait que « la succession continuelle d'une vision du monde à une autre ne naît pas de changements d'état d'âme ou de façon superficielle, mais est une nécessité inévitable. Elle devient une amère nécessité chaque fois que la recherche scientifique découvre de nouvelles données sur la Nature qui ne rentrent pas dans les systèmes traditionnels. L'ancienne conception du monde n'est pas simplement mise de côté, considérée comme démodée, mais apparaît comme un détail d'une vision plus vaste, plus étendue et en même temps plus homogène. L'évolution, dans la recherche scientifique n'est donc pas une oscillation arbitraire et irrégulière mais un progrès et un perfectionnement. » (Max Planck, *Discours et Souvenirs.*)

Du côté des lettres, nous nous trouvons devant des tendances analogues à celles des sciences et des pseudo-sciences de l'époque. Aux temps du Naturalisme et du Positivisme, lorsque les sciences exactes jouissaient d'un prestige indiscuté, l'historien des lettres Wilhelm Scherer les dépeignait comme « victorieuses sur le char du triomphe auquel toutes les autres sciences sont enchaînées ». Et Wilhelm Bölsche, qui luttait pour une nouvelle culture moins littéraire au sens traditionnel, écrivait en 1887 son principal ouvrage, *Les Fondements*



Aubrey Beardsley, illustration pour le conte d'Edgar Poe, Double meurtre dans la rue Morgue. *1894-1895*

scientifiques de la poésie. Il y exposait la nécessité d'aligner les méthodes et les idées de la poésie sur celles des sciences naturelles et voyait la création poétique comme « une expérience du sens scientifique de la parole ». Sa conception de la nature était encore celle de la physique classique, « l'image d'une régularité imperturbable de tous les phénomènes cosmiques ». Après Planck et Einstein, il n'est plus possible de penser de même.

A cette désorientation provoquée par leurs théories, correspond chez les poètes du début du siècle une crise profonde du langage qui est en même temps une crise gnostique. Les doutes qui ébranlent la certitude de la connaissance rationnelle du monde s'étendent à la confiance jusqu'alors indiscutée que l'on avait dans la valeur de communication du langage. La crise gagne poètes et philosophes du langage. Gottlob Frege, dans ses réflexions philosophiques, tente d'arriver à une clarté univoque dans l'expression, ce qui l'amène a vouloir remplacer le texte en prose par une « idéographie », un langage formel de la pensée pure imitant le langage arithmétique. La linguistique, la cybernétique et l'informatique reprendront par la suite ces idées.

La critique de Fritz Mauthner est encore plus radicale et conclut franchement à l'impossibilité de communiquer et de connaître les choses par le langage. Celui-ci ne produit que des idées individuelles, il est toujours subjectif et métaphysique, il n'a pas de fonction de communication : « L'humanité, qui dispose du seul langage, vit dans le désir irréalisable de connaître le monde. Les mots d'une langue sont peu adaptés à la communication parce qu'ils sont mémoire et que deux individus n'ont jamais de mémoire commune. Les mots sont peu adaptés à la communication parce qu'ils sont enveloppés, en particulier, de sons et de significations secondaires provenant de leur propre histoire. Les mots, enfin, ne sont pas adaptés à pénétrer l'essence de la réalité parce qu'ils ne sont que les empreintes de la mémoire adaptées aux facultés de nos sens. Et les sens étant faillibles, ils n'en savent pas plus sur la réalité que n'en sait l'araignée sur la maison qui supporte le lierre où elle a tissé sa toile. » (F. Mauthner, *Contribution à une critique du langage.*)

Les poètes désespèrent également de la capacité d'expression d'un langage dont ils ont perdu l'assurance. C'est le cas de Paul Valéry dont l'activité créatrice, après l'époque symboliste à l'ombre de Mallarmé, dans les années 90, devient toujours plus faible pour cesser durant vingt ans, jusqu'à la reprise de *la Jeune Parque*. Les poètes de la monarchie décadente des Habsbourg sont les premiers à ressentir profondément cette insuffisance du langage. Rilke exprime avec émotion la vaine confiance qu'éprouve l'humanité à l'égard de la signification des mots :

Je crains la parole des hommes.
Ils prononcent tout si clairement;
Ceci s'appelle un chien, cela une maison,
Ici est le début et ici est la fin.

Le témoignage le plus lucide de cette crise du langage est la lettre imaginaire écrite en 1902 par Hugo von Hofmannsthal. La date supposée est 1603, l'auteur imaginaire le jeune lord Chandos, écrivain à la réputation naissante et le destinataire son vieil ami Francis Bacon. Lord Chandos parle de sa maladie : « J'ai entièrement perdu la faculté d'écrire et de penser avec cohérence sur quelque sujet que ce soit. » Cependant, il décrit minutieusement les différentes phases de cette perte du monde et du langage en une prose précise et concrète : « Les mots abstraits, dont ma langue doit nécessairement se servir pour exprimer un jugement, se liquéfiaient dans ma bouche comme des champignons pourris. » Plus tard, il ne réussit plus à se mêler à de simples conversations quotidiennes. « Tout se rompait en fragments toujours plus petits et je ne pouvais plus être maître d'un seul terme. Les mots me tournaient autour, se matérialisaient en yeux qui me scrutaient avec attention et forçaient mon regard : comme des maelströms qui tourbillonnent inlassablement et par quoi l'on arrive au vide. » Sa tentative de trouver un nouvel équilibre ayant échoué, le poète est envahi par un sentiment de solitude terrifiée. Seule, par moment, la vue d'un objet ou d'un être humain peut le distraire : « Un arrosoir, une herse abandonnée dans un champ, un chien au soleil, un pauvre cimetière, un infirme, une maison de paysans, toutes ces choses peuvent être le point de départ de la révélation. » Mais l'expérience de la perte du langage n'est pas seulement négative, c'est aussi l'expérience du bonheur. Ce n'est pas seulement un scepticisme à l'égard de toute expérience, c'est plutôt le sentiment de l'insuffisance du langage devenu inuti-

lisable par un usage irréfléchi et un plat rationalisme. Le poète a le pressentiment du dépassement du langage dans les moments d'extase : « Il me semble alors que mon corps est fait d'autant de signes chiffrés qui me donnent l'explication de tout. Ou encore c'est comme si je pouvais entrer dans un nouveau rapport plein de pressentiments avec le monde entier en me mettant à penser avec le cœur. »

Et c'est cela, la langue nouvelle à la recherche de laquelle se lance le poète, une langue qui n'est « ni le latin, ni l'anglais, ni l'italien, ni l'espagnol, mais une langue dans laquelle les objets inanimés me parlent, dans laquelle je devrai me défendre un jour contre un juge inconnu dans le tombeau. »

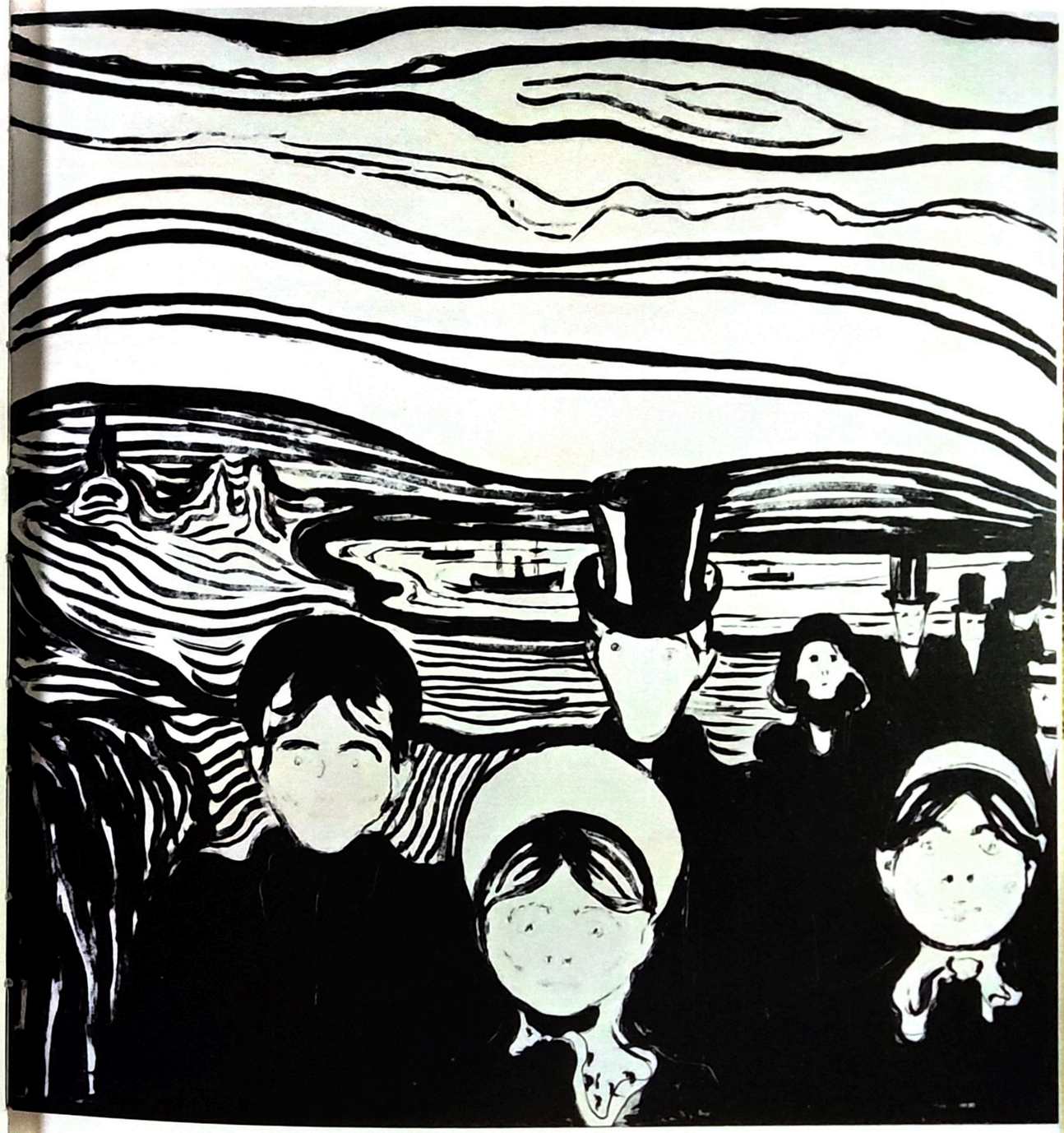
Un nouveau point de départ. Art autonome et esthétisme

Ces expériences qu'Hofmannsthal attribuait à un personnage historique, sont symptomatiques de l'état d'esprit d'un grand nombre de ses contemporains, Kafka, par exemple. Et plus tard, vers les années 30, il revient dans *La Nausée* de Sartre comme un écho de la crise générale du langage et des connaissances, typique du début du siècle. Il me semble assez important de souligner que, dans ce roman également, la seule issue à une situation désespérée soit d'écrire. A la fin de *La Nausée*, Antoine Roquentin entrevoit une lueur d'espérance : « Il faudrait découvrir derrière les mots imprimés, derrière les pages, quelque chose qui n'existe pas, quelque chose d'au-dessus de l'existence. Par exemple, une histoire comme nous ne pouvons en imaginer, une aventure. Elle devrait être belle et résistante comme l'acier et faire en sorte que les gens aient honte de leur propre existence. » Hofmannsthal, lui, qui publie la lettre de lord Chandos dans l'un des quotidiens les plus répandus de l'époque et, par là, justifie auprès de ses lecteurs son silence momentané, s'oriente vers des formes poétiques nouvelles : dans la tragédie, il se réfère aux modèles antiques ; dans d'autres œuvres théâtrales comme *Le Chevalier à la rose*, il utilisera de nouvelles formes d'expression comme la danse, la musique, les images, le geste.

Orientation vers les sciences naturelles, tentative pour adapter les méthodes, expérience de l'inadaptation du langage, faillite de l'essai de comprendre la réalité sous sa forme véritable, doute, réalisme ou résignation sont différents aspects de ce temps. Mais il y a aussi la tentative — qui remonte au siècle précédent — de fonder l'expérience et la connaissance de la réalité sur des bases non scientifiques. En 1883, Wilhelm Scherer publie son *Histoire de la littérature* composée selon les méthodes scientifiques. La même année, et d'esprit voisin, le premier volume de l'*Introduction aux sciences de l'esprit* est publié par Wilhelm Dilthey. Dans l'*Introduction*, Dilthey essaie de donner une définition théorique de la méthode propre aux sciences de l'esprit, tout à fait différente, selon lui, de celle des sciences exactes. Tandis que celles-ci analysent l'objet de leur recherche selon des moyens rationnellement contrôlables, expérience et calcul mathématique, le point de départ des premières est une expérience personnelle de l'analyste. L'objet de son étude, la littérature en particulier, consiste en une connaissance non réductible aux autres hommes. L'expérience et l'intention deviennent des catégories autonomes. L'interprétation devient à son tour une œuvre d'art autonome dont le résultat dépend en premier lieu de la faculté de rapprochement et du talent de l'interprète. Comme condition première se trouve une certaine affinité de nature entre l'auteur et l'interprète, affinité qui peut être accrue et développée par un « vivre en profondeur avec l'auteur » et une « étude continue » : « de là naît le caractère divinatoire de l'interprétation [...] mais [...] dès qu'il s'agit d'un talent rare, il devient nécessaire que des individus, même moins doués, se dédient au travail de l'interprétation, s'y exercent et l'apprennent. Il est nécessaire [...] que l'habileté d'interprètes géniaux soit concrétisée en règles que l'on trouve dans leur méthode, affleurant à la superficie... » Cependant, ni Dilthey ni ses successeurs n'ont réalisé la liste de ces règles ; comment faire, dès lors, pour réduire à des normes fixes cet élément divinatoire ?

La théorie de Dilthey ne constitue pas un système clos et entier, ce qui est également vrai pour la méthode historico-esthétique de Benedetto Croce, dont les écrits forment un *corpus* de dimensions encyclopédiques. Sa première œuvre importante, l'*Esthétique*, publiée en 1902, contient ses thèses fondamentales sur l'autonomie de l'art, sur

Edvard Munch, Angoisse, *lithographie, 1896.*



l'unité de base de tous les arts et l'identité de l'intuition et de l'expression artistique. Le couple intuition-expression, résultat de l'imagination de l'artiste, devient l'objet préféré et le pivot de sa philosophie spirituelle, l'« historicisme absolu ». La critique esthétique de Croce est guidée par une foi illimitée en cette faculté empirique qu'est « le goût », érigé en principe suprême. C'est une critique intuitive qui, à partir d'une culture historique et littéraire universelle, lui épargne en général de prononcer des jugements erronés. Ceux qui nous apparaissent aujourd'hui faux sont le fruit d'une aversion personnelle que Croce nourrit à l'égard des phénomènes qu'il ne sait pas accepter, ceux, en particulier, qui sont propres à son temps : que l'on pense aux jugements négatifs sur le Futurisme, vu comme annonçant le fascisme, sur Pascoli, D'Annunzio, Pirandello, poètes qui, à ses yeux sévères de critique, faisaient de la philosophie. En revanche, d'autres parties de sa critique esthétique ont eu un rôle extrêmement important dans l'histoire de la critique littéraire, comme l'*Essai sur Goethe*, publié pendant la Première Guerre mondiale, ou la réhabilitation de la littérature baroque, dont il posa les bases en 1911.

Force est de constater que la critique esthétique de Croce est avant tout une inexorable œuvre de destruction qui attaque sans relâche les vieilles positions positivistes et la critique littéraire officielle. L'activité du lecteur et du critique est elle-même une activité esthétique qui répète l'intuition-expression de l'artiste. Tout ce qui n'est pas sous la dépendance directe de cet acte esthétique est anéanti, le contenu didactique de la littérature aussi bien que son caractère social, les problèmes de style, de métrique, de rhétorique, le problème des genres littéraires, des termes comme tragique, comique, sublime... Que reste-t-il, en fin de compte ? La distinction entre poésie et non-poésie, c'est-à-dire le jugement esthétique sur l'œuvre d'art, finit par n'être plus qu'un constat de poésie retrouvée dans l'authenticité de l'acte de création.

Sans avoir donné de système de règles à suivre pour l'interprétation, sans avoir fondé de véritable école, l'influence exercée cependant par Croce sur des générations entières de lecteurs italiens et de critiques est énorme, il faut le reconnaître. Philosophe, historien, littérateur, critique d'art, il tient la place que dans d'autres pays occupe toute une génération d'hommes d'études. L'on parlera par la suite d'une « dictature de l'idéalisme ». Avec la réflexion sur l'atmosphère culturelle du passé, advenue après la Seconde Guerre mondiale, l'on tient compte à Croce de son attitude antifasciste, fondée sur des mobiles humains et moraux, mais il faut dire qu'au fond, le fascisme n'était pas contraire à son système philosophique. Son idéalisme philosophique l'avait élevé dans le conformisme et ne contenait rien qui puisse s'opposer au fascisme. Rendons lui cependant cette justice — ce que fait également Gramsci, personnage qui lui est cependant si opposé — qu'en tenant compte de ses possibilités historiques et biographiques, on peut voir en lui l'homme qui a donné à l'Italie l'idéologie la plus valide de l'époque bourgeoise et l'a menée le plus près du monde culturel européen.

L'autonomie de l'art réclamée par Croce, ce détachement par rapport à toutes les autres formes de vie intellectuelle, se rencontre avec l'esthétisme de nombre de poètes de son temps. Cela s'exprime par le culte de la Beauté, le repliement et le refuge dans l'art, le thème de l'art et de l'artiste dans la littérature et la recherche de l'esthétisme dans tous les aspects de la vie, jusque dans la guerre et dans la violence. Pour montrer un cas extrême où peut arriver ce courant d'idées, prenons celui de Gabriele D'Annunzio. Son roman *Le Feu* (1900) se situe au sommet de sa carrière d'esthète, au sens d'une possession suprêmement raffinée des instruments linguistiques et musicaux. Sa conception de l'art et de l'homme sera mise en relief par un passage central du roman, la description d'une crise dans les relations amoureuses des deux protagonistes, le poète et musicien Stelio Effrena et l'actrice Foscarina. Le conflit naît d'une scène de jalousie de Foscarina, mais sa raison profonde gît dans les conceptions totalement différentes de la vie chez les deux héros : « La volonté de l'une disait : "Je t'aime et je te veux entièrement pour moi seule, corps et âme." La volonté de l'autre disait : "Je veux que tu m'aimes et que tu me serves, mais je ne puis renoncer à la vie ni à rien qui excite mon désir". La lutte était inégale et atroce. » L'on devine l'issue du conflit : il finit par la soumission complète de la femme.

La poétique inhumaine du surhomme se manifeste plus clairement encore dans la visite aux fournaises de Murano durant laquelle D'Annunzio

trouve moyen d'exposer ses idées sur les rapports entre l'activité poétique et les relations humaines : « Vertu du feu ! pensait l'animateur, distrait de son inquiétude par la miraculeuse beauté de cet élément qui lui était familier comme un frère... Ah ! Pouvoir donner à la vie des créatures qui m'aiment la forme de perfection à laquelle j'aspire ! Pouvoir fondre dans la ferveur la plus haute toutes leurs faiblesses et en faire une matière obéissante pour y imprimer les commandements de mon héroïque volonté et les images de ma pure poésie ! Pourquoi, pourquoi, mon amie, ne voulez-vous pas être la statue animée de mon esprit, l'œuvre de foi et de douleur par laquelle notre vie pourrait dépasser notre art ? » La femme aimée et tout le reste de l'humanité apparaissent ici comme une matière brute mise à la disposition héroïque de l'artiste pour être modelée. Celui-ci réduit toutes choses à lui-même et à son art et comprend les rapports humains comme des rapports de commandement despotique et de soumission aveugle.

Mais dans cette scène de la fabrique de verre, c'est aussi un autre aspect de sa poétique qui s'exprime. Un verrier de la famille des Seguso — qui se transmet depuis des siècles l'art de souffler le verre — modèle et apporte à Foscarina un gobelet merveilleux. Stelio Effrena poursuit sa réflexion sur le mystère de la création artistique : « Imaginez la somme d'expérience qui a produit cette admirable chose ! disait Stelio plein d'étonnement. Toutes les générations de Seguso, à travers les siècles, ont concouru par le souffle et par le toucher à la naissance de cette œuvre, ce calice, dans l'instant heureux où ce petit verrier inconscient a pu suivre l'impulsion oubliée et la transmettre exactement à la matière. Le feu était égal, la pâte était riche, l'air était tempéré, toutes choses étaient favorables ; le miracle s'est produit. » Tandis que l'artiste surhomme guidé par sa volonté héroïque se sert des autres comme d'une matière ductile soumise à son inspiration, le petit verrier aux épaules courbées de fatigue apparaît comme l'instrument privé de volonté d'une « impulsion oubliée ».

Cette distinction de l'humanité en deux groupes, celui qui « meurt tout en bas » et celui qui « vit là-haut où est la barre », semble avoir une origine naturelle inaltérable. Dans la poésie de Hofmannsthal, cependant, les deux humanités sont liées l'une à l'autre :

Il est vrai que certains doivent mourir tout en bas,
Où se meuvent les pesants avirons du navire,
D'autres habitent là-haut, où est la barre ;
Ils connaissent le vol des oiseaux et le domaine
[des étoiles.

Certains gisent toujours, les membres apesantis,
Aux racines enchevêtrées de la vie ;
Pour d'autres sont préparés les sièges
Où trônent les sibylles, les reines,
Et là, ils siègent comme dans leur demeure,
La tête libre et les mains libres.

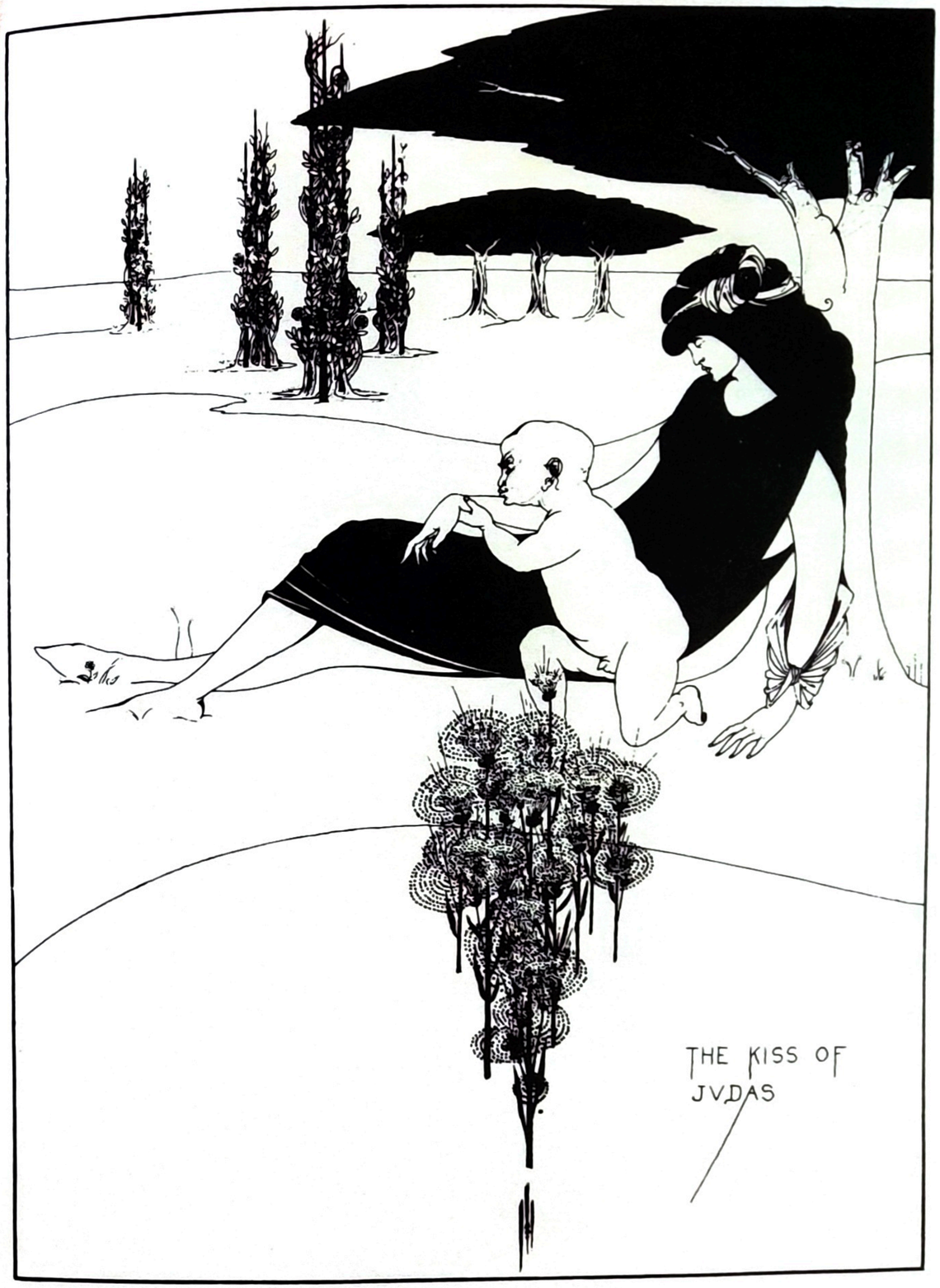
Mais une ombre tombe de ces vies
Sur les autres lointaines ;
Et libres ou pénibles,
Elles sont liées comme à l'air ou à la terre.

Les travaux de peuples oubliés,
Ne peuvent s'éloigner de mes paupières
Ni se tenir loin de mon âme effrayée
La muette chute à l'écart des étoiles lointaines.

Bien des destins s'entrecroisent près du mien,
Par jeu, l'existence m'y mêle,
Et ma part est plus que cette flamme ténue
Ou que l'étroite lyre de la vie.

Chez D'Annunzio, aucun rapport n'existe avec un contexte social ou un public de lecteurs, avec une classe sociale, avec la nation ou avec l'humanité. Les formes corporelles de la réalité lui servent à mettre d'aplomb le monde artificiel qu'il veut bâtir et mettre sous globe. Et lui-même devient un objet d'exposition aux yeux de ses contemporains. Une anecdote rapportée par Marinetti met en lumière cet aspect de la personnalité de D'Annunzio : « Gabriele D'Annunzio, tout vêtu de blanc, bottes, veste, cravate et chapeau, hissé vertigineusement sur un cheval plus blanc que le marbre de Carrare, Gabriele D'Annunzio, élégant et charmant, couleur de neige, tenant étroitement les rênes dans sa main gantée de blanc, s'en allait, dit-on, tous les dimanches écouter l'orchestre municipal sur la place déserte d'une petite bourgade toscane... Et l'on dit aussi que les paysans, à le voir ainsi tout droit dans ses éperons blancs, vain et taciturne, disaient : "Oh ! Regarde ! Le poète qui pose pour sa statue équestre..." » (F.T. Marinetti, *Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste*). L'esthé-

Aubrey Beardsley, Le Baiser de Judas, *dessins pour un conte publié dans* The Pall Mall Magazine, *1893.*



tisme fin de siècle s'est raidi dans une pose décadente et sonne faux.

Le monde de l'art n'a plus rien à voir avec le monde du travail; ce processus d'isolement du reste de la société prend une forme de superbe arrogance (D'Annunzio), de tristesse et de conscience inquiète (dans la poésie de Hofmannsthal) ou débouche sur des tentatives de s'isoler avec un petit nombre de fidèles dans un « paradis artificiel » (comme Stefan George et son groupe). Chez Thomas Mann, par exemple, le monde de l'art devient l'asile, l'ultime refuge de celui qui est déçu, de celui qui ne sait pas surmonter les difficultés de l'existence. Le petit Hanno Buddenbrook trouve dans la musique le moyen d'échapper aux liens de l'existence : les rideaux se fendent, les portes se brisent; les murailles d'épines s'écartent, les murs de flammes s'éteignent. Au moins, dans l'art, l'on peut se libérer pour quelques instants des chaînes de la réalité.

L'état d'esprit de Thomas Mann est cependant contraire à l'esthétisme. Dans *Tristan* (1902), en définissant le caractère du poète Spinell, il écrit que toute l'œuvre de cet écrivain consiste en quelques descriptions d'enivrante et sublime beauté à lire « en un quart d'heure de désœuvrement ». Dans un conte *Du Prophète* (1904), un esthète individualiste qui se prend pour le rédempteur de l'humanité fait figure de fou dangereux. Thomas Mann se préoccupe tout d'abord du problème de l'artiste dans ses rapports avec le monde bourgeois. Le « bourgeois », au sens traditionnel du mot, avait un état d'esprit naturellement positif et des rapports pratiques et actifs dans sa vie avec ses semblables. Le nouveau « bourgeois » est seulement une fonction, il a perdu le fondement positif et nécessaire de ses contacts humains, il est dépersonnalisé. L'artiste cherche à se soustraire à ce processus de dépersonnalisation en se mettant hors de la société. Son problème est qu'il ne réussit pas à se définir de façon positive, à avoir des contacts humains réels ni à s'affirmer par une activité reconnue utile par le reste de l'humanité; à cause de cela, le monde bourgeois conserve pour lui un charme secret. Dans *Tonio Kröger* (1904), roman à éléments autobiographiques, Thomas Mann pousse à l'extrême cette dialectique artiste-bourgeois. Tonio Kröger est un « bourgeois égaré dans l'art, un bohème qui a la nostalgie de la bonne éducation, un artiste à la conscience un peu sale ». Mais avec la conclusion du roman semble s'ouvrir un soupirail par où l'on entrevoit une solution : l'utopie d'un art à fonction sociale formulée par l'artiste russe Lisaweta Iwanowa. Thomas Mann, cependant, est encore loin de partager cette conception.

Des idées nouvelles en psychologie: Bergson, Freud, Proust, Gide, Pirandello

De même, la pensée de Bergson doit être vue comme un idéalisme et une opposition aux conceptions positivistes de Taine, de Renan, de Spencer, au courant matérialiste et mécaniciste de la seconde moitié du XIXe siècle, ou, en termes plus généraux, comme une réaffirmation philosophique des forces psychiques et spirituelles face aux tendances prédominantes de l'époque. Il y a pourtant des enquêtes scientifiques sur les lésions cérébrales à l'origine de ses thèses sur l'existence d'un esprit indépendant de la matière. L'œuvre de Bergson embrasse plusieurs disciplines philosophiques : la théorie de la connaissance dans *L'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), la psychologie dans *Matière et Mémoire* (1896), et la métaphysique dans son œuvre principale, *L'Évolution créatrice* (1907), « épopée de l'élan vital ». Les catégories fondamentales de l'intuition bergsonienne sont empruntées à la philosophie de Schopenhauer. L'intelligence est associée à la forme de perception de l'espace; c'est un instrument de mise en ordre, incapable de reproduire la richesse intérieure et de comprendre la réalité sinon en termes mathématiques, tandis que l'intuition est associée au temps, au vieillissement et au devenir, indivisibles, à la durée pure : l'intuition seule est à la hauteur de la richesse de la vie psychique.

Dans les premières années du siècle, Bergson devient le philosophe à la mode. Le Paris mondain se presse au Collège de France où, tous les vendredis, il donne ses leçons publiques. Sa philosophie se conforme aux tendances de son époque, exprime le sentiment de l'existence propre à sa génération : la vie est un libre engagement vers une fin inconnue, comme le franchissement des limites imposées par la matière, le dépassement du déter-

minisme et la réalisation de toutes les possibilités assoupies. La vie est élan vital, instinct, convoitise, volonté. Les points de contact avec d'autres tendances sont nombreux, philosophiques ou littéraires, de même qu'avec l'influence exercée par Nietzsche, avec les Naturistes, les Futuristes, et tous ceux qui sentent l'ennui des habitudes quotidiennes et souhaitent partir vers des horizons lointains. Il n'est pas facile de distinguer l'influence de Bergson de ce qui « était dans l'air ». Gide écrit dans son journal en 1924 : « Plus tard, on croira découvrir partout son influence sur notre époque, mais il est lui-même une partie de notre temps et suit de façon ininterrompue le mouvement de celui-ci. Ainsi s'explique son importance ».

Le point de départ de la psychologie de Sigmund Freud se trouve dans les sciences naturelles. Le jeune médecin se voua initialement à l'étude de la physiologie et de la neurologie à Vienne, avec Josef Brauer, et à Paris, avec Charcot. Ses maîtres étudiaient l'hystérie en se servant de méthodes hypnotiques. Brauer décrit le cas d'une patiente qui se souvenait sous hypnose de la naissance de son mal durant une période où elle devait soigner son père malade. Charcot examine la névrose d'une jeune fille et affirme l'importance de la sexualité dans ce type de maladie.

Deux points fondamentaux dans les enquêtes de Freud : les soins par la mémoire d'expériences qui ne sont plus présentes à l'esprit et le primat des appétits sexuels sur les autres pulsions instinctives. A la différence de ses maîtres, Freud renonce à l'hypnose, sa méthode sera la libre association d'idées. Le malade dit ce qui lui vient à l'esprit : de la discontinuité du discours, de détails apparemment sans importance, Freud tire les éléments de sa théorie, réductible à deux postulats de base : l'importance primordiale de la sexualité et la réalité de l'inconscient. C'est la réalisation du programme déjà entrevu par Nietzsche dans le *Gai Savoir* : « La psychologie est encore entièrement engagée dans les craintes et les préjugés moraux, elle n'a pas encore osé aller jusqu'au fond des choses. » La psychanalyse freudienne, tout d'abord conçue comme thérapeutique, devint une véritable psychologie dans les dix premières années du XXe siècle et plus tard se transforma en outre en philosophie. En 1900, Freud écrit *L'Interprétation des rêves*, en 1901 *Psychopathologie de la vie quotidienne* et, en 1905, *L'Humour et ses rapports avec l'inconscient*.

Lors d'une conférence tenue en 1914, Freud tente de définir le rôle des découvertes dans l'évolution du mouvement culturel européen. De la fin du Moyen Age à nos jours, l'auto-conscience humaine a été bouleversée par trois découvertes fondamentales : la cosmologie de Copernic qui a placé la Terre hors du centre de l'univers, la doctrine évolutionniste de Darwin qui a enlevé à l'homme sa position privilégiée dans l'ensemble des êtres vivants et enfin la psychologie de Freud qui prouve à l'*Homo sapiens* qu'il est déterminé par les couches inconscientes de son psychisme sur lesquelles il ne peut agir par la raison. Freud n'est pas bien vu de ses contemporains. Le monde des sciences refuse ses théories. En 1910, l'on proclame dans un congrès que l'objet de ses recherches est du ressort de la police et non de la science. Le mécanisme de répression qu'il a décrit dans *L'Interprétation des rêves* entre en action; le diagnostic qui montre la société du temps comme malade et génératrice de maux n'est pas accepté. Cette réaction du patient peut être considérée a posteriori comme une preuve de la justesse des théories de Freud.

En littérature, et par analogie avec les recherches scientifiques sur l'âme humaine, l'on s'intéresse à des secteurs de la psychologie jusqu'alors inexplorés : rêves, angoisses, souvenirs d'enfance oubliés, conflits et maladies psychiques, névroses, phobies, psychoses, tout cela devient argument à œuvres littéraires. Les spécialistes de Proust ont maintes fois attiré l'attention sur le fait que la lecture de Bergson peut servir à expliquer de nombreux aspects d'*A la recherche du temps perdu*, dont le premier volume est imprimé en 1913. L'une des idées fondamentales de Bergson est la durée, le temps intérieurement vécu par contraste avec la succession mesurable des années et des jours. Bergson met sous forme de concept ce que Proust mettra sous forme de roman. Deux formes de la mémoire : la mémoire guidée par la volonté, qui enregistre les événements extérieurs et la mémoire involontaire, le souvenir qui renouvelle l'expérience dans sa fraîcheur et sa vitalité originelles, soustrait à notre volonté, le souvenir qui est emprisonné dans un objet corporel. Sans le contact direct avec l'objet en question, les souvenirs liés au sujet restent pour toujours ensevelis dans l'inconscient.

L'épisode de la madeleine, élément constitutif du roman de Proust, est célèbre : par une froide journée d'hiver, le narrateur retourne à Combray, le pays de son enfance. Sa mère lui offre une tasse de thé et des petits gâteaux, des madeleines. Le miracle a lieu lorsque son palais entre en contact avec le gâteau imbibé de thé : « Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans le notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse; ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle les dépassait infiniment, qu'elle ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle? Que signifiait-elle? Où l'appréhender? Et tout d'un coup, le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'est celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray, quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. » Ainsi, la vie revenue à la mémoire affleure dans le présent et arrête le temps chronologique. Le temps n'a plus une seule dimension, il n'est plus irréversible, c'est une durée réelle, une réalité physique étroitement liée à l'atmosphère, à l'ambiance, aux sentiments, aux sensations. Dans les romans de Proust, il n'y a jamais de date précise mais des saisons de l'âme. Le temps et l'espace sont des façons d'être de la mémoire.

L'art de Proust est une synthèse du roman psychologique français du temps de Mme de Lafayette; il veut représenter la réalité dans sa totalité, la vie intellectuelle et la vie biologique, les sentiments, les instincts, les divers stades de la conscience et le monde sensible dans sa multiplicité. Il y manque cependant un lien avec la réalité sociale, si bien que Proust demeure enfermé dans un esthétisme individualiste. Proust fait naître pour le lecteur un univers vu à travers le prisme de la perception esthétique, sans référence sociale réelle. Monde artificiel, refermé sur lui-même, qui fonctionne dans une indépendance étrange du monde extérieur : un monde sans issue.

De même, le sentiment de la vie qu'expriment les premiers romans de Gide, son « immoralisme », a été rapproché de la philosophie bergsonienne de « l'élan vital ». Mais Gide se considère plutôt comme un successeur de Nietzsche et contribue notablement à la diffusion en France de l'œuvre du philosophe allemand. Tout comme Proust libre de préoccupations matérielles, Gide était dans les conditions idéales pour se livrer au « culte du moi », prêt à accueillir et à mettre en œuvre toutes les idées de son temps. Pour cette raison, peut-être, des jugements hâtifs n'ont pas toujours fait la distinction nécessaire entre ses deux personnalités, biographique et littéraire. C'est dans *Les Nourritures terrestres* (1897) qu'il exprime pour la première fois sa conception de la vie. Dans un langage à l'inspiration lyrique, il décrit la recherche d'une existence « pathétique dans la négation de toute règle et dans l'exaltation des sens ». *Les Nourritures terrestres* est l'expression de la gratitude d'un jeune homme qui, guéri d'une longue maladie, se retrouve changé et devient « celui que tout mon entourage, livres, maîtres, parents et moi-même avions cherché à supprimer. » Il découvre alors les joies des sens : le soleil, la mer, les fleurs, les fruits, le corps... L'« immoralisme » de Gide se manifeste déjà de façon explicite : « aimer, sans se préoccuper si c'est bien ou si c'est mal ».

L'Immoraliste (1902), va encore au-delà. Le thème de l'ouvrage est la libération d'une personnalité jusque-là opprimée et atrophiée. Il narre la vie de Michel, un intellectuel de vingt-cinq ans, étudiant en histoire et en archéologie, qui promet au chevet de son père mourant de faire un mariage de convenances. Durant sa lune de miel, un voyage en Afrique du Nord, il est atteint de tuberculose et se trouve près de mourir. Là aussi, la guérison s'accompagne d'un goût nouveau pour la vie, le sensualité et le corps. Il trouve en lui des capacités jusqu'alors réprimées et arrive à la négation d'une culture livresque poussiéreuse qui était son unique source d'expérience. La transformation subie par Michel arrive lors d'un événement de caractère symbolique, un bain dans un torrent voisin d'Amalfi au mois d'avril : « Dans une anfractuosité des rochers dont je parle, une source claire coulait. Elle retombait ici même en cascade, assez peu abondante, il est vrai, mais elle avait creusé sous la cascade un bassin plus profond où l'eau très pure s'attardait.

Le Norvégien Edvard Munch (1863-1944) est un personnage exemplaire pour la formation, la vie artistique d'un siècle à l'autre et l'influence qu'il exerça sur la peinture du vingtième siècle, en particulier la peinture allemande. Il représente la réalité artisque et culturelle de « l'autre face » de la Belle Époque, la plus éloignée des images stéréotypées que ce terme évoque.
Contemporain et ami d'Ibsen et de Strindberg, initié à l'art dans l'atmosphère du naturalisme scandinave, il étudia à Paris l'impressionnisme et Toulouse-Lautrec, inclinant les méthodes formelles dans une direction symboliste. En Allemagne, où il fut surtout entre 1892 et 1908, il travailla dans l'avant-garde berlinoise et le mouvement sécessionniste. Ses œuvres, « tourmentées et imprégnées du silence de la mort », en firent un pionnier de l'expressionnisme.

Par trois fois j'y étais venu, m'étais penché, m'étais étendu sur la berge, plein de soif et plein de désirs; j'avais contemplé longuement le fond de roc poli où l'on ne découvrait pas une salissure, pas une herbe, où le soleil, en vibrant et en se diaprant, pénétrait. Ce quatrième jour, j'avançai, résolu d'avance, jusqu'à l'eau plus claire que jamais et, sans plus réfléchir, m'y plongeai d'un coup tout entier. Vite transi, je quittai l'eau, m'étendis sur l'herbe au soleil. Là, des menthes croissaient, odorantes. J'en cueillis, j'en froissai les feuilles, j'en frottai tout mon corps humide mais brûlant. Je me regardai longuement, sans plus de honte aucune, avec joie. Je me trouvais, non pas robuste encore, mais pouvant l'être, harmonieux, sensuel, presque beau. » La scène suffit à expliquer ce dont il s'agit : dépasser une morale puritaine qui se manifeste jusque dans des rapports pleins de crainte avec son propre corps, une affirmation de la vie dans sa plénitude sensuelle, un refus de la culture moisie, un non à la décadence, à la maladie et à la fatigue fin-de-siècle : son propre corps comme but à réaliser.

De même sont décrits dans le roman les dangers et les limites de ce nouveau sens de la vie : occupé à la réalisation de cette nouvelle liberté sans frontières, le héros ne regarde plus personne, et marche, au sens littéral du terme, sur les cadavres. Marceline, sa femme qu'il n'aime pas, est la victime de cette volonté inconditionnelle de vivre et de se réaliser. Plus tard, l'on parlera de la « folie criminelle » de *l'Immoraliste*. Les lecteurs se montreront encore plus scandalisés à la lecture des *Caves du Vatican* (1914), où se trouve décrit et exalté (ainsi l'entendirent les lecteurs de l'époque) « l'acte gratuit », un meurtre sans motif, ultime conséquence de la libération de l'auteur des chaînes de la morale et des conceptions de la vie traditionnelle. Mais là aussi, il serait erroné de donner une interprétation par trop simpliste du contenu littéraire. Il propose une antithèse à un état qu'il faut dépasser, en même temps qu'une conjuration des forces déchaînées par ses idées nouvelles. Plus tard, Gide dira de *l'Immoraliste :* « J'ai écrit ce livre pour le dépasser, j'en ai souffert comme on souffre d'une maladie. »

De façon similaire, *Il fu Mattia Pascal* (1904) de Pirandello, narre la tentative d'un individu pour s'affranchir du poids de l'existence enfermée entre le travail et la famille. Par une série d'heureuses combinaisons, Pirandello rend possible à son héros Mattia Pascal ce qui était possible pour Michel, « l'immoraliste », en vertu de sa sécurité matérielle : une somme d'argent que lui donne son frère lui permet de faire un voyage. A Monte-Carlo, il gagne une fortune au jeu et devient riche. Dans le train, il lit dans un journal que l'on a trouvé dans son pays un noyé que tout le monde croit être Mattia Pascal. Tout semble aller de la meilleure façon du monde pour commencer une nouvelle vie sous le nom d'Adriano Meis, mais c'est l'échec. Le héros que l'on croyait mort revient comme un fantôme dans son pays natal où il finira ses jours en travaillant dans une vieille bibliothèque en ruine.

Le pessimisme de Pirandello — ou son réalisme? — n'admet pas de solution positive, de *happy-end*. Malgré les révolutions subies par notre vision du monde de Copernic à nos jours, la nature humaine n'est pas, selon lui, substantiellement changée, l'humanité n'a pas fait de véritable pas en avant : « Encore aujourd'hui, nous croyons que la lune n'est pas dans le ciel pour autre chose que pour donner de la lumière la nuit comme le soleil le jour, et les étoiles pour offrir un magnifique spectacle. Bien sûr. Et nous oublions souvent et volontiers que nous sommes des atomes infinitésimaux pour nous respecter et nous admirer à loisir et nous sommes capables de nous entr'égorger pour un petit bout de terre ou de souffrir pour des choses qui devraient nous apparaître comme d'incroyables misères si nous étions véritablement pénétrés de ce que nous sommes. »

Le monde de Pirandello, malgré tout, est plus riche de réalité, plus concret, donc plus vrai, jusque dans sa façon de remettre à leur place les « idées », et cela toujours en passant, comme si de rien n'était. Il les interprète de façon matérialiste alors que tant de héros de tant de romans de l'époque n'ont rien d'autre dans la tête que « leurs idées ». Un exemple : « J'avais alors ou je croyais avoir (ce qui revient au même) beaucoup de chose dans l'esprit. J'avais aussi de l'argent, ce qui— outre le reste — fournit aussi certaines idées que sans argent l'on n'aurait pas. » Le héros du roman se voit lui-même comme « l'acteur d'une tragédie plus drôle qu'on n'aurait pu l'imaginer ».

L'humour de Pirandello apparaît dans *Il fu Mattia Pascal* sous différents aspects : dans le comique qui naît directement des situations, dans

Edvard Munch, La Ruelle, *gravure sur bois, 1910.*

la perception de leurs aspects contradictoires, mais aussi dans la connaissance des causes profondes de « sentiment du contraire » où l'auteur analyse en profondeur la situation et en montre le revers tragique et négatif. Que de lieux communs sont détruits par cet « humour » impitoyable! Que reste-t-il, par exemple, des images édifiantes de « l'amour fraternel », « l'enfance innocente », etc., après avoir lu la description du moment où Mattia Pascal est devenu père de deux jumelles : « Il me semble les voir encore, là, dans leur berceau, l'une à côté de l'autre. Elles se griffaient l'une l'autre avec leurs petites mains si fragiles et pourtant animées d'un instinct si sauvage qu'il inspirait dégoût et pitié : misérables, misérables, misérables plus que ces deux petits chats que je retrouvais tous les matins dans le piège à rats. De même, elles n'avaient pas la force de vagir plus qu'eux de miauler et pourtant, voilà, elles se griffaient! » On ne peut pas être plus impitoyable dans la description des misères de la condition humaine. Et cela ne nous semble pas une coïncidence si trois auteurs au moins, Bergson, Freud et Pirandello, dans les dix premières années du siècle prennent pour thème l'humour et, à travers lui, rendent clair l'abîme qui sépare la réalité de l'apparence.

Vers un dépassement des valeurs individuelles : théorie et critique des mœurs dans les sciences sociales et la littérature

La Belle Époque est également l'âge d'or de la sociologie. Nombre de classiques de la sociologie moderne ont été écrits dans les premières années du siècle. Parmi les plus importants, prenons trois auteurs : Émile Durkheim, Max Weber et Thorstein Veblen.

La pensée de Durkheim est plus facilement compréhensible comparée à la pensée de Bergson. Tandis que pour Bergson, l'essence fondamentale se trouve dans l'expression spontanée de l'individu, et que l'idéal est la plus grande émancipation possible du « moi profond qui est la liberté »; pour Durkheim, le principe de base est « la conscience collective du groupe auquel on appartient », « la réalisation en nous des caractères essentiels du type collectif ». Bergson lutte pour une morale et une société ouvertes et les interprète en partant du développement créateur. Durkheim insiste sur la nécessité de l'intégration et de la consolidation. Cette position a été comprise de façon politique et l'on a voulu reconnaître dans la sociologie de Durkheim une volonté de contribuer au renforcement de la troisième République en France, comme un développement fait sciemment contre l'exagération des exigences individuelles de critique envers la société, ou encore par crainte de l'anarchie qui peut naître d'un excès des droits individuels. Sous l'influence de la lutte pour le pouvoir dans la politique extérieure, de la question sociale qui éclate à l'intérieur du pays, devaient apparaître peu valides et tout à fait discutables les théories d'une époque qui se confiait à une évolution quasi naturelle de la société.

Le thème fondamental de Durkheim est donc le « fait social », la nature humaine spirituellement et moralement supérieure à laquelle l'individu doit se soumettre. Seule la société porte l'individu à un ordre réel, à la vérité et à la supériorité morale, dans une existence meilleure et plus riche. Durkheim est radicalement manichéen. Dans un essai sur *La Sociologie et sa domination scientifique*, il légitime scientifiquement la sociologie en partant du principe que le fait social est un objet de connaissance clairement défini par rapport au fait individuel qui est indépendant. La sociologie a le devoir d'étudier ses caractéristiques spécifiques. La distinction entre le général et l'individuel est fondée par la nature humaine. L'homme ayant en lui deux natures, sa conscience en tant qu'individu est bien distincte de sa conscience en tant que membre d'une société. Pour le problème de l'éducation, il montre le caractère d'obligation extérieure du fait social. Éduquer signifie enseigner à l'enfant une certaine façon de voir, de sentir, qui ne se développe pas spontanément. De cette façon, l'individu arrive à une intériorisation de ce qu'il apprend, c'est-à-dire qu'il s'identifie avec sa condition sociale; celle-ci arrive à le modeler en agissant de l'intérieur et finit par dominer sa façon de penser. En prenant pour exemple la religion et la morale, il démontre sa thèse du prévaloir du fait social sur le fait individuel. Dans la religion, ce n'est pas Dieu qui se révèle aux hommes; dans la morale, ce n'est pas l'intégrité humaine; dans l'une comme dans l'autre, c'est la

société qui se révèle aux éléments qui la composent. La religion est comme une représentation de la société : c'est-à-dire que la société « a le pouvoir de s'ériger en dieu ou de créer un dieu ». Le point faible de la sociologie de Durkheim apparaît clairement : il ne fournit pas de réponse à qui demande de quelle façon le singulier peut réussir à accepter et à faire les normes sociales, ou à qui demande si toutes les hiérarchies de valeurs sont également valides et jusqu'à quel point le singulier doit s'y soumettre.

Ce qui, pour Durkheim, est « fait social » est pour Max Weber « concept de l'action ». Les concepts collectifs comme état, société, groupe, etc., sont réduits à l'action des individus qui les composent. L'enquête sociologique doit partir des motivations des singuliers. Max Weber veut en terminer avec le « fantasme des normes collectives », d'après lui, « la sociologie, comme d'autres disciplines, ne peut travailler qu'en partant de l'action de l'individu, de quelques-uns ou d'un grand nombre, c'est-à-dire avec une méthode individuelle. » Le but de la recherche sociologique n'est donc pas la reconnaissance de lois générales, mais bien l'enquête sur le caractère particulier de phénomènes historico-culturels déterminés et sur la signification culturelle de certains phénomènes sociaux. L'exemple le plus connu est sa tentative d'expliquer rationnellement le phénomène du capitalisme. Il ne nie pas l'influence des facteurs de nature économico-technique, mais il recherche le point qui puisse faire comprendre le pourquoi de l'affirmation du capitalisme. Il le trouve dans l'éthique protestante, dans la volonté disciplinée de l'homme de se comporter rationnellement comme instrument, tout d'abord au service de Dieu et plus tard aux ordres du pouvoir terrestre. L'importance culturelle de l'économie capitaliste s'explique par la volonté de dominer le monde par la raison. L'éducation de cette volonté doit s'entendre comme le résultat de la religion chrétienne, en particulier l'idéal protestant puritain.

Choisissons, pour donner un exemple de « la sociologie qui comprend » de Max Weber, son analyse de la naissance de l'esprit de subordination prussien luthérien, qui est aussi un modèle pour son enquête sur le capitalisme : « Le phénomène de la division du travail et de la structuration des métiers dans l'État avait déjà été compris par saint Thomas d'Aquin (et par d'autres) comme l'émanation directe de l'ordre cosmique divin. Mais l'insertion de l'homme dans cet ordre cosmique advient *ex causis naturalibus* et est casuel... Pour Luther l'engagement de l'homme dans les classes et dans les métiers, conséquence de l'ordre historique objectif, devient l'émanation directe de la volonté divine et, donc, le raidissement de l'individu dans la position et entre les limites que Dieu lui a assignées est un devoir religieux ». (M. Weber, *Sociologie, analyse des problèmes d'histoire universelle politique*.)

Pour caractériser la littérature américaine née après la guerre civile, l'on dit qu'elle ne se situe pas tant dans le règne du beau et des idées que dans celui de l'observation immédiate des faits réels. L'on peut également affirmer que les œuvres des sociologues et des philosophes américains ne surgissent pas de la reconstruction et de l'interprétation théorique du développement historique mais se réfèrent à la société américaine et sont de caractère « pragmatique ».

Thorstein Veblen (1857-1929), économiste qui se voua à la recherche sociologique, critique avec ironie dans sa première œuvre importante *La Théorie des classes aisées* (1899), l'aristocratie financière américaine de son temps. Le point de départ en est la thèse selon laquelle le comportement humain est conditionné par des dispositions instinctives déterminées non réductibles à d'autres facteurs, parmi lesquelles la plus importante est l'instinct de *work-manship*. Chacun tend à rejoindre quelque chose de concret, d'objectif et possède donc une tendance naturelle au travail productif et une répugnance pour les travaux inutiles. Le conflit entre ces tendances et les activités improductives est le pivot de son état d'homme libre. Est entendu comme activité improductive tout ce qui n'a pas pour but la production des biens de consommation nécessaires. L'existence de parasite des couches élevées apparaît particulièrement réprouvable, parce que ceux-ci non seulement ne prennent aucune part à la production, mais pèsent sur les conditions et le niveau de vie de la population laborieuse par leur consommation et leurs habitudes dispendieuses. Si l'on considère le manque de scrupules, la dureté nécessaire pour devenir riche, l'on arrive à cette constatation que la classe élevée est également répréhensible moralement. L'aristocratie

Aubrey Beardsley, frontispice de A Full and True Account of the Wonderful Mission of Earl Lavander, which lasted one Night and one Day *de John Davidson, 1895.*

de l'argent a la même fonction qu'assumèrent durant les périodes féodales la noblesse et le clergé et représente une hiérarchie des valeurs analogue. Au sommet sont les activités « inutiles » qui revêtent une grande importance et un grand prestige et en bas l'humble activité de production. L'aspiration à la richesse n'est plus en premier lieu proportionnée à la satisfaction des besoins naturels, c'est seulement un désir de se faire valoir, de gagner en prestige, ce qui se manifeste en consommation voyante, en oisiveté tapageuse.

Dans l'engagement critique de Veblen, l'on doit reconnaître son sentiment sincère de la justice sociale et son opposition à cette échelle des valeurs qui met au sommet le travail improductif. Veblen, au fond, dans son effort pour revaloriser l'efficace et l'utile se conforme à la morale commerciale américaine qui confond le temps et l'argent. Le renversement de ces valeurs dans son époque est pour Veblen un obstacle sérieux au progrès de la société. Les institutions et la morale de la société en ne s'adaptant pas au progrès de la technique et du commerce provoquent nécessairement des crises qui ne peuvent être franchies que par des réformes. Veblen adopte une position appelée à faire fortune sous le nom de « technocratie ». Ouvriers, ingénieurs, techniciens, comme représentants de la « raison » doivent se mettre à la tête des institutions. Veblen sera estimé et cité pendant des dizaines d'années par spécialistes et non-spécialistes chaque fois qu'il faudra critiquer le monde américain des affaires.

Le pragmatisme est considéré jusqu'à présent comme la seule tendance philosophique qui soit née et se soit développée en Amérique. Elle se distingue des tendances similaires européennes par sa façon de procéder anti-dogmatique et son côté actif. Le scepticisme envers les théories et les plans systématiques devient objet de réflexion et est élevé au rang de principe fondamental. Les théories abstraites n'ont d'importance que si elles servent à accroître nos connaissances pratiques, les idées et les concepts sont les instruments de la compréhension active de la réalité. Dans le *Pragmatisme* (1906) de William James, n'est vrai que ce qui est utile, ce qui a une valeur précise au comptant; les concepts généraux ne sont que des abréviations symboliques mises à la place de faits concrets composés en réalité de détails psychologiques. Le but de la recherche scientifique est par conséquent de recueillir les faits particuliers et de faire porter sur eux les recherches, non pas d'énoncer des lois de valeur générale qui seraient des vérités indépendantes des faits réels. Par rapport à la vision déterministe du monde au XIXe siècle, William James souligne la composante utilitaire et active de sa doctrine. Le banc d'essai pour nos hypothèses scientifiques (et aussi pour nos convictions morales) doit être leur utilité sociale, morale ou biologique. La philosophie de James débouche sur la conception d'un socialisme fonctionnel, dans la représentation d'une société où les individus arrivent à une coexistence pacifique grâce à une manipulation scientifique : « Le règne de la paix et l'arrivée graduelle d'une sorte d'équilibre socialiste. »

Ainsi la littérature, qu'elle soit européenne ou américaine, à partir des débuts du siècle, contient des éléments de critique et d'analyse de la société, soit sous la forme d'une critique immédiate des données de la vie contemporaine, de ses institutions et de ses valeurs, soit sous la forme indirecte d'une construction utopique d'une nouvelle réalité. Nombreux sont les représentants de ce courant dans la littérature d'expression anglaise. Ceux-ci critiquent le capitalisme dans ses aspects les plus différents.

Joseph Conrad, écrivain d'origine polonaise, critique âprement dans le *Cœur de ténèbres* (1899) la brutalité et la cruauté de l'impérialisme colonial; John Galsworthy, Arnold Bennett et E.M. Forster combattent l'attitude anticulturelle du monde des affaires; d'autres réservent leurs critiques à l'affairisme, aux entreprises malhonnêtes, aux méthodes modernes de publicité commerciale. Bernard Shaw, dans *La profession de Mme Warren* (1902), décrit la prostitution comme symbole de la société capitaliste. Le milliardaire devient un protagoniste fréquent de la littérature populaire et de critique sociale; d'après Oscar Wilde, il est le seul à parvenir à une réalisation complète de soi-même. Pour Joseph Conrad, le milliardaire est le seul véritable anarchiste.

La plupart des écrivains qui s'intéressent aux problèmes sociaux choisissent comme genre littéraire la comédie. Et c'est la forme traditionnelle de la comédie de mœurs qui remporte le principal succès, sur les traces d'Oscar Wilde qui l'a renouvelée et remise en vogue. Le succès du théâtre d'Ibsen et l'intérêt suscité par ses comédies réa-

Edvard Munch, Autoportrait-Danse macabre, *lithographie, 1915.*

listes sont également à l'origine du nouveau théâtre anglais et irlandais. Le genre de la comédie fondée sur un problème social fait son apparition. Il ne s'agit plus seulement de la description minutieuse d'un climat social déterminé comme il était de mode au temps du naturalisme : les thèmes de John Galsworthy, par exemple, sont la justice de classe, l'injustice du système pénal, les préjugés de classe, les conflits de la classe ouvrière; ceux de H.G. Barker la séparation de l'Église et de l'État, l'administration malhonnête, les mésalliances.

Les drames qui ont le mieux survécu à leur temps sont ceux de Bernard Shaw. Ils ne critiquent pas particulièrement les aspects et les côtés négatifs de la société, mais mettent au centre de l'intérêt des idéaux et des idéologies de base sur un ton sceptique et mordant. Ils sont moins liés à leur époque, parce qu'ils traitent des problèmes de fond sans se référer à une forme spécifique de société dans l'un de ses moments historiques. Bien qu'il s'en tienne aux formes traditionnelles, Shaw introduit les problèmes sociaux dans des drames à fond historique ou à argument moderne.

La comédie *Candida* (1900), par exemple, est fondée à première vue sur la banale intrigue habituelle du ménage à trois. Les protagonistes en sont le pasteur protestant Morell, socialiste chrétien, qui lutte pour des réformes qu'il croit nécessaires ; sa femme Candida, plus jeune que lui et qui, à ses côtés, le libère des préoccupations de la vie quotidienne ; le jeune poète Marchbanks, qui doit encore mûrir. Morell au premier acte, exalte dans un discours plein de pathos son heureuse vie conjugale; le jeune poète proteste et décrit le mariage du point de vue de la femme qui supporte patiemment depuis des années l'appétit inefficace de réformes et la vaine rhétorique du mari. A ces mots, le pasteur entre en rage et en arrive aux voies de fait. Il s'élance sur le jeune homme et ne retrouve son calme qu'aux cris de celui-ci. Marchbanks, échappé à la colère de Morell, le traite de canaille. Ainsi débute un conflit ouvert d'idées qui est également le conflit de deux modes d'expression : le langage biblique du pasteur et celui idéaliste et métaphorique du poète. C'est alors à Candida de se décider pour l'un des deux et Shaw la laisse justifier raisonnablement son choix. Elle choisit le plus faible qui n'est pas comme on pourrait s'y attendre le poète, lequel en appelle au sentiment de Candida, mais son mari qui continue à parler en phrases pleines de rhétorique de sa force d'âme et de son rôle de protecteur. Mais la plus forte est Candida qui fait en sorte que son mari reconnaisse la réalité de sa vie conjugale, c'est-à-dire qu'il a lui-même besoin d'aide. La décision de Candida aide aussi Marchbanks à accepter la réalité de la vie et à faire un pas en avant dans son évolution. La fin du drame semble conventionnelle ; le mariage n'échoue pas, le couple redevient uni malgré la présence d'un intrus qui l'avait divisé. Mais le spectateur arrive à une autre façon de voir la conséquence de ce conflit et le mérite en revient à la dialectique de Shaw : la liberté personnelle est peut-être préférable à l'union fondée sur l'amour, et le « mensonge de la vie » (Ibsen) est inhérent à toute forme d'idylle bourgeoise.

Gens de Dublin, recueil de brèves nouvelles de James Joyce (1914) présente des personnages pris sur le vif dans le milieu petit-bourgeois de Dublin. Ces personnages ne peuvent se libérer de la réalité désolante de la vie familiale et du travail, ne trouvent pas d'issue aux conventions et à la coercition auxquelles ils sont soumis. Joyce nous montre avec ironie, mais avec sympathie, ces gens dans leur aspiration vers une vie qui vaille la peine d'être vécue, leurs réalisations dans un monde qui les opprime, ce qu'ils expriment, selon le tempérament, sous forme d'agressivité, de résignation, d'apathie, ou de désespoir noyé dans l'alcool. Il varie continuellement son type de prose. Cela va du « discours libre indirect », voisin de la page du dictionnaire, au langage familier et jusqu'au discours philosophique. Dans *Dedalus, portrait de l'artiste en jeune homme* (1914-1915), placé lui aussi dans la ville de Dublin, Joyce décrit l'évolution de Stephen Dedalus, son conflit avec l'ambiance provinciale, sa rébellion contre les conventions religieuses et sociales, le réveil de sa conscience d'artiste et la découverte de la réalité.

Les romans de Jack London sont sans doute parmi les plus répandus. Ils ont encore aujourd'hui des lecteurs dans le monde entier. Le postulat de base de son œuvre est le contraste entre, d'un côté, l'ordre bourgeois et la répression encourue par la personnalité individuelle, de l'autre la sauvage nature de grand Nord américain et des hommes qui ont tourné le dos à la civilisation. Ses héros sont souvent pris parmi des peuples considérés

comme « sauvages », indiens ou indigènes des îles du Pacifique, dont il idéalise les mœurs et le caractère. Ils se distinguent des hommes « civilisés » par le courage, la ténacité déployée dans la lutte pour l'existence et l'intensité des sentiments.

Dans son roman, en partie autobiographique, *Martin Eden* (1909), il décrit les tragiques expériences d'un jeune auteur de talent et de pauvre origine, dans la société qui l'entoure. L'amour pour une jeune fille d'extraction bourgeoise est l'occasion d'agir. Mais Martin Eden reconnaît bientôt que, dans la société bourgeoise qu'il est contraint de fréquenter, se cache derrière la façade la cupidité et la pauvreté d'esprit, que ces gens sont des fats et des philistins. De même, Ruth Morse, la jeune fille qu'il aime, se soumet à la mentalité matérialiste de sa classe au point qu'elle ne croit plus au talent de son ami jusqu'au jour où la société bourgeoise lui offre la reconnaissance officielle adaptée : l'argent. Elle s'éloigne de lui dans une période particulièrement difficile pour le jeune homme, mais est disposée à retourner près de lui plus tard quand Martin Eden sera devenu un écrivain « arrivé ».

Comme Jack London, d'autres écrivains américains prennent pour héros de leurs romans des personnages des couches les plus basses de la société. Il en va ainsi de Théodore Dreiser dans *Sister Carrie*, ou Upton Sinclair dans *La Jungle*, un roman, celui-ci, qui décrit la vie dans un quartier pauvre de Chicago, peuplé d'ouvriers et d'immigrés travaillant dans l'industrie de la viande en boîte. Ces auteurs se distinguent de ceux des romans réalistes du passé surtout en ce qu'ils ne décrivent pas leurs héros avec distance, sans participation, comme un savant décrit les objets de son enquête, mais au contraire, veulent réveiller chez le lecteur l'intérêt et la compréhension pour la vie dans ce milieu moins privilégié. C'est un engagement semblable qui caractérise les romans de Maxime Gorki.

Par rapport aux romanciers russes de la génération précédente, Maxime Gorki est déjà un révolutionnaire par sa vie. Élevé dans des conditions difficiles et malaisées, loin des centres culturels de la nation, il passe d'un métier à un autre. Après des années de vagabondage à travers la Russie et l'Ukraine comme « frère déchaux », il s'est fait une culture d'autodidacte. Ces facteurs se reflètent naturellement dans son œuvre : sa protestation contre la société revit dans ses personnages, vagabonds, tziganes et pèlerins, êtres humains qui ne sont pas enchaînés par les biens matériels ni disposés à se soumettre à la discipline sociale. *Les Bas-Fonds* (1904), est une suite de scènes qui décrivent la vie en commun de misérables sans abri dans un asile de pauvres. Les personnages se regroupent autour de deux figures opposées : Luka, le « consolateur », pense que ces « refus humains » ont besoin de consolations; Satin, le rebelle cynique, dans des monologues ivres remplis de pathétique, apparaît comme la forte personnalité qui n'a pas peur de la réalité.

Le roman *La Mère* (1906), est déjà au service de la lutte du parti ouvrier russe. C'est l'histoire de la mère du révolutionnaire Pavel Vlasov et de son évolution jusqu'à la participation active et consciente à la lutte pour le socialisme. Gorki développe ce thème à des fins délibérément didactiques, reconnaissables jusque dans la structure du roman, dans le regroupement des personnages et dans le style pathétique et expressif. Pour ces défauts « artistes » et son manque de réalisme, *La Mère* a été tout d'abord âprement critiqué par les critiques marxistes orthodoxes comme Plechanov et Lunacarski, mais constatation faite de son importance au point de vue de la propagande parmi les révolutionnaires russes tout d'abord déroutés, il fut déclaré exemplaire et modèle de réalisme socialiste. Son adaptation cinématographique date de 1926 et sa mise en scène au théâtre en 1932 fut faite par Bertolt Brecht.

La révolution russe et la lutte pour une société socialiste sont pour Gorki ce que sont pour les auteurs d'autres pays les idéaux collectifs extra-individuels, nation, patrie, foi religieuse; thèmes qui prennent une forme internationale, mais qui reçoivent une empreinte particulière dans chaque nation.

Prenons pour exemple l'Espagne, où le recours à une telle idée collective — l'idée mythique d'une Espagne au-dessus du temps — est fréquente dans la pensée des écrivains de l'époque, phénomène lié à des événements historiques déterminés. La défaite militaire de 1898, infligée par les États-Unis à l'Espagne, a pour conséquence la perte des dernières colonies qui lui restaient et l'avènement d'une grave crise intellectuelle et spirituelle. La ruine de la patrie est le thème d'une riche « littérature de régénération » et des différents

Aubrey Beardsley, The Black Cape, *illustration pour* Salomé *d'Oscar Wilde, 1894.*

remèdes à y apporter. C'est surtout la génération âgée de vingt à trente-cinq ans qui souffre de la dureté du coup et qui réagit vigoureusement, se regroupant sous le nom de « génération de 98 », pour trouver un remède à la décadence de l'Espagne et contribuer à sa régénérescence. Le « radicalisme » de cette génération se manifeste spécialement dans son hostilité envers la restauration politique du passé récent et les groupes d'influence qui le soutiennent : catholicisme de droite et positivisme de gauche, parlementarisme inefficace et, en littérature, le naturalisme et l'érudition encyclopédique de personnages du type de Menendez Pelayo. Après une première phase d'hostilité, d'obstructionnisme, on retrouve les « vraies » valeurs de l'âme espagnole qui ont donné à l'Espagne dans le passé sa grandeur et son importance dans le monde.

Dans sa *Vie de Don Quichotte et Sancho* (1905), Unamuno pense qu'il faudrait faire revivre Don Quichotte; un délire, une passion héroïque devrait envahir le pays tout entier, il est l'heure de libérer l'Espagne décadente de la culture académique, des prêtres, des barbiers et des ducs. La tradition authentique du peuple, la justice suprême, la solitude active de l'individu doivent revenir à l'honneur. Également dans son œuvre *Du sentiment tragique de la vie* (1913), Unamuno exalte la folie donquichotesque, la foi par amour de la foi, le cœur opposé à la raison. Malgré l'orientation particulièrement espagnole de son engagement et de celui de ses contemporains, l'on peut reconnaître chez eux des points de contact avec la situation européenne : l'influence inconfortable de Nietzsche est omniprésente et l'on entend aussi un écho du vitalisme bergsonien. La scène littéraire se peuple en Espagne — comme dans d'autres pays — de surhommes chargés d'énergie vitale.

Nous en revenons ainsi au contexte européen : le thème du surhomme (la figure du Führer) apparaît dans toutes les littératures européennes sous les formes les plus variées. Il trouve ses origines dans la théorie de l'évolution de Darwin et emprunte les paroles du *Zarathoustra* de Nietzsche. Là où Nietzsche écrit que le surhomme est à l'homme de nos jours ce que celui-ci est au singe, l'on reconnaît en quel sens l'idée du surhomme dérive de la réflexion évolutionniste.

Parmi les nombreux auteurs de l'époque qui se sont voués à ce thème, choisissons le « roman africain » de Marinetti *Mafarka le futuriste*, publié tout d'abord à Paris, en français, en 1909. Ce roman réunit tous les points faibles et toutes les idées insensées de la culture européenne bourgeoise de l'époque, de D'Annunzio à Zarathoustra, mais anticipe néanmoins, par son aspect utopique en particulier.

Dans le dernier chapitre, Marinetti décrit la création du nouvel être humain Gazurmah, le héros sans sommeil qui s'élève dans les airs comme un avion, qui tue Colubbi, sa « mère », parce qu'elle a observé sa naissance en cachette, Colubbi qui veut être en même temps son amante : « Un grand choc. Miaulement d'ondes lacérées et sanglotantes. Un lourd jet de sang s'abat comme un panache rouge contre la poitrine de Gazurmah qui, d'un grand coup d'aile s'élève jusqu'au ciel... Si rapidement qu'il entendit à peine, loin au-dessous de lui la voix mourante de Colubbi gémissant ainsi : "Tu m'as brisé le cœur sous tes côtes de bronze!... Mais en me tuant, tu as tué la Terre... La Terre!... Sous peu tu entendras son premier frisson d'agonie!" »

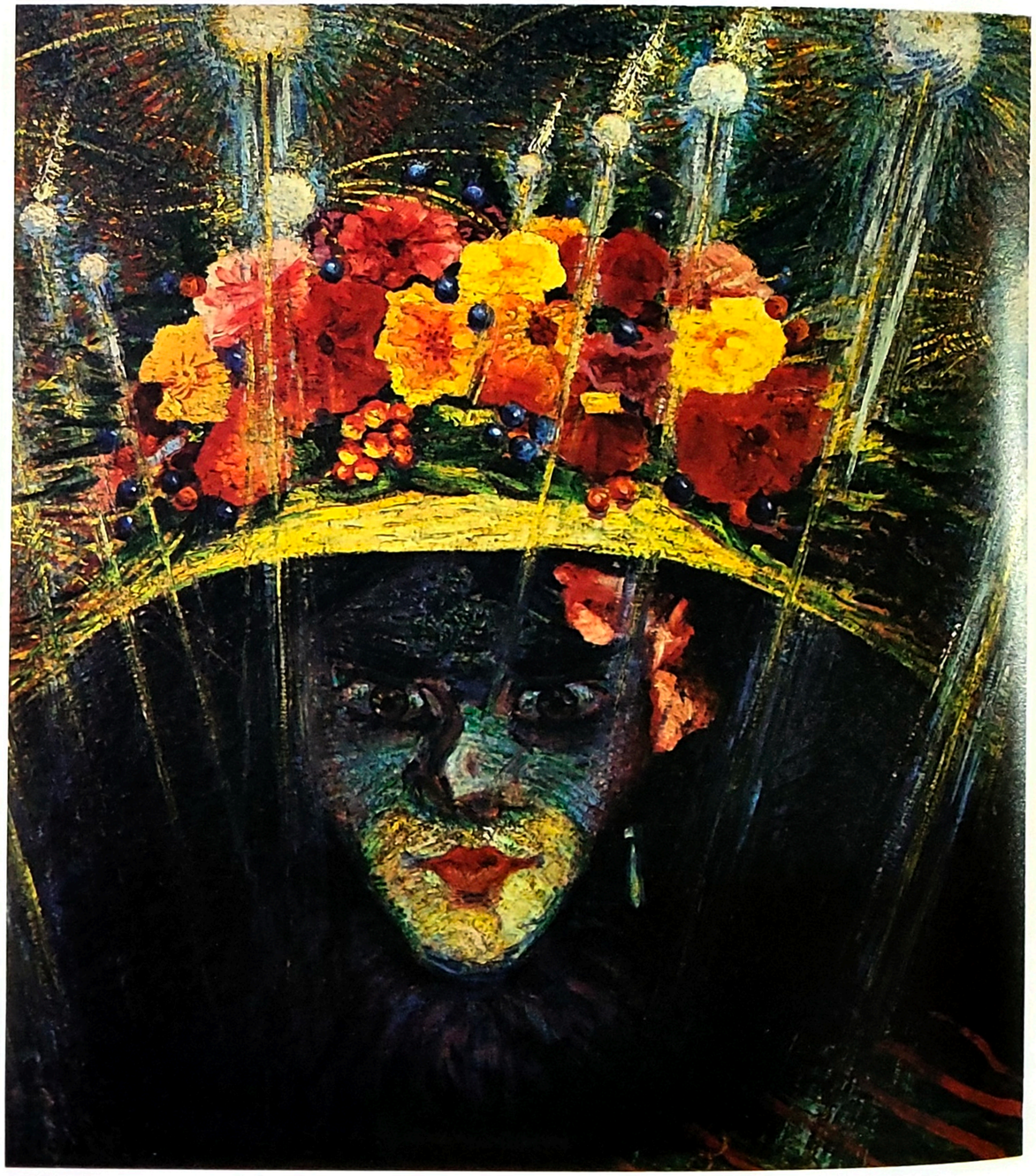
Il n'y a peut-être rien de comparable à cela dans toute la littérature de cette époque où soit si clairement indiquée, sans possibilité d'équivoque, la limite de l'*hybris* déchaînée de l'homme, l'exploitation inconsidérée et avide de la terre et l'absence de respect pour sa nature : actualité de la Belle Époque!

L'avant-garde en chapeau melon

par Eléonora Bairati

Les années qui vont du début du siècle à la Première Guerre mondiale sont fondamentales pour l'histoire de l'art moderne. C'est l'époque où naissent et se développent ces groupes que l'on appela par la suite « avant-garde », terme qui indique un programme de recherche du nouveau, de rupture avec le passé, un propos de contenu et de forme en avance — à l'avant-garde, en somme — sur les goûts courants de l'époque. Par rapport à l'imagerie Belle Époque, c'est un autre monde, antithétique et inquiétant, une civilisation figurative différente, une poursuite incessante et pressante de recherches formelles d'une richesse et d'une fécondité extraordinaires.

Mais les protagonistes de cette période de l'avant-garde appartenaient eux-mêmes à leur époque, faisaient partie de cette société qui accueillait leurs œuvres par le scandale, et les images qui les représentent nous restituent un goût, un mode de vie — parfois d'une provocation voulue — qui nous ramènent par d'autres voies à l'atmosphère de la Belle Époque. Un exemple typique en est la fameuse photo du groupe futuriste italien à Paris, en pardessus, cravate et chapeau melon, vêtements bourgeois pour une attitude anti-bourgeoise.



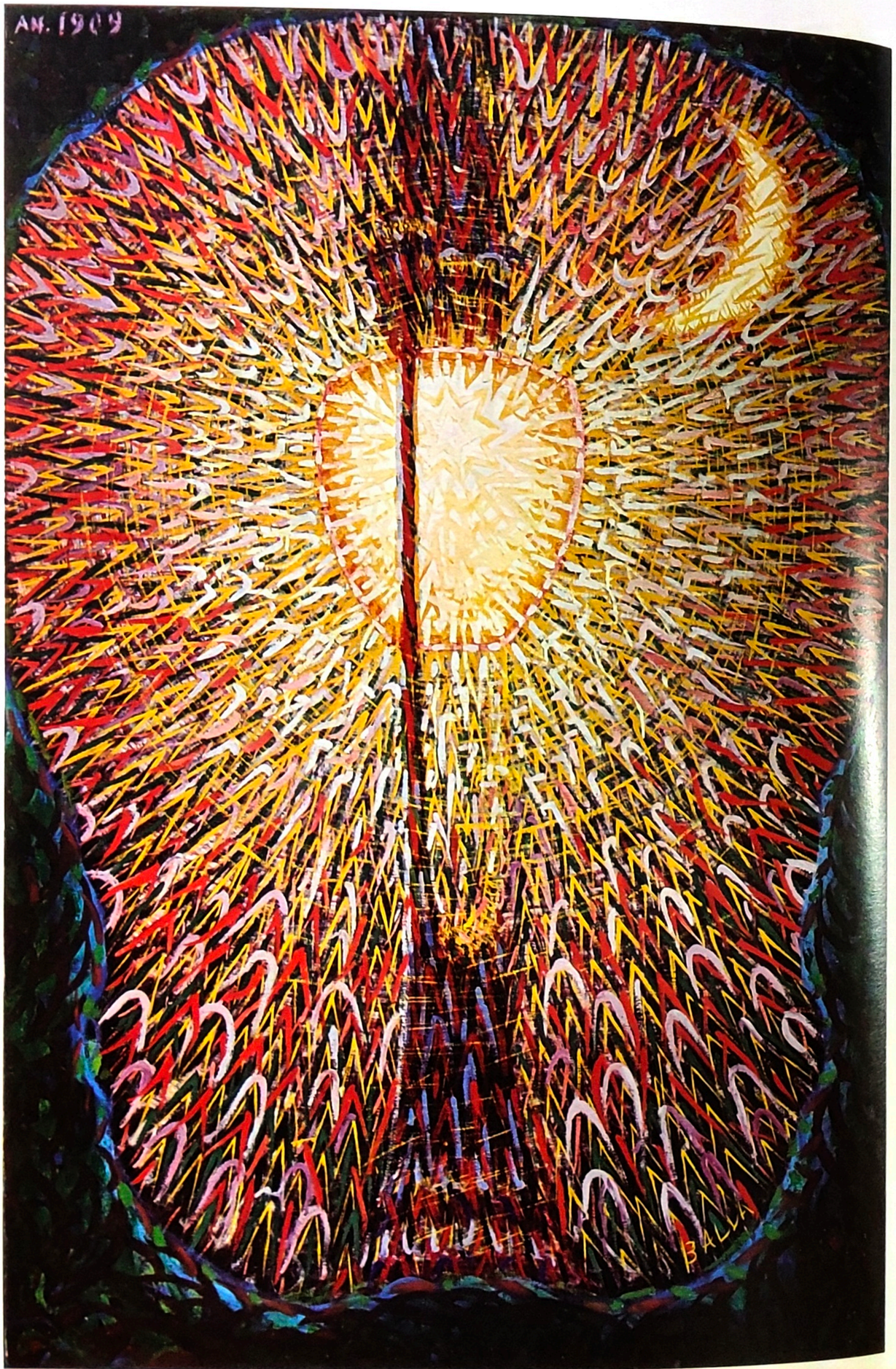
LE DIEU MODERNISME

En affrontant un thème commun — le modernisme — l'avant-garde oppose véritablement image contre image, sa vision agressive, pénétrante, profondément novatrice sur le plan formel, à la vision charmeuse, positive et publicitaire de la Belle Époque.

Deux exemples significatifs de ce programme : d'Umberto Boccioni, d'abord, le futuriste italien qui interpréta avec la plus grande clarté, même théorique, l'ère du progrès en termes d'avant-garde picturale, l'*Idole moderne* (1911, à gauche) — titre significatif. Elle apparaît comme une image typiquement Belle Époque, celle de la femme au grand chapeau orné de fleurs, mais transformée par un chromatisme enflammé en un masque expressionniste violemment illuminé par des rayons de lumière — lampions ou feux de la rampe ? — qui font allusion à cette vie nocturne anormale et inquiétante toujours exaltée chez les Futuristes.

La Ville qui monte (1910, à droite, détail), œuvre complexe préparée par de nombreuses études et précédée d'autres œuvres consacrées à la banlieue de Milan, est la principale réalisation picturale de la volonté exprimée par Boccioni de peindre « le fruit de notre époque industrielle ». Sur un fond de maisons en construction et d'usines aux cheminées fumantes (comme tant d'autres illustrations de l'époque au contenu semblable paraissent naïves et douceâtres !), le nœud frémissant de corps, hommes et chevaux, au premier plan empoigne le spectateur, symbolise le rythme dynamique de la ville moderne, le tourbillon inextricable du mouvement, des lumières, le fracas de sa croissance impétueuse.

U. Boccioni, *Idole moderne*, 1911 (à gauche) et *La Ville qui monte*, détail, 1910 (à droite, New York coll. The Museum of Modern Art-Simon Guggenheim Fund).

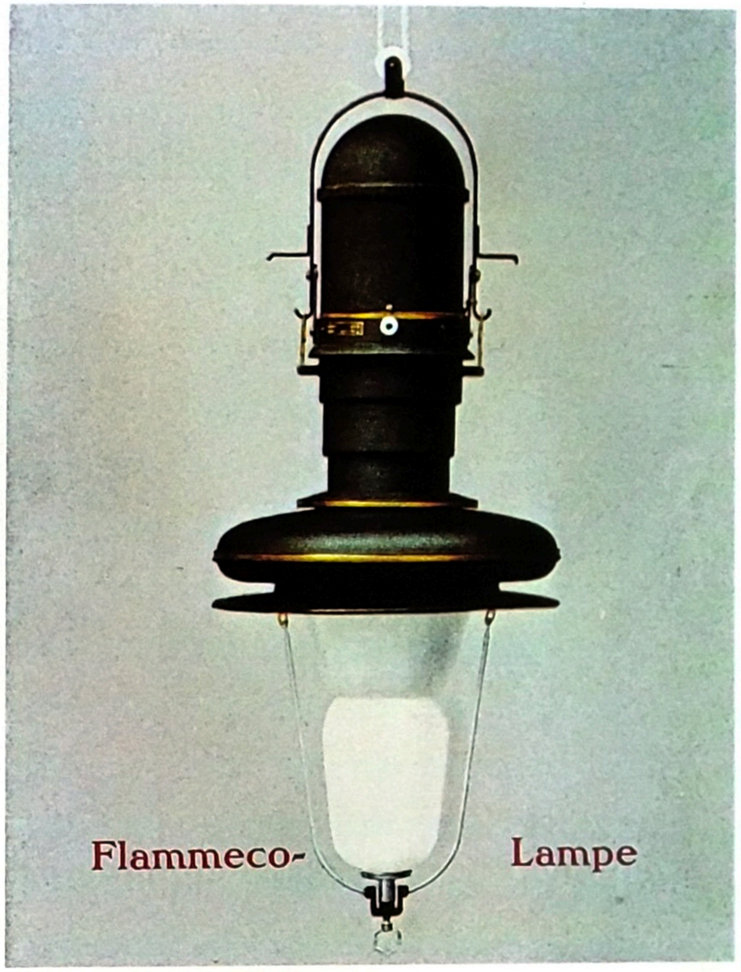


« TUONS LE CLAIR DE LUNE »

En intitulant « *Tuons le clair de lune* » son manifeste de 1909, auquel se relie la *Lampe à arc* (à gauche, peinte par G. Balla dans ces mêmes années, F.T. Marinetti utilisait la mythologie du progrès technique comme une arme anti-romantique et anti-bourgeoise.

Le rapport art-technique-industrie est au contraire résolu au moyen de l'intervention directe dans la production par l'Allemand Peter Behrens et ses œuvres pour l'A.E.G. : modèles de lampe (1911, ci-contre), marque de fabrique (1912, ci-dessous) ou la fabrique de turbines de Berlin (1908-1909, en bas) dans laquelle, toute décoration étant supprimée, la fonction de l'édifice prend une valeur capitale.

A gauche, G. Balla, *Lampe à arc*, circa 1909 (Museum of Modern Art — Hillmann Periodical Fund). A droite, modèle de lampe ; au centre, marque de fabrique, œuvres de P. Behrens pour l'A.E.G., 1911 et 1912. En bas, la fabrique de turbines de Berlin, P. Behrens, 1908-1909.



© 1977 by Bild Kunst, Francfort

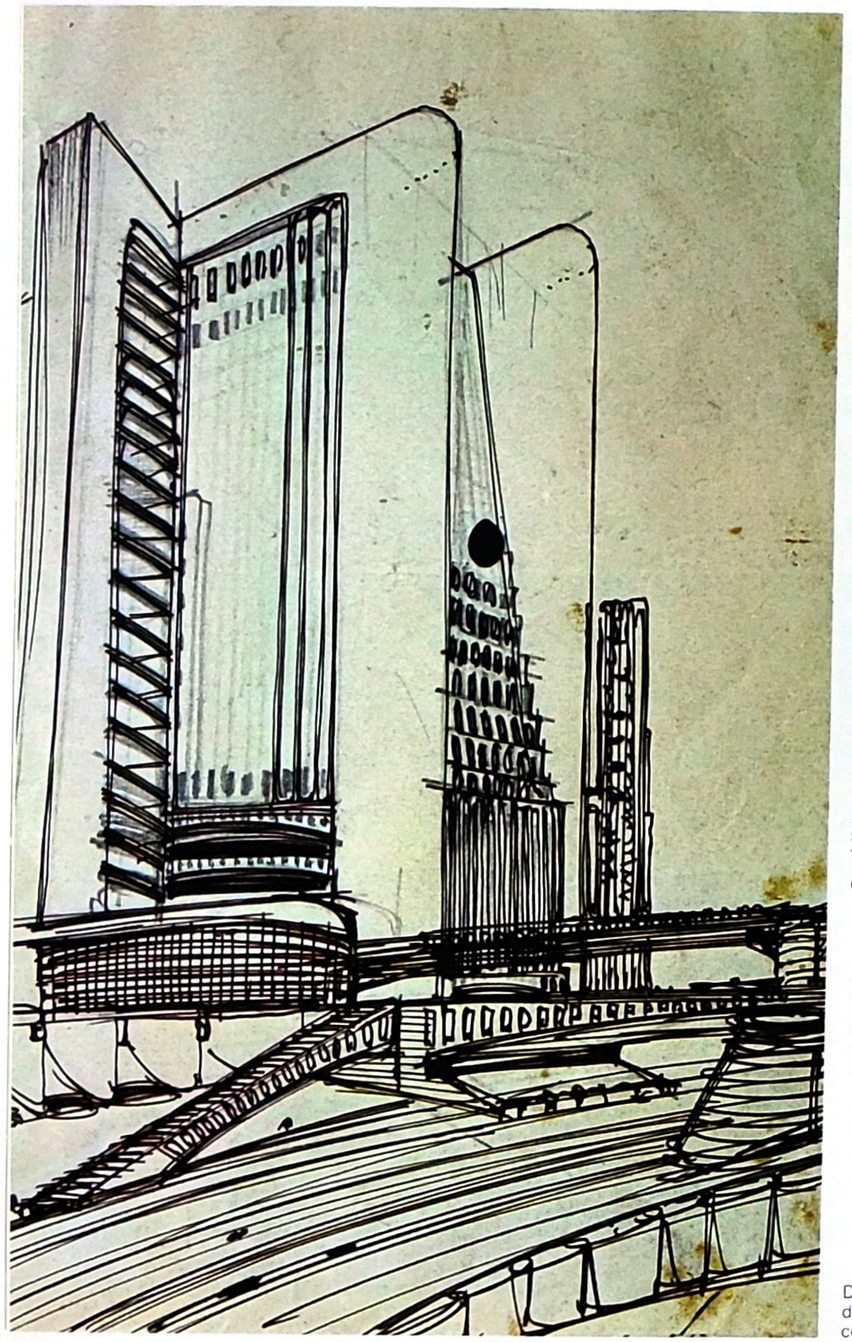
© 1977 by Bild Kunst, Francfort

LA CITÉ FUTURE : DE L'UTOPIE A LA RÉALITÉ

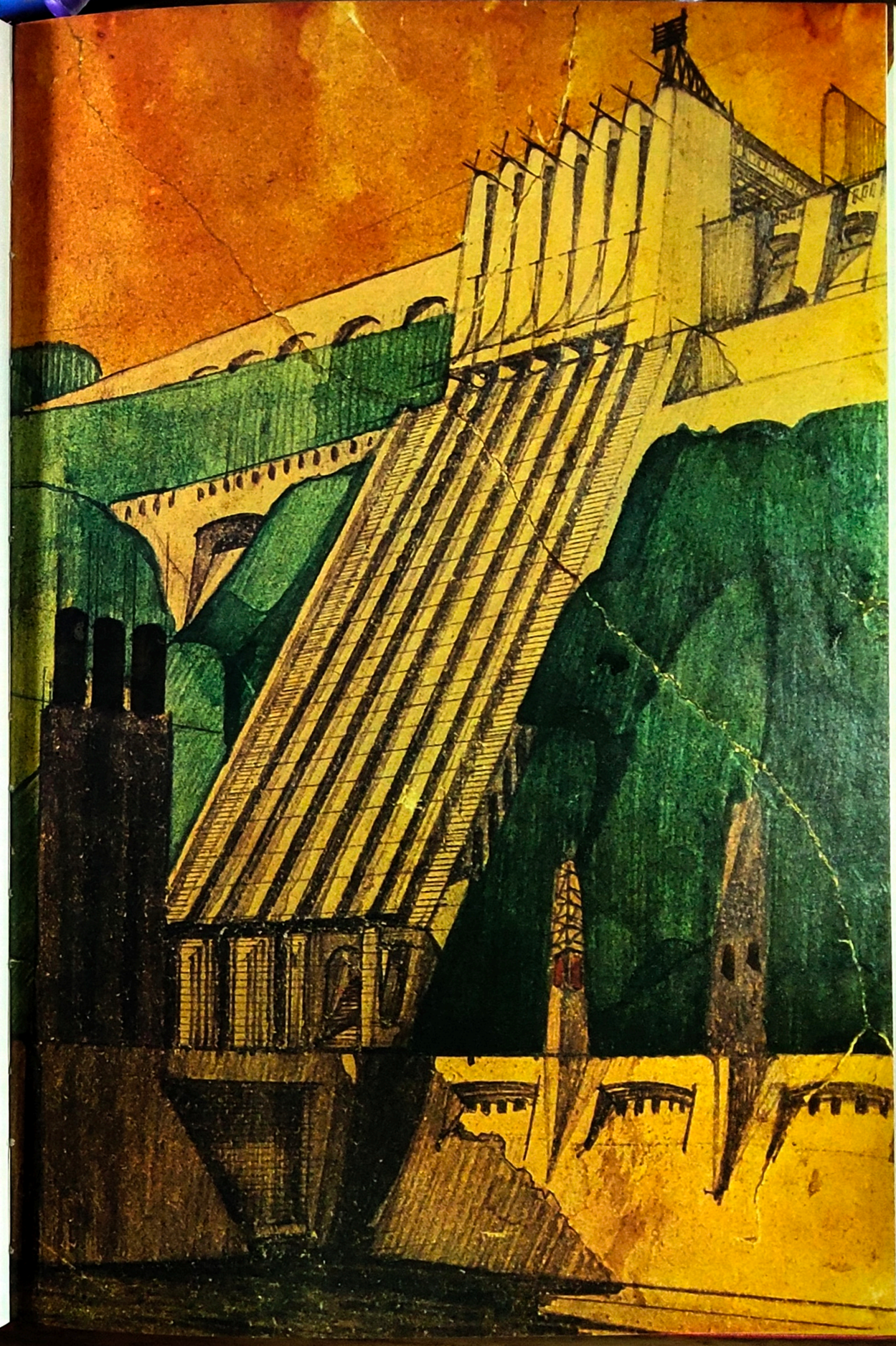
L'exaltation symbolique de la cité industrielle, actualisée par Boccioni avec *La Ville qui monte*, était l'hommage d'un peintre à un thème que d'autres membres de l'avant-garde affrontèrent sur le plan technique des projets.

Reniant et repoussant le maquillage décoratif et l'aménagement urbain métamorphique et coloré de la ville Belle Époque, les architectes d'avant-garde en exaltèrent et mirent au premier plan les valeurs mécaniques et fonctionnelles de grande « machine » dynamique. « Nous devons inventer et recomposer la cité future comme un immense chantier tumultueux, mobile, agile, dynamique dans toutes ses parties et la maison future comme une immense « machine ». Ainsi s'exprimait dans son *Manifeste de l'architecture futuriste* (1914) Antonio Sant'Elia, génial précurseur mort tout jeune à la guerre sans avoir pu réaliser aucun de ses fantastiques projets. Dans ses esquisses et ses visions de la « cité nouvelle » (il ne reste de Sant'Elia aucun projet technique), les communications sont prises comme élément fondamental de la ville. De grands édifices verticaux à degrés, dépouillés de toute ornementation, sont reliés horizontalement par des voies et des passages à plusieurs niveaux, par des passerelles et des tapis roulants, et parcourus verticalement par des ascenseurs dans des cages de verre (à gauche).

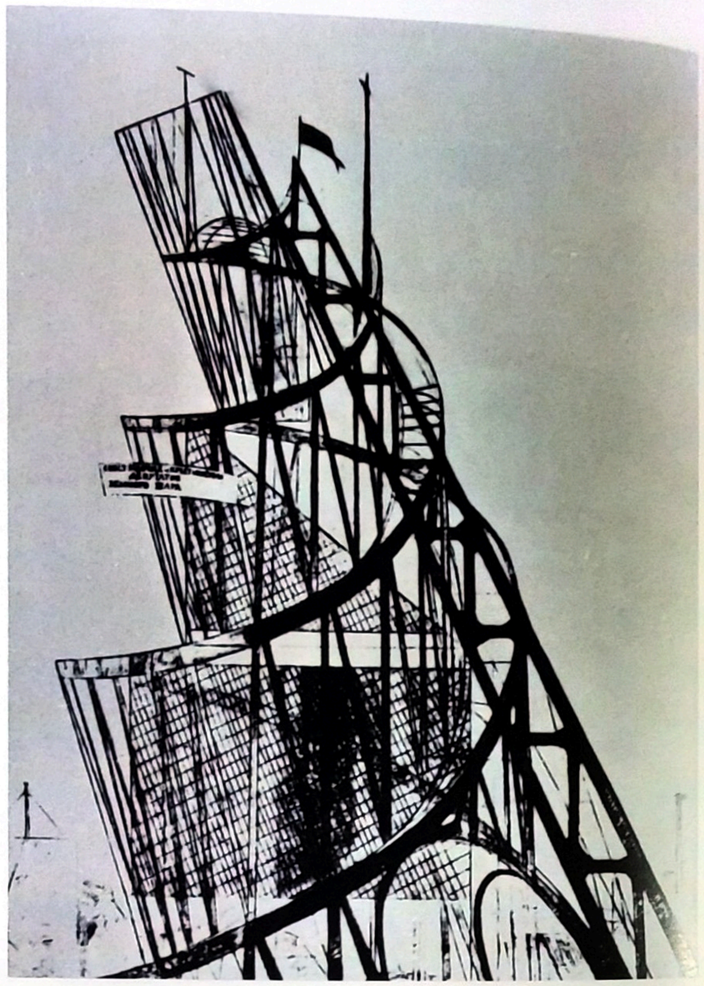
Le cœur et le moteur de cette ville sont les centrales électriques à qui Sant'Elia dédia de nombreuses études (à droite) : certes, l'on peut encore discerner dans ses visions un caractère monumental chargé de valeurs symboliques et expressionnistes — bien différentes du prérationalisme d'un Behrens, naturellement — mais tout accent décoratif en est écarté. La distance qui sépare son œuvre, par exemple, de la centrale de Trezzo par Gaetano Moretti, apparaît bien plus grande qu'on ne le supposerait d'après le petit nombre d'années écoulées en réalité entre les deux.

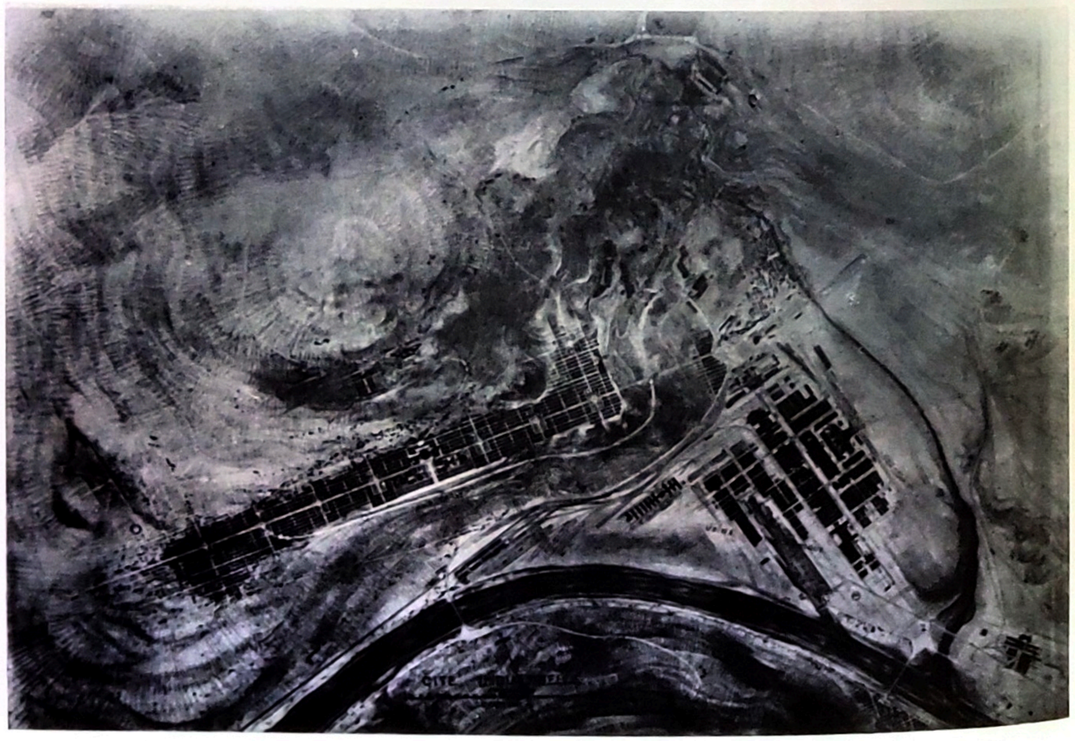


Deux esquisses de A. Sant'Elia, pour des immeubles (à gauche) et une centrale électrique (à droite).



L'œuvre de Sant'Elia n'est pas facile à juger. Utopiste ou précurseur? Naïf élan prophétique ou conscience rationnelle lucide? (L'on n'oublie pas que ce sera le grand Le Corbusier qui reparlera de la maison comme d'une « machine à habiter ».) D'autre part, au fond de toute la recherche de l'avant-garde se trouve un peu d'utopie ; nous la retrouvons dans les projets bien autrement ancrés dans la réalité de l'urbaniste français Tony Garnier. Sa « cité industrielle » (en bas), étudiée entre 1901 et 1904 pour une communauté de 35 000 habitants (avec des possibilités d'agrandissement le long d'axes orthogonaux) n'eut qu'une réalisation partielle et sous une forme bien moins géniale, à Lyon. Cependant, pour la distinction rigoureusement fonctionnelle des différentes parties de la structure urbaine (quartiers résidentiels, édifices et services publics, parcs et jardins, zone industrielle), pour le soin apporté à la typologie des bâtiments, l'usage constant du ciment en formes simples et sévères et l'attention portée à l'étude des communications, elle reste la meilleure et la plus concrète anticipation des futurs plans d'urbanisme rationnel.





ENTRE LE PASSÉ ET LE FUTUR, DEUX TOURS

Dans sa première étude pour *La tour Eiffel* (ci-dessous) en 1909, Robert Delaunay éclaire en deux phrases sa valeur de pont symbolique entre le passé *(« Exposition universelle 1889 — La Tour à l'Univers s'adresse »)* et le présent du nouvel art d'avant-garde *(« Mouvement profondeur — France-Russie »)*.

A dix ans de distance — mais quelles années pour l'Europe! — un artiste russe, Vladimir Tatlin semble recueillir le message de Delaunay en créant avec le modèle du monument à la IIIe Internationale, gigantesque spirale d'acier, synthèse de sculpture et d'architecture, de technique et de symbole, la tour d'une époque nouvelle de l'histoire, commémorant non plus les fastes de la classe bourgeoise, mais le triomphe de la révolution prolétarienne (à gauche).

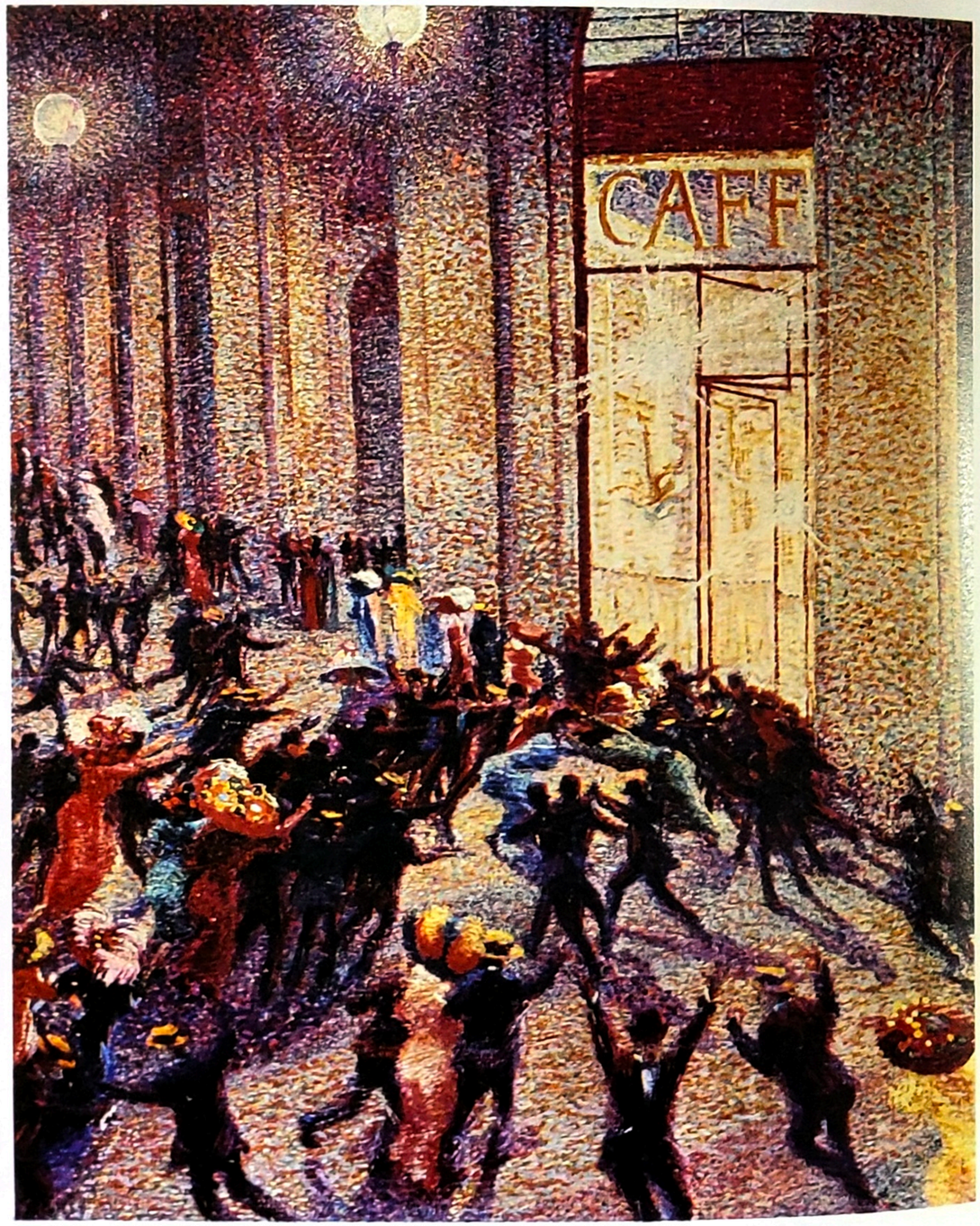
A gauche, en haut, V. Tatlin, modèle du Monument à la IIIe Internationale, en 1919. En bas, T. Garnier, projet de « cité industrielle », 1901-1904. A droite, R. Delaunay, étude pour *La tour Eiffel*, 1909.

© 1977 by A.D.A.G.P., Paris

« LES FORCES DE LA RUE »

Pour l'avant-garde aussi, donc, et ce tant pour les peintres que pour les architectes et les urbanistes, la ville est un thème central, traité sous ses aspects les plus tumultueux et les plus futuristes. La rue n'est plus le lieu d'élection des rites mondains, de l'étalage d'élégances de la bourgeoisie mais le lieu de perpétuels contrastes, le témoin des rencontres et des violences, traversé de tensions fébriles. Et ce sont ces forces, selon une expression de Boccioni, que les peintres veulent recueillir.

L'interprétation que les futuristes donneront de la « scène urbaine » est révélatrice : ce seront des tableaux comme cette *Rixe dans un passage* (1910, à gauche) de Boccioni (ce n'est pas un hasard s'il s'agit de l'endroit le plus symbolique de Milan, La Galleria Vittorio Emanuele, également prise pour sujet par un autre futuriste milanais, Carlo Carrà, en 1912). D'autres du même auteur, *Rafle* (dont le titre primitif était *Chères putains*) ou *Bagarre*, ou les *Funérailles de l'anarchiste Galli*, de Carrà (1911), mettent au premier plan les exclus de la société bourgeoise, les marginaux de la ville — noctambules, alcooliques, prostituées — et traduisent les thèmes de la rixe et de la violence dans un langage dynamique de couleurs accentuées et dissonantes.



Un compagnon de route partiel des Futuristes, Ardengo Soffici, qui se forma à Paris et adhéra quelque temps au mouvement avant de s'en séparer en 1915, choisit une interprétation différente. Ses *Lignes et volumes d'une rue* (1912, à droite) traduisent la poétique futuriste de la « simultanéité » qui devait rendre le tableau « synthèse de ce dont on se souvient et de ce que l'on voit » (Boccioni). Dans ce cas, par exemple, les lettres représentent la mémoire, la persistance rétinienne des panneaux-réclame, des enseignes, des entrées de métro observées au long de la vie — en tenant compte, aussi, évidemment, des recherches cubistes contemporaines sur la décomposition et l'interpénétration des plans. Ces mêmes années, pendant que Delaunay, cubiste peu orthodoxe et intéressé par le Futurisme, peignait aussi une série de vues de Paris, un autre futuriste parisianisé, Gino Severi, arrivait à des solutions formelles analogues dans des œuvres comme *L'Autobus* ou *Métro Nord-Sud*.

A gauche, U. Boccioni, *Rixe dans un passage*, 1910. A droite, A. Soffici, *Lignes et volumes d'une rue*, 1912.

L'élan vital du Futurisme accueillait, traduits sous des formes agressives et à cette époque, impies, l'optimisme positiviste et la foi en le progrès technique du nouveau siècle. Au Futurisme, donc, s'oppose la vision pessimiste et dramatique des peintres expressionnistes allemands qui, en creusant sous l'image publicitaire de la ville bourgeoise en révèlent crûment la réalité angoissante et aliénante pour l'homme. Places, rues, personnages, sont déformés par une tension formelle brûlante, apparaissent comme des projections jusqu'alors aux limites du cauchemar. Ernst Ludwig Kirchner, fondateur du groupe *Die Brücke*, fut le poète inquisiteur et inquiet d'une cité artificielle, mécanisée, où des figures hallucinées de viveurs et de cocottes agissent comme des machines symboliques ; comme dans ses *Cinq femmes dans la rue* (1913, à gauche).

La rue à la lueur des réverbères, d'Otto Dix, paraît vide, en revanche, comme un endroit hostile et désespéré parcouru par des rayons impitoyables de lumière. En pleine Belle Époque, le « cri » expressionniste semble un avis aussi prophétique qu'inécouté de la fin tragique d'une ère. Nous retrouverons l'atmosphère hallucinée de cette vision urbaine dans nombre de films de l'expressionnisme allemand d'après-guerre, dont le chef-d'œuvre reste *Metropolis* de Fritz Lang en 1926.

A gauche, E.L. Kirchner, *Cinq femmes dans la rue*, 1913 (Museum Ludwig, Cologne). Ci-dessous, O. Dix, *Rue à la lueur des réverbères*, 1913.

VITESSE ET DYNAMISME

« Nous affirmons que la magnificence du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse... Une automobile rugissante qui semble courir sur la mitraille est plus belle que la Victoire de Samothrace. »

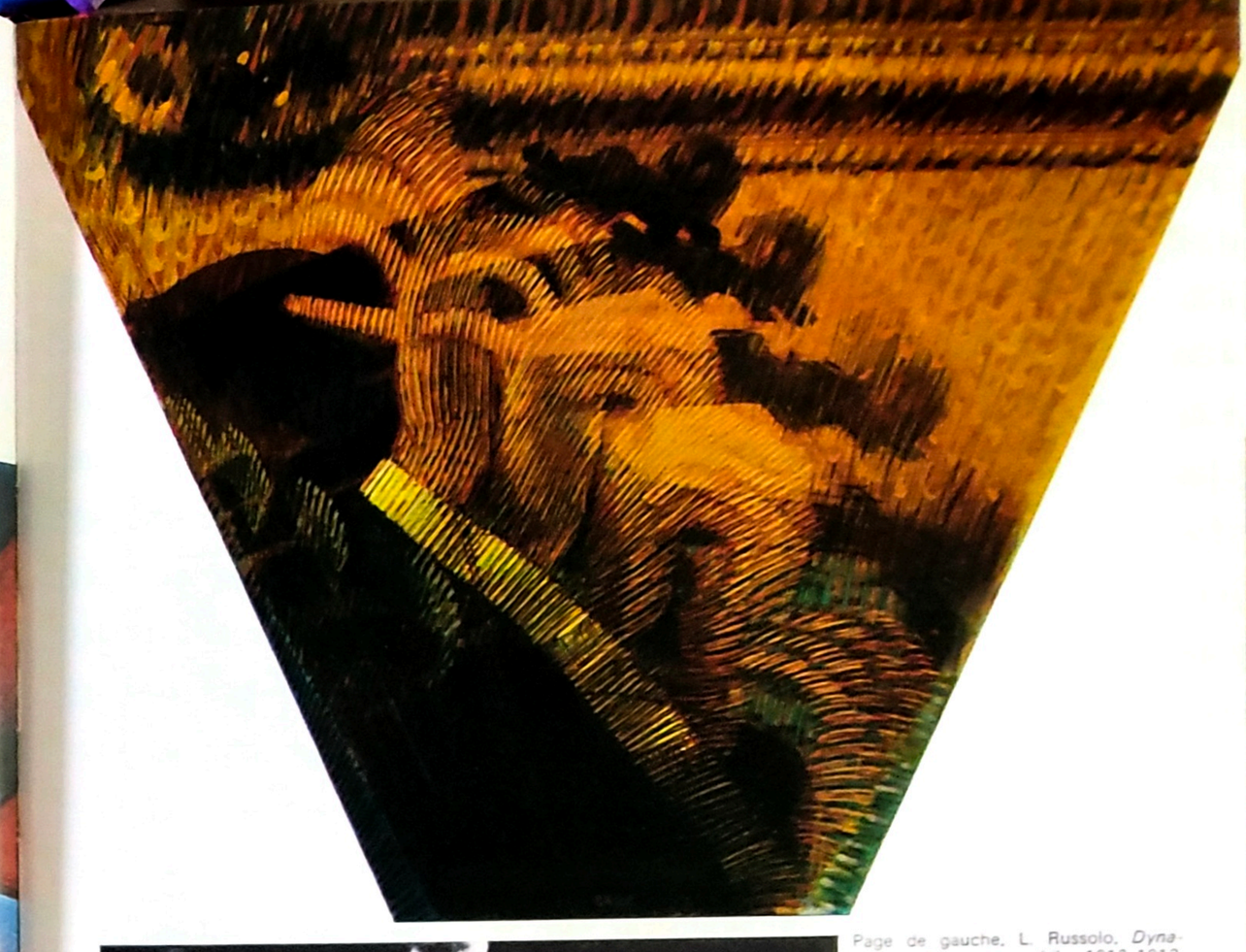
Cette déclaration provocante est tirée du *Manifeste du Futurisme* paru dans *Le Figaro* du 20 février 1909 : le thème de la vitesse et du dynamisme ne pouvait qu'être au centre de la poétique futuriste mais les membres du mouvement l'affrontèrent sous des angles différents.

L'interprétation du dynamisme de Boccioni est rejoint par un représentant mineur du mouvement, Luigi Russolo, dans ce *Dynamisme d'une automobile* (à gauche, 1912-1913).

Le groupe futuriste romain, en revanche, menait une recherche différente. A la synthèse plastique de Boccioni, il opposait la décomposition analytique du mouvement, la séquence répétitive des gestes qui le composent. Cette tendance est étroitement liée, d'ailleurs, à certaines expériences du domaine de la photographie, de la chronophotographie (photogrammes successifs), et du cinéma.

Le rapport est évident entre *Les Mains du violoniste* (1912, en haut à droite), toile de Giacomo Balla, qui se voua avec un intérêt particulier vers 1911-1912, à ces analyses de mouvement, et l'étude de photodynamique *Le Violoncelliste* (à droite en bas), tirée du volume *Photodynamisme* (1911) d'Anton Giulio Bragaglia, pionnier des recherches expérimentales sur la photo et le théâtre. Ce dernier fit avec la direction du film *Perfido Incanto* (1916), la première intervention de l'avant-garde dans l'histoire du cinéma.

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris



Page de gauche, L. Russolo, *Dynamisme d'une automobile*, 1912-1913. Ci-dessus, G. Balla, *Les Mains du violoniste*, 1911-1912. Ci-contre, photographie par A.G. Bragaglia, *Le Violoncelliste*, dans *Photodynamisme*, 1911.

© 1977 by A.D.A.G.P., Paris

La recherche du dynamisme plastique de Boccioni atteignit son sommet avec le bronze *Formes uniques de la continuité dans l'espace* (1913, ci-dessous) dont émane une vitalité prodigieuse. Dans cette exaltation moderne de l'académie humaine semblent même se résumer les souvenirs classiques du gigantisme michelangelesque revu par Rodin. Mais un rapport, d'ailleurs réciproque, n'est cependant pas exclu avec les recherches contemporaines de Marcel Duchamp comme ce *Nu descendant un escalier* (1912, à gauche). L'artiste français reprend clairement, en fait, le thème futuriste de la décomposition du mouvement en instants successifs — moins analytiquement que chez Balla — mais oppose au vitalisme de Boccioni une ironie subtile dans la reproduction d'un sujet académique par excellence et comme tel détesté par les Futuristes, le nu.

A gauche, M. Duchamp, *Nu descendant un escalier*, 1912. A droite, bronze de U. Boccioni, *Formes uniques de la continuité dans l'espace*, 1913

C'est encore le groupe futuriste romain, spécialement avec l'œuvre de Fortunato Depero, qui accentuera l'aspect mécanique de l'étude du mouvement, l'élargissant à la création de marionnettes et de mises en scène mécaniques. Cette interprétation mécaniciste sera accueillie et développée par diverses expériences européennes qui voyaient en elle une sorte de soudure entre le dynamisme futuriste et la décomposition cubiste.

Et c'est en fait « cubo-futurisme » que s'appela la tendance de l'avant-garde russe dont fit partie Malevitch. Celui-ci, dans des œuvres comme *Le Rémouleur* (1912, à gauche, détail) propose une identification de l'homme avec la machine assez voisine de celle que le cubiste Fernand Léger, fortement attiré par la poétique futuriste, élaborait pendant ce temps. Son « mécanicisme » s'exprime dans des études pour *Contrastes de formes* (1913, à droite en bas) qui jouent sur l'enchâssement de solides géométriques, forme à laquelle sont également réduits de vagues souvenirs de figures humaines.

La transformation du corps humain en marionnette mécanique est interprétée sous des formes plaisantes dans la sculpture *Carrousel Pierrot* (1913, à droite en haut). C'est l'œuvre d'un artiste russe, Alexandre Archipenko, qui travailla à Paris à partir de 1908.

A gauche, K. Malevitch, *Le Rémouleur*, détail, 1912. Ci-dessus, statuette de bois par A. Archipenko, *Carrousel Pierrot*, 1913 (New York, Solomon R. Guggenheim Museum). A droite, F. Léger, *Contrastes de formes*, 1913.

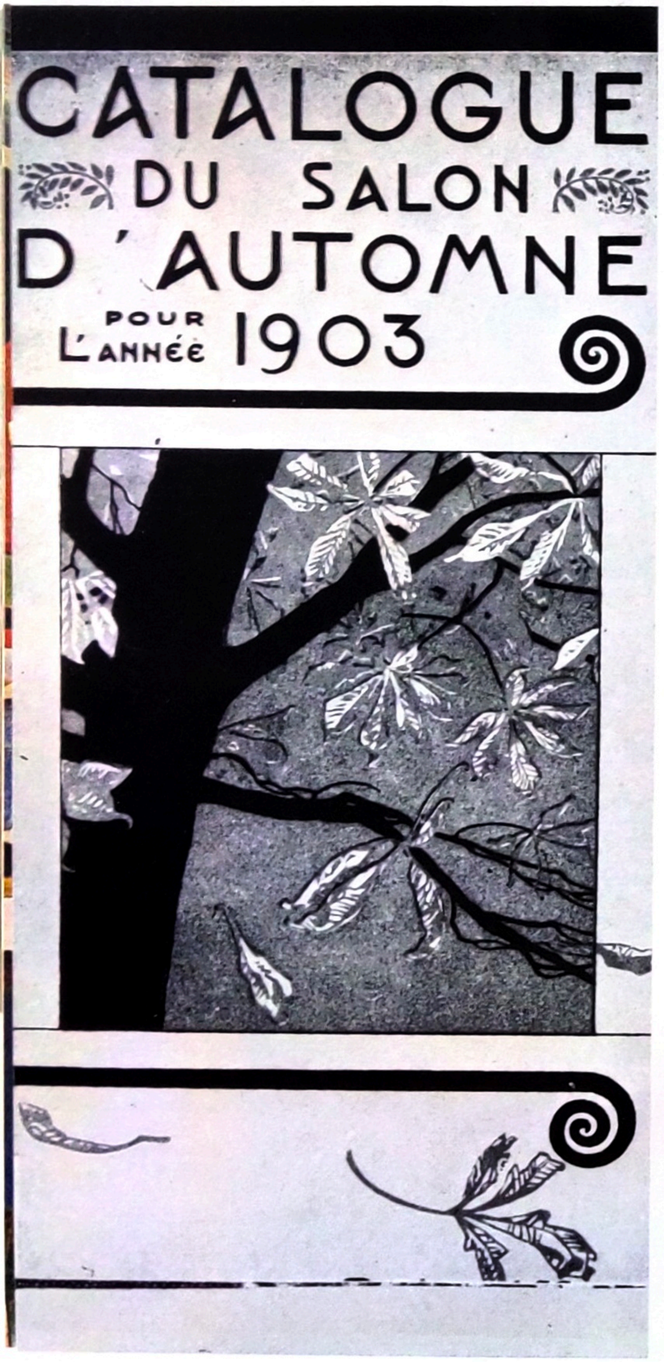
GROUPES, MANIFESTES, EXPOSITIONS : SCANDALES ET POLÉMIQUES

Les manifestations de l'art d'avant-garde furent — par définition, pourrait-on dire — tumultueuses et provocatrices. Elles suscitèrent des polémiques et des scandales à n'en plus finir. Très souvent les artistes eux-mêmes firent leur propre publicité par des déclarations et des programmes. Parfois, au contraire, les critiques ou littérateurs, amis et soutiens des artistes forgèrent les définitions et trouvèrent les titres pour de nouveaux mouvements — c'est le cas du poète Apollinaire que nous voyons sur une photo (en bas à droite), en compagnie de Francis Picabia et Gabrielle Buffet. C'est l'époque des « ismes » qui se succèdent à un rythme rapide : futurisme, expressionnisme, cubisme...

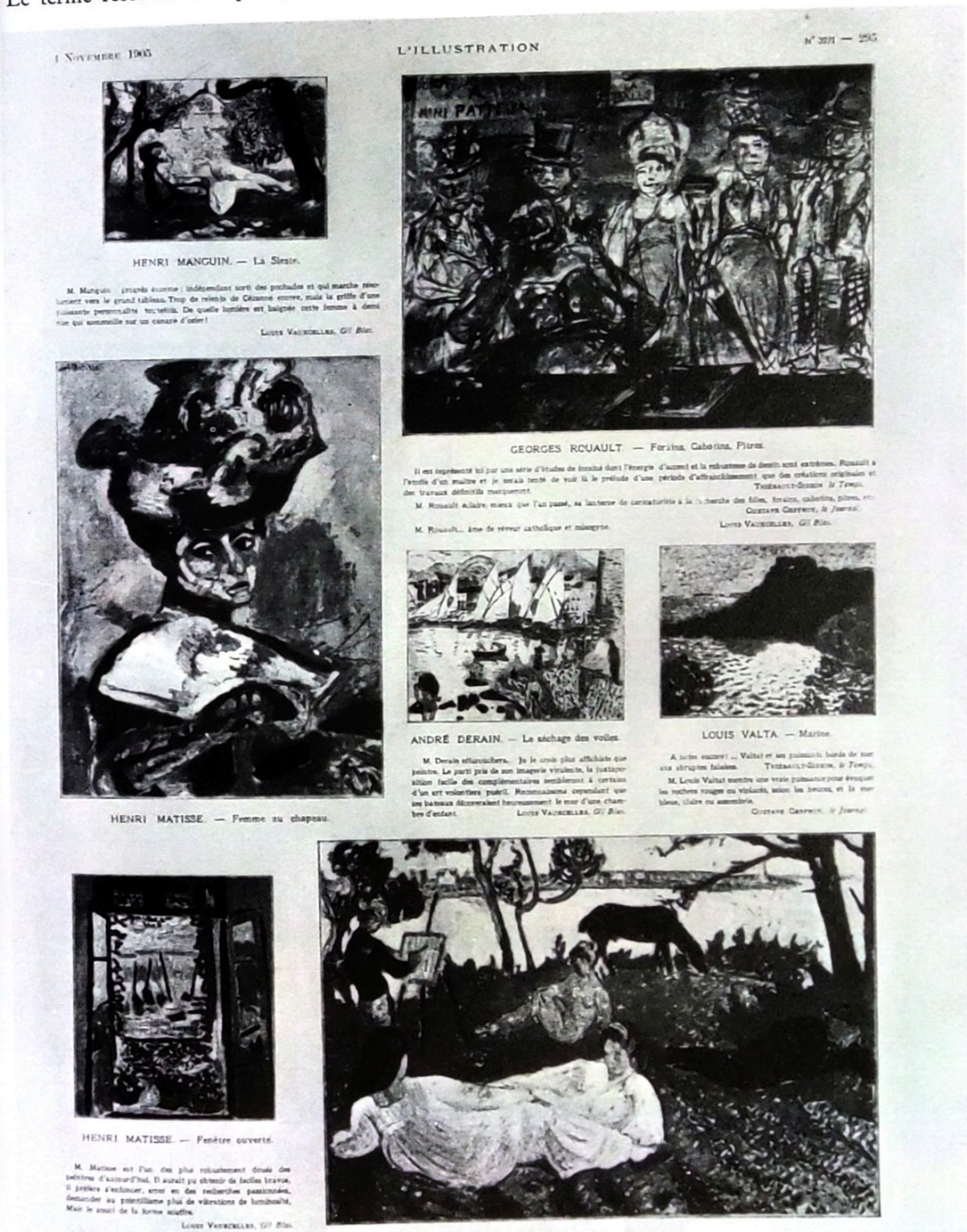
Mais il fallait également que les artistes trouvent de nouvelles filières de diffusion pour leurs recherches, différentes de celles suivies par l'art officiel : se multiplièrent alors les expositions dans les galeries privées ou dans des locaux de fortune (et c'est à travers ces nouvelles structures que se crée ces années-là à Paris, un véritable « marché » de l'art moderne) ainsi que dans les endroits officiels. Parmi ceux-ci, le plus prestigieux était peut-être le Salon d'automne de Paris, fondé en 1903 pour renouveler la traditionnelle exposition du XIXe siècle (à gauche).

C'est seulement au Salon d'automne de 1903, que l'on enregistra à la fois la naissance du terme « Fauve » et l'un des premiers scandales de l'avant-garde parisienne : un critique traditionaliste, Vauxcelles, entrant dans la salle où exposaient Matisse et Derain, aperçut une petite sculpture académique et s'exclama : « Donatello parmi les fauves ! » Le terme resta et fut repris par les membres du groupe comme un drapeau, mais, en réalité, les Fauves furent un groupe sans manifeste ni programme qui trouva sa propre unité — en une période de temps pourtant restreinte — dans l'usage d'un chromatisme accentué et, à l'époque, dissonant. Certains fauves passèrent ensuite au cubisme et, vice-versa, les principaux cubistes traversèrent une période fauve.

A gauche, catalogue du 1er Salon d'automne de Paris, 1903. Au centre, en haut, bois d'André Derain pour *l'Enchanteur pourrissant* d'Apollinaire, 1909. En bas photographie, de gauche à droite F. Picabia, G. Buffet, G. Apollinaire. A droite, des œuvres des Fauves sont reproduites sur une page de *l'Illustration*, 1905.



© 1977 by A.D.A.C.P., Paris



© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

Mais il importe de ne pas toujours se référer aux définitions critiques ou aux déclarations polémiques ; voici deux manifestes non écrits, deux œuvres fameuses exécutées la même année, 1907.

Henri Matisse, chef de file des Fauves mais personnalité toujours extraordinairement indépendante, exprima dans *Luxe* (à gauche) les données les plus authentiques de sa poétique de la ligne fluide, de la couleur vive mais harmonieuse, de l'hédonisme heureux auquel il resta toujours fidèle.

Provocatrices, en revanche, et toutes dissonances : ce sont les célèbres *Demoiselles d'Avignon* (ci-dessous, détail), de Pablo Picasso dont le nom reste indissolublement lié à la création du cubisme ; création que l'on fait remonter, précisément, à ce tableau volontairement sacrilège jusque dans son titre (les Demoiselles étaient les pensionnaires d'une maison close dans la rue d'Avignon à Barcelone) et décomposé en violents plans géométriques.

A gauche, H. Matisse, *Luxe*, 1907. A droite, P. Picasso, *Les Demoiselles d'Avignon*, détail, 1907.

© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

En 1905, l'année même du scandale provoqué par l'exposition des Fauves au Salon parisien, l'union artistique *Die Brücke* naissait à Dresde avec un idéal presque similaire. Ce fut le premier groupe à prendre pour programme et à traduire en faits cet ensemble complexe de données culturelles et de comportement d'existence à qui l'on a donné le nom d'expressionnisme. D'après la déclaration du noyau fondateur, qui comprenait les peintres Kirchner, Heckel, Schmidt-Rottluff, le but de *Die Brücke* était « d'attirer à soi tous les éléments révolutionnaires et en fermentation », et cela, le nom même, *Die Brücke* (le Pont), l'indique. L'art de ce groupe se manifeste clairement comme art-contre, art d'opposition. La charge explosive des fauves s'exprimait en grande partie au pur niveau de la forme liée à la violence des couleurs ; pour les expressionnistes allemands, au contraire, couleur et forme deviennent des intermédiaires pour amener au jour une tendance intérieure profonde, une conception dramatique de la vie qui prend souvent des formes de critique sociale.

Ces postulats étaient également mis en évidence par les peintres du *Brücke* dans le choix des moyens techniques. Ils utiliseront fréquemment la gravure sur bois, technique « pauvre » mais très expressive, typique de la tradition populaire allemande. L'on remarque l'efficacité allant jusqu'à la rudesse du symbole et du programme du groupe, dessinés par Kirchner, dans la simplification de l'image, dans le choix des caractères typographiques et la mise en pages (à gauche).

Die Brücke se scinda en 1913. En 1911, toujours en Allemagne, à Munich, Kandinsky et Franz Marc avaient fondé le groupe du *Blaue Reiter* (le Cavalier bleu) qui, dans le cadre de l'expressionnisme, devait représenter une expérience entièrement différente, pour ne pas dire totalement opposée. Kandinsky, animateur infatigable du groupe, avait déjà à l'époque, franchi la limite du premier tableau abstrait et écrivait son texte le plus fameux, *Du Spirituel dans l'art*. Il cherchait alors à exprimer l'ineffable, les « résonances » profondes de l'âme, répondant à l'unique principe dominant de la « nécessité intérieure », sorte d'expressionnisme lyrique dont s'approchaient également mais avec des résultats différents, Franz Marc et Paul Klee. Ceux-ci se fiaient surtout à l'évocation analogique de la couleur, à sa capacité de susciter, comme il arrive avec la musique, une « résonance intérieure ».

Le *Cavalier*, symbole du groupe que Kandinsky dessina en 1912 pour la couverture de l'almanach que le *Blaue Reiter* publia à l'occasion de sa deuxième exposition, apparaît comme un héros romantique et fabuleux à la recherche de cette forme nouvelle et inconnue de la liberté.

Deux groupes allemands : à gauche, symbole et programme dessinés par E.L. Kirchner pour *Die Brücke*, 1905. A droite, almanach du *Blaue Reiter*, par V. Kandinsky, 1912.

© 1977 by A.D.A.G.P., Paris

Manifestes, déclarations de programme, groupes et associations, expositions : rien de tout cela ne suffisait aux Futuristes. Il est nécessaire de s'emparer non seulement de l'art mais aussi de la vie, le « geste » provocateur est fondamental, l'action exemplaire, ainsi que la rencontre, même physique, avec ses adversaires. Il est nécessaire d'utiliser tous les moyens de diffuser ses propres idées, y compris les tracts, les opuscules et la presse quotidienne. Ce n'est pas par hasard que Marinetti fit paraître le premier *Manifeste futuriste* (1909), dans la principale feuille française, *Le Figaro*. C'est ainsi que naquirent les fameuses « soirées futuristes », véritables manifestations à scandale délibérément provoqué, avec discours, déclamation de textes littéraires, intermèdes musicaux, gifles authentiques — morales mais parfois réelles — au goût du public bien pensant, et qui se terminaient souvent en bruyantes mêlées. Historiquement, elles eurent lieu au Théâtre Costanzi de Rome, mais il y en eut bien d'autres en différentes villes, à Milan, Florence ou Venise. L'esprit de ces soirées est croqué avec une ironie mordante par la plume de Boccioni dans un dessin de 1911 (à gauche) : on y reconnaît sur la scène le même Boccioni, le musicien Balilla Pratella, Marinetti en train de déclamer, Carrà et Russolo à côté de sa machine,

Les futuristes italiens : à gauche, en haut, catalogue de l'exposition de Paris, 1912. Au centre, une « soirée futuriste », dessin de U. Boccioni, 1911. Photographies du groupe prises lors de l'exposition de 1912 (à droite) et au front (à gauche en bas).

« *l'intonnarumori* » — l'embouchegloire.

Rien de tout cela ne se retrouve sur la célèbre photo du groupe des Futuristes (Severini, Boccioni, Marinetti, Carrà, Russolo) à Paris en 1912, l'année de leur exposition à la galerie Bernheim-Jeune. L'allure est officielle sinon académique, les artistes sont en pardessus, gilet, cravate et chapeau melon (à droite). Par un contraste dramatique, nous retrouvons presque les mêmes protagonistes (Marinetti, Boccioni, Sant'Elia, Sironi) en uniforme, sur une photo de guerre prise au front (en bas à gauche).

Tout cela pourrait sembler des manifestations éphémères, surtout pour un mouvement qui produisait plus que tout autre de l'avant-garde des programmes et des textes théoriques ; au contraire, le futurisme eut une force d'expansion notable si l'on pense qu'à partir de 1916, les expériences voisines mais plus âprement iconoclastes du Dada zurichois se référaient à ce mouvement.

Михаилъ Ларіоновъ.

ЛУЧИЗМЪ

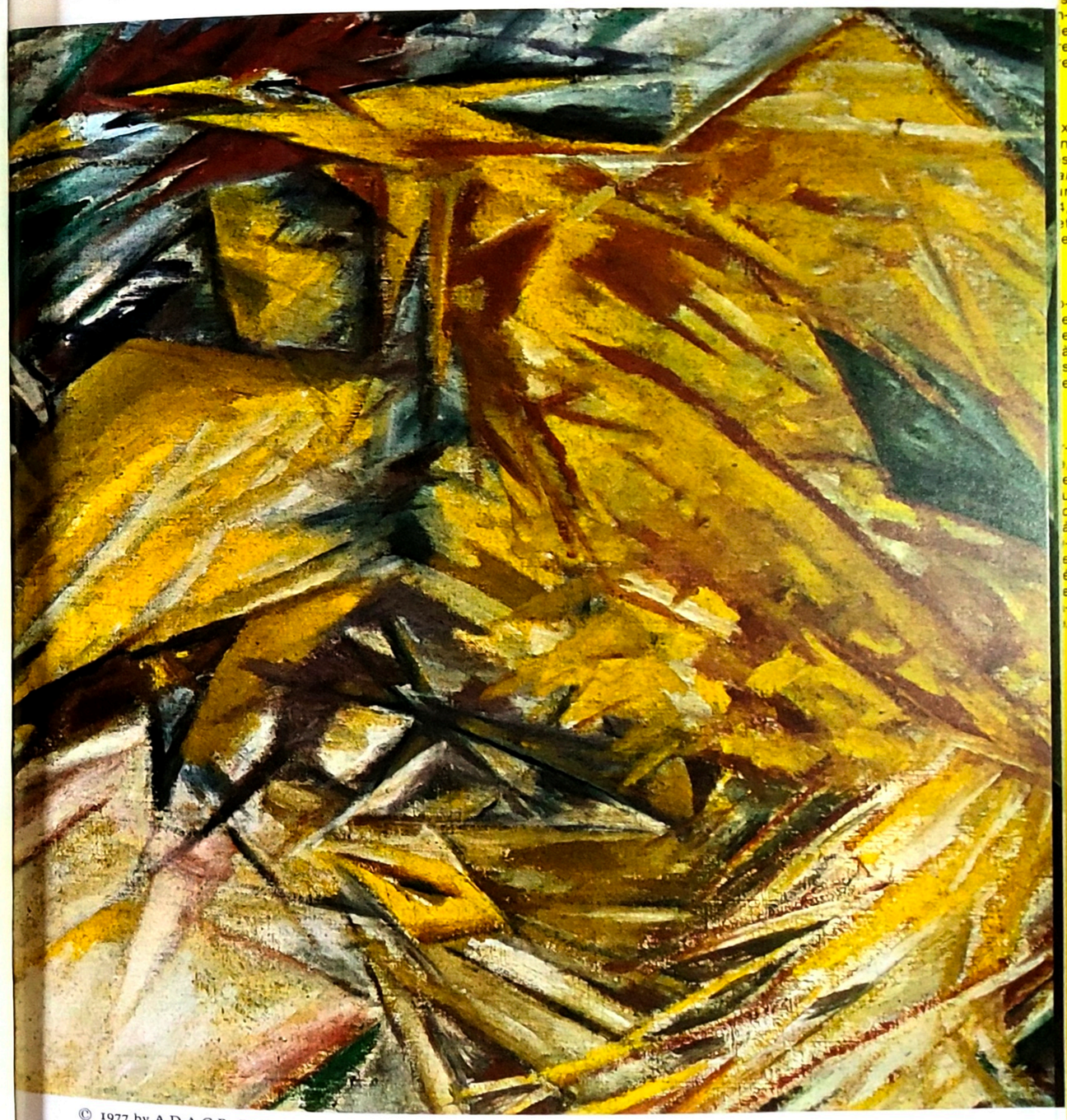
МОСКВА
1913

Et même si, lors de sa tournée en Russie en 1914, Marinetti fut accueilli par des bordées de sifflets, une entreprise analogue produisit le Futurisme russe, né en 1911-1912 indépendamment de celui d'Italie mais avec des postulats d'existence et de scandale comparables. Vladimir Maïakovski, principal poète et dramaturge du Futurisme russe voulait « refaire la vie ». Avant la révolution générale, il souhaitait une révolution dans sa vie elle-même. Comme les Futuristes, il usa de la provocation, de la technique déclamatoire et de l'habillement extravagant (sa fameuse veste jaune!). Il est vrai que sous ces formes, le Futurisme russe s'exprima surtout dans le domaine de la poésie, de la littérature et du théâtre, tandis que du côté figuratif, les expériences furent assez complexes et différenciées. D'un côté les Futuristes russes apparaissent — dans leur programme — indépendants des Européens (les sifflets adressés à Marinetti n'ont peut-être pas d'autre raison que cette revendication d'autonomie), de l'autre, au contraire, ils s'y relient, oscillant continuellement entre l'exaltation d'une « barbarie » orientale et l'adhésion au mythe de la modernité occidentale. L'artisan de cette greffe assez féconde fut Serge de Diaghilev, directeur du *Mir Iskusstva*, animateur des Ballets russes, venu à Paris en 1919, avec un immense succès, et en rapports avec tous les artistes russes circulant en Europe, peintres, décorateurs de théâtre comme Léon Bakst (à gauche) ou musiciens, comme Stravinski. Ce fut lui qui appela à Paris en 1906, Nathalie Gontcharova et Michel Larionov, pour exposer au Salon d'automne. Ces deux artistes, compagnons de vie et

d'art (à gauche, en bas) lancèrent avec Malevitch et Tatlin après leur retour en Russie, une expérience avant-gardiste originale. Partie des promesses fauves et cubistes d'une phase de « primitivisme populaire » jointe au « cubo-futurisme », elle arriva enfin à la création du Rayonnisme, véritable forme du Futurisme russe dans les arts figuratifs, « synthèse de cubisme, de futurisme et d'orphisme », comme le définit son théoricien Larionov dans le *Manifeste du Rayonnisme*, publié à Moscou en 1913. Les premiers tableaux rayonnistes de Larionov, comme ce *Petit Coq* (à droite) sont de 1911-1912 et démontrent avec quelle rapidité l'avant-garde russe parcourut elle-même la route vers l'abstrait. La même année, Malevitch rejoignit par d'autres voies l'abstraction géométrique, inaugurant ainsi la phase « suprématiste » où il eut quelque temps Tatlin à ses côtés. Celui-ci s'en sépara ensuite pour fonder le « constructivisme ».

Pour tous, à quelques années de là, le rendez-vous avec l'histoire sera la Révolution d'Octobre.

Les Russes et le Rayonnisme : à gauche, en haut, M. Larionov, *Manifeste du Rayonnisme*, Moscou, 1913. Au centre, L. Bakst. En bas, M. Larionov et N. Gontcharova. A droite, M. Larionov, *Le Petit Coq*, 1911-1912.



© 1977 by A.D.A.G.P., Paris

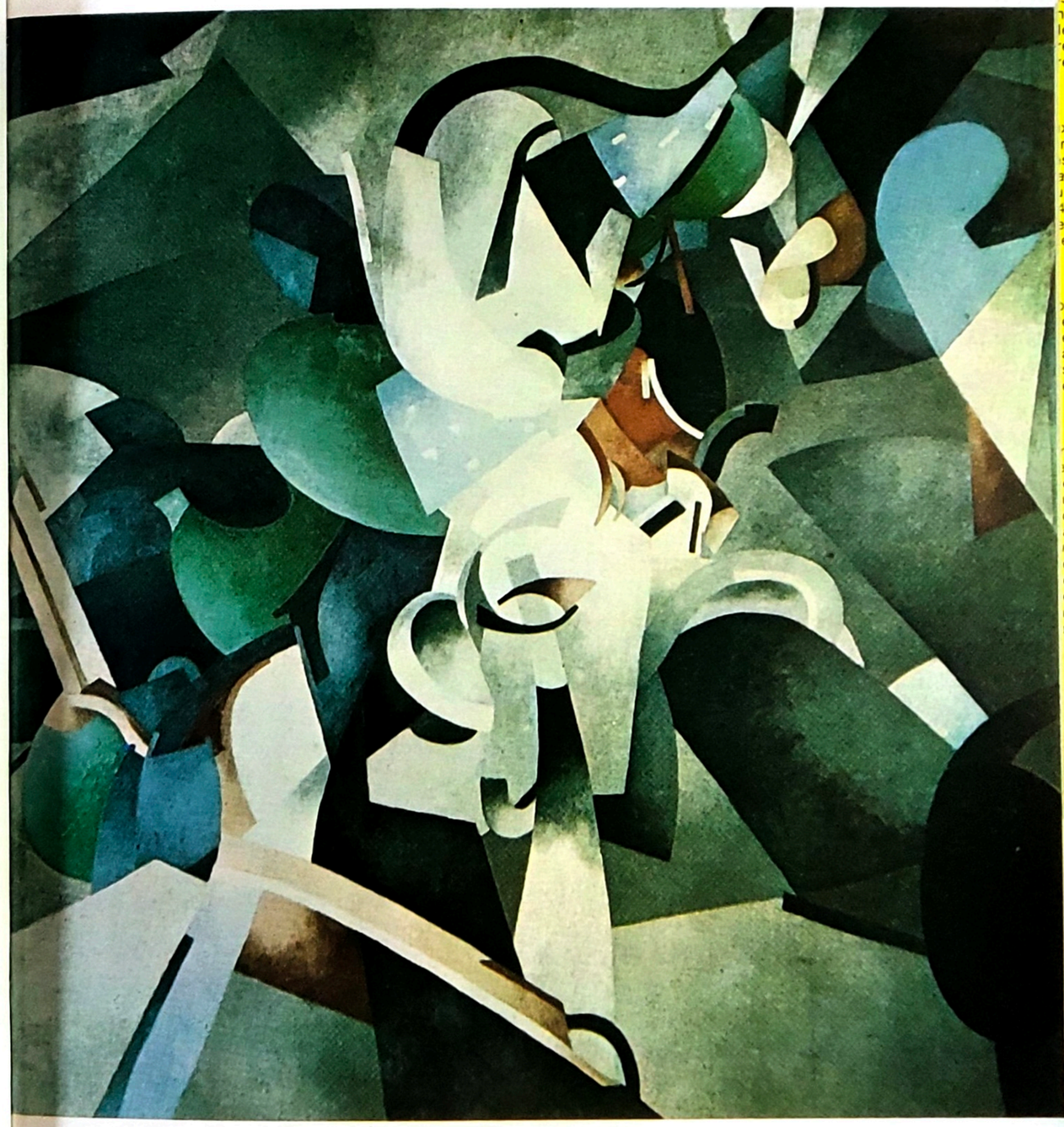
PARIS, CAPITALE DE L'AVANT-GARDE

En la fatidique année 1900, arrivèrent à Paris un peintre espagnol inconnu nommé Pablo Picasso (ci-dessous à droite, sur une photo de 1912), et deux provinciaux français, Georges Braque et Fernand Léger. Pendant des années, les futurs protagonistes du cubisme restèrent sans se connaître, mais leurs expériences étaient étrangement voisines. Ce n'est que l'une des extraordinaires coïncidences qui firent de Paris, dans les vingt premières années du siècle la capitale indiscutée de l'avant-garde, le tremplin des mouvements les plus importants et la matrice de nouvelles expériences.

Après le scandale du fauvisme, voici la nouvelle provocation du cubisme et, en 1908, la proclamation adressée au monde par les Futuristes (1909). Le cubisme reçoit sa consécration officielle lors de la grande exposition au Salon des Indépendants en 1911, et la sortie du premier texte théorique, *Du Cubisme* (1912). Et déjà naît la « fronde » cubiste avec la scission de Léger et les débuts de deux esprits à l'ironie sacrilège, expérimentateurs par vocation, Marcel Duchamp et Francis Picabia (à gauche), futur animateur du mouvement Dada puis du Surréalisme. *Udnie*, à droite, de Picabia, où le mouvement futuriste et le coloris orphique arrivent à une synthèse abstraite, est de la même année que la *Roue de bicyclette* de Duchamp, 1913. Mais en dehors de ce voisinage qui fait désormais partie de tout manuel d'histoire de l'art moderne, existe aussi l'image mythique et littéraire de la vie artistique parisienne, de ses fameux quartiers, Montmartre et Montparnasse, des cafés, rendez-vous d'écrivains, de poètes et d'artistes.

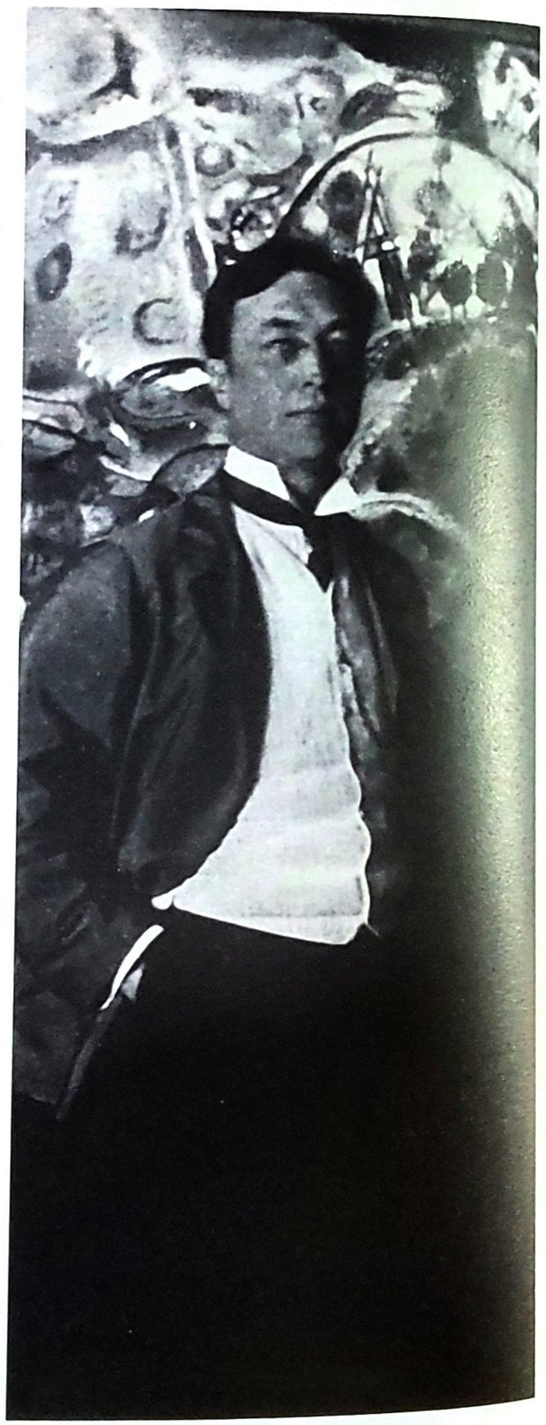
Certains endroits sont passés à la légende, comme les ateliers des artistes : le plus connu est le Bateau Lavoir, rue Ravignan (en bas à gauche), grande baraque de bois qui ressemblait à un bateau avec un lavoir au sous-sol. Picasso y habita de 1904 à 1909 avec sa compagne Fernande et un gros chien. Van Dongen et Juan Gris y avaient également leurs ateliers, ainsi que les écrivains André Salmon et Max Jacob. C'est là qu'en 1908, les cubistes rendirent hommage à cette singulière figure d'artiste « naïf » qu'était le Douanier Rousseau, dans un banquet resté fameux.

A gauche, photographies de F. Picabia et P. Picasso (au centre). En bas, le Bateau Lavoir. A droite, F. Picabia, *Udnie*, 1913.



© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

En 1906, Kandinsky était aussi à Paris (sur la photo ci-dessous à droite) ; la même année, l'Italien Amadeo Modigliani (ci-dessous à gauche), qui n'avait pas vingt-deux ans, les rejoignit pour y brûler dans une expérience passionnée de vie et d'art le peu qui lui restait à vivre (il mourut en 1920). Deux expériences inconfrontables, mais pourtant étroitement entrelacées dans la vie, dans l'art et dans la légende furent celles des deux « poètes » de Montmartre, le même Modigliani et Maurice Utrillo. Amis et compagnons de beuveries et de bagarres, unis par les vices de l'alcool et de la drogue, mais aussi par de nombreux et solides liens comme les recherches d'avant-garde, Utrillo et Modigliani décrivirent avec un fidèle, amoureux et presque artisanal dévouement l' « extérieur » et l' « intérieur » de Montmartre. L'émotion humble et désolée qui s'exhale des visions infinies de ruelles et de places peintes par Utrillo trouve une correspondance précise dans la compréhension humaine pour le modèle des portraits de Modigliani qui, au-delà d'une empreinte stylistique inconfondable, ne perdent jamais de vue la pénétration aiguë du personnage. L'on voit dans *Madam Pompadour* (1915, à droite, détail) la grâce tendrement ironique avec laquelle Modigliani sait réduire en sensibilité émotive la leçon intellectuelle du cubisme.



Page de gauche, photographies de A. Modigliani (à gauche) et V. Kandinsky (au centre). Ci-dessus, A. Modigliani, *Madam Pompadour*, détail, 1915.

LA DESTRUCTION DU SUJET FIGURATIF

Le phénomène le plus apparent des recherches de l'avant-garde, sinon le plus marquant au sens critique, et à coup sûr celui qui devait le plus frapper les contemporains fut le processus toujours plus accéléré d'abandon de la figuration traditionnelle, et non seulement du « sujet » au sens propre du tableau, mais aussi de toute « forme » identifiable en quelque façon avec des objets réels. Ce fut le combat le plus dur et le plus radical de cette « bataille des images » engagée par l'avant-garde contre l'imagerie massive et publicitaire de la Belle Époque. Face à une « civilisation de l'image » d'une telle richesse, le refus de l'image n'en prit que mieux valeur de programme et d'opposition grossière.

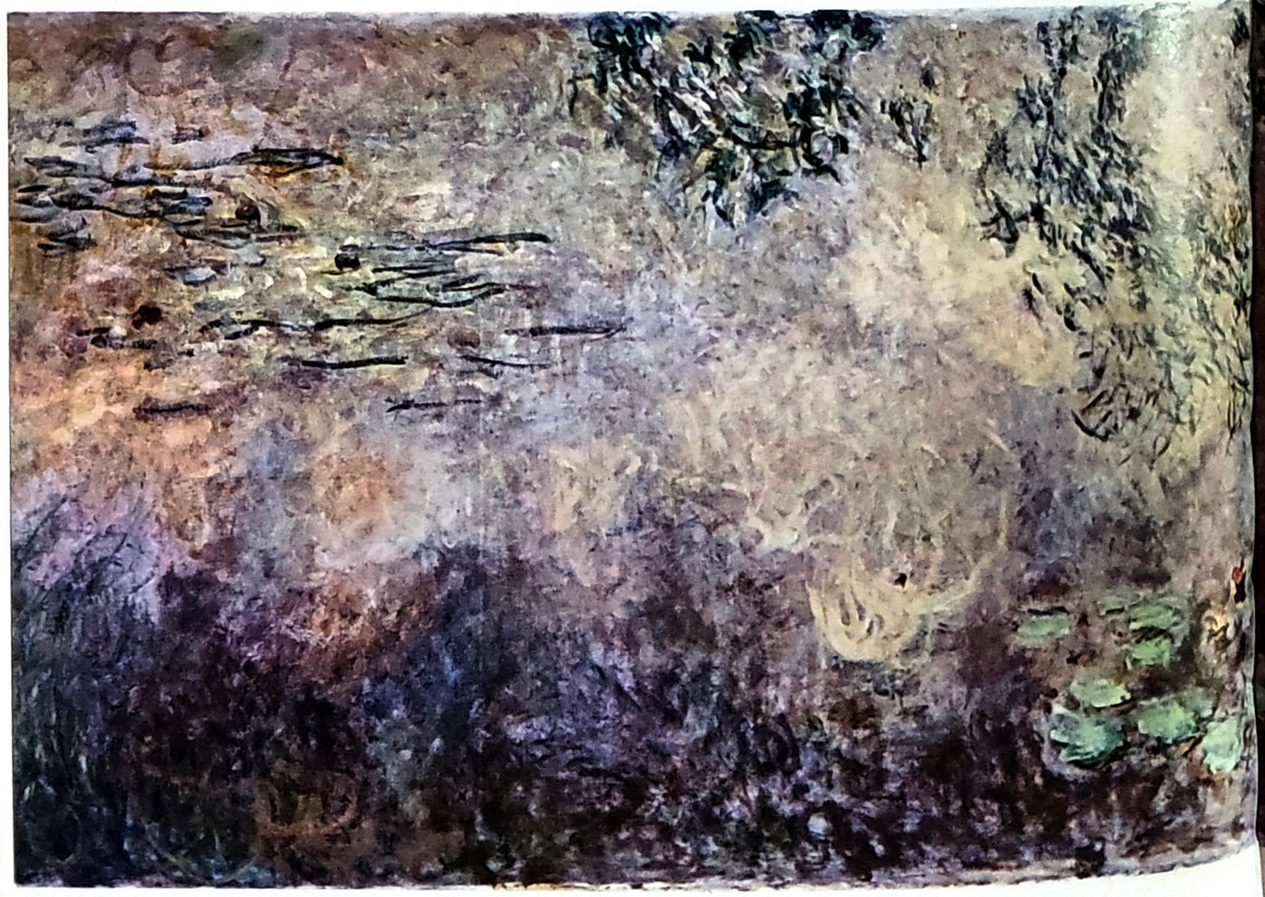
Au commencement était l'impressionnisme. Il s'agissait, en fait, d'un processus graduel et lent qui traversa d'abord de façon souterraine les grands moments qui virent la naissance de la peinture moderne et ne se manifesta avec le plus d'évidence que dans l'œuvre de maturité de Cézanne et de Monet.

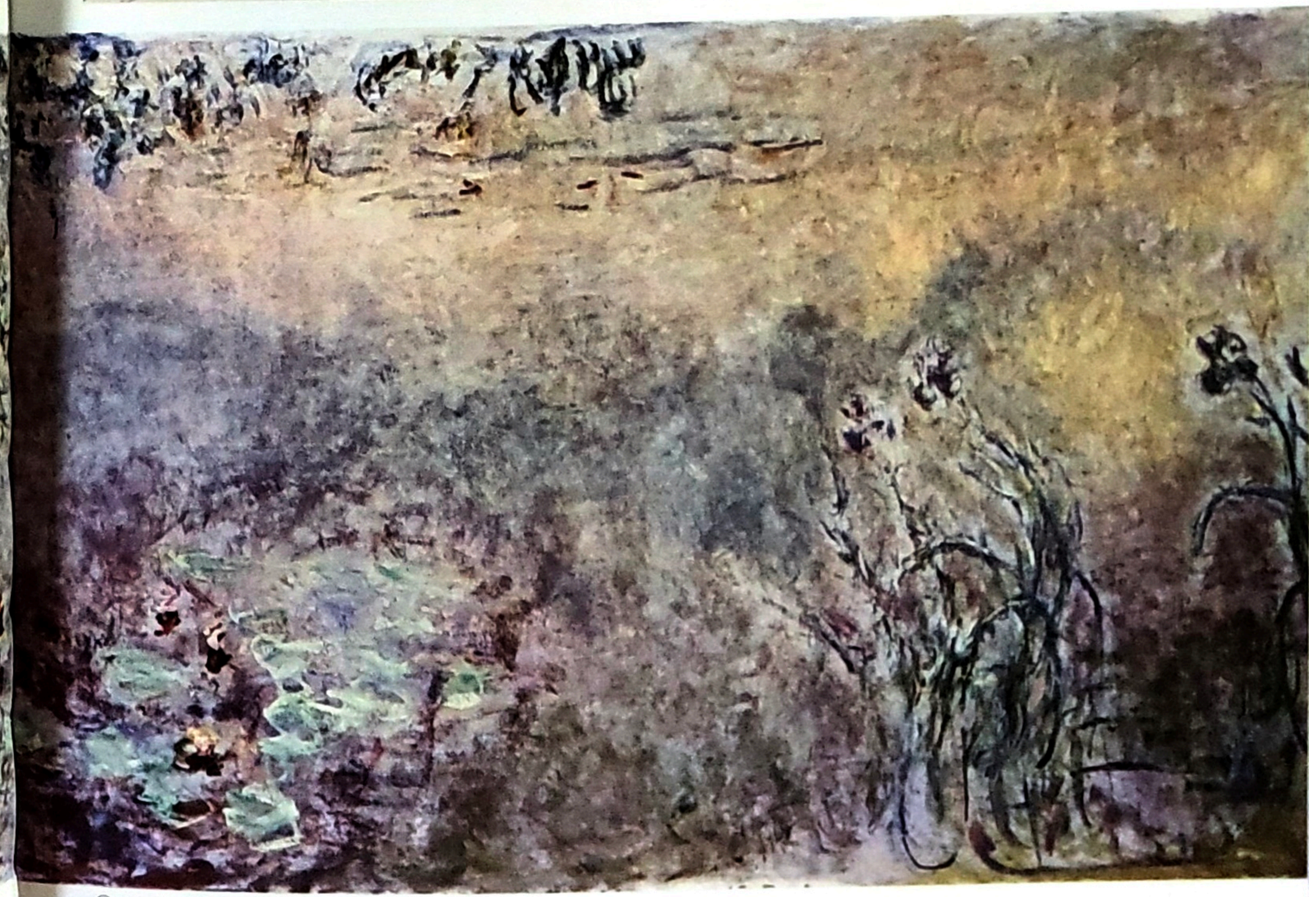
Dans les nombreuses versions des *Nymphéas* que Claude Monet élabora à partir de la fin du siècle (celle-ci, en bas, remonte à 1910), le détachement progressif par rapport à l'élément naturel approcha peu à peu de la dissolution totale de la forme en un magma incandescent de couleurs. C'est la première voie, lyrique et émotive, qui mène à l'abstrait. Ce n'est pas un hasard si Kandinsky, lui, le créateur de la peinture « abstraite » se tourna vers les dernières découvertes de Monet. Plus qu'un mouvement, l' « abstrait » fut une tendance, une constante non figurative soumise à de multiples recherches, sans théorie unique mais riche de développements. La première aquarelle abstraite de Kandinsky, sans titre — ce qui est déjà tout un programme — est composée comme un jeu pur de lignes et de couleurs dont se trouve éliminé tout souvenir figuratif. Elle date de 1910 (à droite). Elle prend une valeur de repère dans les recherches de l'avant-garde.

Le grand saut est désormais accompli : à partir de ce moment, le tableau aura valeur de création « en soi » et non plus pour ce qu'il représente.

A droite, première aquarelle abstraite de V. Kandinsky, 1910. Ci-dessous, C. Monet, *Nymphéas*, 1910.

© 1977 by A.D.A.G.P., Paris





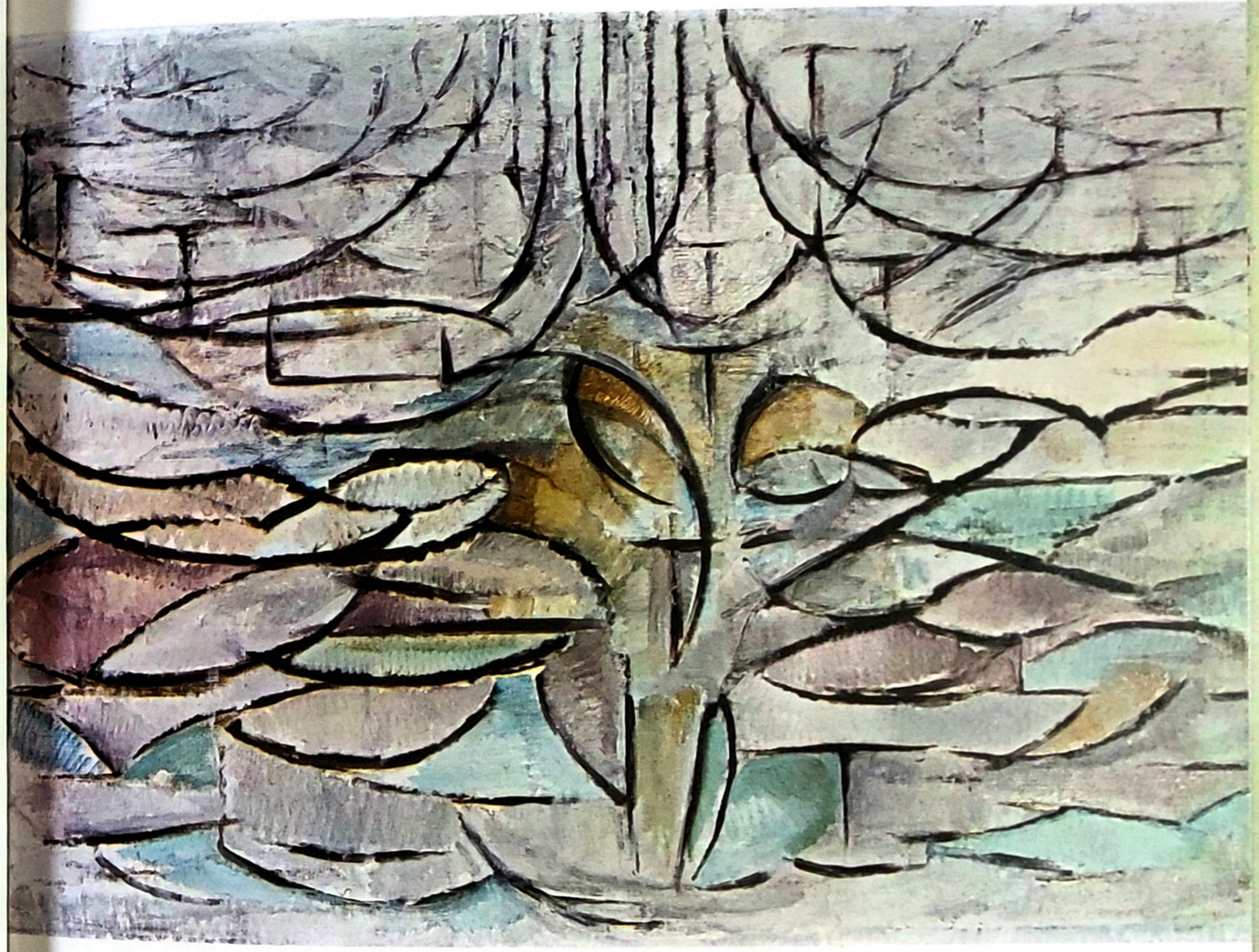
© 1977 by S.P.A.D.E.M., Paris

A l'autre extrémité, sur l'autre versant de l'impressionnisme, les recherches de Paul Cézanne. Celui-ci oppose à la dissolution chromatique de Monet une « solidification » de l'impressionnisme en une peinture dense et concrète. C'est une reconstruction de la forme dans des plans géométriques, comme il apparaît dans cette vue — qu'il peignit plusieurs fois — de *La montagne Sainte-Victoire* (1904-1906, ci-dessous), une composition mentale qui se trouve exactement à l'origine de la décomposition cubiste. Les futurs cubistes, Picasso, Braque, Léger, en tireront les conséquences jusqu'à leurs plus extrêmes limites, frappés qu'ils seront par la vision de l'œuvre de Cézanne à la rétrospective du Salon d'automne de 1907 (c'est l'année des *Demoiselles*, un an plus tard, on commencera à parler de cubisme). Quelques années seulement passent et Georges Braque, le plus intel-

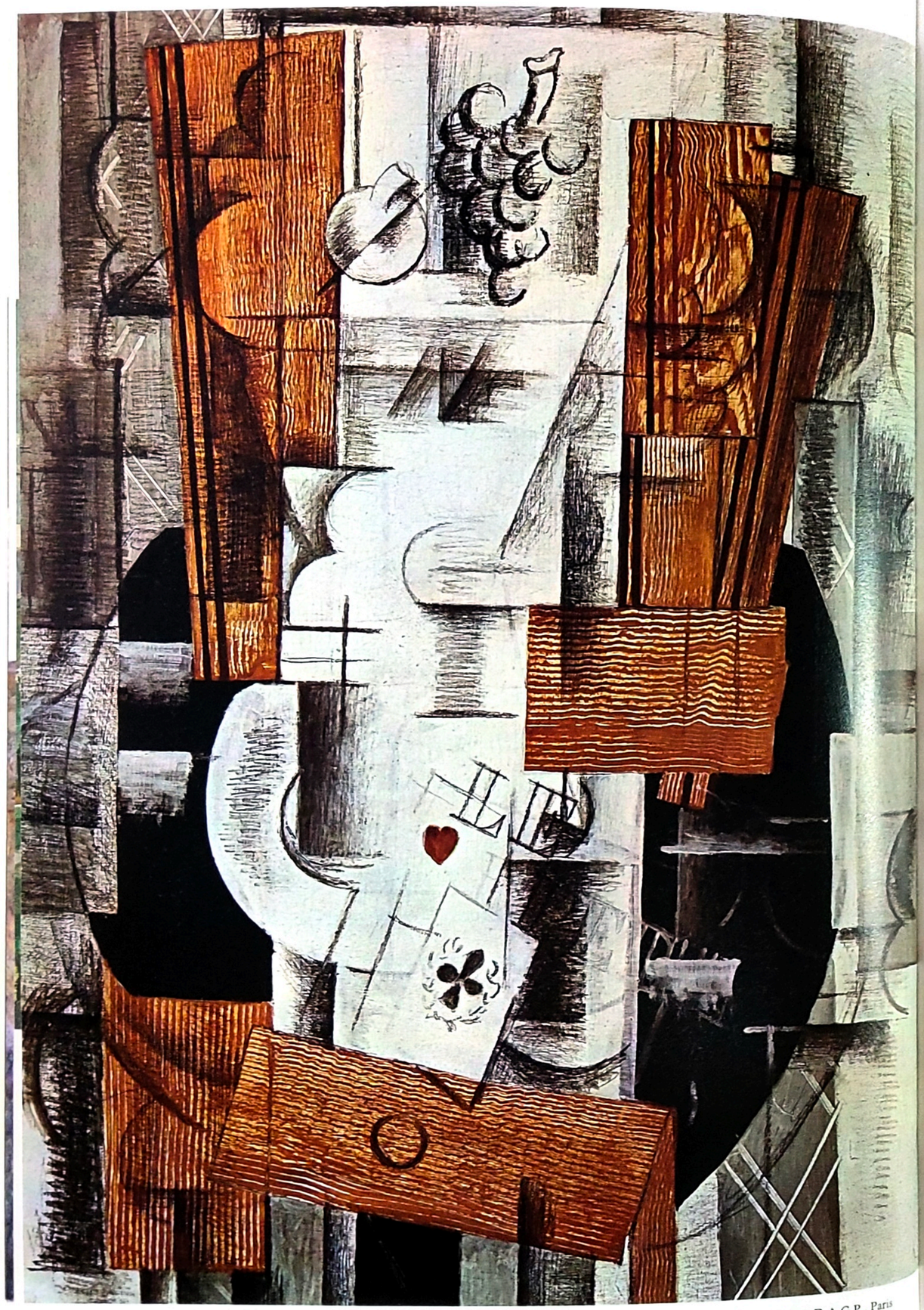
lectuel et le plus conséquent des peintres cubistes, véritable créateur du cubisme avec Picasso — les années où tous deux travaillent dans le contact le plus étroit, — arriva à franchir la phase la plus « analytique » de décomposition de l'objet pour rejoindre ce que l'on a appelé « cubisme synthétique ». Les données essentielles de l'image y sont recomposées sur le plan pictural sans aucun lien avec la perception traditionnelle. Le tableau n'est désormais plus autre chose qu'une superficie où sont librement disposés des éléments n'ayant qu'un vague rapport allusif avec la réalité de l'objet, un bref rappel signifiant, comme dans cette *Nature morte à la carte à jouer* (1912-1913, page 246), une des nombreuses natures mortes que Braque aimait peindre pour leur caractère statique et étroitement objectif.

Mais ce n'est pas seulement pour la zone d'influence française que la leçon de Cézanne et l'expérience de la décomposition cubiste furent fondamentales. Dans leur marche vers le tableau non figuratif, elles fécondèrent les recherches d'artistes aux expériences culturelles assez diverses et qui arrivèrent à différentes interprétations abstraites.

Le Hollandais Piet Mondrian rejoignit l'abstraction pure géométrique par un processus lent et graduel où la phase cubiste fut fondamentale. En 1909-1912, il composa une série de toiles et de dessins, un thème unique, celui de l'arbre, marchant des ascensions chromatiques fauvistes aux structures plastiques Cézanniennes, puis des décompositions cubistes accentuées jusqu'à ce *Pommier en fleur* (circa 1912, ci-dessus) au seuil de l'abstrait. Vers 1915, en même temps que le Russe Malevitch, Mondrian arrivera à l'abstraction géométrique pure en donnant vie en 1917 — avec la création de la revue faisant autorité *De Stijl* — à la tendance abstraite la plus rigoureuse, ce « néo-plasticisme », semblable par tant de côtés à la « sensibilité plastique » du Suprématisme de Malevitch.



A gauche, P. Cézanne, *La montagne Sainte-Victoire*, 1904-1906. A droite, P. Mondrian, *Pommier en fleur*, circa 1912.



© 1977 by A.D.A.G.P., Paris

En revanche, la technique de décomposition cubiste venue de Cézanne ne fut pas aussi fondamentale pour l'Allemand Paul Klee. Celui-ci était plus vivement intéressé par les recherches chromatiques du dissident cubiste « orphique » Delaunay, ami de Marc et de Kandinsky à l'époque du *Blaue Reiter* et voisin du concept « d'abstraction lyrique » de ce dernier. Mais la peinture de Klee est plus intime et retenue par rapport à l'élan émotif, à la fougue « spirituelle » de Kandinsky. Pour lui, l'art est « l'image allégorique de la création », le moyen d'en pénétrer les secrets, d'en recréer les processus génétiques, d'être, comme le dit l'épitaphe de sa tombe, « plus voisin de l'habitude de la création », même s'il n'est « pas encore assez voisin ». Dans ses nombreuses et délicates aquarelles, Klee n'annule jamais complètement le sujet, ne fût-ce que dans la façon de le reproduire en subtile ana-

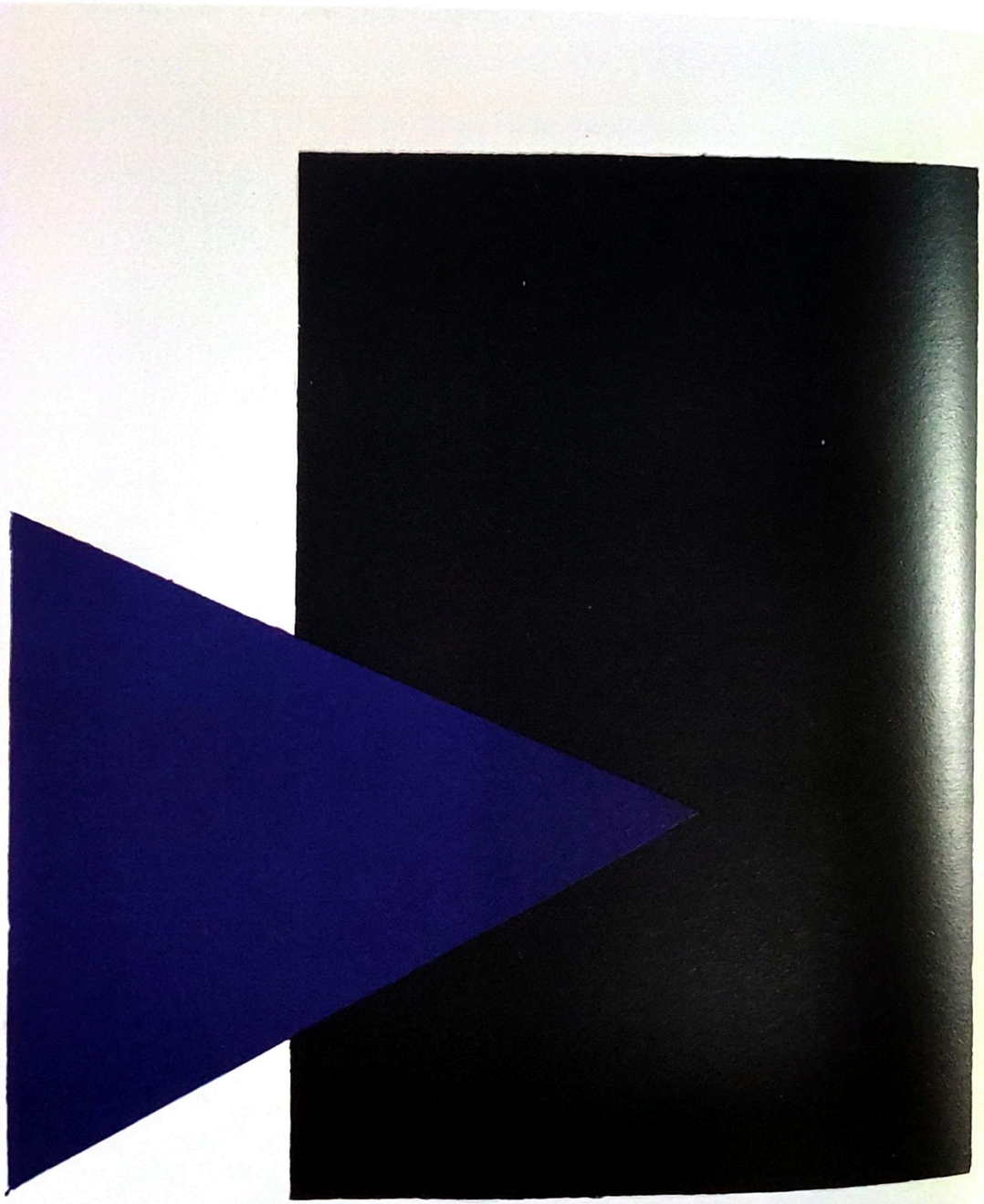
© 1977 by COSM Press, Genève

A gauche, G. Braque, *Nature morte à la carte à jouer*, 1912-1913. A droite P. Klee, *X vert en haut à gauche*, aquarelle, 1915.

logie avec les titres poétiques qu'il donne à ses compositions, comme dans cet *X vert en haut à gauche* (1915, ci-dessus) où cet X indiqué avec tant de précision — légèrement ironique — devient un personnage, une curieuse et fantastique créature.

Face à face, des compositions liées à la technique cubiste ; à gauche : celle « intellectuelle » de Georges Braque ; ci-dessus : celle « poétique » de Paul Klee.

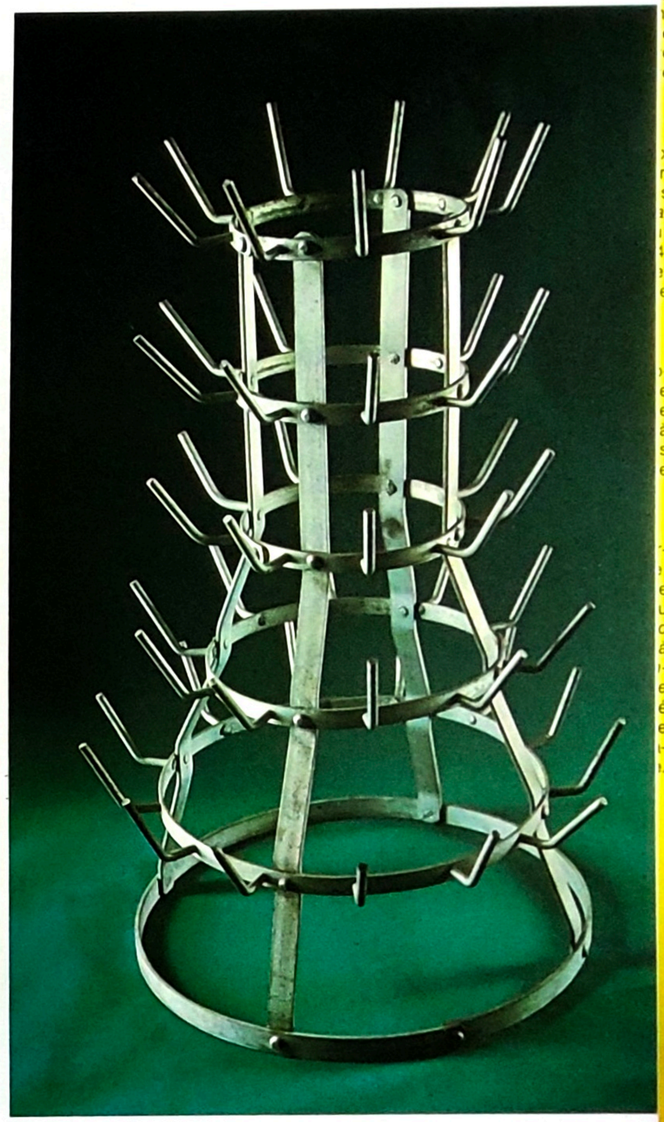
Sur la voie royale de la non-objectivité ouverte par Kandinsky en 1910, s'entrelacèrent donc depuis le début les chemins de l'abstraction lyrique et émotive et de l'abstraction intellectuelle et géométrique. Sur ce second aspect, le plus rigoureux, indubitablement, mais au fond, le moins important, et avant la solution imposée par Mondrian en 1917, un mot définitif fut dit par le Russe Malevitch. Lié aux expériences plus vives de l'avant-garde parisienne, sorti d'une phase cubo-futuriste et, en 1913, extrayant de la décomposition cubiste les éléments géométriques purs, il accomplit le dernier pas vers l'abstrait absolu en peignant un tableau qui ne représentait rien d'autre qu'un carré noir sur un fond blanc — pure géométrie en l'absence totale de couleur, pour annuler également tout rappel symbolique ou expressif. D'autres élaborations analogues suivirent, comme le *Triangle bleu et rectangle noir* (circa 1915 ; à gauche) jusqu'à l'extrême d'un carré blanc sur fond blanc, sorte de suaire immaculé pour le concept de figuration. Ces mêmes années, Malevitch élaborait son *Manifeste du Suprématisme* (1915) entendant par suprématisme le « monde de la non-représentation », la suprématie de la pure « sensibilité de la non-objectivité ».



Le radicalisme de Malevitch semble avoir conduit l'avant-garde tout entière à un cercle vicieux : il ne semble pas possible d'aller au-delà de cette toile blanche.

Ce sera l'inépuisable Marcel Duchamp qui la sortira de l'impasse avec un génial renversement de tendances ; s'il n'est désormais resté du tableau que la pure entité, si l'art vaut comme « objet en soi », alors l'objet réel, aussi bien, peut valoir « par lui-même » comme œuvre d'art. Dans les années 1913-1915, Duchamp appose sa signature sur une *Roue de bicyclette* et sur un *Égouttoir à bouteilles* (ci-dessous), les qualifiant par ce simple geste « d'œuvres d'art », mais ces objets tirés violemment de leur propre contexte, « muséifiés » par raillerie, transformés en parodie polémique et désacralisante de la création artistique, se chargent d'une ambiguïté inquiétante, d'une ironie déchirante. Un an seulement se passe : en 1916, au cabaret Voltaire de Zurich, explose la dérision nihiliste de Dada, le plus « sacrilège » des mouvements d'avant-garde historiques (« Dada ne signifie rien » sera-t-il écrit dans le *Manifeste*, 1918) : au-delà, l'horizon du Surréalisme.

A gauche, V. Kandinsky, *Triangle bleu et rectangle noir*, 1915. Ci-dessous, M. Duchamp, *Roue de bicyclette* et *Égouttoir à bouteilles*, 1913-1915.



© 1977 by A.D.A.G.P., Paris

© 1977 by A.D.A.G.P., Paris

« ORNEMENT ET DÉLIT »

Dans son *Manifeste* de 1914, Sant'Elia écrivait : « La décoration comme quelque chose de superposé à l'architecture est une absurdité... » Mais avant lui, dans un célèbre essai de 1908 intitulé *Ornement et délit*, un autre architecte d'avant-garde avait proclamé : « J'ai découvert et donné au monde la connaissance de ce que l'évolution de la culture est synonyme d'exclusion de l'ornement de l'objet d'usage courant. » D'un côté, la vitalité, l'élan de foi du Futurisme, de l'autre l'ascétisme prophétique, quasi religieux (« Bientôt les rues de la ville seront luisantes comme de blanches murailles! Comme Sion, la cité sainte, la capitale du ciel! ») de l'architecte Adolf Loos, qui, dans cette Vienne qui avait connu les fastes décoratifs du Sécessionnisme, inaugurait au début des années dix, l'ère de la nouvelle architecture en forme d'absolue rigueur prérationaliste.

Il y a un élan commun dans cette volonté d'aller à l'essentiel de la structure architecturale, mais, tandis que chez Sant'Elia subsistent une fougue monumentale et une forte valeur symbolique, l'architecture de Loos a la pureté et les facettes adamantines des cristaux de roche : les plans nus et dépouillés de toute modulation s'entrecoupent à angle vif, et même les éléments traditionnels peuvent être réduits à de pures données géométriques. C'est ce qui advient, par exemple des colonnes du rez-de-chaussée de la maison d'angle sur la Michaelerplatz (1910, à droite) édifice qui suscita à l'époque de très violentes polémiques, en plein centre historique de Vienne.

Mais le véritable manifeste non écrit de la poétique de Loos, de sa soif d'absolu à la recherche de la forme pure, fut la maison Steiner (à gauche) de la même année, avec son articulation particulièrement nette et l'impeccable proportion des volumes, l'éblouissante blancheur des étages. Leur histoire future porte même témoignage « a contrario » de la valeur profondément novatrice et fracassante de cette architecture : le splendide intérieur de la maison de la Michaelerplatz, dessiné par Loos lui-même, fut détruit par les nazis en 1938. La maison Steiner fut défigurée par un absurde rajout sur la façade après-guerre : sorte de vengeance posthume de la non-culture et de la spéculation contre la rigueur morale d'une culture véritable.

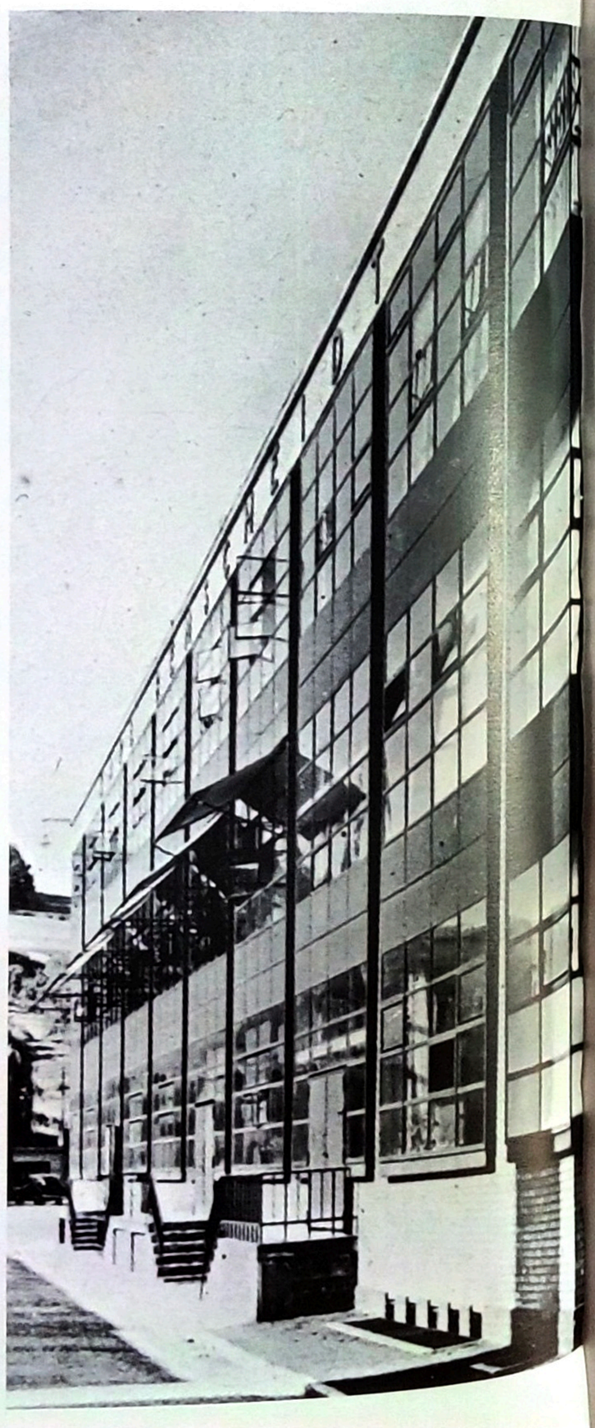
A. Loos, la maison Steiner (à gauche) et la maison d'angle sur la Michaelerplatz (à droite). Vienne, 1910.

La recherche de Loos dans le domaine architectural est l'équivalent de la tendance non figurative dans celui de la peinture : même la couleur est bannie de son univers formel. Comme pour Malevitch, l'unique contraste est entre le blanc et le noir. Du marbre noir encadre encore aujourd'hui l'entrée de la boutique Knize (1913, à gauche), avec son intérieur intact, l'un des plus beaux magasins de Vienne. C'est le témoignage de son talent de précurseur, de l'architecte chez qui l'extrême sobriété de lignes se trouve comme enrichie par le matériau et lui confère une sorte de majesté. Formes et idées inspiratrices et innovantes auxquelles se référera le meilleur rationalisme des années vingt. C'est l'un des premiers maîtres de l'architecture rationaliste, l'Allemand Walter Gropius qui construisit, pour sa première réalisation-programme, la fabrique de chaussures Fagus (1912, ci-dessous à droite). Ce sont là les fruits des idées lancées par Behrens — qui fut le maître de Gropius — quelques années avant la construction de la fabrique de turbines A.E.G. (page 213).

Mais les solutions de Gropius sont tout à fait nouvelles et révolutionnaires. A la majesté — toujours un peu sèche — du grand tympan frontal et des puissants pilastres d'angle en maçonnerie de l'A.E.G., s'oppose la transparence du verre utilisé largement, avec la pointe agressive et très audacieuse de l'angle entièrement vitré et en très forte saillie par rapport aux murs. De Behrens, Gropius hérita surtout l'intérêt fondamental pour le rapport entre l'art et l'industrie. En 1919, tout de suite après la guerre, il fonda le *Bauhaus*, célèbre école d'architecture et de dessin industriel qui fut un véritable creuset d'expériences pour tout le mouvement moderne. Le *Bauhaus*, toutefois ne naquit pas ex-nihilo : dès 1907 avait été tentée l'expérience de ce qui pourrait passer pour son ancêtre direct, le *Deutscher Werkbund*, parmi les fondateurs duquel l'on retrouve Behrens, et auquel Gropius lui-même collabora.

L'on rechercherait inutilement dans le programme du *Werkbund* le ton polémique et cassant des Manifestes d'avant-garde. Le groupe tenta surtout de concilier dans la réalité les contradictions apportées par le développement industriel dans les projets rassemblant les efforts et les tendances en une qualité dans le monde du travail (voir page 74).

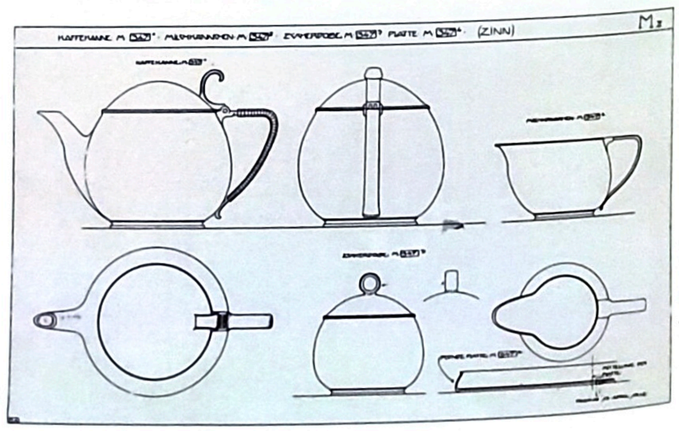
A gauche, A. Loos, entrée de la boutique Knize à Vienne, 1913. Ci-dessous et au centre, W. Gropius, la fabrique de chaussures Fagus, 1912.

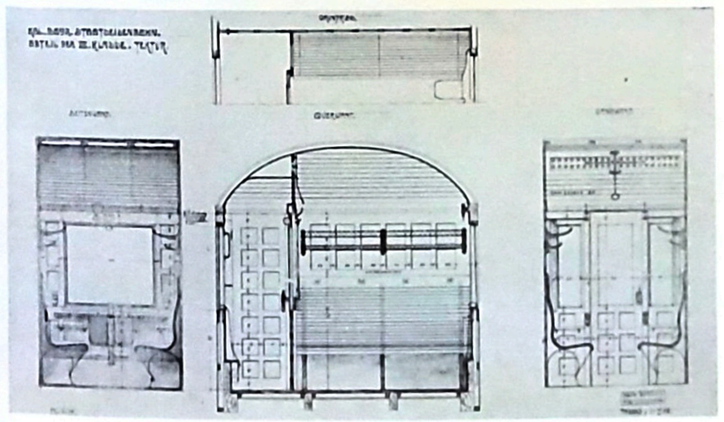


La rigueur de projets avec laquelle le *Werkbund* voulait arriver à une structuration cohérente de l'ambiance et des objets est illustrée par les dessins de Richard Riemerschmidt, architecte urbaniste et *designer*. Ses dons de dessinateur sont mis au service du plus de clarté possible, de précision et de lisibilité (il s'agit presque toujours de dessins d'exécution) en fonction de la réalisation de l'objet la plus rationnelle : le procédé est le même qu'il s'agisse de projets pour les nouveaux compartiments de chemin de fer de l'État allemand (1908), ou de dessins pour un service à café (1910, sur cette page en bas), parce que la conscience qu'il y apporte est égale, celle justement, d'un « travail de qualité ».

LA GUERRE, « SEULE HYGIÈNE DU MONDE »

Dans le *Manifeste du Futurisme* (1909), Marinetti avait écrit : « Nous voulons glorifier la guerre — seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des libertaires, les belles idées pour lesquelles on meurt... » De façon cohérente, les futuristes italiens furent presque tous nationalistes et interventionnistes fervents. Le groupe romain dessina même carrément en 1914, un « costume anti-neutralité » vert, blanc, rouge, en liaison avec le manifeste de programme. Le groupe milanais, avec à sa tête le même Marinetti, s'enrôla dans le bataillon des volontaires cyclistes (un choix précis, cela encore ; combien d'études Boccioni voua-t-il en 1913, au *Dynamisme d'un cycliste*). Rappelons Marinetti, Boccioni, Sant'Elia et Sironi ensemble sur une photo prise au front (page 234). *La Charge des lanciers* (1915, à droite) œuvre de grand intérêt, en particulier par l'usage du collage, et sujet repris par d'autres futuristes, Carrà, Severini, exprime, dans le violent chevauchement des lignes, dans la force d'évocation des morceaux de journal avec des nouvelles de la guerre insérées dans la peinture, l'élan et l'enthousiasme qui animaient l'artiste et qui transparaissent également dans les lettres et le journal





du soldat. Mais la guerre n'était pas une « bonne idée », même si l'on en mourait (comme moururent dans des tranchées opposées l'Italien Sant'Elia et les Allemands August Macke et Franz Marc, compagnons d'art et de destin, pour le groupe du *Blaue Reiter*), et Boccioni lui-même en comprit toute l'horreur : quelques jours avant de mourir, en 1916, d'une chute de cheval, il écrivait, désemparé : « ... de cette existence, je sortirai avec le mépris pour tout ce qui n'est pas l'art... Il n'y a que l'art. »

Mais il y eut des artistes pour qui la guerre signifia une prise de conscience différente. Parmi ceux-ci, l'Allemand Otto Dix, qui dans cet *Autoportrait en soldat* (1914), nous présente son propre visage transformé en un masque tragique.

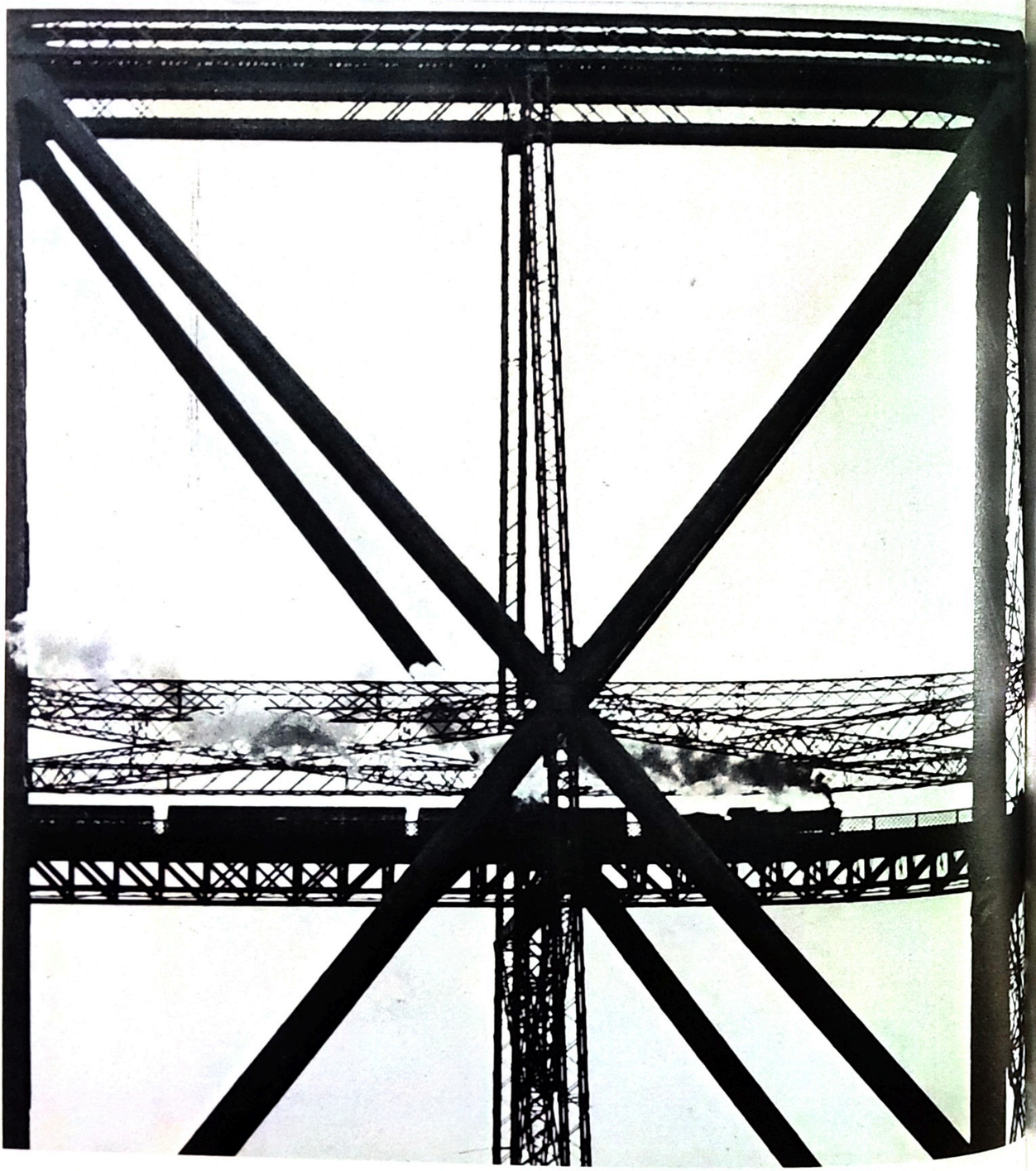
L'expérience de la guerre scella nettement le destin de Dix, homme et artiste. Après la guerre, il en décrivit en images d'une extrême rudesse toute l'horreur, y voyant l'origine de tous les germes de la dissolution morale, des délits, des perversions de cette société allemande de l'après-guerre qui courait droit au nazisme et dont il fut dans les années vingt l'un des critiques les plus impitoyables. Le regard que nous jette cette image désespérée, nous apparaît maintenant comme la prophétie hallucinée d'autres horreurs à venir et message de révolte dirigée contre les nouvelles forces de l'histoire. Dans un écrit de 1920, sorti par Dix et d'autres artistes liés au « révolutionnaires » berlinois du *Novembergruppe*, organisation fondée en 1918 par Max Pechstein et César Klein, on peut lire : « L'adhésion à la révolution, à la société nouvelle, n'est pas une déclaration formelle ; avec notre rôle précis, nous entendons la mettre en pratique : collaboration de la nouvelle société humaine, de la société des travailleurs! »

Le paysage économique

par Malcolm Falkus

Pages précédentes : en haut, U. Boccioni, *La Charge des lanciers*, 1915. En bas, dessins de R. Riemerschmid pour un service à café, 1910 (à gauche) et pour les compartiments du chemin de fer de l'État allemand, 1908 (à droite). Ci-contre, O. Dix, *Autoportrait en soldat*, 1914.

Du point de vue économique, la Belle Époque constitua une sorte d'apogée éphémère. L'industrialisation, fondée sur le charbon et l'acier, ainsi que le développement du commerce international portèrent leurs fruits à ce moment-là dans un équilibre instable.
Ci-dessous, un train passe sur le Fort Bridge, à Londres.



Lorsque, au début des années vingt, le président Harding lança sa fameuse phrase « *return to normalcy* », (retour à la normale), il fut sans aucun doute le porte-parole du désir général de revenir aux conditions d'avant-guerre. Hélas, il a toujours été difficile pour les historiens de réconcilier la réalité avec l'image populaire de la Belle Époque. Durant cette période, en fait, l'inquiétude et le mécontentement régnaient dans toute l'Europe, souvent accompagnés de violences de rue, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en France, en Italie et ailleurs. La Russie, elle, restait marquée par la révolution de 1905 et les années suivantes ne lui avaient apporté qu'une apparence de normalité tout à fait superficielle.

Mais en regard des années vingt, certains aspects de la période d'avant-guerre paraissaient vraiment magnifiques. Les années qui suivirent 1918 virent s'effondrer le délicat réseau des relations économiques internationales. Le nationalisme économique, le désordre des devises, les discussions sur les réparations de guerre et la pauvreté des pays producteurs de matières premières furent les fléaux de l'économie d'après-guerre. Ce n'est pas grande merveille, donc, si les années d'avant 1914 apparurent aux hommes politiques comme un âge d'or et si l'on peut faire coïncider l'image de cette période et la réalité économique, cela n'est possible que dans les relations économiques entre les différents pays.

Il serait erroné de penser à la période 1900-1914 comme à une époque économique bien distincte. Depuis de nombreuses décennies, les différents fils qui tissaient l'économie internationale étaient allés mûrissant et se renforçant et, comme nous le verrons, les fondements du système s'appuyaient en dernière analyse sur la révolution industrielle qui avait commencé en Angleterre plus d'un siècle auparavant. Il est de fait, pourtant, que la période qui suivit 1890 constitua en un certain sens un sommet : ce fut celle du plus grand volume d'affaires traitées, de grande circulation de capitaux et des plus massives vagues d'émigrants. C'est ce moment d'apogée que nous chercherons à expliquer et analyser dans les pages qui vont suivre.

En 1913, l'économie mondiale était le résultat d'une série de facteurs complexe, ce que l'on pourra mieux comprendre si l'on garde présent à l'esprit un certain nombre de données générales que nous verrons à développer par la suite. En premier lieu, l'économie mondiale s'appuyait sur le commerce international. Les échanges commerciaux avaient augmenté rapidement durant tout le XIXe siècle, favorisés qu'ils étaient par deux circonstances exceptionnelles : la diffusion de l'industrie en Europe occidentale et aux États-Unis, et l'existence au même moment de vastes zones en dehors d'Europe qui pouvaient être mises en culture pour satisfaire aux exigences des régions en voie d'industrialisation. L'industrialisation, à cause des progrès techniques et des possibilités créées par la spécialisation, amène la richesse croissante des centres industriels. Les « pays neufs », en grande partie inexploités, devinrent plus riches eux-mêmes au fur et à mesure que l'agriculture mécanisée, et l'amélioration des communications en stimulaient le développement. Même les régions plus anciennes productrices de matières premières, autant que les pays tropicaux, furent engagées toujours plus avant dans l'économie mondiale ; mais étant donné que l'accroissement de leur production globale n'était pas habituellement la conséquence de révolutions techniques, il commença de se former un fossé toujours plus profond entre les pays riches et les pays pauvres. Et ce fossé encouragea l'expansion coloniale.

En 1913, près des deux tiers de tout le commerce mondial était aux mains des pays occidentaux ; c'est-à-dire les échanges aussi bien entre pays européens qu'entre l'Europe et le reste du monde. La croissance de l'économie mondiale fut « eurocentrique » et l'on peut se la représenter comme le résultat d'un énorme déséquilibre né de l'apparition des économies industrielles tendant vers la modernisation. En fait, non seulement les produits européens cherchaient des débouchés à l'extérieur, mais les industries avaient besoin de matières premières et la population des centres industriels avait besoin de nourriture. La spécialisation industrielle amena donc un surcroît de demande en produits de base. L'alimentation pouvait provenir des pays neufs à climat tempéré, mais seulement si les populations de ces pays étaient assez développées pour mettre en valeur les ressources naturelles. Ces conditions provoquèrent un important courant d'émigration européenne dans les années qui précédèrent 1914. Et l'Europe elle-même connut un énorme accroissement démographique, stimulé en partie par des revenus plus élevés et par les bienfaits sanitaires venus de l'industrialisation. Le

travail ne fut pas le seul facteur de production nécessaire à satisfaire la demande européenne d'un véritable accroisssement du produit global. Les capitaux affluaient également de façon toujours plus imposante pour mettre en valeur et faire fructifier les ressources réelles. Ils se déversèrent dans les mines, les chemins de fer, les plantations, les ports et les industries, non seulement dans les pays neufs mais aussi dans d'anciennes régions de production de matières premières. Cette disponibilité de capitaux fut en partie le résultat de l'industrialisation qui créait la richesse et cet afflux, en même temps que celui de la population, peut être considéré comme la réponse au déséquilibre international causé par l'industrialisation de l'Europe. Ces mouvements, cependant, ne rétablirent pas l'équilibre. A leur tour, ils déchaînèrent une production de richesses ; une croissance spectaculaire eut lieu aux États-Unis qui, dès 1900, donna à ce pays le rang de première puissance industrielle du monde. L'économie internationale avait pris un tout autre aspect, désormais, que celle de 1850 ou même de 1875.

L'industrialisation, la spécialisation internationale, l'expansion économique et l'afflux des facteurs de production, telles sont les caractéristiques de l'économie internationale en 1914. Aucune crise monétaire importante n'entrave le processus. Le commerce et les mouvements de capitaux, en 1914, se faisaient dans un climat caractérisé par la stabilité et la convertibilité des devises dont la valeur était fondée sur l'or *(gold standard)*, presque universellement. Il est juste de considérer la période qui va de 1870 à 1914 comme le moment culminant de l'économie mondiale. Deux événements de 1869, extrêmement différents l'un de l'autre, servent à garder présente à l'esprit la dépendance toujours plus grande entre les économies des différents pays. Tout d'abord, le percement du canal de Suez, qui favorisa énormément le trafic maritime entre l'Europe et l'Extrême-Orient, rendit les voyages plus brefs et moins coûteux, avec l'accroissement qui s'ensuivit des échanges commerciaux. C'est aussi l'année de la première ligne de chemins de fer américaine transcontinentale reliant la côte du Pacifique à celle de l'Atlantique. Bientôt, les voies ferrées ouvrirent de vastes étendues de terres nouvelles à la culture des céréales et, vers la moitié des années 70, d'énormes quantités de grain américain firent leur apparition sur le marché européen.

Au fur et à mesure que l'on approchait de 1900, l'Europe importait plus facilement et à moindre coût de tous les continents. Avec les années 70 avaient commencé pour les agriculteurs européens une douloureuse période de récession. Le prix des denrées alimentaires, en Europe, n'augmentait plus forcément les années de mauvaises récoltes, puisque les déficits étaient comblés par des importations d'Amérique, d'Australie, des Indes, du Canada, de l'Argentine ou d'ailleurs.

L'intégration de l'économie mondiale produisit une structure de commerce internationale qui faisait ressentir les dépressions économiques d'une région dans le monde entier. Le commerce et les mouvements de capitaux dominaient le cycle des cours. L'étalon-or et le système de libre-échange adopté par certains pays, en particulier la Grande-Bretagne, rendirent plus aigus la simultanéité de la prospérité ou de la dépression. C'est ainsi que la plupart des pays du monde furent avantagés par le *boom* international qui survint après 1896 et qui, malgré certains temps d'arrêt, augmenta rapidement à partir de 1908. L'année 1913 elle-même fut une année record à peu près partout, aussi bien pour le niveau de production que pour les bénéfices, et le souvenir de cette année favorisa l'image de Belle Époque étendue à toute la période.

A ces éléments généraux peuvent encore s'ajouter trois points. Les deux premiers sont significatifs parce qu'ils sont souvent négligés, ce qui entraîne souvent une mauvaise compréhension de la véritable nature de l'économie internationale entre 1900 et 1913. En premier lieu, la structure de 1914 était, par certains aspects essentiels, de création récente. Cela se voit clairement dans l'adoption de l'étalon-or qui ne fut universellement accepté qu'à partir de 1890. Et c'est en cela qu'est trompeur le concept de « normale » ainsi que l'entendait Harding, puisque la normale, si l'on peut vraiment parler de « normale », n'avait eu qu'une très brève existence. En second lieu, l'économie internationale n'avait jamais été stable. Nombre de changements importants étaient advenus durant les années précédant 1914, dont certains sapaient à la base l'économie internationale. Présenter un contraste trop marqué, donc, entre l' « anarchie » des années de l'entre-deux-guerres et la prospérité dorée qui l'avait précédée est trompeur. Nous devons comprendre que, même avant la guerre, avaient déjà commencé

à se former des fissures dans les murs de l'imposant édifice, même si les soutènements tenaient encore bon.

Le troisième point, lui, est fondamental. Entre 1900 et 1914, la Grande-Bretagne était le pivot de l'économie internationale. Le rôle de ce pays est donc le point de départ obligé pour toute étude un peu plus approfondie des rouages de cette économie.

Le rôle de la Grande-Bretagne

La position de la Grande-Bretagne comme pivot du commerce mondial est la conséquence de sa précoce révolution industrielle. En 1800, déjà, l'agriculture ne contribuait que pour un tiers environ au produit national total. Bien plus de gens travaillaient dans les secteurs non agricoles que dans les champs. Ensuite, le développement industriel rapide et l'augmentation des emplois dans le commerce et les services diminua inexorablement le nombre des agriculteurs. Après 1850, la population agricole diminua de façon absolue et non plus seulement relative. Vers la moitié du siècle, l'agriculture contribuait pour un cinquième au produit national et en 1913, son apport s'était réduit à 5 %. En 1913, il n'y avait que huit travailleurs britanniques sur cent à être employés dans l'agriculture. Le développement de l'industrie amena aussi celui des grandes cités industrielles comme Manchester et Birmingham.

La position de pointe de la Grande-Bretagne eut deux conséquences importantes. Premièrement, le développement précoce de l'industrie ne tarda pas à donner à l'Angleterre la primauté dans les produits manufacturés et le commerce mondial. Deuxièmement, la suprématie de la Grande-Bretagne était fondée sur une gamme de produits plutôt restreinte et seulement sur ceux qui pouvaient naître de la technologie encore rudimentaire des premiers temps de l'industrialisation. Ceux également pour lesquels existait une demande dans une période de revenus généralement bas et où la croissance de l'économie mondiale n'avait pas encore commencé par elle-même à transformer ailleurs la demande et les techniques. C'est ainsi que la structure industrielle britannique s'appuyait sur les tissus de laine et de coton, sur le charbon, sur le travail de base du fer et, par la suite, sur les constructions navales. En 1907, trois industries fondamentales, celles du charbon, du fer et de l'acier, et des textiles fournissaient ensemble 46 % du produit industriel net de Grande-Bretagne et constituaient 60 % de ses exportations globales.

Pour autant que s'accrût rapidement le revenu réel de l'Angleterre, son commerce extérieur s'étendait avec encore plus de rapidité. Dans les années 70, exportations et importations constituaient 50 % du revenu national, tandis qu'en 1800, elles ne dépassaient pas 20 %. L'expansion et la prospérité britanniques étaient donc liées de façon indissociable au commerce, et les exportations anglaises conquéraient les marchés mondiaux dans une mesure inouïe. De 1850 à 1913, l'Angleterre n'exporta pas moins de 40 % de ses propres produits manufacturés et la plupart des industries principales dépendaient fortement des marchés étrangers. En 1850, 63 % environ de l'exportation totale consistait en textiles et en 1890, la proportion était encore de 43 %. La dépendance du Lancashire des marchés extérieurs se reflétait dans le pourcentage toujours plus important de la production exportée et, en 1913, plus de 80 % de sa production de tissus de coton était envoyée outre-mer. L'hégémonie de l'Angleterre se voit encore dans la large part du commerce mondial qu'elle réussit à accaparer. Dans les années 70, lorsque la Grande-Bretagne contribuait à elle seule pour près d'un tiers à la production industrielle du monde, il ne passait pas moins de 40 % du commerce mondial de produits manufacturés par ce pays.

Une telle expansion industrielle amena une augmentation tout aussi massive des importations. Le coton, industrie principale de Grande-Bretagne dès le début, se trouva dans l'impossibilité de se développer sans ressources extérieures en produits de base. Au fur et à mesure de l'avance du siècle, des quantités toujours plus grandes d'autres matières premières, laine, fer, bois, cuivre, caoutchouc, etc., ou bien manquaient entièrement ou bien s'épuisaient. L'effort d'industrialisation de la Grande-Bretagne, en outre, impliquait le développement des centres urbains et les seules ressources locales ne suffisaient plus à nourrir la population. Ces facteurs, combinés à l'expansion démographique rapide qui porta la population de l'Angleterre et du Pays de Galles de neuf millions en 1800 à trente-six millions en 1911, amena la nécessité d'importer d'immenses quantités de céréales et de

viande, surtout après 1870, qui s'ajoutaient aux produits traditionnellement importés tels que le thé, le café, le sucre de canne et le tabac.

L'industrialisation de l'Angleterre influença donc directement d'autres régions du monde. Ses exportations figurèrent en quantités toujours plus importantes sur les marchés extérieurs tandis que le marché anglais servait de débouché aux produits d'autres pays. La spécialisation amena une expansion commerciale à laquelle on n'aurait jamais pensé avant la révolution industrielle. Les échanges furent favorisés du fait que le Royaume-Uni soutint la liberté du commerce durant toute la période qui va de 1840 à la Première Guerre mondiale. Cette politique donna un développement maximal aux importations en Grande-Bretagne et offrit aussi aux autres pays la possibilité de réaliser des gains dont une partie faisait inévitablement accroître la demande de produits manufacturés britanniques dans une période où la Grande-Bretagne en détenait quasiment le monopole mondial.

Voilà donc comment la révolution industrielle anglaise a stimulé le commerce international en donnant à d'autres pays comme les États-Unis, favorisés par leurs propres ressources naturelles et en mesure de lui fournir du coton et des céréales, la possibilité de croître et de s'industrialiser. Et puis, naturellement, la technologie née en Angleterre, la machine à vapeur, les chemins de fer, la navigation à vapeur et toute une série d'autres inventions eurent la possibilité de se répandre dans le monde et de promouvoir son industrie ailleurs.

Il faut encore souligner un point : la position d'hégémonie prise dans l'économie mondiale par la Grande-Bretagne autour des années 70 qui donna logiquement la prédominance, dans le domaine des finances internationales et des différents services attenant, au commerce. La livre sterling, fondée sur l'étalon-or, était la principale devise du commerce international. Les gouvernements étrangers possédaient des sterlings à Londres, et souvent, des transactions qui ne concernaient pas la Grande-Bretagne étaient réglées en cette monnaie. Les services de navigation, les marchés de l'or et des biens industriels ainsi que les assurances étaient eux aussi centralisés à Londres et, pour s'en occuper, surgirent des branches spécialisées et des banques. La solidité de la structure financière et la stabilité de la Banque d'Angleterre firent de Londres la principale place financière du monde. Cette position fut renforcée puis stimulée par la disposition des Anglais à investir à l'extérieur au fur et à mesure que s'en présentait l'occasion. L'Angleterre suivait la politique du libre-échange ; les citoyens britanniques étaient libres d'investir dans tous les pays du monde.

Nous parlerons ensuite plus longuement des mouvements internationaux de capitaux. Mais l'on peut dès maintenant répondre à une question de base : pourquoi la puissance industrielle britannique n'amena-t-elle pas une crise internationale de la balance des paiements au fur et à mesure que les marchés mondiaux étaient inondés de produits anglais ? Pourquoi, en d'autres termes, tout l'or du monde ne s'accumulait-il pas à Londres en créant une faiblesse dans les économies des autres pays? La réponse est que la Grande-Bretagne, non seulement exportait, mais importait également d'énormes quantités de marchandises et que cette attitude était implicite dans la structure même de son industrie manufacturière et dans le développement de son industrialisation ; de plus, elle était renforcée par la politique du libre-échange. Et en fait, un point aussi étrange qu'important est que durant tout le XIXe siècle, l'Angleterre ne connut jamais d'excédent de sa balance commerciale des produits industriels. Les importations dépassèrent toujours les exportations et cela de façon d'autant plus visible après 1870. Il est vrai que l'Angleterre, avec la location maritime, les assurances et les investissements, réalisait des gains substantiels sans lien avec les produits manufacturés. Sa balance des paiements était solide. Mais les énormes prêts à l'extérieur, rendus possibles par ces sources diversifiées de revenus, contribuèrent à assurer la croissance de pays comme les États-Unis et l'Australie, sans risque de voir leur développement bloqué par la carence en devises étrangères. A son tour, naturellement, le capital anglais, dans la mesure où il était investi dans les chemins de fer, les mines, les industries et les autres formes d'activité productrice, contribuait à augmenter la capacité de production des pays étrangers (ou la capacité de subvenir aux importations) et aidait ainsi ces pays à solder leurs propres dettes. Il ne devrait pas être nécessaire d'ajouter que tout cela ne fut pas le résultat d'une politique consciente. Les décisions inhérentes aux investissements et au commerce étaient prises par des particuliers sur la base de calculs personnels de profit et de risque.

Oui, le libre-échange fut une politique délibérée, de même que le maintien de l'étalon-or. Mais il ne faut pas, comme le faisaient souvent les contemporains, attribuer les avantages de cette situation uniquement à cette politique. Il faut aussi se rappeler qu'ils opéraient dans une conjoncture favorable et même unique.

Diffusion de l'industrie et du commerce

La seconde moitié du XIXe siècle fut caractérisée par la croissance rapide de l'industrie dans plusieurs pays d'Europe et aux États-Unis. Entre 1870 et 1913, la contribution de l'industrie manufacturière au produit national dépassa celle de l'agriculture aux États-Unis, en Allemagne, en France, en Belgique, en Suisse et en Suède. A la fin du XIXe siècle, l'industrie s'était développée également de façon notable en Italie du Nord, en Russie d'Europe, et en Autriche, tandis qu'en Asie, ce fut le Japon qui donna le premier des signes d'industrialisation dans un pays extra-européen ou, en tout cas, étranger à la culture et au contexte européens.

Le développement de l'industrie fut accompagné de l'expansion du commerce international. De 1840 à 1880, le volume du commerce mondial se multiplia par trois et tripla à nouveau de 1880 à 1913. Dans la seule période 1900-1913, la quantité de marchandises traitée sur les marchés internationaux augmenta de plus du double. Ces augmentations dépassèrent de loin l'accroissement de la production mondiale, si bien que, pour cette période un pourcentage toujours plus élevé des produits du monde fut acheté et vendu hors des frontières. Le rapport entre le commerce et la production augmenta de plus du triple entre 1815 et 1900 et le commerce devint, pour citer l'économiste bien connu, Nurkse, un *engine of growth*, une machine à expansion.

Le développement des transports et des communications fut fondamental. L'extension des réseaux ferroviaires dans le monde entier ouvrit de nouvelles zones à l'investissement productif et au commerce. Les mêmes chemins de fer étaient de grands consommateurs de charbon et de fer, créant un débouché opportun pour ces produits et la possibilité de les développer dans de nouveaux pays. Les chemins de fer absorbaient également des investissements sur une échelle encore jamais vue. Ils révolutionnèrent les marchés de capitaux, créèrent un rôle nouveau pour l'économie d'État, (rien qu'en Angleterre, les entreprises privées étaient en mesure de construire seules les voies ferrées) et favorisèrent l'afflux des investissements des pays avancés vers ceux en retard pour financer les chemins de fer.

Depuis 1825, date de l'inauguration de la première ligne anglaise, jusqu'en 1840, on ne construisit qu'environ 10 000 kilomètres de voies ferrées dans le monde entier. A peu près toutes étaient en Europe ou en Amérique du Nord et environ les trois quarts en Angleterre et aux États-Unis. Les années suivantes virent des progrès spectaculaires. En 1880, 350 000 kilomètres de lignes étaient en service et en 1913, les réseaux ferrés couvraient plus de 800 000 kilomètres. A cette date, les chemins de fer avaient déjà révolutionné l'économie du monde : l'Allemagne, par exemple, possédait, en 1860, 11 000 kilomètres de voies ; en 1900, elle en avait 51 500. L'Inde en resta dépourvue jusqu'en 1853, mais en 1900, le réseau indien s'étendait sur 40 000 kilomètres. En Argentine, les chemins de fer augmentèrent de moins de 2 500 kilomètres en 1880, à plus de 16 000 en 1900.

Sur mer, l'expansion du trafic à vapeur donna un élan gigantesque à l'économie mondiale. Les locations baissèrent, les voyages devinrent plus courts, les horaires plus réguliers. La Grande-Bretagne dominait la navigation commerciale. En 1914, l'Angleterre possédait encore à peu près la moitié du tonnage des navires à vapeur. Le tableau 1 montre la croissance de la marine marchande et il est intéressant de noter que les navires à voile ne tombèrent complètement en désuétude qu'après 1880. A côté de ces développements, il y eut de nombreux autres progrès dans le domaine des communications. Le télégraphe, par exemple, et le développement des services postaux, contribuèrent ultérieurement à l'expansion de l'économie internationale.

Sur ce fond général, le rôle des révolutions industrielles en Europe commence à se profiler nettement. L'expansion industrielle, et la croissance des centres urbains, non moins que la rapide poussée démographique créèrent une demande toujours plus forte de denrées alimentaires et de matières premières et, en échange, la vente de produits manufacturés. Dans les trente ou quarante

Tableau I

Tonnage de la Marine marchande britannique 1850-1910
(en millions de tonnes)

	1850	1880	1890	1910
Voile	3,4	3,8	2,9	0,8
Vapeur	0,2	2,9	5,0	10,4
Total	3,6	6,7	7,9	11,2

ans qui précèdent 1914, le pourcentage des produits de base dans le commerce international demeure constant, atteignant environ les deux tiers du volume total. L'impact des pays industriels sur ceux non industriels se passe donc d'autre commentaire.

De toute la vaste gamme des produits de base, ce sont comme on pouvait s'y attendre, les produits alimentaires qui constituaient la plus grande part. Les céréales étaient le produit le plus apprécié parmi ceux mis en circulation, et les exportations de grain donnèrent un puissant élan au développement économique de différents pays, parmi lesquels les États-Unis à partir de 1870, l'Australie à partir de 1880 et l'Argentine après 1890. La Grande-Bretagne était le marché principal des céréales comme des autres produits, coton, laine, thé, sucre et tabac. Les produits alimentaires avaient diverses provenances ; les céréales venaient non seulement de Russie, des États-Unis, d'Argentine, du Canada et de l'Australie mais aussi de Roumanie, de Hongrie et des Indes pour être vendues dans tous les pays d'Europe occidentale et méridionale. Dans cette catégorie, les zones d'origine des produits de base étaient plus restreintes que celles de destination finale. En 1913, l'Inde, Ceylan et la Chine produisirent plus de 80 % de tout le thé exporté dans le monde tandis que plus de 90 % des agrumes provenaient d'Italie ou d'Espagne. Les principaux exportateurs de sucre étaient Cuba et les Indes-Néerlandaises, mais la Côte-de-l'Or et le Brésil avaient le monopole du cacao.

Plus encore que dans le cas des matières premières, la demande accrue et les sources limitées de ravitaillement firent en sorte que le besoin des pays industrialisés intéressait des zones toujours plus élargies, puisqu'il existait une liste stupéfiante de produits dont les sources étaient éparpillées dans le monde entier. Les exigences de l'Europe se traduisirent en plantations de caoutchouc en Malaisie, en mines de nitrate au Chili, et en industrie de la viande congelée en Nouvelle-Zélande. En 1913, parmi les principales matières premières, le coton venait surtout des États-Unis, mais s'y ajoutaient de notables quantités en provenance d'Égypte, des Indes et aussi de l'Ouganda. Les Indes fournissaient plus de 90 % du jute, alors que l'Australie et l'Argentine avaient le monopole indiscuté de la laine. Le Japon était le premier exportateur de soie grège, mais le minerai de fer venait surtout d'Espagne, de France et de Suède, le cuivre du Chili, du Pérou et du Mexique et l'étain de Bolivie et de Malaisie.

Le cas du charbon et du pétrole était un peu différent. La houille se trouvait dans de nombreux pays industrialisés (et sa présence explique en partie l'origine de la puissance industrielle de ces pays) et était vendue principalement par ces pays aux autres pays d'Europe qui en étaient moins bien pourvus. Entre 1900 et 1913, c'est la Grande-Bretagne qui exporta la plus grande quantité de houille, suivie par les États-Unis, l'Allemagne et la

Tableau II

Taux annuel de développement industriel 1860-1910

	1860 1870	1870 1880	1880 1890	1890 1900	1900 1910
Grande-Bretagne	2,6	1,9	1,6	2,4	0,7
Allemagne	2,5	3,3	4,8	5,0	3,2
France	2,7	2,4	2,7	1,7	3,0
Russie	5,0	2,7	4,7	8,5	3,2
Italie	-	3,1	5,7	3,4	5,9
États-Unis	3,2	4,4	8,6	3,3	5,1
Monde	3,1	3,2	5,2	3,4	3,9

Tableau III

Pourcentage de la production industrielle mondiale (sur le total).

	1870	1913
Grande-Bretagne	31,8	14,0
États-Unis	23,3	35,8
Allemagne	13,2	15,7
France	10,3	6,4
Russie	3,7	5,5
Italie	2,4	2,7

Belgique. Les principaux importateurs furent la France, l'Italie, les Pays-Bas et l'Autriche. Les États-Unis et la Russie furent dans cette période, les plus grands exportateurs de pétrole, bien que dès avant 1914 les pétroles de Bornéo, de Sumatra et de la Perse aient commencé à faire leur apparition sur les marchés mondiaux.

L'industrialisation constituait la base de l'expansion du commerce, et le tableau II montre le taux de croissance industrielle de divers pays après 1860. La liste ne prétend pas être exhaustive et nous avons déjà mentionné les pas de géant accomplis par la Suisse, la Belgique, la Suède, le Japon et d'autres. Mais le tableau met en relief certains éléments intéressants. Parmi les plus hauts pourcentages, certains regardent les pays les plus en retard, tels que la Russie ou l'Italie, même si nous devons reconnaître que ces pays étaient partis d'un niveau extrêmement bas pour aller vers l'industrialisation. Néanmoins, une croissance aussi fulgurante réussit toutefois à créer une économie totalement industrialisée avant 1914. A cette date en fait, environ 80 % de la population russe vivait encore de l'agriculture.

Les résultats obtenus par les États-Unis et l'Allemagne sont particulièrement impressionnants, alors que l'Angleterre va au ralenti. Le tableau III montre comment une répartition différente de la puissance industrielle suivit dans les différents pays une vitesse de croissance différente. Peut-être était-il inévitable que la Grande-Bretagne ne puisse conserver son extraordinaire prééminence initiale. L'accroissement démographique rapide et les abondantes ressources naturelles d'autres pays favorisaient naturellement leur expansion. En outre, la « seconde révolution industrielle », après 1870, fondée toujours davantage sur une technologie d'origine scientifique, trouva un terrain fertile dans les milieux intellectuels et économiques de l'Allemagne aussi bien que des États-Unis. Il s'ensuivit que dès les années 90, les États-Unis étaient devenus la première puissance industrielle du monde, tandis que l'Allemagne disputait la seconde place à l'Angleterre. En 1913, la production de charbon, de fer et d'étain des États-Unis dépassait de peu celle de la Grande-Bretagne, alors que l'Allemagne produisait deux fois plus d'acier et les États-Unis quatre fois plus qu'elle.

Tableau IV

Pourcentage des produits manufacturés dans l'exportation globale 1913.

	%		%
Grande-Bretagne	77	Japon	49
Suisse	77	Italie	45
Allemagne	72	États-Unis	34
France	58		

Avec le développement industriel, tous les pays industrialisés avaient plus de produits à exporter, comme le montre le tableau IV. A l'exportation venait s'ajouter une quantité toujours plus importante d'importations alimentaires et de matières premières. Dans la seule décennie 1870-1880, par exemple, l'Allemagne passa du rôle d'exportatrice à celui d'importatrice de céréales et, en 1913, le grain se trouva en troisième position, après le coton et la laine, dans les importations allemandes. Ces mêmes années, les principaux produits importés par la France furent la laine, le coton, le charbon et les céréales, tandis qu'en Belgique, c'était surtout la laine, suivie par les céréales.

L'Europe aurait importé encore plus de grain si la plupart des pays n'avaient protégé leurs propres

agriculteurs par des droits destinés à endiguer la marée de produits américains qui envahissait l'Europe dans le dernier quart du siècle. Seule la Grande-Bretagne, parmi les grandes puissances industrielles européennes, restait fidèle à la politique du libre-échange et, en 1913, le secteur agricole anglais était infiniment plus petit que dans n'importe quel autre pays.

Dans les années 70, la plupart des pays européens, toujours avec la notable exception de l'Angleterre, défendirent leur propre industrie par des taxes protectionnistes. La France augmenta plusieurs fois ces droits durant les années 70 et 80 jusqu'à rejoindre le formidable « tarif Méline » de 1892. En Allemagne, Bismarck décréta en 1879 la fin du libre-échange ; l'Autriche fit de notables augmentations des tarifs douaniers en 1875 et 1878 ; En Russie, les droits de douane augmentèrent de façon continue à partir de 1877 tandis que l'Espagne avait à son tour recours au protectionnisme la même année, suivie par l'Italie en 1887. Hors d'Europe, les États-Unis continuaient à s'industrialiser à l'abri de la barrière d'un protectionnisme toujours plus sévère.

Circulation des capitaux

Le développement de l'économie mondiale créait toujours des occasions plus grandes pour les investissements internationaux de capitaux. En général, ceux-ci affluaient des pays riches et industrialisés vers les régions en voie de développement. Les États-Unis font une exception partielle à cette règle, puisqu'en 1914, malgré leur force économique, ils étaient lourdement endettés. En fait, les États-Unis croissaient à une telle rapidité et avec tant de possibilités d'investissements internes avantageux qu'ils étaient en mesure d'absorber intégralement l'épargne intérieure tout en attirant des capitaux extérieurs.

L'exportation des capitaux était le monopole de l'Europe occidentale et le plus grand exportateur en était la Grande-Bretagne. L'on a calculé qu'en 1914, le portefeuille global des titres extérieurs à long terme aux mains de citoyens britanniques se montait à quatre millions de livres sterling, c'est-à-dire 40 % environ de tous les investissements de ce genre. Venait ensuite la France, avec à peu près 20 %, ce qui surprendra peut-être, vu le faible taux de croissance que montre le tableau II. Mais une simple réflexion suffit à faire comprendre que les pourcentages peu élevés d'expansion industrielle en France et en Angleterre proviennent de la rareté des possibilités d'investissement dans le pays même, et donc nous ne devons pas être surpris de ce que les investisseurs privés (qui composaient la plus grande part des exportateurs de capitaux) aient préféré les dividendes élevés disponibles à l'étranger. Après la France vient l'Allemagne, avec circa 13 % du total, puis la Belgique, les Pays-Bas et la Suisse qui totalisent à eux trois, 12 %. C'est ainsi que ces six pays ne contribuaient pas pour moins de 80 % à l'investissement total à l'extérieur en 1914.

Les mouvements internationaux de capitaux augmentèrent rapidement à partir de 1880 pour atteindre leur apogée dans la décennie qui précéda la guerre. Les investissements britanniques, estime-t-on, augmentèrent d'environ deux cents millions de livres sterling en 1850, à sept cents millions en 1870 et deux mille quatre cents millions en 1900. En 1913, quand le total aura atteint quatre mille millions, le mouvement annuel se montera au total stupéfiant de 9 % du revenu mondial! Les destinations principales des capitaux se voient dans le tableau V. On note surtout le déclin de l'investissement britannique en Europe. Les États-Unis continuent à en absorber une grande partie, mais les principales régions de croissance restent dans le cadre de l'Empire ; avec une petite partie aux Indes, et une beaucoup plus grosse dans les *dominions* (surtout l'Australie, le Canada et l'Afrique du Sud). En Amérique latine, le principal débiteur est l'Argentine.

En 1914, plus de 40 % des investissements britanniques à l'extérieur étaient placés dans les chemins de fer. 30 % étaient investis dans les obligations publiques de gouvernements ou d'administrations locales et de même, une part notable de ces investissements fut employée à financer les compagnies ferroviaires. Finalement, à peu près 70 % des investissements anglais furent employés au financement des compagnies de chemins de fer et des services publics de tout genre, (améliorations apportées aux ports et aux installations portuaires, aussi bien qu'entreprises de gaz et d'eau).

Les investissements français à l'extérieur furent

Tableau V

Investissements britanniques à l'étranger par zone (en pourcentage) 1870-1914.

Zone	1870	1914	Zone	1870	1914
Dominions britanniques	12	37	Amérique latine	11	18
Indes	22	9	États-Unis	27	21
Europe	25	5	Divers	3	10

bien différents. Eux aussi crûrent rapidement, et triplèrent entre 1880 et 1914, mais les colonies françaises n'en virent qu'une part minime et le capital français s'accumula au contraire en Europe. En 1914, moins de 10 % était parti pour les colonies et 60 % environ était en Europe. La part la plus grosse était allée en Russie, pour environ un quart du total. Surtout à partir de 1890, des sommes importantes furent investies par les Français dans les industries et les rentes d'État russes. Quelques entreprises métallurgiques et minières françaises furent implantées en Russie durant cette période et, en 1914, la France détenait à peu près un tiers de la dette extérieure russe.

Ces mouvements extérieurs de capitaux eurent des effets considérables. Les chemins de fer ouvraient toujours de nouvelles zones au commerce mondial ; alors que les capitaux britanniques installaient des plantations de thé aux Indes, de caoutchouc en Malaisie, des mines d'or et de diamant en Afrique du Sud et des mines de fer en Espagne, les capitaux français eux, contribuaient à la construction des voies ferrées espagnoles et aux industries de la houille et du fer en Ukraine ; les capitaux français, suédois et britanniques créèrent l'industrie pétrolière russe du Caucase. On pourrait multiplier les exemples.

La technologie et l'initiative accompagnaient les capitaux. Nombre de maisons françaises en Russie, par exemple, se servirent des techniques et des outillages français autant que des techniciens. L'emploi du capital britannique eut également pour conséquence directe l'augmentation de la demande en biens non périssables anglais. De cette façon, la circulation des capitaux fut également un puissant stimulant de la diffusion des techniques occidentales.

Une conséquence ultérieure des investissements de capitaux fut, en dehors de l'élan donné à l'expansion économique, la création de disponibilités en devises étrangères pour les importations fondamentales. Ainsi l'Australie, le Canada et les États-Unis furent en mesure de soutenir leur déficit dans la balance des paiements en devises tandis qu'ils posaient les rails des chemins de fer et importaient l'outillage nécessaire au développement et à l'expansion futurs.

L'étalon-or

Une décision essentielle pour le mouvement international des capitaux comme pour le fonctionnement régulier de l'économie mondiale fut l'adoption universelle de l'étalon-or *(gold standard)*. Il offrait la garantie de conversion des devises à un taux de change fixe (puisque la valeur de la devise était liée à l'or). Cela encourageait les investisseurs à faire des prêts à l'étranger, leurs dividendes n'étant pas sujets à suivre les fluctuations des devises.

L'étalon-or international fut le résultat des trente dernières années du XIXe siècle. Certains pays jusqu'alors avaient fait des expériences de temps en temps avec l'étalon-or, mais en 1870, seuls le Portugal et la Grande-Bretagne y avaient lié leurs propres devises. La plupart des autres pays d'Europe se fondaient sur l'argent, de même que les États-Unis, les Indes et la Chine. Cependant, vers 1870, le cours de l'argent commença à s'effondrer, créant de gros problèmes aux pays liés à l'étalon-argent. Les pays industrialisés européens, en particulier, eurent à subir l'augmentation des prix des matières premières importées. En même temps, certains pays producteurs de matières premières, comme la Russie, le Japon, la Hongrie, les Indes, l'Argentine, commencèrent à voir l'avantage qu'il y avait à attirer les capitaux extérieurs par une devise stable fondée sur l'or. Il s'ensuivit que nombre de pays s'unirent à l'Angleterre pour adopter l'étalon-or. L'Allemagne ouvrit la marche juste après 1870 et quand la Russie et le Japon donnèrent finalement leur pleine approbation à l'étalon-or, en 1897, il était déjà en vigueur

dans la plupart des pays commerçants du monde.

L'étalon-or ne put garantir la stabilité des prix internationaux. Au contraire, avec son adoption, les prix tendaient à la hausse ou à la baisse dans plusieurs pays à la fois. 1870-1890 fut une période de déflation importante, mais, à partir de la moitié des années 70, aiguillonnés par les immenses découvertes d'or du Transvaal, les prix montèrent de nouveau. A partir de ce moment et jusqu'en 1913, les prix des produits de base augmentèrent plus vite que ceux des produits manufacturés. Les agriculteurs européens jouirent d'une période de prospérité nouvelle et le mouvement favorable des échanges encouragea des mouvements ultérieurs de capitaux dans les pays en voie de développement. Ce flot de prospérité provoqua la sensation de bien-être qui caractérisait la Belle Époque avant 1914.

Les émigrations

A côté des mouvements internationaux de biens et de capitaux, il y eut un mouvement massif de personnes. Le XIXe siècle fut un siècle inquiet. Les gens se déplaçaient à l'intérieur de leur propre patrie de la campagne vers la ville et passaient également d'un pays à un autre, naturellement motivés par les occasions de travail qu'offraient l'industrialisation et le commerce. Entre 1900 et 1914, le flux de l'émigration internationale atteignit son apogée et dans les cinq ans qui précédèrent la guerre, environ un million et demi de gens abandonnèrent tous les ans leur patrie pour s'établir à l'extérieur. Les pays qui accueillaient le plus grand nombre d'émigrants étaient les région inoccupées des zones tempérées où existaient des ressources agricoles et minières à développer. Les États-Unis absorbèrent environ la moitié des émigrants et la population américaine d'origine étrangère ne descendit jamais à moins de 13 % du total avant 1914. Dans la seule décennie 1900-1910, il y eut plus de neuf millions d'émigrants pour les États-Unis. De même l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada, le Brésil et l'Afrique du Sud en attirèrent un grand nombre et en bien des cas, eu égard à leurs dimensions, dans une proportion plus élevée que les États-Unis.

Dans ce cas comme dans celui des capitaux, ce fut l'Europe qui apporta la plus grande contribution. Entre 1850 et 1914, près de quarante millions de personnes émigrèrent d'Europe. Après 1890, la majeure partie des immigrants aux États-Unis provenaient des pays les plus pauvres de l'Europe méridionale et orientale, d'Autriche-Hongrie et d'Italie en particulier, contrairement aux vagues précédentes qui étaient originaires surtout d'Angleterre, d'Irlande, d'Allemagne et de Scandinavie. A partir de 1890, de nombreux Allemands s'établirent en Argentine et au Brésil, alors que des émigrants anglais se dirigeaient toujours davantage vers les pays de l'Empire.

Il faudrait aussi noter un autre type d'émigration. Les ressources en travailleurs pour les mines, les plantations et les chemins de fer qui s'ouvraient dans les régions tropicales provenaient souvent d'autres pays, habituellement sous contrat. Les Indes et la Chine fournirent bon nombre de travailleurs de cette sorte, les Chinois se dirigeant surtout vers la Malaisie et les Indes-Néerlandaises, tandis que les Indiens — et les Chinois — allaient travailler dans les plantations de l'ouest des Indes et le sud de l'Afrique.

Les fissures de l'économie mondiale

Rétrospectivement, il n'est pas difficile de voir que tout n'allait pas pour le mieux dans l'économie mondiale des dix ans qui précédèrent la guerre, malgré l'aspect de prospérité et de tranquillité qui caractérise les rapports économiques internationaux durant cette période. Nous verrons mieux le problème en examinant la puissance britannique ; la Grande-Bretagne était la plaque tournante du système bien que sa situation subît une usure continue. Nous avons déjà vu que sa suprématie était chancelante et la chose se reflétait également dans le commerce international. Alors qu'en 1840, la Grande-Bretagne participait pour près d'un tiers au total du commerce mondial, sa part en 1913, bien que plus élevée que celle de n'importe quelle autre nation, était descendue à 17 %. De 1880 à 1913, sa part dans les exportations mondiales de biens manufacturés tombe de 41,4 à 29,9 %. En revanche, dans la même période, la part de l'Allemagne monte de 19,3 à 26,5 % et celle des États-Unis de 2,8 à 12,6 %.

Face à la concurrence internationale toujours croissante de rivaux récemment industrialisés et au protectionnisme plus rigide exercé par les principaux pays industriels, les exportateurs anglais se rabattirent toujours davantage vers le marché des producteurs de matières premières, principalement dans l'Empire. En d'autres termes, les industries anglaises qui comptaient sur l'exportation, au lieu de développer de nouveaux produits, se rabattirent sur les zones sous-développées à la recherche de nouveaux marchés. En 1913, les deux tiers des exportations britanniques étaient dirigés vers les pays producteurs de matières premières et un quart des textiles exportés l'était dans les seules Indes.

Dans le système multilatéral complexe de paiements qui en résultait, l'Angleterre était toujours plus dépendante du marché indien. Au début du XXe siècle, l'excédent commercial de la Grande-Bretagne avec les Indes était énorme, mais aussi, elle était en déficit avec les États-Unis, l'Europe industrielle et les régions agricoles tempérées de l'Argentine et de l'Australie. Les Indes avaient à leur tour des excédents avec les États-Unis et l'Europe continentale. De cette façon, les dettes étaient soldées de manière multilatérale.

Mais ce système ne pouvait pas durer. Il dépendait de l'exportation des marchandises anglaises sur des marchés comme les Indes et ne pouvait fonctionner que si les pays de l'Empire persistaient dans leur disposition à importer les marchandises de Grande-Bretagne, plutôt que de ses rivaux. Il dépendait aussi du maintien à un taux limité du développement des industries locales, de l'industrie cotonnière indienne par exemple. Et sous ce rapport, la position de la Grande-Bretagne en 1914, commençait à être attaquée.

Sans doute, Londres était toujours la capitale bancaire et financière mondiale, même en 1914, et sa puissance provenait des dividendes réalisés par les investissements étrangers et les gains considérables réalisés sur les locations maritimes. Tout cela contribuait à donner à la livre sterling son caractère de monnaie stable et attirante. Mais d'autre part, en 1914, des pays comme l'Allemagne, les États-Unis, voire le Japon, possédaient une marine marchande en expansion rapide. De plus, en 1914, New York était en passe de devenir un centre économique de premier plan au fur et à mesure que l'économie des États-Unis prospérait.

Et c'est là le nœud du problème. Tant que la Grande-Bretagne du libre-échange, avec ses grandes exportations de capitaux et ses importations massives de denrées alimentaires et de matières premières, était le pivot de l'économie mondiale, le système pouvait fonctionner. L'étalon-or pouvait être maintenu puisqu'il n'y avait pas d'afflux d'or permanent vers un ou deux centres. Mais les États-Unis étaient protectionnistes et de toute façon se suffisaient infiniment plus à eux-mêmes que la Grande-Bretagne en ce qui concernait les produits alimentaires, les matières premières et certains biens manufacturés ; une fois que les États-Unis eurent amassé d'importants actifs dans leur balance commerciale, il devint difficile aux autres pays de gagner les dollars nécessaires pour les payer. Et cela deviendra l'insoluble problème des années 20, bien que certains signes des difficultés à venir fussent devenus évidents déjà avant la guerre.

Le rôle des colonies

Il n'y a pas de lien bien défini entre l'augmentation des colonies et l'expansion de l'économie mondiale. L'histoire du colonialisme européen, après tout, commence dès avant le XVIe siècle. Mais l'on ne peut nier que l'expansion du commerce, en provoquant une recherche toujours plus grande de marchés et de ressources alimentaires et de matières premières, n'agît comme un aiguillon puissant sur l'intérêt porté par les pays industrialisés aux colonies. Dans le même temps, le fossé toujours plus grand entre les pays riches et les pays pauvres encourageait le riche à coloniser le pauvre et, en dehors des acquisitions formelles, on trouvait aussi des colonies « officieuses » en Chine et dans certaines régions d'Amérique latine. Le tableau VI montre l'accroissement des colonies proprement dites de l'Europe. Du point de vue de l'économie mondiale, l'empire britannique était le complexe le plus remarquable, les pays de l'empire, comme nous l'avons vu, devenant toujours plus importants dans le commerce et l'investissement britanniques, tandis que les activités de la balance commerciale avec les Indes soldaient le système multilatéral des paiements.

La nostalgie est un sentiment naturel et il est

difficile de ne pas partager le sentiment de ceux qui, après 1914, pleuraient la fin d'une époque. Il est certain que les problèmes de l'entre-deux-guerres rendirent d'autant plus attrayants les souvenirs des années précédentes. Il n'y a pas non plus de doute sur le fait que le cataclysme de la Grande Guerre fut tellement imprévu qu'il cacha le fait que les principaux changements de l'économie internationale étaient déjà en marche, que le système en vigueur en 1913 était d'origine récente et que, en tout cas, il ne pouvait avoir qu'une durée très brève. Mais cette brièveté ne diminue pas la valeur des objectifs réels poursuivis. Entre 1900 et 1913, tous les pays du monde se trouvaient plus étroitement liés que jamais auparavant ou par la suite. L'Europe occidentale et orientale, les États-Unis et la Chine, les tropiques et les régions tempérées nouvelles, partagèrent une brève période de croissance et, pour certains, de prospérité. Ils partagèrent l'illusion de la stabilité et de la durée. Oui, ce fut la Belle Époque, mais ce fut aussi l'Époque Éphémère.

Tableau VI

Possessions coloniales européennes 1860-1914. (superficies en millions de km²; populations en millions d'habitants)

	1860	1876	1900	1914	
Empire britannique	6,5	22,6	32,7	34,0	superficie
	145	252	367	393	population
Colonies françaises	0,5	1,0	10,4	10,6	superficie
	3,4	6,0	50,0	55,5	population
Colonies allemandes			2,6	2,8	superficie
			14,7	12,3	population
Divers	24,1	24,6	27,5	27,8	superficie
	32,0	34,4	79,0	107,2	population
Population européenne	270	300	400	445	

Eté 1914

par Brunello Vigezzi

La Guerre, *dessin de Giuseppe Scalarini (1873-1948), dessinateur politique du journal socialiste* Avanti!

« 31 juillet 1914, trois heures trente; un télégramme du Conseil Fédéral affiché dans la station de Vevey annonce « la mobilisation générale en Russie et l'état de guerre proclamé en Allemagne ». C'est l'une des plus belles journées de l'année, une soirée merveilleuse, les montagnes flottent dans une légère brume lumineuse et bleuâtre, le clair de lune répand sur le lac une coulée d'or roux qui part de la côte savoyarde, par Bouveret et Saint-Gingolph et va jusqu'à Vevey. L'air est délicieux, le parfum des glycines flotte dans la nuit et les étoiles brillent avec une telle splendeur! Dans cette paix divine et cette tendre beauté, les fils de l'Europe commencent le grand carnage... »

Avec distance, avec étonnement, avec le sentiment immédiat de l'inutile et de l'horrible (« le grand carnage... »), Romain Rolland enregistre la nouvelle du fond de la Suisse, pays neutre. En ces mêmes jours, en « cet été plus beau que jamais », Stefan Zweig est en Belgique et ses souvenirs, trente ans plus tard, gardent encore cette impression d'abandon confiant et de brusque contrecoup. « A Le Coq, petite station balnéaire proche d'Ostende... régnait aussi l'insouciance. Les baigneurs peuplaient les plages sous les tentes bariolées, les enfants lançaient des cerfs-volants, la jeunesse dansait. Toutes les nations étaient pacifiquement réunies, mais l'on entendait parler allemand parce que, comme tous les ans, la Rhénanie toute proche envoyait ses estivants de préférence sur les plages belges. Le seul ennui provenait des vendeurs de journaux qui, pour augmenter leurs ventes, hurlaient les titres menaçants des journaux parisiens : « L'Autriche provoque la Russie », « l'Allemagne prépare la mobilisation ».

« L'on voyait les visages se rembrunir tandis qu'ils lisaient les feuilles, mais ce n'était jamais que pour quelques minutes. Chacun, au fond, connaissait depuis des années de tels conflits diplomatiques : ils s'étaient toujours résolus avec bonheur au dernier moment avant que les choses ne devinssent graves. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même cette fois-ci?... » Sauf que, cette fois, il fallut au contraire quitter le pays en hâte devant la multiplication de nouvelles de plus en plus menaçantes et qu'il fallut découvrir, à peine passée la frontière, des préparatifs fort clairs de la violation de la neutralité belge : l'occupation des stations par l'armée, les lourds canons allemands sur les trains de marchandises, à peine recouverts de bâches...

L'Europe, en 1914, tombe ainsi dans la guerre, d'un seul coup et dans l'incrédulité générale. « L'Europe a autre chose à penser en ce moment... » : jusqu'au dernier moment, les journaux, les discours, les interviews le disent ou le laissent entendre, à côté et au-delà de toutes les affirmations bellicistes. Et pourtant, il suffit de quelques jours pour que l'acceptation du conflit soit immédiate et irrésistible. « L'enthousiasme » avec lequel, une fois prise la grande décision, l'Europe s'élance au-devant de la guerre dans l'été 1914, est passé à la légende. Romain Rolland, qui cherche aussitôt à se placer « au-dessus de la mêlée », à se souvenir des mots et des engagements de paix, à sauver les liens de la collaboration internationale, fait figure d'isolé. Il est incompris, sinon vilipendé. Bientôt, Zweig a, lui aussi, des difficultés. Bien qu'il s'agisse d'hommes en dehors de leur temps. D'un temps qui, évidemment, n'est pas très facile à comprendre. La Belle Époque a donc préparé la guerre? Peut-être bien l'a-t-elle honnie, quitte à la nourrir en elle-même et à la reconnaître comme sa créature de prédilection et fatale? « Même si nous devons finir sous les ruines, cela a été beau... » comme le dit, paraît-il, le ministre prussien de la Guerre, Falkenhayn, devant le spectacle de la mobilisation et des départs. La Belle Époque a-t-elle voulu la paix ou la guerre? Le passage, en effet, a été trop rapide; il laisse encore entrevoir des images opposées, comme s'il s'agissait de deux mondes différents, voire sans rapports. C'est aussi pour cela, peut-être, que les historiens n'ont cessé d'enquêter sur cette période et de chercher dans l'été 1914, dans ces jours de fin juillet, un secret important dans l'histoire de l'Europe.

La grande illusion

L'Europe d'avant 1914 avait pourtant souhaité la paix. Ou, tout au moins, elle avait cru qu'elle avait exorcisé la guerre, qu'elle l'avait reléguée dans le passé. La guerre, bien entendu, entre les principaux États d'Europe, la « guerre européenne », la seule vraie guerre désastreuse. Nombre de gens pensaient que la société civilisée, avancée, indus-

trielle et capitaliste avait en elle-même le pouvoir d'éviter un conflit armé, même si, curieusement, contradictoirement, ils montraient néanmoins le péril d'une conflagration générale d'un moment à l'autre.

De ce point de vue, le cas de Norman Angell est probablement le plus caractéristique. En 1914, il a plus de quarante ans et une vie mouvementée derrière lui, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde. Il est né dans le Lincolnshire d'une vieille famille de la région. Il a fait ses études en Suisse et en France; il a travaillé en Amérique sur la côte atlantique aussi bien qu'à l'ouest, comme *cow-boy*, chercheur d'or, journaliste. Puis il est revenu en Europe. Il a été directeur à Paris de l'édition pour le continent du *Daily Mail*, le nouveau quotidien à très grand tirage. Comme journaliste, il a vu la force de destruction de nombreuses campagnes d'opinion, il a mesuré tout le manque d'information et l'énorme influence de la presse populaire encore toute neuve. Surtout, il a eu de nombreux contacts avec les milieux économiques, politiques, militaires, et il est resté obsédé, terrorisé par la bifurcation entre les récentes conquêtes de la vie économique et sociale et les idées, les critères, les jugements politico-militaires habituels. La politique européenne lui semble antédiluvienne, en proie à une « phraséologie politique arbitraire », à « des concepts vétustes ». Mais ce qui est en jeu, c'est la survie même de l'Europe, justement à cause de cette illusion qui demeure, avec acharnement, des effets de la politique de puissance.

Les hommes d'État, les gouvernements, les partis, l'« opinion publique », appliquent à l'économie contemporaine des méthodes qui remontent à l'âge des Barbares, à l'époque médiévale ou aux États absolus. Ils suivent, même sans le savoir, l'antique fantasme de la « guerre de conquête », qui, dans l'Europe capitaliste, est devenue en fait impossible : Angell est en train de trouver son thème central. En 1909, il publie un opuscule : *L'Illusion optique de l'Europe*. Il le retravaille en 1910, sous le titre destiné à faire fortune : *La Grande Illusion — Étude sur la puissance militaire par rapport à la prospérité des nations*. Mais ce qui compte, qui prouve bien l'intérêt de la société du temps pour de semblables problèmes, c'est le succès indescriptible du livre. Il a, une édition après l'autre, et, dans le feu des débats, des défenses ou des contestations, continuellement retravaillé, l'ouvrage est traduit dans vingt langues différentes. Des clubs opposés se constituent, l'on en discute dans les journaux et dans les parlements : Angell est candidat au prix Nobel. Le livre, à sa façon, devient un petit bréviaire de l'époque, utile pour comprendre les conditions, l'esprit de l'Europe de la « veille ».

Le centre du livre demeure bien défini. Angell, avec soin, avec précision, célèbre ses nouveaux héros : « Un fabricant allemand, qui vend des caméras de cinéma dans un faubourg de Glasgow. » Celui-ci, soit dit en passant, vend des appareils aux planteurs de l'Argentine, lesquels vivent à leur tour en vendant du blé aux constructeurs de chaudières de Newcastle... Dans les derniers « quarante ans » et encore plus dans les « vingt derniers », une transformation exceptionnelle a presque créé une nouvelle société, avec ses mœurs d'une dureté sans pareille, souvent impitoyables, et ses progrès, mais surtout avec ses normes, ses coutumes, ses caractéristiques inconfondables : la division du travail, la fréquence et la facilité des communications, l'interdépendance financière. « Le crédit » est le nouveau roi qui rend « l'immense service » de fournir les « nerfs sensoriels » à tout « l'organisme économique et social » et relie, coordonne et harmonise. Dans une telle situation, toute entreprise de conquête qui vise à changer par la violence (comme parfois on le souhaite) la prospérité d'un pays est irréalisable. Angell s'amuse à montrer les effets catastrophiques d'une armée allemande saccageant les souterrains de la Banque de Londres, ou de la flotte anglaise qui s'annexe le port libre de Hambourg. Ce sont là choses d'une autre époque... Ou encore il oppose les résultats de la politique impérialiste et coloniale à ceux de l'expansion économique liée aux courants de commerce mondial : les concours de puissance stériles et horriblement dangereux pour les îles Samoa, la pénétration allemande attendue, pacifique et fructueuse en Égypte et le recul obligé de l'Angleterre. « Les colonies allemandes sont des colonies pour rire... » Les pays qui nourrissent les vingt millions d'Allemands nouveaux « sont ceux que l'Allemagne n'a jamais possédés ni n'espère posséder jamais : le Brésil, l'Argentine, les États-Unis, l'Inde, l'Australie, le Canada, la Russie, la France et l'Angleterre ».

Angell continue la liste des « lieux communs ». Il a diverses bonnes raisons et l'historiographie, en plus d'un cas, a fini par confirmer ses vues. Au fond, son ouvrage est l'expression légitime de l'Europe de la Belle Époque dont Malcolm Falkus parle dans les pages qui précèdent. Mais vu de nos jours, il dévoile plus facilement ses points faibles, ce qui est pour le moins aussi utile pour comprendre ce qui s'est passé pendant l'été 1914.

Angell est convaincu, tout d'abord, que la guerre est possible en Europe et fait de son mieux pour la conjurer en prouvant, entre autres, combien elle s'attarde sur des positions dépassées. Mais, finalement, le lecteur éprouve l'impression singulière qu'Angell est contraint d'enregistrer tant et de telles résistances que c'en est à faire désespérer les plus fervents soutiens de ses idées. Dans le livre, les pages sur la « paix armée », défendue de façon précaire, fondée sur l'illogique « course aux armements », ont une plus grande force que celles sur la paix, confiante dans le commerce et le crédit.

Angell est trop désinvolte dans sa façon d'admettre les guerres coloniales ou périphériques. Ses observations, souvent impeccables dans les rapports économiques entre les « nations hautement civilisées », qui devraient guider le monde, restent cependant forcément unilatérales.

En définitive, il a toutes les raisons de protester contre les confusions trop faciles entre économie et politique. De même il a raison d'évoquer dans sa complexité l'Europe, sa force d'expansion, ses rapports avec le monde. Il le fait de façon très caractéristique. Mais la défense de la paix qu'il assume, à un moment donné, semble s'évanouir dans des espoirs trop fragiles pour influer véritablement sur le cours des événements.

Les conjurés de Sarajevo

« Je suis le fils d'un *kmet*... » Lorsque Gavrilo Princip, le jeune Bosniaque meurtrier de François-Ferdinand, fait cette déclaration au procès, il évoque aussitôt une autre Europe, parfois totalement oubliée de celle dont il est question dans la *Grande Illusion*. En d'autres termes, il rappelle qu'en Europe existe encore plus ou moins en 1914 l'esclavage de la terre. « Le *kmet* chrétien, ou le cultivateur, souffrant de sa double infériorité religieuse et sociale, est dans une condition pire que celle des nombreux paysans de nos âges les plus obscurs, il est entièrement à la merci du propriétaire musulman, comme s'il était son esclave... » Les tributs, les corvées, l'agriculture de subsistance, les conflits de religion, exactement les maux qu'Angell, dans son livre, reléguait sans équivoque dans un passé enterré. Ces maux refaisaient surface, presque inchangés. Certes, le capitalisme avait frappé aussi à la porte de la Bosnie-Herzégovine, surtout durant l'occupation austro-hongroise de 1878 qui l'avait soustraite à l'empire ottoman. Le capitalisme : cela voulait dire les routes, les chemins de fer, les investissements dans les forêts ou les mines et même les changements — timides certes, et loin d'être décisifs — dans le régime de la propriété foncière; la division de la propriété commune, l'abolition des corvées, peut-être l'avènement d'une bourgeoisie un peu entreprenante. La Bosnie, en somme, avait « progressé », mais pas assez pour changer les conditions de vie et de développement, pour sentir comme les siennes propres les perspectives typiques de l'Europe démocratique. Aussi, l'organisation socialiste avait-elle commencé à se répandre, mais (en même temps que la bourgeoisie) plutôt comme un phénomène allogène, avec la participation d'ouvriers allemands, hongrois, polonais, transportés là par les entreprises du capitalisme. Le pays, en substance, restait agricole, avec le *kmet* à la base et au bas de la construction, avec la sédimentation de l'*intelligentsia* en voie de formation, plus en exil que jamais.

En 1908, l'empire des Habsbourg se décidait finalement à annexer définitivement la Bosnie-Herzégovine et son grand million de Slaves. Mais la décision n'était pas faite pour changer le cours des choses. La nouvelle constitution était ridiculement limitée et au besoin aplanissait de force les divisions internes (les Croates catholiques, les groupes musulmans, les Serbes orthodoxes), ce qui donna lieu à un nationalisme aigu. Avec le rêve de l'indépendance, de la séparation de la vieille Autriche-Hongrie, de l'union avec la Serbie comme noyau de tous les Slaves du Sud, avec le pullulement chez les jeunes de sociétés secrètes au lieu de partis politiques, la jeunesse restait liée malgré tout à la société paysanne traditionnelle, intéressée en dépit de toutes les diffi-

cultés aux transformations en cours du monde circonvoisin. Ses rapports avec l'Europe, avec cette même Europe avancée, subsistent sous les formes les plus diverses. Les historiens qui se sont intéressés à Princip et à ses compagnons ont pu isoler des influences multiples : le populisme russe, Mazzini, le rationalisme de Masaryk, et, dans le domaine littéraire (un domaine assez fréquenté...), Ibsen ou Wilde, Strindberg ou Kierkegaard, pour ne pas dire plus de Whitman et des mythes américains. Les adeptes de la « Jeune Bosnie » — terme imprécis qui peut englober l'ensemble des sectes, cercles et groupes — aspirent à une société profondément changée. Ils veulent une réforme agraire radicale, défient la discipline, défendent un individualisme combatif, ne veulent rien savoir de la germanisation ou de la magyarisation qui envahit leur pays. En même temps, ils sont un peu arrêtés, un peu enroués, liés par leurs traditions. « La syphilis et le cléricalisme sont des malheurs hérités du Moyen Age... » Princip réélabore ainsi les voies des usages modernes. Puritains, vertueux sinon ascétiques, ils ont plutôt une inclination nationale pour la valeur guerrière. Frémissants, ils suivent les épreuves de la Serbie; à peine peuvent-ils prendre part à la guerre des Balkans en 1912 et en 1913. Mais cela leur permet, entre autres, de nouer des liens avec les sociétés plus ou moins secrètes de la même Serbie et de disposer d'armes, le cas échéant, avec plus de facilité. C'est ainsi qu'ils rassemblent des antithèses violentes, sans remède. De 1910 à 1914, ils sont compromis dans une douzaine de complots, tandis qu'en Bosnie, en Croatie, les attentats se succèdent. « Fils de la Yougoslavie, n'entendez-vous pas que notre vie est dans le sang, que l'attentat est le dieu suprême de tous les dieux de la nation?... » Ce sont ces jeunes, très jeunes gens, souvent, qui se trouvent sur le chemin de François-Ferdinand quand l'héritier de l'empire d'Autriche-Hongrie annonce qu'il se rendra à l'occasion des manœuvres d'été, à Sarajevo, justement le 28 juin, jour de San Vito, souvenir humiliant de la chute de l'indépendance serbe sous les coups des Turcs, quelque six siècles auparavant — et ils ont décidé de l'abattre.

François-Ferdinand, d'ailleurs, est lui aussi un personnage ayant peu de choses en commun avec les héros de la *Grande Illusion*. Il a quelques liens avec les banques ou les industries, éventuellement les industries d'armes, comme Skoda (à propos de qui naissent des conflits plutôt sévères avec le gouvernement serbe). Il a aussi beaucoup à redire sur les façons insouciantes dont sont administrés les biens de famille des Habsbourg. Mais ses habitudes, ses intérêts, ses ambitions sont parfois ailleurs. Convaincu du rôle déterminant de l'aristocratie, extrêmement catholique, voire superstitieux, antisémite, très grand propriétaire terrien et chasseur exceptionnel, il est par lui-même peu ami des temps nouveaux. Il proclame son aversion pour ce qui est « maçonnerie, matérialisme, libéralisme et marxisme ». Il se fait une idée très élevée de l'empire. Il sait aussi — à la différence des jeunes Bosniaques — que beaucoup de forces sont encore intéressées à sa conservation et, à telle fin, il est tout disposé à adopter les changements indispensables. Quelque chose, malgré tout, le détache de l'ancienne cour. Il connaît le monde, il a beaucoup voyagé, à sa façon il aime cet extraordinaire conglomérat de peuples qui constituent l'empire. Et s'il est le soutien de l'aristocratie, il condamne l'exclusivisme des groupes allemands et hongrois qui veulent prévaloir au détriment de tous les autres; il voudrait un gouvernement centralisé plus fort et un traitement meilleur des diverses nationalités.

Un risque mal calculé

Tout compte fait, François-Ferdinand personnifiait bien les conditions de la monarchie bicéphale, les difficultés dans lesquelles elle s'était débattue, sa volonté de survivre. Mais le matin du 28 juin, à Sarajevo, l'attentat réussit, grâce aux lacunes indescriptibles du service d'ordre et à la fortune incroyable des conjurés. La voie laborieusement tracée n'est plus praticable.

De son côté, le vieil empereur François-Joseph n'appréciait pas tellement le neveu qui était devenu son héritier. Il ne lui pardonnait pas son mariage avec une jeune noble de Bohême d'un rang inférieur et trouvait sa politique tantôt désuète, tantôt un peu avancée. A Vienne, les funérailles se font sans trop de bruit. L'Europe, du reste, a l'habitude des attentats ou des meurtres politiques. Cette fois, pourtant, les choses sont allées trop loin et l'Autriche-Hongrie ne peut se permettre d'ignorer le fond du problème. Au besoin, elle simplifie. L'attentat, sinon autre chose, paraît confirmer l'inconciliabilité absolue du nationalisme yougoslave, identifié avec la Serbie et de l'existence de l'Empire. Ou, tout au moins, il y a à Vienne des gens pour raisonner ainsi. A partir de janvier 1913, par exemple, le chef d'État-Major Conrad se vante d'avoir proposé vingt-cinq fois la guerre contre la Serbie et n'a certes pas de motif pour revenir sur son opinion. Paradoxalement, comme souvent en Autriche, celui qui doute le plus est le chef de l'aristocratie magyare, Ivan Tiswa, la forte tête de l'Empire, celui qui craint les complications excessives (si l'Autriche bouge, il y a des chances pour que la Russie bouge aussi...), et ne veut pas entendre parler d'annexer d'autres Slaves, sachant combien est instable l'équilibre intérieur.

De la périphérie, pour ainsi dire, tournons-nous vers le centre, de la Bosnie, de Sarajevo, à Vienne, à Berlin. Dans leur indécision, François-Joseph et ses conseillers se décident enfin à consulter l'Allemagne qui depuis quelques décennies est leur alliée la plus sûre sinon la seule qui leur reste. « Toi aussi, après ce dernier événement terrible de Bosnie, tu seras convaincu de l'impossibilité de franchir les divergences qui nous séparent de la Serbie et que le maintien d'une politique de paix par tous les monarques européens sera en danger tant que demeurera impuni ce foyer d'agitation criminelle qu'est Belgrade... » Il écrit directement à l'empereur Guillaume II et envoie un messager avec d'autres explications : « Dans ces conditions, il s'impose à la monarchie de rompre d'une main énergique le filet que ses adversaires veulent lancer comme un lacet sur sa tête... » C'est la proposition autrichienne, mais, en passant de Vienne à Berlin, elle change visiblement de dimension.

Les Serbes sont des « bandits », des « assassins », des « criminels », des « régicides ». Dans ses annotations aux télégrammes qui arrivent, l'empereur d'Allemagne ne lésine pas sur les invectives, sans trop distinguer entre les terroristes, les sociétés secrètes serbes (effectivement de connivence) et le gouvernement serbe. Il exprime à l'envoyé de François-Joseph sa solidarité totale et déclare qu'il faut donner carte blanche à l'Autriche pour mettre rapidement la Serbie à la raison. C'est la guerre, l'expédition punitive, où le châtiment regarde seulement l'empire des Habsbourg qui est l'arbitre unique. C'est-à-dire que la thèse de l'entreprise ou de la « guerre localisée » est déjà en germe; mais elle se relie à une perspective qui, dans les discours de Guillaume II et de ses collaborateurs, bouleverse rapidement et dans ses plus profondes racines, la situation européenne dans son ensemble.

Aussi, l'alliance de l'Allemagne avec l'Autriche n'y entre que jusqu'à un certain point ou plutôt, c'est un point de départ obligé. Le secrétaire aux Affaires étrangères Jagow et son ambassadeur à Londres peuvent bien le reconnaître. « Actuellement, nous sommes alliés avec l'Autriche; *hic Rhodus, hic salta*. Notre alliance avec cet État du Danube qui apparaît toujours plus en décomposition tourne-t-elle vraiment à notre avantage? C'est une opinion... » Pour le moment, toutefois, il y a l'alliance, et il est essentiel que son poids ne soit pas diminué. « L'Autriche ne compte à peu près plus comme grande puissance », et ne peut absolument pas subir une humiliation supplémentaire face aux Slaves du Sud, à la Russie, à toute l'Europe. D'une certaine façon, son comportement lui est dicté; elle doit réagir, sauf à choisir les critères de « l'action », en considérant comme sûrs ses alliés mineurs et légèrement incommodes, l'Italie et la Roumanie, mais sans les informer de son initiative. Et c'est le conseil du chancelier allemand, Bethmann-Hollweg, qui garantit encore l'appui allemand durant l'épreuve de force. Prenant prétexte de l'attentat de Sarajevo, l'Allemagne veut donc une guerre européenne? Si l'on voit les dépêches, les procès-verbaux des réunions, non, l'on ne peut le soutenir. Au contraire, Guillaume II prévoit même la paix. La Russie, la grande protectrice des Slaves du Sud, « n'était pas prête à la guerre et aurait certainement hésité avant de recourir aux armes ». L'Allemagne, en somme, ne veut pas la guerre générale, mais — là oui — assume le risque d'une guerre générale. Le fait est qu'elle veut la punition de la Serbie et surtout un grand succès diplomatique qui permette, le cas échéant, de refaire à nouveau plus tard tous les accords européens. Sinon, le temps travaille pour les adversaires actuels : c'est l'autre considération que les responsables allemands ont à l'esprit. La Russie, avec l'appui de la France son alliée, est en train de réorganiser son armée et, avec les énormes réserves humaines à sa disposition, dans deux ou trois ans elle aura une influence dominante. Il vaut mieux prendre les

devants, non par une victoire militaire, mais par une opération de prestige.

La politique des responsables allemands est celle-ci, quitte à retenir l'Autriche, indécise comme d'habitude. Pourtant, l'appui allemand obtenu, la monarchie danubienne n'hésite pas trop à prendre parti. Elle écarte l'expédition militaire, mise sur un ultimatum présenté à la Serbie, qu'elle diffère encore pour éviter de lui infliger un « affront politique » trop éclatant, étant donné que sont réunis à Saint-Pétersbourg les responsables de France et de Russie et qu'il vaut mieux attendre la fin de la rencontre.

A sa façon, l'Autriche souhaite également un succès politique et non une guerre européenne. Mais, finalement, l'ultimatum est lancé à Belgrade le 23 juillet, près d'un mois après la mort de François-Ferdinand. Il est extrêmement dur contre les sociétés patriotiques, la propagande anti-autrichienne, souhaite une enquête politique et judiciaire avec la participation de fonctionnaires autrichiens, et n'accorde que quarante-huit heures de délai pour une réponse positive. Et le gouvernement allemand, selon ses engagements, se range par une note le jour suivant, aux côtés de son allié. « Sous nos yeux, avec l'approbation au moins tacite de la Serbie officielle, la propagande de la Grande Serbie est allée sans cesse croissant ; et c'est à cela que l'on doit attribuer le récent crime dont les fils conduisent à Belgrade... Le gouvernement austro-hongrois, s'il ne veut pas abandonner définitivement la position de l'Autriche comme grande puissance, ne peut obtenir l'exécution de ses requêtes que par une forte pression et, si nécessaire, par l'adoption de mesures d'ordre militaire... Il s'agit d'une question regardant uniquement l'Autriche et la Serbie... » De la part de l'Allemagne, l'avertissement aux grandes puissances est explicite : « Le Gouvernement impérial souhaite ardemment que le conflit soit localisé, étant donné que toute intervention d'une autre puissance, en raison des diverses obligations qui naissent des traités, serait foyer de conséquences incalculables... »

La tactique du « risque », indubitablement, a été employée à fond. Mais les calculs sont entièrement à refaire et, même dans ce cas, il est peu probable qu'ils soient faits selon les avisés critères prophétiques de l'auteur de la *Grande Illusion*.

Grandes puissances, alliances et états-majors

En fait, en suivant comme nous l'avons fait jusqu'ici les opinions et les événements, c'est comme si l'Europe de 1914 se montrait fugacement par couches ou par secteurs divers : l'Europe du crédit et du commerce chère à Norman Angell, l'Europe paysanne retardataire, l'Europe de l'Autriche-Hongrie, l'Europe occidentale et l'Europe orientale. Sans oublier l'Europe de la « paix armée », l'Europe des « grandes puissances » que l'Allemagne est en train de mettre à l'épreuve. Chacune de ces Europes, naturellement, est liée aux autres; elles sont interdépendantes, parfois superposées, mais elles jouissent encore d'une autonomie relative, et suivent leurs propres lois. C'est le cas, justement, de cette Europe des « grandes puissances », qui a ses structures, ses mécanismes et qui se réserve la décision majeure : celle de la conservation de la paix ou du conflit général.

Les « Grandes Puissances », en 1914, sont cinq ou six selon que l'on considère l'Italie comme la première des petites ou, comme on le fait généralement, la dernière des grandes. Elles sont aussi différentes entre elles que peuvent l'être l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Autriche et la Russie, mais elles ont certains traits communs. Comme le dit une définition du temps, une grande puissance est celle « qui se trouve forcément mêlée à toutes les grandes questions » et « peut exercer son influence dans toutes les délibérations communes ». Surtout dans celles relatives à la paix et à la guerre européenne. Peut-être la définition n'est-elle pas très précise, mais elle révèle une différence infranchissable entre les grandes puissances et les autres.

L'acharnement avec lequel Jagow s'interroge tout d'abord avec un de ses ambassadeurs pour savoir si l'Autriche réussit à maintenir son *status*; le naturel avec lequel le gouvernement allemand en parle ensuite avec les autres États (« le gouvernement austro-hongrois, s'il ne veut pas abandonner définitivement la position de l'Autriche comme grande puissance... ») parmi tant d'exemples possibles, éclairent bien la situation. Naturellement, une grande puissance peut être plus encline à la conservation qu'à l'expansion, elle peut être également en essor ou en déclin. Elle peut perdre

son *status* comme elle peut l'acquérir. Au XIXe siècle, l'on a discuté si l'on « élèverait » l'Espagne au rang de grande puissance. Au XXe, on commence aussi à distinguer entre grandes puissances à « intérêts européens » comme l'Autriche ou l'Italie, et grandes puissances à « intérêts mondiaux », comme l'Angleterre, la France, l'Allemagne ou la Russie (auxquelles s'ajoutent hors d'Europe les États-Unis et le Japon). De même, entre les États plus grands, les différences sont évidentes. Mais tout cela doit rester dans des limites acceptables.

« Question de prestige », comme le soutient tranquillement le directeur des Affaires étrangères allemand, Holstein, lorsque durant la première crise marocaine, l'Allemagne se sentant diminuée, manque de peu d'entraîner l'Europe dans la guerre. Et dans l'été 1914, c'est d'une certaine façon, la même chose. L'Allemagne veut sauver l'Autriche d'une « humiliation » intolérable pour une grande puissance. L'ennui est que la Russie, protectrice de la Serbie, a dû subir après l'annexion de la Bosnie par l'Autriche en 1908-1909 une « humiliation » qu'elle n'a pas oubliée en réclamant en vain une conférence internationale. En outre, la Russie n'a pas encore racheté aux yeux de l'Europe sa défaite militaire dans la guerre contre le Japon de 1904-1905. Les choses pour le moins qu'on puisse dire, selon le code des « grandes puissances », ne vont pas du mieux possible.

Les complications, d'autre part, s'augmentent du fait que l'Europe est divisée en systèmes opposés d'alliances et d'ententes. C'est-à-dire que les « grandes puissances » ne font partie qu'en théorie de l'hypothétique « concert européen ». En fait, elles agissent presque toujours seules, et, comptant sur leurs amis ou leurs alliés, de sorte qu'il paraît normal de considérer d'un côté l'alliance austro-allemande, de l'autre l'alliance franco-russe, quitte à adjoindre l'Italie et la Roumanie au premier groupe et l'Angleterre au second. La chose était allée si loin qu'après une rencontre entre Guillaume II et le tsar Nicolas, un communiqué reconnaissait « l'existence de deux groupes en Europe » et l'utilité de semblables systèmes « pour le maintien de l'équilibre et de la paix ». C'est-à-dire que les « alliances » auraient dû se substituer au « concert européen ». Mais il leur arrivait bien plus fréquemment de soutenir les prétextes des divers contestants. Les alliances, après tout, n'étaient pas de hasard, elles s'étaient maintenues en suivant les lignes de force de l'histoire européenne. Les alliances entre les grandes puissances, prises au pied de la lettre, restaient naturellement défensives, mais, là aussi, il y avait toujours une marge d'interprétation. Et le cas était différent si l'Autriche était seule dans les Balkans à faire front aux minorités slaves et à la Russie ou si elle se sentait épaulée par l'Allemagne. Après sa défaite de 1870 et la « perte de prestige » (en même temps que de l'Alsace-Lorraine), la France isolément n'était pas à craindre. Mais la situation était toute différente si elle était soutenue par la Russie, et si la Russie, à son tour, pouvait faire front à l'Autriche dans les Balkans, sachant qu'en cas de danger, la France aurait occupé l'Allemagne sur le Rhin.

Cela, c'était la logique élémentaire à laquelle étaient allés s'habituant les politiciens européens. S'y était ajouté le fait éclatant de la politique navale allemande et sa décision de construire une grande flotte militaire. Cette construction a aussi des raisons économiques, elle plaît à l'industrie lourde et vient s'ajouter à une campagne d'opinion grandiose en faveur du nationalisme allemand. Mais surtout elle vise à obtenir un moyen de pression sur l'Angleterre. Décision typique de « grande puissance ». Après 1906 et l'adoption des nouveaux grands navires de combat, la rivalité devient plus étroite, plus dure que par le passé et l'Angleterre s'appuie sur l'alliance franco-russe. Comme le dit le bouillant Premier Lord de l'Amirauté, Churchill, en pleine Chambre des Communes, il faut « contredire clairement l'insinuation que la Grande-Bretagne puisse permettre à une autre puissance navale de s'approcher d'elle jusqu'à en dévier ou limiter l'action politique au moyen de pressions purement navales. Une situation de ce genre amènerait indiscutablement à la guerre ». L'Italie libérale, alliée de l'Autriche et de l'Allemagne mais s'en tenant à la règle de ne pas se trouver face à l'Angleterre, a déjà, à ce moment, relâché ses liens avec les puissances centrales. L'Allemagne en ressent d'autant plus le danger de « l'encerclement » et cherche par tous les moyens à le briser. Parmi les « grandes puissances », on ne le ressent d'ailleurs pas autrement. La crise de juillet 1914 plonge là aussi ses racines et c'est un symptôme plus préoccupant que jamais.

A cela, les rivalités économiques ajoutent d'autres

motifs de tension. L'essor spectaculaire de l'Allemagne paraît fait exprès pour offrir les prétextes. Au XIXe siècle, la Grande-Bretagne exportait en Russie le double de l'Allemagne, aujourd'hui seulement un tiers; les produits *made in Germany* inondent le marché. Un publiciste russe écrit : « Les jouets, les poupées, les albums que lisent vos enfants viennent d'Allemagne, et jusqu'au papier sur lequel sont imprimés vos journaux les plus patriotiques. Rentrez chez vous, partout vous verrez des objets *made in Germany*, du piano du salon à la poêle de la cuisine... Faites tomber un bibelot; en retournant les tessons vous verrez écrit *made in Germany*. » L'Angleterre réagit. La France réagit. Les emprunts russes sont réalisés à Paris et l'assistance économique a un relent anti-allemand évident. De même que le plan de réorganisation ferroviaire (qui ne correspond que trop bien au plan de réorganisation de l'armée russe). La finance française lutte avec la finance autrichienne et allemande auprès des États balkaniques. Et pendant ce temps dans son expansion, l'Allemagne a créé d'autres zones de friction : qui ne parle du chemin de fer de Bagdad, de l'empire ottoman, du ressentiment de la Russie?

L'Europe de la « paix armée » et de l'« impérialisme » est vouée à la guerre : en 1914, les jeux sont-ils faits? La théorie a déjà quelque crédit alors, et elle en aura bien plus par la suite. Mais elle déforme la réalité. La théorie oublie, entre autres, que les « alliances », dans l'Europe de 1914, sont toujours des ripostes à des situations changeantes. L'Europe semble divisée en deux camps, mais l'Angleterre conserve une marge d'autonomie notable. Le traditionnel antagonisme anglo-russe, tout au fond, subsiste et réaffleure encore ouvertement, à l'improviste, comme en Perse. La recherche tout aussi traditionnelle d'un rapprochement anglo-allemand se poursuit, toujours à travers les différences. « L'encerclement » allemand est en bonne partie imaginaire, aussi bien chez les adversaires que chez les alliés; l'Autriche-Hongrie compte toujours en Europe, l'Italie conserve de nombreux liens avec l'Allemagne; la partie dans les Balkans n'est toujours pas jouée. Quant aux rencontres économiques et à leurs rapports avec les orientations politiques qui restent en grande partie à étudier, les influences opposées se contrebalancent. C'est justement le début de 1914 qui voit la conclusion tant espérée des accords franco-allemands et surtout anglo-allemands pour le chemin de fer de Bagdad et du Proche-Orient. Les financiers français ont jeté cinq milliards de francs-or dans l'empire ottoman et cela crée des occasions de collaborer avec lui pour le soutenir. Jusqu'aux producteurs et fournisseurs d'armes qui suivent jusqu'à un certain point les divisions politiques. Pourtant, le réarmement russe mêle des entreprises françaises, anglaises, autrichiennes, allemandes, tandis qu'à Saint-Pétersbourg, les responsables n'excluent pas de se servir de l'augmentation de leur puissance militaire pour négocier un accord commercial plus favorable avec les Allemands. « L'économie » est parfois sous l'emprise de la « politique de guerre »; parfois elle s'en sert. Ou bien elle avance par des voies qui suscitent d'âpres conflits, chutes ou fortunes, mais sans invoquer la guerre pour cela. Le « monde des affaires » décrit par Angell a vraiment une robuste consistance et incline très souvent à la paix. C'est un fait qu'en 1914, l'Angleterre absorbe bien 14,2 % des exportations allemandes et l'Allemagne 6,4 % des marchandises anglaises. Et — ce qui compte davantage — les deux économies sont logiquement complémentaires quant aux sphères de production.

Mais la paix court d'autres dangers. L'Europe de la Belle Époque met souvent au premier plan militaires et diplomates ; Jullian l'a rappelé plus haut. Au-dessous du « spectacle », des uniformes, des revues, des défilés, et sous les « manœuvres d'été », il y a une situation menaçante et peu contrôlable et qui dépend dans une large mesure des changements qui ont été introduits presque partout dans les armées des « grandes puissances ». La victoire prussienne de 1870 a marqué la fin des armées de métier à long engagement et l'avènement des armées de conscription nationale obligatoire (sauf en Angleterre où, avec divers accommodements, subsiste le système du recrutement volontaire). L'armée en vue d'une guerre éventuelle est ainsi composée de millions d'hommes (pour ne rien dire de la diversité des armes, des services, des ravitaillements...) qu'il faudra réunir, manœuvrer, encadrer. Les plans de mobilisation demandent alors une préparation extrêmement longue et qui exclut l'improvisation. Bien ou mal, les états-majors doivent prévoir l'usage des troupes et les gigantesques déplacements nécessaires. Vers quelle frontière? Seuls ou en opérations combinées? Ce que, entre autres, peuvent suggérer les alliances... D'un certain point de vue, c'est comme si la délicate situation politique européenne dans son ensemble devait être reconsidérée de fond en comble.

Le « plan Schlieffen » est le cas le plus célèbre. L'Allemagne a pour problème de devoir faire front un jour à l'alliance franco-russe. Cela, dans les calculs généraux, se traduit peu à peu en plans minutieux d'une guerre sur deux fronts qui prévoient tout bonnement la violation de la neutralité belge. Puisque se baser en Alsace-Lorraine apparaît comme presque impossible et qu'il est nécessaire de faire vite, l'unique solution semble celle d'une gigantesque et hasardeuse manœuvre d'encerclement jusqu'au-delà de Paris pour liquider les Français en quatre à six semaines, quitte à voler à l'est où, en comptant sur la lenteur de la mobilisation russe, on pense demeurer jusque-là sur la défensive. Cela comporte (ou devrait comporter) au besoin une coordination avec l'armée austro-hongroise, divisée à son tour entre la nécessité de plans qui doivent prévoir une action dans les Balkans (et peut-être vers l'alliée-ennemie italienne) ou vers la Russie. L'état-major italien, à son tour, en cas de guerre au côté des empires centraux, prévoit l'expédition d'un corps d'armée sur le Rhin... Mais sur ce terrain, il est logique que les Français et les Russes cherchent au moins à répondre en hâtant les mouvements, en coordonnant les plans, même si, parfois, il est difficile de se fier à quoi que ce soit. L'état-major russe doit prévoir aussi bien le cas d'une guerre contre la seule Autriche, avec une mobilisation partielle, qu'un conflit étendu à l'Allemagne, avec une mobilisation générale : mais les deux plans, en fait, s'excluent réciproquement, tandis que la décision politique voudrait, pourrait, devrait même s'attarder à évaluer jusqu'au dernier moment les deux alternatives. Le chef d'État-Major français, Joffre, en 1912, songe lui aussi à la violation de la frontière belge, puis mise plutôt sur une offensive au centre, prévoyant au nord une défensive à laquelle pourrait participer le corps d'expédition britannique. La flotte française, cependant, sur la base d'autres considérations, est dirigée vers la Méditerranée pour remplacer les navires anglais rappelés pour renforcer la *Home Fleet*, pour la défense de la Manche (et des côtes françaises). Et, en avant!

Ainsi, les plans, les protocoles, les conversations entre militaires se succèdent. Ils préfigurent presque la guerre, même s'ils ne sont pas la guerre. Parfois, les « politiques » ignorent jusqu'au contenu des systèmes de mobilisation ou des accords entre états-majors. Et, plus ou moins expressément, prévaut en tout cas le principe que les Anglais ont déclaré en toutes lettres aux Français : *no commitment*. Les plans, les ententes, ne valent que si et quand les instances politiques auront pris leur décision. Sinon, ils ne préfigurent pas un engagement; ils ne constituent que l'étude technique d'un problème. C'est encore une barrière que l'Europe de 1914 dresse entre elle et la guerre, après avoir créé une énième occasion de guerre.

Le courant belliciste demeure également très fort. La rigidité des plans de mobilisation, en particulier, au moment du choix, peut être très dangereuse. Au-delà de toute distinction de compétence (souvent maintenue de façon absolue) entre « politiques » et « militaires », toute « grande puissance » finit par compter largement sur les nouvelles armées de millions d'hommes. Qui plus (comme en Allemagne), qui moins, il y a un goût de « militarisation » en Europe. Dans les mêmes années que la *Grande Illusion*, Von Bernhardi publie son ouvrage très répandu sur *l'Allemagne et la prochaine guerre*, où il parle aussi du « devoir de faire la guerre » ; tandis qu'en France, à l'école des Sciences politiques, Lyautey proclame : « Ce que j'estime le plus dans la jeunesse d'aujourd'hui, c'est qu'elle ne craint pas la guerre. » La politique des « grandes puissances » habitue les gens à l'idée de la guerre. Les journaux à grand tirage lui dédient beaucoup de place. Jusqu'au genre des romans sur la « guerre de l'avenir » qui a en Europe une diffusion inhabituelle : 180 écrits de ce genre entre 1900 et 1914, avec parfois des tirages énormes. Et cependant, le réarmement se poursuit. Lois navales à part, le plan de rénovation de l'armée et de l'artillerie russe est très important. Au début de 1913, l'Allemagne augmente d'un tiers ses effectifs de temps de paix. La France, ayant moins de possibilités en population, porte à trois ans son service militaire. Que manque-t-il encore? Pourtant, même dans un cas semblable, l'ensemble ne peut être très unanime et l'observateur de l'Europe de la « veille », tout en signalant tous les symptômes de guerre, doit noter aussi des phénomènes d'autre nature : l'Angleterre est

aux prises avec le grand programme de législation sociale promu par Lloyd George, tandis que la question irlandaise la met au seuil de la guerre civile. En Italie ont lieu les premiers essais de suffrage universel masculin et c'est la « semaine rouge ». En Allemagne, les socialistes deviennent, relativement, le premier parti politique et le renforcement des budgets militaires n'est voté qu'en s'appuyant sur les couches les plus riches. En France, après le vote sur le service militaire, les élections amènent au pouvoir une majorité radicale-socialiste hostile à la loi de trois ans et favorable à l'impôt progressif sur le revenu. En divers pays l'attention est brusquement ramenée aux problèmes internes, on se penche toujours plus souvent sur les grands thèmes de la « démocratisation de l'Europe ». Au début de l'été 1914, l'on ne peut plus donner pour certain que l'Europe soit décidée à se battre. Il faut le répéter. Mais, étant donné les conditions générales, il est également à peu près impossible que la décision du gouvernement allemand de mettre à l'épreuve — à partir de la crise de Sarajevo — toute la politique des « grandes puissances » et tous les « systèmes d'alliance » conduise à la paix.

La guerre est déclarée

L'Autriche-Hongrie, donc, veut frapper la Serbie pour sauver l'empire multinational et abattre le nationalisme yougoslave. Mais sur ces bases, l'Allemagne de Guillaume II — en théorie par la pression et le succès diplomatique et non nécessairement par la guerre — veut remettre en question tout l'équilibre européen. Au fur et à mesure que les jours passent, cela devient évident et l'initiative passe ainsi au gouvernement allemand. Après que l'Autriche-Hongrie ait déclaré non satisfaisante la réponse serbe, et ait rompu le 25 juillet ses relations diplomatiques, c'est l'Allemagne qui tire les fils les plus importants. Aussi, les déclarations de guerre entre les « grandes puissances » (puisque, en définitive, c'est ainsi que cela se terminera...) parleront clairement, à leur façon. Le 1er août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, le 3 à la France ; l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne le 4. Les déclarations de guerre entre l'Autriche-Hongrie et les puissances de l'Entente se feront, en revanche, plus tard, de façon obligatoire et en quelque sorte avec peine : le 6 avec la Russie mais seulement le 10 et le 12 avec la France et l'Angleterre.

Le centre de l'action, comme on dit dans le langage de l'époque, est à Berlin. Et, pour examiner avec attention, une fois de plus, ce tournant décisif, divers historiens ont arrêté là l'enquête, ont concentré leurs feux sur le chancelier allemand alors en charge. Entre d'âpres polémiques, des contestations répétées (ainsi que quelques incertitudes qui demeurent), Theobald Bethmann-Hollweg en est ainsi arrivé à faire figure d'interprète de la crise finale. Et, à condition de ne pas trop forcer les choses, ce choix peut aussi être justifié. La conduite, les jugements, les tentatives, le fléchissement final même de Bethmann-Hollweg sont représentatifs. Par cet intermédiaire, on entrevoit les problèmes, les situations, les forces générales en divers pays; l'on refait les routes par lesquelles l'Europe entière se précipite dans la guerre.

« Dans une guerre de l'avenir, qui serait entreprise sans vraie nécessité, non seulement la couronne des Hohenzollern serait en jeu mais aussi l'avenir de l'Allemagne... Brandir l'épée quand l'honneur, la sécurité et l'avenir du pays ne sont pas menacés est non seulement une folie mais un crime. » Bethmann-Hollweg qui écrit en ces termes à la fin de 1913 au prince héritier, n'est certes pas un matamore. Haut fonctionnaire prussien, grand propriétaire, toujours défiant envers le régime parlementaire, il a aussi un sens aigu de la nécessité de certaines grandes transformations qui sont peut-être en voie en Allemagne et en Europe; avec cependant la conscience autrement vive — c'est caractéristique chez lui — que les appuis justes ne se trouveront pas et que le moment juste passera en vain. Il fait partie sans en être du monde des *junkers* prussiens, sa famille est originaire du patriciat de Francfort et ce n'est que depuis peu qu'il a acquis une « terre noble », à la frontière du Brandebourg. De plus, Bethmann-Hollweg donne pour certain que la société patriarcale et autoritaire sera contrainte à des concessions croissantes. Parfois, il considère comme inévitables les progrès de la social-démocratie que cependant — il est chancelier depuis 1909 — il tient en lisière en ne lui concédant que peu ou rien. Il sent la pression de forces nouvelles qu'il est difficile de

contredire. Du Brandebourg, il annonce la montée slave : « l'avenir appartient à la Russie... » Et en tout cas, il lui semble difficile d'arrêter « les ambitions grandissantes de la Russie et les pressions qu'elle représente ». Pour cela, il rêve d'un accord avec l'Angleterre, mais sans concessions subites, sans renoncer à l'ambition de faire de l'Allemagne une véritable « puissance mondiale », sans renoncer le moins du monde aux liens avec l'empereur, la bureaucratie, l'armée et la marine, n'évitant pas mais émoussant les contrastes et cherchant toujours à renforcer la cohésion nationale. Il aime le travail « lent, continu, obstiné », mais, vu la façon dont il affronte les choses, il est aussi victime d'une sorte de fatalisme, de résignation devant des buts souhaitables mais presque irréalisables.

Au fond, Bethmann-Hollweg affronte ainsi la crise de juillet 1914, comme un devoir et une occasion, une autre grande occasion qui s'offre de changer une situation ingrate à la fois sur le plan intérieur et sur le plan international. Cela se résume ainsi : l'Allemagne se sent « encerclée », ce qui stimule à l'intérieur militaires et nationalistes, risque de diviser le pays, favorise l'extrémisme et rend donc également plus difficile de créer de nouveaux alignements internationaux. Après Sarajevo, au contraire, on peut tracer un bon plan politique. L'Autriche est du côté de la raison, en somme; en pinçant les lèvres, peut-être, les « grandes puissances » le reconnaissent. Cela crée le droit à la réplique et, le cas échéant, à la « guerre localisée ». En heurtant, certes, un peu brusquement la Russie, qui, de son côté a des difficultés pour aider ouvertement la Serbie, et qui, grâce aux lacunes de sa préparation militaire, peut-être sur les conseils de modération de la France, sera amenée à céder, à laisser le pas à l'Allemagne, pleine de force et de prestige, libre de rechercher finalement l'accord mondial avec l'Angleterre. Avec l'Angleterre qui, pendant ce temps et si d'excessives complications ne surgissent pas, si la Russie se laisse faire, ne se souciera plus des ennuyeux insurgés des Balkans. Comme le disent des diplomates, « l'opinion publique anglaise n'aurait jamais approuvé une guerre en faveur de la Serbie ».

Après l'ultimatum, après la réplique serbe, après la rupture des relations diplomatiques par l'Autriche, Bethmann-Hollweg insiste, peut-être avec une pointe d'impatience et d'intransigeance, pour ne pas perdre l'avantage acquis. Ce sont les critères du temps, les critères typiques d'une « grande puissance », que Bethmann-Hollweg pousse à l'extrême et exaspère. Et dans cette direction, du reste, il voit rapidement s'écrouler tout, d'une façon qui est instructive sur la situation européenne.

Le chancelier allemand a son dessein, et il y croit : avec énergie... et avec l'inévitable dose de fatalisme. L'empereur Guillaume par exemple, voit les choses un peu différemment. Impressionnable, changeant, aimant les gestes théâtraux, Guillaume II s'apaise après avoir lu la réponse serbe, condescendante, habile quoiqu'un peu élusive. Ou mieux, il perd de vue ce qui pour Bethmann-Hollweg est l'essentiel. « C'est un brillant résultat pour un délai de quarante-huit heures seulement. C'est plus que ce que l'on pouvait attendre! Le succès moral est grand pour Vienne. » « La capitulation la plus humble est claironnée *urbi et orbi* et de ce fait tout motif de guerre disparaît... » C'est ainsi que l'empereur voudrait régler « par des négociations » entre les puissances les réserves que la Serbie a maintenues, quitte à mettre en œuvre, « comme garantie », une occupation militaire momentanée d'une partie du territoire serbe. C'était là le but principal : éviter l'intervention de tierces puissances, contraindre la Serbie à accepter intégralement la note autrichienne pour influer sur la disposition européenne. C'est manqué. Mais la politique allemande, en cette période, est entre les mains du chancelier et celui-ci a déjà pris d'autres dispositions. Le gouvernement allemand a fait pression sur Vienne pour que l'Autriche déclare la guerre à la Serbie; le 28 juillet, c'est chose faite. Belgrade a été bombardée et les tentatives de médiations écartées. Avant tout, il faut créer des préliminaires nets et avantageux : « Il s'agit (...) de trouver le moyen (...) de trancher le nerf vital de la propagande en faveur d'une Grande Serbie sans déchaîner en même temps une guerre européenne. Et finalement, si cette guerre ne peut être évitée, d'améliorer le plus possible pour nous les conditions dans lesquelles elle devra être soutenue... »

La portée européenne de la politique allemande est claire, mais Bethmann-Hollweg a mis en marche un terrible engrenage. Le risque a été trop grand et mal calculé. C'est visible, que l'on suive l'exténuante allée et venue des tractatives, ou que l'on

prenne garde aux soudaines oppositions qui sont en train de se former. La déclaration de guerre autrichienne à la Serbie a provoqué malgré tout le raidissement russe. Mais il y a plus : en en venant au fait, les politiciens risquent d'être submergés par les militaires. « Une guerre ignoble a été déclarée à un petit pays. L'indignation est immense en Russie et je la partage. Je prévois que je serai submergé par la pression des militaires et contraint de prendre des mesures qui mèneront à la guerre... » C'est ainsi qu'écrit le même tsar Nicolas à Guillaume II. Mais, au moins, les « politiques » pensent à une contrepression, à une mobilisation partielle contre l'Autriche, alors que les « militaires » commencent à objecter que la mobilisation partielle exclut ensuite la mobilisation générale. Et si l'Allemagne intervient ? A leur tour, les militaires allemands qui craignent de perdre un temps précieux pour le « plan Schlieffen » et qui estiment que, tout compte fait, une guerre contre la Russie est plutôt plus facile maintenant que dans l'avenir, s'alarment et voudraient que la situation soit mise au clair. Bethmann-Hollweg cherche à maintenir sa politique. De même qu'il a contrecarré le Kaiser, il s'oppose d'un autre côté au chef d'État-Major, Moltke. Il soutient nettement que « l'on ne peut pas suivre convenablement en même temps des actions politiques et militaires » et cependant, il s'efforce de ne pas perdre le contact avec l'Angleterre, de convaincre les responsables anglais que le tort vient de la Russie, que l'Allemagne n'a pas de visée d'hégémonie. Mais ses motifs se raccrochent déjà mal l'un à l'autre; et sous la poussée des événements, ils perdent de leur mordant, se réduisent à des prétextes ou aux bases d'un projet nettement plus réduit. Bethmann-Hollweg insiste obstinément pour mettre la Russie du « côté des torts ». Il pense aux pays « où nous devons passer pour contraints à la guerre »; il pense aux socialistes qui, au besoin, pourront accepter une guerre de défense. Ce sont des raisons importantes, mais tournées désormais vers la préparation intérieure. La partie principale est perdue et les démentis viennent l'un après l'autre. Tard dans l'après-midi du 30, les Russes décident la mobilisation générale. L'Autriche-Hongrie, prévoyant de devoir faire front un certain temps à la Serbie et à la Russie, fait de même. Le 31, l'Allemagne déclare « la menace de péril de guerre », une sorte de prémobilisation : pour l'Allemagne, toujours d'après le plan Schlieffen, mobilisation et guerre ne font à peu près qu'un. Et elle envoie des ultimatums à la France et à la Russie. Et Bethmann-Hollweg, dans une dépêche, a déjà écrit le commentaire de conclusion : « Tous les gouvernements, y compris la Russie et la grande majorité des peuples étaient par eux-mêmes pacifiques, mais la direction était brisée et la machine était déjà en mouvement... »

L'ultime effet de cette « machine » préparée depuis si longtemps touche, en un sens, la Grande-Bretagne. Le 1er juillet, la nouvelle arrive à Berlin — imprécise, hasardée — que peut-être l'Angleterre pourrait rester neutre au cas où l'Allemagne n'attaquerait pas la France. Guillaume II s'enthousiasme, ordonne à Moltke de concentrer les troupes contre la Russie : il s'entend répondre que c'est impossible. Le plan Schlieffen ne prévoit pas d'éventualité semblable : d'abord l'offensive contre la Belgique et la France, puis contre la Russie. « Une fois établi, un plan de mobilisation ne peut être modifié. Si l'empereur insistait pour que toute l'armée marche vers l'est, nous n'aurions plus une armée prête à la bataille mais une masse confuse d'hommes en marche, manquant de vivres, d'équipement et de matériel... »

La discussion, du reste, est inutile parce que, bien qu'avec peine, l'Angleterre s'oriente vers l'intervention. A la fin de juillet, le gouvernement est encore indécis; divers ministres menacent de démissionner en cas de guerre, l'opinion publique oscille, la *City*, centre des affaires, prêche pour la paix. Comme le dit le ministre des Affaires étrangères anglais à l'ambassadeur de France : « La situation commerciale et financière est extrêmement sérieuse; il existe un danger d'écroulement total qui nous acculerait, nous et le monde, à la ruine. Il est possible que nous mettre de côté soit la seule solution pour empêcher le délabrement total du crédit européen auquel nous arriverions... » Mais les considérations de politique générale, à la fin, prennent le dessus. L'Angleterre ne peut courir le risque de voir la France perdre « sa position de grande puissance », de voir se former en Europe une unique puissance dominante. L'invasion allemande de la Belgique neutre (garantie par les traités internationaux...) n'est de ce point de vue, que le coup de grâce. La conviction que la participation anglaise à la guerre est désormais

nécessaire mûrit rapidement. Le plus grand nombre des ministres se convainc, l'opinion publique elle-même s'oriente; l'atmosphère change. « Entre le samedi et le lundi... », pendant le week-end du 1er au 3 août, comme dit Lloyd George tout d'abord très hésitant, à Londres, la guerre était « devenue soudainement populaire... ». Le 3, l'ultimatum anglais relatif à la violation de la neutralité belge est envoyé à l'Allemagne. Le 4, c'est la guerre générale. Le torrent est déchaîné et va rompre tous les barrages.

Socialistes, églises et intellectuels

Les obstacles qui auraient dû empêcher la Grande Guerre, à vrai dire, étaient nombreux, comme on se l'était répété avec confiance. Une diplomatie expérimentée, des systèmes d'alliances qui se contrebalançaient, la même course aux armements destinée à dissuader l'adversaire, la crainte d'un conflit que l'on prévoyait déjà devoir être « le plus gigantesque que l'on ait jamais vu dans le monde », l'interdépendance de l'économie, l'amour du bien-être, la sagesse des gouvernants, et selon certains jusqu'à l'autorité des monarques qui étaient — comme l'on disait encore — les « seigneurs de la guerre » mais aussi les vigilants « pasteurs des peuples ». Et il y avait d'autres remparts, disposés depuis longtemps (et peut-être aussi considérés avec crainte) qui auraient dû en tout cas tenir en bride toute velléité de guerre de la part des grandes puissances : les socialistes, voire l'Internationale socialiste, les églises chrétiennes, les « intellectuels », forces jeunes et anciennes qui étaient une partie vivante de l'Europe et qui se seraient opposées, auraient dénoncé, empêché la « boucherie des peuples ».

Mais rien de tout cela ne se vérifie. A quelques exceptions près qui se distinguent à peine à première vue, ni les socialistes, ni les églises, ni les intellectuels ne s'opposent à la guerre. C'est l'une des surprises majeures. A l'époque, c'est même déjà un scandale, et pour les décennies suivantes, on parlera sans hésiter de « trahison ». Il s'agit de l'un des épisodes de l'histoire de l'Europe dont on a le plus discuté. Même si, peut-être, il n'est plus nécessaire de tant insister sur les « faillites » et les « trahisons » pour comprendre le rôle et le caractère des socialistes, des églises ou des intellectuels dans l'Europe du temps.

L'Internationale socialiste, au fond, n'avait commencé à s'élever contre la guerre (chose que l'on oublie souvent) que juste dans les années de la « veille ». En novembre 1911, puis en 1912, l'occasion de « l'agression italienne » contre la Libye et la Turquie, puis des guerres dans les Balkans et des « complications » européennes possibles, de grandes manifestations internationales s'étaient tenues avec les *leaders* des divers partis discourant dans les capitales des systèmes d'alliances opposés : Jaurès à Berlin, Scheidmann à Paris. Au besoin, alors, la guerre européenne avait été évitée; cela avait été un soupir de soulagement, on avait repris force et confiance, on s'était à nouveau convaincu qu'il y avait des forces politiques, économiques, sociales, culturelles, qui travaillaient en faveur de la paix. L'« impérialisme financier », le « capitalisme impudent » et les « antagonismes archaïques de religion et de race » pouvaient constituer un mélange explosif capable de mener à un conflit généralisé. Jaurès, le *leader* socialiste qui s'occupe plus que tous les autres de la politique extérieure, est clair dans ses propos, mais lui aussi partage cette nouvelle « grande illusion », considérée d'un point de vue socialiste, qui conduit à théoriser la possibilité d'une collaboration internationale (qui rencontre justement alors une adhésion croissante dans les divers partis socialistes européens), mais qui ne glane que quelques aspects de la réalité. L'Internationale, bien entendu, cherche également les moyens de s'opposer à la guerre, s'emploie péniblement à unir les sections nationales qui constituent en ce temps-là sa structure caractéristique; mais là, il n'y a pas encore d'accord et il n'est pas facile à conclure. La proposition d'une grève simultanée et générale contre la guerre favorise le pays le plus en retard sur le plan du socialisme. La théorie du développement inégal du socialisme en Europe et les constatations qui s'y rattachent, accroissent les objections des socialistes allemands et autrichiens. Si le puissant mouvement socialiste allemand sabotait la mobilisation, il ouvrirait la voie aux troupes de la Russie tsariste, où les socialistes seraient en mesure de faire bien peu de chose; c'est la réponse classique qui conduit à chercher d'autres voies, les pressions parlementaires coordonnées, ou la liaison de l'arbitrage

et des grèves. Dans l'été de 1914, en vue de son congrès international imminent, le socialisme européen est encore en train d'élaborer une pénible stratégie de la paix.

De même, après la rupture des relations entre l'Autriche et la Serbie, on ne manque pas de ressentir le danger comme immédiat. « Citoyens, je veux vous dire ce soir que nous n'avons jamais été, que jamais l'Europe n'a été depuis quarante ans dans une situation plus menaçante », c'est le diagnostic de Jaurès. « Une heure grave vient de sonner, la plus grave depuis une quinzaine d'années. Le péril s'avance. Sur nous pèse désormais la menace d'une guerre universelle », c'est le manifeste des socialistes allemands. Çà et là, les manifestations commencent, très massives, même. Le 29, le Bureau de l'Internationale est convoqué à Bruxelles, et l'on décide d'avancer au 9, à Paris, le congrès qui doit exprimer « la volonté de paix du prolétariat ».

L'action s'arrête là, puisque tous les précédents motifs d'hésitation demeurent. « La nation est le cadre indispensable à l'action ouvrière d'aujourd'hui et la condition de l'internationalisme de demain... » Le point fondamental de l'Europe de 1914, malgré tout, demeure celui-ci : tandis que la succession des événements paraît faite exprès pour accroître toutes les perplexités, la thèse du développement inégal du socialisme, reprise à la lumière de la guerre européenne, ne semble offrir que des confirmations. La polémique entre les différents pays se répercute à l'intérieur du monde socialiste d'une façon qui est aujourd'hui difficilement concevable. Les socialistes allemands sauvent le pays de la « barbarie moscovite »; à l'époque de Marx, la formule peut être vraie. Plechanov, de son côté, trouve que la germanisation menace l'Europe et qu'il est heureux que la Russie associée à l'Entente écrase l'empire prussien. Les socialistes belges défendent leur pays envahi, ce qui vaut aussi pour les Français qui ont eu toujours beaucoup à redire sur le socialisme allemand « bureaucratique ». Même l'assassinat de Jaurès par un jeune nationaliste exalté ne change rien aux polémiques qui vont s'étendant. Les sociaux-démocrates russes, les socialistes serbes, quelques groupes travaillistes anglais, à leur façon les socialistes italiens (en Italie qui reste neutre), d'autres çà et là, s'opposent à l'orientation qui prévaut. Les débats internes, d'ailleurs, sont parfois plus aigus qu'il n'y paraît, mais les faits évidents, déterminants pour l'heure sont là : le président de l'Internationale, Vandervelde, entre au gouvernement belge le 4 août. Le même jour, les socialistes allemands votent les crédits militaires ; les Français acceptent « l'Union sacrée », le secrétariat de l'Internationale se transporte en Hollande neutre. Et une circulaire annonce que « suite aux derniers événements, le Congrès de Paris est ajourné à une date qui reste à déterminer ».

Dans les mêmes jours (ce qui est un peu moins connu), un autre congrès des plus importantes églises protestantes d'Europe et d'Amérique est prévu à Constance pour examiner « la contribution que les églises peuvent apporter à l'établissement de relations amicales entre les nations ». Le 12, à Liège (les deux initiatives sont liées), est prévu un autre congrès, celui de la « Ligue internationale des catholiques pour la paix », fondée en 1911. Mais, là aussi, la guerre laisse bien peu le temps de respirer. A Constance, le 2 août, les congressistes qui ont réussi à venir, commencent et terminent leurs travaux avec un jour d'avance. Chacun dans sa langue, « un Allemand, un Anglais, un Français, un Suisse, un Américain » prient pour la paix, et tous envoient un appel aux chefs d'États « pour éviter une guerre entre des millions d'hommes... pour sauver la civilisation chrétienne du désastre ». Puis, le gouvernement allemand fait savoir, qu'à partir du 3, il ne pourra plus assurer un voyage régulier aux délégués sur son territoire. L'un d'eux se retrouve à Londres, à quelque temps de là : « Ce qui a manqué, ce n'est pas l'idée chrétienne de paix, mais le système qui a cru édifier la sécurité sur la course aux armements... » Les polémiques reprennent de plus belle, les congressistes protestants s'efforcent de nouer les contacts, assurent le futur travail spécialement en Angleterre et en Allemagne et se séparent... en changeant le nom de l'association à peine fondée : « Alliance mondiale des Églises pour promouvoir l'amitié internationale », en celui plus modeste, plus adapté aux circonstances, d'« Alliance pour promouvoir l'amitié internationale à travers les Églises ».

En réalité, l'orientation de loin la plus répandue, même parmi les églises, est tout autre. Le Congrès catholique de Liège, évidemment, s'estompe. Pie X, de son côté, invite le clergé de tous les pays à ordonner des « prières publiques pour obtenir

de Dieu que, touché de compassion, il éloigne encore les funestes lueurs de guerre et inspire aux guides suprêmes des nations des pensées de paix et non d'affliction... » Mais les commentaires de journaux catholiques font déjà place à d'autres considérations : « Les enfants des patries en conflit, sortant de leur foyer pour empoigner l'arme homicide au nom des intérêts nationaux, partiront avec plus de courage, seront plus confiants, plus préparés à accomplir leur propre devoir sachant que les accompagne la prière des âmes justes... » L'attente de la paix est renvoyée à un futur indéterminé. L'action internationale des églises reste tout aussi indistincte. La religion est prise comme réconfort dans l'épreuve qui est acceptée. Mille motifs poussent dans ce sens catholiques, protestants et orthodoxes. Le traditionalisme est puissant dans les églises européennes, de même qu'est puissante l'idée que la guerre représente une expiation salutaire pour l'homme. « Il y a eu, il y a, il y aura toujours des guerres... » « Dieu punit par les guerres l'humanité pécheresse... » La vieille distinction entre la thèse et l'hypothèse arrive au secours. Si l'enseignement du Christ avait été suivi, le conflit aurait été évité, mais puisque le monde a dégénéré, les chrétiens ne peuvent que partager le sacrifice commun, respecter les autorités terrestres et combattre chacun pour sa patrie. Les rapports entre les fidèles de chaque pays sont minces. « En dehors des congrès eucharistiques, il n'y avait pas d'autres réunions internationales », comme dit un témoin catholique de l'époque. Chacun, en somme, se renferme dans sa propre idée. Quitte à développer des arguments en faveur de son pays, comme il arrive très souvent. « Il est plus que probable que seule une France victorieuse retrouvera la voie qui mène vers l'Église... » « Seule une Allemagne vaincue et humiliée pourra retrouver les voies de la civilisation... » C'est-à-dire que la séparation touche le fond du problème, opposant les « frères » aux « frères » point par point. Comme l'écrit un poète anglais : « Dieu entendit les nations en guerre crier et chanter. *Gott strafe England. God save the King*. « Dieu est de ce côté. » « Dieu est de cet autre. » « Seigneur, dit Dieu, ils m'ont trouvé du travail! » Dans ses mémoires, Loisy note la même chose : « Durant la guerre, seuls survivent les dieux nationaux; le dieu des Allemands, le dieu des Français... » et il commente avec amertume : « Il est très difficile de décider entre les deux dieux... »

Dans le cas d'une guerre de l'Europe civile, la solution la plus sage est encore de se rendre compte des raisons de la politique de puissance, des intérêts fondamentaux qui peuvent opposer État contre État, sans considérer pour autant la guerre de son propre pays comme une « croisade » pour la « justice », en sauvegardant au contraire les raisons de la culture, de l'objectivité, de la morale. Dans un essai de 1912 sur les rapports entre politique, morale et culture, Benedetto Croce avait noté la facilité des grands États à s'assurer encore l'approbation de leurs ressortissants et avait cherché à concilier ainsi le devoir des intellectuels et les liens avec la patrie : « Toutes les institutions ont un motif vrai et un côté défendable. Même si chacune est destinée à périr, chacune doit être néanmoins défendue, et par qui sera-t-elle jamais défendue sinon par ceux qui sont ses fils? L'Italie par l'Italien, la France par le Français... » C'était là une façon de retrouver un équilibre difficile.

Romain Rolland restait véritablement pour le moment une sorte d'exception. Et la guerre, au contraire, emportait, fascinait, en soi et par soi, comme moment tragique et grandiose, comme retour à des vertus ignorées, comme suprême reddition de comptes, ou seulement comme découverte d'un destin commun qui rapprochait les intellectuels de leur propre pays presque sans échappatoire. Freud confesse qu'il « se sent autrichien pour la première fois en trente ans... » « Toute ma *libido* se reverse sur les Austro-Hongrois... » A Fribourg, Meinecke vit « une des heures les plus belles de sa vie », il ressent « la joie la plus haute » à la nouvelle que les socialistes ont accepté de voter les crédits de guerre, au spectacle de « la fusion nationale ». Les motifs les plus différents concourent alors chez les hommes les plus différents au même résultat : l'inquiétude corrosive dont a parlé dans ce même livre János Riesz favorise elle aussi la tendance, et souvent, toujours plus souvent, plutôt que de distinguer patiemment les vérités mal ébauchées, les « intellectuels » vont accréditant et diffusant des antithèses tantôt péremptoires, tantôt grotesques, tantôt très élaborées, qui devraient justifier les raisons absolues de la victoire ou de la défaite de tel ou tel peuple en lutte. Comme l'écrit Croce, mi-ironique, mi-troublé, de l'Italie encore neutre, « le sol de

l'Europe est tremblant, non seulement sous le poids des armes, mais aussi sous celui des erreurs... » C'est-à-dire que les intellectuels secondent la propagande. Ou, en tout cas, ils sont frappés de la nouveauté de cette guerre qui subordonne à elle-même les pensées et les imaginations et « requiert toute l'âme ». Ou bien encore cherchent-ils à raccorder les pensées d'hier à la réalité nouvelle. C'est ce que fait le même Norman Angell; sans renier les jugements de la veille, il trouve qu'il est maintenant nécessaire d'écraser l'Allemagne où se trouvent les premiers responsables. Par la suite, Angell se battra aussi contre toute « paix de conquête », contre « les Prussiens de chez nous ». Mais pour le moment, à la fin de l'été 1914, il sort un livre : *Le Prussianisme et sa destruction*. C'est-à-dire, comme le disent bientôt les commentateurs, qu'il veut lui aussi « la guerre à fond, la victoire militaire décisive de l'Entente, la défaite pleine et irréparable des empires centraux ».

Les masses et les armées

Non seulement la guerre balayait les résistances, mais elle déchaînait l'approbation et jusqu'à l'enthousiasme. Et même au-delà des adhésions des partis, des églises, des intellectuels, arrivait des différents pays l'écho de démonstrations plus vastes, parfois colossales, à l'annonce de la déclaration de guerre, aux premiers départs des appelés. A Paris comme à Berlin, à Moscou, à Londres, à Vienne... Récemment, d'ailleurs, certains spécialistes ont recueilli et étudié des documents cinématographiques de l'époque, les ont comparés entre eux, et le jugement a été unanime : « En 1914, les mobilisés ne s'étaient pas posé de questions, tous partirent et, quand ils défilèrent, leurs visages nous disent avec quel esprit, ils rayonnaient. »

A cela s'ajoutaient d'autres nouvelles significatives qui filtraient. En France, le gouvernement put mettre tranquillement de côté le fameux *carnet D*, liste des éléments subversifs à arrêter en cas de conflit. En Angleterre — où il n'y avait pas de conscription obligatoire — quand on décida de recourir au pays, les enrôlements dépassèrent toutes les prévisions. En septembre, il y en avait déjà 750 000. Partout, les réfractaires sont peu nombreux, souvent en nombre inférieur aux prévisions faites par les autorités militaires elles-mêmes. En Russie, pour des raisons diverses, conservateurs et libéraux trouvaient aujourd'hui un accord en faveur de la guerre; durant la crise finale, la Douma, dans sa grande majorité, s'était déjà engagée quelque peu : « Le peuple russe ne pardonnera jamais un atermoiement qui pourrait précipiter le pays dans un chaos néfaste... » et l'adhésion patriotique, alors, s'étend aux cadres intermédiaires du socialisme, dans les rangs ouvriers. Comme il arriva sur une bien plus large échelle en Allemagne : « Chez nous est en train de se dérouler le plus grandiose spectacle de réveil d'une nation de soixante-dix millions d'hommes... les idées du socialisme se fondent avec celles de l'antique féodalité militaire... Il n'y a plus de partis, il n'y a plus de tendances isolées, il n'y a plus rien de fictif, de monté, il n'y a pas un seul mouvement politique, c'est la plus élémentaire éruption de force populaire que l'on ait jamais vue. »

Les tensions internes, parfois déchirantes, nationales ou sociales, se reprennent, se ralentissent ou, tout au moins, se dissimulent. Au sommet de la crise, le Premier ministre anglais, Asquith, trouve que la situation européenne est la plus grave « des dernières cinquante années. Mais elle peut avoir pour effet de reléguer au second plan les sombres images de la guerre civile en Ulster »; c'est exactement ce qui arrive dans les jours qui suivent. Et la guerre, au moins au début, au lieu d'élargir les fissures, semble redonner un souffle de vie au vieil empire austro-hongrois lui-même. A Vienne, non seulement les manifestations sont grandioses, mais les différentes nationalités confirment en somme leur loyalisme. Comme à Zagreb, où les manifestations en faveur de la guerre sont massives. Même dans le « petit peuple » la haine traditionnelle contre les Serbes prévaut sur la solidarité yougoslave.

Les exceptions ne manquent pas : les déclarations de guerre, en outre et malgré tout, s'accompagnent souvent d'un tour de vis, de mesures de répression très rigoureuses. Mais l'élan qui prédomine est tout autre ou en tout cas, il en apparaît ainsi aux observateurs qui, au besoin peuvent noter également çà et là le « silence » ou la « résignation » des énormes masses paysannes qui s'ébranlent de leurs provinces aux appels de la mobilisation. Le fait est que la Grande Guerre, dans tous les pays, prend surtout les caractères d'une guerre de défense, d'une guerre de survie; ou — ce qui n'est pas très différent aux yeux de nombreux contemporains — protège au moins des raisons de vivre, reprend des aspirations séculaires, ou donne libre cours à des antagonismes plus récents, mal connus jusque-là, mais déjà populaires ou destinés à le devenir, comme l'envahissante rivalité anglo-allemande.

Et, tout à coup, à suivre les commentaires et les épisodes, la guerre se raccorde encore plus étroitement à la vie de la société européenne. Après tout, certaines des transformations majeures — l'industrialisation, les grandes villes, la diffusion de la bureaucratie, la plus forte « discipline sociale », sans oublier la mobilité sociale considérablement élargie, l'exténuante course au pouvoir — ces transformations qui ont changé de fond en comble les modes de vie et les us et coutumes, sont relativement récentes. Elles provoquent encore des résistances que l'on s'imaginait pouvoir réprimer. La guerre dévoile, exaspère aussi, les inquiétudes profondes de cette nature, comme on peut le voir en confrontant les notes de deux observateurs aussi différents, aussi opposés, que Trotski et Stefan Zweig qui, au 1er août, s'étaient trouvés assister aux démonstrations en faveur de la guerre à Vienne.

« La première épouvante... s'était transformée en un enthousiasme soudain... Il se formait spontanément des cortèges dans les rues, partout frissonnaient des drapeaux, résonnaient des fanfares, les jeunes recrues passaient en triomphe... Des centaines de milliers de personnes entendaient alors comme jamais ce qu'elles auraient dû entendre en paix : qu'elles appartenaient à une grande unité. Une ville de deux millions d'habitants, un pays de près de cinquante comprirent, à cette heure-là, qu'ils participaient à l'histoire du monde, qu'ils vivaient un instant unique. Toutes les différences de classe, de langue, de religion, étaient en ce moment... submergées par le grand courant... Des étrangers s'adressaient amicalement la parole dans la rue, des gens qui s'étaient évités durant des années se tendaient la main... Chaque individu assistait à une amplification de son propre moi, il n'y avait plus personne d'isolé, chacun se savait inséré dans une masse, faisait partie du peuple et sa personne négligeable avait acquis une raison d'être. Le petit employé des postes accoutumé à trier les lettres du matin au soir... l'écrivain public, le savetier, tous voyaient en un éclair une nouvelle dimension romantique à leur existence; chacun pouvait devenir un héros et déjà quiconque portait l'uniforme était par avance accueilli par les dames et salué de ce nom... Tous reconnaissaient la force inconnue qui les soulevait au-dessus de la monotonie quotidienne; jusqu'à la douleur... l'angoisse... qui avaient honte de se montrer au grand jour. Mais peut-être aussi dans cette ivresse une force plus profonde et mystérieuse... le désir de s'évader du monde bourgeois des lois et des paragraphes pour donner libre cours aux instincts les plus oubliés. »

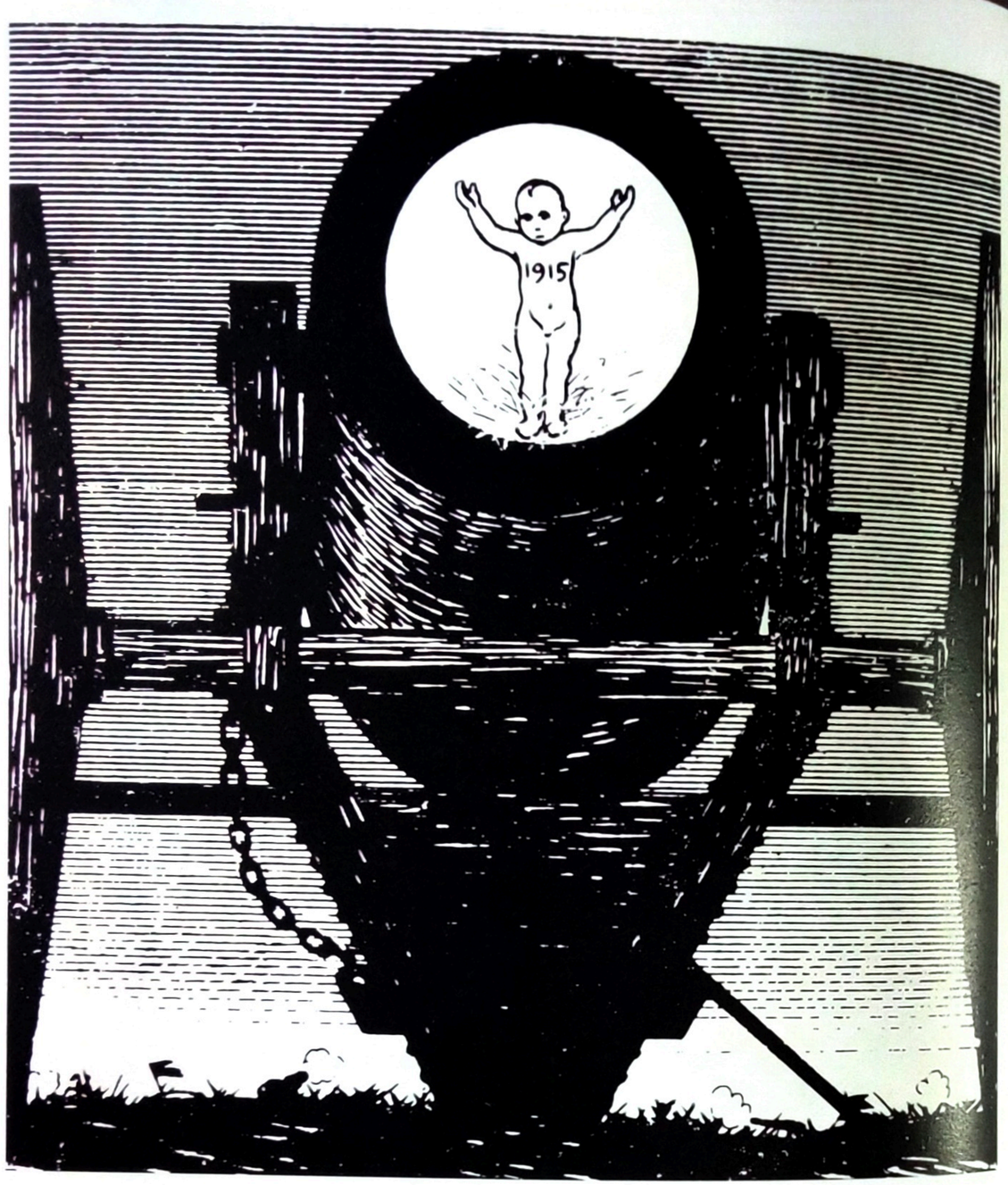
Trotski voit les choses selon des critères bien différents, mais sans cacher certaines notes qui reviennent jusqu'à l'obsession :

« Il existe tant de gens dont la vie, jour par jour, se passe dans une monotonie sans espérance. C'est sur ceux-là que repose la société contemporaine. La mobilisation arrive dans leur existence comme une promesse. Tout ce dont ils avaient l'habitude ou la nausée est jeté bas, l'on entre dans le règne du nouveau et de l'extraordinaire. La guerre s'empare de tout, et, en conséquence, les opprimés, ceux que la vie a déçus, se sentent alors à un niveau d'égalité avec les riches et les puissants... »

L'illusion de la guerre courte

Ainsi, les Européens ne s'opposent pas à la guerre, au contraire ils la secondent, ils s'y fient. Aussi, parce qu'ils n'ont pas perdu, au fond, la confiance en la possibilité de la dominer. Ils peuvent la considérer comme « le saut dans le noir », l'inconnu, l'aventure, mais tous, de toute façon, gardent bien nette la conviction que la guerre sera « brève ». Des rois aux gouvernements, aux états-majors, à l'opinion publique, aux partis, aux masses combattantes, partout règne une semblable certitude. C'est la dernière, l'extraordinaire erreur de l'Europe de juillet 1914.

Les enseignements que l'on peut recueillir de la guerre de Sécession américaine, ou ceux, bien plus rapprochés, de la guerre russo-japonaise, on les laisse tomber. Le point de référence obligé reste celui de 1870, de la guerre franco-prussienne où l'armée de masse, de conscription populaire,



avait obtenu son plus grand triomphe, mais qui s'était résolue également dans les limites de la guerre de manœuvre. Maintenant, à la vérité, les armées de millions d'hommes appartiennent à toutes les grandes puissances; et pourtant le conflit est prévu selon les vieilles règles.

« Cela pourrait devenir une guerre de sept ans, ou une guerre de trente ans... », avec tous les changements terribles imposés par l'avènement des grandes puissances contemporaines. C'est justement le vainqueur de 1870, Moltke-le-Vieux, qui lance l'avertissement; mais à ne pas l'entendre, il y a avant tout Schlieffen qui, pour sa part, n'hésite pas, aussi et justement parce qu'à son avis un grand État industriel ne peut se permettre le « luxe » d'une guerre menée à long terme, d'une altération prolongée de son économie! Ce trait est caractéristique et l'illusion répandue, générale, de la « guerre brève » éclaire peut-être mieux que toute autre les conditions de l'Europe d'alors.

Les « Européens », dans l'été 1914, allaient au devant des événements avec l'âme irréparablement divisée. Comme ils peuvent se rappeler alors, les paroles — presque une sorte d'épilogue de la Belle Époque — du ministre anglais des Affaires étrangères, Grey, prononcées le 3 août, à la fin du même jour où, à la Chambre des Communes, il avait défendu les dures raisons de la politique de puissance et peut-être aussi sacrifié à l'illusion de la guerre brève : « Les lumières s'éteignent sur l'Europe tout entière; nous ne les verrons jamais plus briller de notre vie. »

Chronologie :
une époque à travers les titres des journaux et des périodiques

1900

JANVIER 1900

La Mission Congo-Nil.
Une mission française commandée par le capitaine Marchand traverse l'Afrique du Congo à l'Abyssinie.

« Tosca », de Puccini, à Rome.
Première représentation de l'opéra de Puccini tiré d'un drame célèbre de l'écrivain français Victorien Sardou.

Legs de la baronne Nathaniel de Rothschild au musée du Louvre.
Les legs comprennent, entre autres, une Madone de Botticelli et une de Ghirlandaio.

Mort de Ruskin.
Mort de John Ruskin, peintre, philosophe, réformateur socialiste et critique d'art anglais.

FÉVRIER 1900

Nouveau roman de Tolstoï.
Publication en deux volumes chez l'éditeur Perrin de *Résurrection*, par Léon Tolstoï.

Conférences du professeur Labriola sur Giordano Bruno.
Manifestations d'étudiants, heurts avec la police, arrestations ; l'historien marxiste tient une série de conférences à Rome à l'occasion du troisième centenaire de la mort de Giordano Bruno, malgré la désapprobation des autorités.

Libération de Ladysmith.
Annonce d'une importante action militaire anglaise au Transvaal où a lieu la guerre contre les Boers.

MARS 1900

Incendie du Théâtre français.
La Comédie française, fondée en 1680 par Louis XIV et dirigée par Molière, est détruite par un incendie le 8 mars. Une jeune actrice, Jane Henriot, périt dans les flammes.

Lettre du brigand Musolino.
Le légendaire brigand calabrais écrit une lettre à un journal, dans laquelle il se déclare brigand non par nature mais à la suite d'une condamnation injuste.

« L'Aiglon » de Rostand.
Première à Paris. Sarah Bernhardt joue le rôle principal. La pièce remporte un vif succès.

AVRIL 1900

Exposition universelle de 1900.
L'exposition de la ville de Paris — Les États-Unis à l'Exposition — Le Palais de l'Électricité — Le vieux Paris — Au Palais de l'Optique : la Lune à quatre kilomètres — Le trottoir roulant — L'Avenue des Nations — L'Exposition décennale des Beaux-Arts — L'Italie à l'Exposition — Le Pavillon Britannique — La musique de tous les pays.

MAI 1900

Catastrophe dans une mine aux États-Unis.
A Coalville, dans l'Utah, près du Grand Lac Salé, une terrible explosion dans une mine de charbon fait deux cent cinquante victimes.

Grave situation en Espagne. On craint une révolution générale.
Émeutes et manifestations dans les principales villes d'Espagne. On craint une révolution anarchiste.

« Le secret sentimental ».
Un article de Marcel Prévost sur *Le Feu* de Gabriele D'Annunzio, que celui-ci considère comme agressif, déchaîne entre les deux écrivains une retentissante polémique.

JUIN 1900

Victoire de la démocratie en Belgique.
La représentation proportionnelle est adoptée pour la première fois aux élections. Politiciens et journalistes arrivent du monde entier comme observateurs.

Révolte des Boxers en Chine
La révolte des Boxers secoue la Chine. L'Angleterre craint une intervention de la Russie et tremble pour ses intérêts économiques.

L'expédition européenne.
Trente mille hommes armés de nombreux canons attendent devant Pékin les troupes internationales.

Trois cents soldats européens massacrés en Chine.
Trois cents hommes de l'armée occidentale sont tués. L'on calcule que les Européens devraient envoyer cent mille hommes pour écraser l'insurrection.

Au début des années 1900, les faits qui attiraient le plus le lecteur étaient ceux où résonnait comme un écho d'Extrême-Orient : la révolte des Boxers, par exemple. Avec la chronique des violences contre les étrangers, les ambiguïtés de l'impératrice Tseu-Hi, l'intervention militaire internationale, la marche des colonnes de secours de la mer à Pékin, le pillage qui suivit la victoire occidentale, le tout sur le fond du dessein prêté aux puissances « blanches » de se répartir la Chine. Les événements du Céleste Empire furent peut-être la première occasion qu'eut la civilisation des moyens de communication de masse de se rendre compte de l'interdépendance qui liait le monde et son destin. A gauche, sur une photo de l'époque, un groupe de « boxers » ; leur nom provenait d'une traduction approximative du nom de leur secte, « les Poings de Justice et de Concorde ». Elle était surtout active dans les provinces du Chantoung et du Chihli. A droite, une caricature allemande : fouettés par la guerre, des chiens — les Puissances — attendent de dépecer la Chine mourante.

Exposition d'Auguste Rodin.
Le grand sculpteur français fait une exposition personnelle à Paris.

JUILLET 1900

Correspondance entre Nietzsche et H. von Stein.
Après la mort du philosophe allemand, on publie sa correspondance avec une autre grande figure de la culture allemande, Heinrich von Stein.

Une loi galante.
Une question qui sera longtemps débattue : celle de la proposition de loi permettant à l'adultère responsable du divorce d'épouser son amant.

Assassinat du roi Humbert Ier d'Italie.
L'anarchiste Gaetano Bresci assassine le roi Humbert à Monza. L'indignation est très grande en Italie. L'assassin est arrêté.

AOUT 1900

Mort de Liebknecht.
L'un des pères du socialisme allemand meurt à Berlin. Il avait fondé avec Bebel le parti social-démocrate du travail.

Le ténor Borgatti manque être fusillé en scène pendant une répétition de « Tosca ».
Au Teatro Grande de Brescia, durant les essais de la scène de la fusillade, un obturateur se détache du canon d'un fusil et va frapper le ténor à l'aine. Le chanteur s'affaisse sur lui-même en criant plusieurs fois « Assassin! » Mais il n'y a rien de grave.

SEPTEMBRE 1900

Révolution dans le journalisme.
L'invention du premier télescripteur (machine à écrire télégraphique) semble ouvrir de nouveaux horizons aux journalistes.

Retour du duc des Abruzzes.
Le duc des Abruzzes revient sur son navire « l'*Étoile Polaire* » de

son expédition dans l'Arctique. L'Italie s'enthousiasme.

NOVEMBRE 1900

Élection présidentielle aux États-Unis.
Grande victoire de McKinley.

DÉCEMBRE 1900

Mort d'Oscar Wilde.
Le fameux romancier anglais Oscar Wilde meurt à Paris dans un petit hôtel de la rue des Beaux-Arts sous le pseudonyme de Sébastien Meumath. Son ami le célèbre lord Douglas était avec lui.

Congrès socialiste international.
Le Congrès Socialiste International se tient à Paris.

Le « Diable des Mers ».
L'ingénieur John P. Holland perfectionne le sous-marin.

Affaire Dreyfus : lettre de Zola au président Loubet.
Le quotidien *l'Aurore* publie une nouvelle lettre de Zola au sujet de Dreyfus : la grâce du condamné et l'amnistie gouvernementale n'ont amené qu'à dissimuler la vérité.

On compare l'actrice Sorma à la Duse : elle est désespérée.
En lisant dans les journaux viennois les comptes rendus de son interprétation de *Nora* dans *Maison de poupée* d'Ibsen, où on la compare défavorablement à la Duse, la célèbre actrice s'évanouit, sanglote toute la journée, interrompt la tournée et veut se retirer de la scène pour longtemps.

Le Jubilé de 1900.
Clôture de l'Année Sainte à Rome.

« Tristan et Isolde », drame musical en trois actes de Richard Wagner. Première très attendue à la Scala de Milan sous la direction de Toscanini. Succès très vif.

1901

JANVIER 1901

La république d'Australie.
Proclamation de la république en Australie. Le premier parlement sera inauguré solennellement le 10 mai.

« Le Maschere », de P. Mascagni.
La première a lieu en même temps dans différentes villes d'Italie, Rome, Turin, Gênes, Venise et Vérone. Succès triomphal.

De la Terre à la planète Mars.
Sir Robert Ball fait une conférence à Londres sur « les communications possibles entre Mars et la Terre ». L'illustre astronome se montre sceptique mais l'Italien Nicola Tesia lui répond dans le journal *Il Corriere* : « Sous peu, nous communiquerons avec Mars. »

Arnold Böcklin.
Le grand peintre suisse meurt à Florence à l'âge de 74 ans.

Un message pour le Lord Maire : mort de la reine Victoria.
Quelques minutes avant sept heures, le Lord Maire reçoit de Son Altesse Royale ce télégramme : « Osborne, mardi, 6 h 45 p. m., Ma bien aimée mère la Reine vient de s'éteindre entourée de ses enfants et petits-enfants. Signé : Albert-Edouard ».

Mort de Verdi.
Verdi meurt après une agonie qui a duré près de cinquante heures. Les journaux milanais sortiront pendant une semaine des éditions encadrées de noir.

FÉVRIER 1901

Crise du socialisme en France.
Rosa Luxembourg critique la participation au gouvernement bourgeois des socialistes français menés par Jaurès.

Pensées de Léon Tolstoï sur Dieu.
« Dieu fait le mal! Mais si Dieu fait le mal, c'est donc qu'il n'est pas bon, donc il n'existe évidemment pas! »

Le roi du fer.
Andrew Carnegie, le légendaire millionnaire américain se retire des affaires en cédant sa part à Pierpont Morgan, autre célèbre magnat de l'industrie.

MARS 1901

Une révolution scientifique et industrielle? Le moteur solaire.
Mis au point par le Dr. W. Calver de Washington, il est capable de pomper 6 300 litres d'eau à la minute, d'une grande profondeur. Il fonctionne dans un élevage d'autruches en Californie.

Le duel d'Ouchy.
Le duel entre Déroulède et Buffet n'aura pas lieu : ils sont tous deux expulsés du Canton de Vaud. Les interminables préparatifs du duel entre les deux hommes politiques de tendance opposée remplissent durant un mois les pages des journaux. Mais au jour dit, avec tous les journalistes venus à l'endroit fixé en grand secret quelque part en Suisse, les combattants sont expulsés par les autorités locales. L'honneur étant sauf, le duel n'aura pas lieu.

Émeutes en Russie.
Les Cosaques à cheval du général Kleygels font un massacre d'étudiants et d'ouvriers rassemblés sur l'esplanade du Palais d'Hiver. Les charges se poursuivent dans les rues. Les morts et les blessés se comptent par dizaines.

AVRIL 1901

Fêtes franco-italiennes à Toulon.
Grandes fêtes et cérémonies à Toulon et à Nice à l'occasion de la rencontre italo-française entre le duc de Gênes et le président Loubet : fêtes, défilés, banquets...

Inauguration de l'exposition de Venise.
La IVe Exposition internationale (biennale) de Venise est ouverte. Parmi les exposants, Rodin, Fontanesi, Leibl.

MAI 1901

Suicide du régicide Bresci.
Dans sa cellule de Santo Stefano (île de Ventotenne), l'anarchiste Bresci se suicide en se pendant aux barreaux de la fenêtre. C'est seulement beaucoup plus tard que l'on avancera sérieusement l'hypothèse de l'assassinat du régicide.

JUIN 1901

Edmond Rostand immortel.
Le célèbre auteur de *Cyrano de Bergerac* est élu à l'Académie française et devient le plus jeune membre de cette institution prestigieuse.

L'accouchement de la reine d'Italie.
Le 9 juin, la reine Hélène d'Italie donne le jour à une petite fille qui sera baptisée Yolande.

L'expédition allemande dans le Pacifique se termine par un festin cannibale.
Une expédition allemande dans le Pacifique dirigée par Monk et l'ornithologue Heinroth est massacrée par les cannibales dans l'île de San Maltia (Nouvelle-Guinée).

JUILLET 1901

Le raid Paris-Berlin.
Le Français Henri Fournier remporte le raid automobile Paris-Berlin en 16 heures 55 minutes 42 secondes.

L'accumulateur d'Edison.
Cette découverte suscite une vive curiosité : pourra-t-elle être appliquée à l'industrie automobile?

Santos-Dumont fait le tour de la Tour Eiffel.
Le célèbre aéronaute brésilien Santos-Dumont tente de remporter le prix offert par le député Deutsch de la Meurthe à qui fera le tour en ballon de la Tour Eiffel. Il n'y réussit qu'en partie, et finit accroché dans un arbre du parc d'une villa où on lui offre le thé. Il réussira le 19 octobre.

Londres : un congrès contre la tuberculose. Une opinion de Koch battue en brèche.
L'importance de la prévention (éviter la contagion) ainsi que des sanatoriums et de l'information du public est mise en évidence par l'illustre savant allemand Robert Koch. Ses affirmations sur l'impossibilité de la contagion entre les hommes et les animaux suscitent de vives discussions.

SEPTEMBRE 1901

Un nouveau théâtre wagnérien en Allemagne. — Le Prinz Regent Theater.
Un nouveau grand théâtre lyrique est construit à Munich en l'honneur du prince-régent Luitpold de Bavière. Ce théâtre de mille deux cents places sera inauguré avec *Tristan et Isolde* de Wagner.

Attentat anarchiste contre le président des États-Unis. Mc Kinley blessé de deux coups de pistolet.
McKinley est attaqué pendant la visite de l'Exposition panaméricaine. L'assassin, un certain Czolgosz, se prétend disciple de la célèbre Emma Goldmann. Il est arrêté sur les lieux du crime. L'état du président s'avère bientôt très grave ; il mourra une dizaine de jours plus tard. Theodore Roosevelt, vice-président, lui succède.

OCTOBRE 1901

Pauvre littérature.
Procès à Paris du poète anarchiste Laurent Tailhade pour incitation au régicide dans le journal *Le Libertaire*. Le poète est défendu par Anatole France, Gustav Kahn et Émile Zola.

A travers le Niagara en bateau et en caisse.
Tale Peter Niszen, de Chicago, franchit les chutes en bateau. A son tour, une veuve de quarante-trois ans, Anne E. Taylor, qui risque sa vie pour payer une hypothèque, s'y lance enfermée dans une caisse. Elle réussit.

NOVEMBRE 1901

A Jérusalem, une dispute de moines pour le droit de balayer.
Désordres et voies de faits entre franciscains italiens et moines grecs orthodoxes pour le droit de balayer un escalier qui mène à la Chapelle des Francs contiguë au Calvaire et donc pour la possession de celle-ci.

DÉCEMBRE 1901

« Francesca da Rimini » de D'Annunzio.
Toute la Rome mondaine, littéraire et artistique se trouve à cette première très attendue de l'œuvre de D'Annunzio. Jugements positifs mais avec quelques réserves, quelques sifflets, mais des applaudissements nourris. Pugilat dans le foyer entre détracteurs et admirateurs ; la Duse un peu nerveuse.

Remise solennelle des prix Nobel.
Les prix Nobel sont décernés à Paris pour la première fois. Le prix de physique est décerné à Röntgen, celui de chimie à Van Hoff, la littérature à Sully Prudhomme. Dunant (fondateur de la Croix-Rouge) et Passy reçoivent le prix pour la paix.

Le Salon de l'Automobile à Paris.
Une stupéfiante exposition au Grand Palais : automobiles, bicyclettes, motocyclettes, camions et omnibus.

L'amant de « Casque d'Or » arrêté à Bruxelles.
Arrestation à Bruxelles du Parisien Leca, chef des *apaches* et amant de Casque d'Or

Premier contrat de télégraphie sans fil transocéanique signé par le Canada.
Le contrat est passé entre les compagnies Marconi's Wireless Telegraph et Marconi's International Marine Communication CO et Vilfrid Laurie, Premier ministre du Canada.

MAI 1902

La catastrophe du ballon Pax.
Le député brésilien Severo est précipité avec son ballon d'une hauteur de quatre cents mètres à la suite d'un incendie qui a éclaté à bord. Il meurt sur le coup avec son mécanicien.

Le testament philosophique de Herbert Spencer.
Publication de *Facts and Comments*, ouvrage dans lequel le philosophe âgé de 82 ans a recueilli les pensées qu'il n'avait pas insérées dans d'autres œuvres.

Le serment d'Alphonse XIII.
Le fils de Christine d'Autriche est couronné roi d'Espagne.

Exposition internationale d'art moderne inaugurée à Turin.
L'exposition confirme le triomphe du style Liberty et se place à côté d'autres expositions qui s'ouvrent en même temps à Turin : dans l'une d'elles est exposé le tableau de Pelliza da Volpedo, *La Grève*.

JUIN 1902

La paix au Transvaal.
Les préliminaires de paix ont commencé le 15 mai et la paix a été signée le 31 à Pretoria. Grande joie à Londres lorsque le Lord Maire apparaît au balcon portant une pancarte où est écrit : « La paix est proclamée. »

Un vol de cent millions.
Thérèse d'Aurignac a épousé Frédéric Humbert, professeur de droit, puis ministre de la Justice et président de la Cour des Comptes. Aidée par sa sœur, son mari et ses frères, elle monte une escroquerie gigantesque : elle soutient qu'elle doit hériter cent millions d'un personnage fictif nommé Crawford et sur cette garantie, accumule des dettes énormes. La découverte du scandale, connu sous le nom de « l'affaire Humbert », remplit durant des mois les pages des journaux et reste fameuse dans la chronique mondaine, judiciaire et politique.

JUILLET 1902

Gigantesque banquet offert par Édouard VII aux pauvres de Londres.
Les pauvres de Londres, personnellement invités par le roi au moyen d'un billet, ont participé au banquet : quatre-vingt-dix mille tables, trois cent mille livres de viande, deux cents tonnes de pommes de terre, trente-six mille gallons de bière.

Une nouvelle planète au-delà de Neptune? Merveilleuse découverte astronomique. Une comète qui épargne cent ans d'efforts.
L'astronome Forbes présente un mémoire à la Société royale d'Édimbourg en fondant ses constatations sur les modifications de l'orbite des comètes.

Écroulement du campanile de Saint-Marc à Venise.
Le célèbre campanile de Saint-Marc s'écroule en détruisant la loggia de Sansovino, un tableau de Molin, deux de Tintoret et deux du Schiavoni. La *libreria vecchia* est endommagée.

Agitation religieuse en France.
Le gouvernement ordonne la fermeture de toutes les écoles tenues par des congrégations et non autorisées. Le désaccord de l'opinion est très vif et les manifestations se succèdent.

AOUT 1902

« Court Circular ».
On annonce de Buckingham Palace, en date du 9 août : « Aujourd'hui, couronnement du roi et de la reine. » Le roi est Édouard VII.

SEPTEMBRE 1902

Un bandit américain.
Après une longue carrière criminelle, Harry Tracy, recherché par des milliers d'hommes et de chiens, tient la loi en échec avec une habileté prodigieuse : il fait à pied plus de mille kilomètres dans des régions sauvages. Cerné, il se suicide d'un coup de fusil.

Mort d'Émile Zola.
Le grand romancier meurt le 29 septembre à Paris dans son hôtel de la rue de Bruxelles. Des hypothèses de suicide courent, l'autopsie révèle un empoisonnement, mais il s'agit probablement de gaz du poêle.

A la conquête du pôle.
Peary revient déçu de son expédition au pôle, mais ne se décourage pas. Après douze ans de voyages, il essaiera encore.

Mort d'un roi de l'élégance.
Le banquier Gordon meurt à Londres. Il achetait 574 paires de pantalons par an, des milliers de gants et cravates. Il dépensait cinquante mille francs par an pour sa garde-robe.

OCTOBRE 1902

Jean Jaurès et le socialisme français.
Bernstein juge Jaurès grand orateur et écrivain efficace, historien de valeur et le plus français des socialistes français.

NOVEMBRE 1902

« Résurrection » se joue à Paris.
Résurrection, drame en cinq actes et un prologue tiré du roman de Tolstoï par Henri Bataille. Cette pièce tirée de l'œuvre de l'apôtre de l'Évangile intégral, excommunié par le Saint Synode, est très attendue.

Attentat contre le roi des Belges à Bruxelles.
Le coupable, l'anarchiste italien Rubino, est difficilement protégé de la foule.

Suprématie des navires italiens sur toutes les marines du monde.
Cette suprématie est établie dans un congrès international.

Achèvement de l'« Encyclopedia Britannica ».
Banquet en l'honneur de l'achèvement de l'Encyclopedia Britannica.

1903

JANVIER 1903

Banquet de savants en l'honneur d'un singe.
Un singe du Congo prouve la validité des théories de Darwin en dînant solennellement en *smoking* avec des scientifiques.

Le Cake-Walk.
La nouvelle danse des Noirs américains fait fureur à Paris. La *divette* Fay Templeton popularise le « pas du kangourou ».

FÉVRIER 1903

Le dernier jour de carnaval à Paris.
Au moins un million de personnes circulent dans les rues et le soir une couche de confettis d'au moins dix centimètres couvre le sol. Les *apaches* provoquent des désordres : 387 arrestations.

MARS 1903

« Looping the loop ».
A l'Olympia et au Casino de Paris, Vanderwoort dit « Diavolo » et un certain Méphisto ébahissent le public en accomplissant des acrobaties à bicyclette sur une piste circulaire verticale.

Un manifeste du tsar.
A la suite de grèves et d'émeutes, le tsar Nicolas II promet des réformes.

Nouvelle tragédie en Russie.
Les révolutionnaires répondent aux promesses du tsar : « le peuple veut des faits, non des mots ». A la suite d'arrestations, ils organisent des échauffourées dans les rues et les cosaques exaspérés tirent sur la foule. Il y a plus de cinquante morts.

AVRIL 1903

Exécution capitale à Vienne.
L'assassin d'une vieille marchande de tabac est pendu à Vienne. Le condamné marche à la potence en souriant, la tête haute, et blasphème avant de mourir. C'est une vive « surprise » lorsque l'autopsie révèle que ce « grand délinquant avait le cerveau tout à fait normalement constitué ».

Santos-Dumont intime.
L'audacieux aéronaute n'oublie jamais ce qui est la moitié de sa vie; « voler dans l'espace », même chez lui. A cet effet, il déjeune assis sur une sorte d'immense tabouret à une table haute de trois mètres.

Les délices de l'automobile.
C'est le titre d'une chronique d'un journal milanais où sont consignés les accidents d'automobile pour démontrer que « l'automobile est une excellente institution sociale destinée à limiter les excès démographiques ».

MAI 1903

La fin de la Grande-Chartreuse.
La lutte du gouvernement contre les congrégations se poursuit en France. Après neuf cents ans, l'armée fait évacuer les moines du célèbre monastère au-dessus de Saint-Laurent. Tandis que les soldats enfoncent la porte, les moines entonnent pieusement le *Parce Domine*.

Philosophie d'un milliardaire.
Andrew Carnegie fait don à Washington d'une bibliothèque. Dans le discours d'inauguration, sa philanthropie est définie comme « aidant l'homme à s'aider soi-même ».

La police des mœurs à Paris.
Le Préfet de Police Lépine communique au conseil municipal de Paris que, pour soixante-dix mille femmes de mauvaises mœurs, il ne dispose que de cent trente agents. Les conseillers sont épouvantés d'apprendre que trente mille femmes sont arrêtées tous les ans.

La visite officielle du nouveau roi Edouard VII à Paris en mai 1903, mit en bonne voie les relations entre les deux pays qui avaient encore été en 1898 à deux doigts de la guerre. Sur la photo de gauche, Edouard VII assiste à la plantation d'un arbre, lors de l'un de ses voyages suivants, pour célébrer la signature de l'Entente cordiale (1904).
Le nouveau siècle révolutionne les usages, et même le costume de bain. La gravure de droite, qui date de 1903, se passe de commentaire.

JUIN 1903

Course tragique.
La grande course automobile Paris-Berlin, événement très attendu, est endeuillée d'une série de très graves accidents. Marcel Renault y perd la vie.

Sanglante révolte en Serbie — Le roi Alexandre et la reine Draga assassinés dans leur palais de Belgrade dans la nuit du 10 au 11 juin.
A la tête de la conjuration se trouve Karageorgevic, prétendant au trône et aussitôt proclamé roi. Il déclare vouloir rétablir la constitution démocratique et convoque les Chambres pour le 18 juin.

JUILLET 1903

Grande course automobile en Irlande : la course Gordon-Bennet.
Gordon-Benett est propriétaire du *New York Herald*. Si la course a du succès, elle sera reprise sous le nom de *Motor Derby*. C'est le Belge Jenatzy qui gagnera, à la vitesse de 60 km/h.

Les femmes australiennes aux urnes.
Égalité des sexes et du travail, contrôle sur l'hygiène des importations alimentaires, condamnation de l'opium, armée volontaire pour la défense seulement, tribunaux pour résoudre les conflits entre patrons et salariés. Les femmes vont voter pour la première fois.

Léon XIII, mécène et homme de lettres est mort.
Après une longue agonie, le Pape Léon XIII meurt. Pie X lui succède.

Condamnation des Humbert en Cour d'Assises.
Le procès sur l'escroquerie des cent millions se termine : les époux Humbert sont condamnés. L'impression est très vive dans l'opinion publique.

Garin remporte le Tour de France cycliste.

AOUT 1903

Un incendie dans le métro fait quatre-vingt-quatre victimes à Paris.

SEPTEMBRE 1903

L'insurrection dans les Balkans.
La Russie et l'Autriche laissent carte blanche au Sultan pour réprimer l'insurrection par n'importe quel moyen. Le Tsar veut que tout soit fini lors de sa visite à Vienne.

OCTOBRE 1903

L'inventeur du téléphone annonce une machine pour voler.
Le professeur Graham Bell observe les oiseaux dans son bureau : qui les observe ne peut douter que l'homme ne puisse voler. Il l'essaiera dans quelques mois.

Visite de Puccini à Paris.
Le maître, qui s'est cassé la jambe, commence à marcher à nouveau. Il est à Paris pour assister aux répétitions de *Tosca* et surtout pour acheter une automobile neuve.

La Duse à Londres.
Pluie de fleurs pour la Duse à la première de *Francesa da Rimini* à Londres. Les critiques sont enthousiastes. L'acteur anglais Irving monte en Amérique *Dante*, écrit par Sardou exprès pour lui.

De Paris à l'Angleterre en ballon.

NOVEMBRE 1903

Trois ans et demi de grèves.
La grève des mines de Penryn, au Pays de Galles, prend fin après trois ans. Sans aucun résultat.

Des canailles sans patrie insultent le drapeau italien.
A Trenton, dans le New Jersey (États-Unis), des socialistes et des anarchistes italiens assaillent à coups de pierres les fenêtres de leur propre consulat.

Critiques à Beltrami.
Aigres polémiques entre les architectes Calderini et Beltrami au sujet de la reconstruction du campanile de Saint-Marc.

Un duel rustique.
Le fils du sénateur Roux a un duel aux poings et au bâton avec le parlementaire socialiste Ferri, « charlatan notoire », pour venger une insulte faite à son père.

1904

Un nouveau moyen de locomotion.
Présentation d'une luxueuse voiture à quatre roues, divisée en chambres, avec cuisine et couchette pour le domestique. Un ancêtre de nos caravanes?

La première des « Contes d'Hoffmann » à Bologne.
Vif succès de l'opéra d'Offenbach, une nouveauté pour l'Italie.

DÉCEMBRE 1903

Herbert Spencer.
Papini en dit : « Herbert Spencer est l'exemple le plus éclatant de la façon dont on peut aujourd'hui en Occident se faire une réputation de grand philosophe sans faire de philosophie.

Deuxième volume des « Laudi » de D'Annunzio.
« G. D'Annunzio ne donne pas le temps à la critique de souffler. Il avance et progresse à marches forcées. »

FÉVRIER 1904

Mort du professeur Labriola.
Le professeur Antonio Labriola, philosophe d'abord hégelien puis marxiste, meurt à Rome. Il était élève de Spaventa et auteur de l'ouvrage *Du matérialisme historique*.

La ville de Baltimore en flammes.
Le célèbre incendie de la ville de Baltimore (U.S.A.) : c'est l'un de ces grands désastres qui passeront au folklore américain populaire.

Le spectre de la guerre — Rencontres navales à Tchmulpo et Port-Arthur; Le bombardement de Vladivostok.
Selon les Japonais, la cause de la guerre a été l'attitude insolente de la Russie, ainsi que son refus de fournir des explications pour la concentration de navires et de troupes en Mandchourie. C'est pour cela qu'après des tractations infructueuses, le Japon s'est vu contraint de déclarer la guerre à la Russie, pour préserver la paix en Extrême-Orient.

Première de « Madame Butterfly » à la Scala.
L'opéra de Puccini, longuement attendu et représenté devant un public considérable, se révèle un fiasco.

MARS 1904

Duel Pini-San Malato à Neuilly.
La rencontre a lieu dans l'établissement Cherry où un certain nombre d'Anglais sont venus en spectateurs, transportés par train spécial. L'enthousiasme est général : « Ce sont des lions! » Une éraflure à la main empêche San Malato de continuer ; le duel est suspendu. Les adversaires se réconcilient ; l'honneur est sauf.

« Les Petits-Bourgeois », de Maxime Gorki.
L'œuvre, représentée pour la première fois en Italie, rencontre un succès médiocre.

AVRIL 1904

L'accord franco-anglais. Entente totale.
Le texte définitif des accords entre la France et la Grande-Bretagne est signé. C'est *l'entente cordiale*, qui résout à la satisfaction des deux parties les problèmes qui créaient depuis de nombreuses années des « rivalités et de sourds conflits » entre les deux pays.

Attaque de Port-Arthur le 13 avril.
Les Japonais attaquent Port-Arthur. L'amiral russe Makaroff est tué. Il sera remplacé par Rodjetsenwski.

MAI 1904

Victoire républicaine et socialiste aux élections municipales.
Succès éclatant en province. Paris reconquis.

Les « apaches » du grand monde. Histoire de la comtesse de Châtillon.
Grand scandale à Paris : la carrière criminelle et hypocrite d'une femme du monde est démasquée. La comtesse et son mari, le comte, s'étaient enrichis par des escroqueries.

Le curé du Moulin Rouge.
Le curé A. Robin (38 ans) circule dans les rues de Montmartre au bras de « la Margot », prostituée notoire. Tous deux sont visiblement ivres. Soudain ils relèvent jupe et soutane et s'exhibent dans un cake-walk effréné, à la grande joie des passants. Agacé, le prêtre relève entièrement sa soutane avec un geste obscène et reprend sa danse. Il se confondra ensuite en excuses et se justifiera de son mieux au commissariat de police local.

Protestation du Pape.
Le souverain Pontife, qui se considère toujours comme prisonnier de l'État italien, proteste avec indignation contre la visite du président Loubet aux souverains italiens à Rome.

JUIN 1904

Le scandale de Nevers.
Dans cette ville de province, un médecin célèbre par un dîner l'enterrement de sa vie de garçon. Les convives — toutes les autorités du lieu — « firent les choses les plus honteuses et les plus pornographiques qui se puissent imaginer ». La patronne d'une maison close doit appeler la police pour se libérer. Le maire, innocent, est mêlé à l'histoire et destitué.

Les amants de Venise.
La correspondance amoureuse entre George Sand et Alfred de Musset est publiée à Bruxelles.

Nouvelle victoire terrestre du Japon.
L'amiral Kamimura donne la chasse à Skrydloff.

« Réfléchissez ».
Un long article est écrit par Tolstoï pour exprimer son idéal pacifiste et condamner violemment la guerre russo-japonaise. Le directeur du journal est contraint de lui adjoindre un commentaire de son cru pour essayer d'en adoucir le ton, l'article, très attendu, ne pouvant être impublié.

JUILLET 1904

Un massacre des innocents sur le vapeur « General Slocum » à New York.
Le vieux vapeur rempli d'enfants en voyage d'école prend feu dans le port de New York. Il y a 938 morts, 179 blessés et 93 disparus.

Arrestation à Messine pour haute trahison du capitaine Ercolessi et de sa femme.
Coupable d'espionnage au profit de la France, il est arrêté ainsi que sa femme. Désespéré, il tente de se suicider.

Le juge Parker apprend dans son bain la nouvelle de son investiture comme candidat aux élections présidentielles.
Le juge Parker, 52 ans, est le nouveau candidat démocrate aux élections présidentielles, et le rival de Roosevelt. Les journalistes le trouvent en train de se baigner dans la rivière derrière sa maison.

La machine à voler inventée par un Américain.
L'ingénieur Holland, déjà inventeur d'un sous-marin, a imaginé une machine pour voler ; il s'agit de quatre paires d'ailes que l'on se met sur les épaules et les cuisses et qui se meuvent au moyen de pédales. Il va l'essayer et assure que dans peu d'années, son invention sera plus populaire que la bicyclette.

Rupture diplomatique entre la France et le Vatican.
La rupture des relations entre la France et le Vatican est désormais un fait accompli. Elle a été décidée par un conseil des ministres extraordinaire deux jours auparavant.

AOUT 1904

Une colonne vertébrale démontée et reconstruite.
Miracle de la science à Philadelphie (U.S.A.) : une épine dorsale est démontée, un disque vertébral endommagé est enlevé et le tout est recousu avec des fils d'or. Il s'agit d'une femme blessée à la colonne vertébrale par son amant, d'un coup de pistolet.

SEPTEMBRE 1904

Les cinq jours de la première expérience de dictature du prolétariat.
Le jeudi 15 septembre est proclamée pour la première fois en Italie une grève générale d'une durée de cinq jours. Le résultat est très décevant.

Naissance du prince héritier d'Italie.
Le 15 septembre naît le prince héritier de la maison de Savoie. On lui donne le nom d'Humbert, prince de Piémont.

1905

JANVIER 1905

Mort de Louise Michel.
La célèbre révolutionnaire dite « la Vierge Rouge » meurt à Paris. Elle avait participé aux journées de la Commune.

Capitulation de Port-Arthur.
C'est une nouvelle victoire du Japon sur la Russie.

Les mineurs de la Ruhr.
La grève la plus importante qui soit encore arrivée dans cette région : Cent mille grévistes réclament des augmentations de salaire et les huit heures de travail.

Les affaires sont les affaires.
Après une docte conférence à Wichita (Kansas), Booker T. Washington, *leader* noir reçu par Roosevelt à la Maison Blanche, ne peut trouver un hôtel pour se loger : tous craignent de perdre leurs clients.

Soulèvement et répression à Saint-Pétersbourg.
Le « dimanche sanglant » à Saint-Pétersbourg déchaîne des répressions en chaîne : c'est le premier pas qui conduira la Russie à la révolution.

FÉVRIER 1905

« La fille de Jorio » à Paris.
La tragédie de D'Annunzio arrive dans la capitale, mais la critique est peu favorable.

Les bombes à Paris.
L'une au *Tivoli*, où Jaurès et les socialistes tenaient un *meeting* antitsariste ; une devant la maison d'un colonel russe et deux sur les boulevards. C'est peut-être l'œuvre d'anarchistes russes sur la lancée des événements de Russie.

La mort du grand-duc Serge.
Le grand-duc Serge est assassiné en Russie par des révolutionnaires. Les assassins sont arrêtés.

Le tunnel du Simplon.
Après l'explosion d'une mine, les deux galeries se rencontrent. Cette entreprise géante est près de se terminer.

MARS 1905

Pie X contre la démocratie chrétienne.
Dans une lettre à l'archevêque de Bologne, le pape condamne les démochrétiens de don Romolo Murri.

La retraite russe aussi désastreuse que la bataille.
Nouvelle défaite russe dans la guerre contre le Japon.

24e exposition de l'Union des Femmes Peintres et Sculpteurs.
A Paris, une grande exposition des artistes françaises : vif succès, très nombreuses œuvres.

Eleonora Duse à Paris.
La Duse joue *La Moglie di Claudio (la Femme de Claude)* : l'affluence du public est telle qu'il faut fermer le théâtre.

AVRIL 1905

Le Polo-Bicyclette.
Un public nombreux d'amateurs assiste à une inhabituelle partie de polo à bicyclette sur la piste du Salon Margherita, à Rome.

MAI 1905

Grève générale des chemins de fer en Italie.
Les chemins de fer entament une grève générale dans tout le pays, paralysant les services. Le gouvernement déclare la grève dans les services publics illégale. La grève est un échec.

Manifestation des démocrates chrétiens.
Des étudiants démochrétiens organisent une manifestation contre les spectacles et les représentations immorales.

Tsushima.
L'escadre de l'amiral Togo joint l'escadre russe qui se dirige vers Vladivostok. En une heure de temps, la bataille se conclut par la défaite totale des Russes et met pratiquement fin à la guerre sur mer.

JUIN 1905

Une bombe contre le roi Alphonse à Paris.
Le roi d'Espagne Alphonse XIII, est dans la même voiture que le président Loubet durant sa visite à Paris ; il échappe à l'attentat mais il y a de nombreuses victimes parmi la foule. Les anarchistes sont naturellement soupçonnés.

Préliminaires de paix entre la Russie et le Japon.
La médiation de Roosevelt amène les délégués des deux puissances à la table des négociations. Les ouvertures ont lieu à Peterhof et à Portsmouth : les Russes abandonnent Port-Arthur, la Mandchourie et l'île Sakhaline.

JUILLET 1905

Les horreurs d'Odessa.
Le 28 juin 1905, les marins du cuirassé *Potemkine* se mutinent. Ils refusent leur repas de viande putréfiée. Le lendemain, ils tirent sur la ville d'Odessa pour appuyer les ouvriers insurgés et mettre fin au massacre des habitants par l'armée tsariste.

Le docteur MacLaughlin veut gagner les cinq millions de John D. Rockefeller.
Ce médecin qui a réussi à prouver qu'il avait découvert cinq ans avant le professeur Loeb que l'électricité est la vie, déclare maintenant qu'il peut guérir John D. Rockefeller et consent à donner vingt-cinq mille francs aux œuvres de bienfaisance s'il n'y réussit pas. Le docteur, inventeur de la ceinture électrique qui apparaît quotidiennement sur les annonces publicitaires de tous les journaux espère gagner le prix que, paraît-il, le célèbre milliardaire et mécène a offert.

Jaurès et Bebel à Londres.
Les deux *leaders* socialistes participent à un grand *meeting* dans la capitale anglaise.

AOUT 1905

Le parlement en Russie.
L'agitation populaire contraint le tsar à instituer une assemblée populaire. Le peuple la voudrait élue au suffrage universel, direct, secret et égal pour tous. Mais dès que le décret est publié, l'on voit bien qu'il n'en sera pas ainsi.

vant les rédactions le sabre au poing.

Tremblement de terre en Calabre.
Un tremblement de terre détruit des villes et des villages entiers en Calabre, causant des centaines de victimes.

Le couple royal à Milan — Inauguration de la tour Humbert Ier.
Le couple royal inaugure la tour de l'architecte Beltrami pour le Castello Sforzesco, reconstruite sur le modèle de celle de Filarete.

Fin du procès Murri-Bonmartini.
Le premier grand procès du siècle se termine : Murri et Naldi, qui avaient assassiné le comte Bonmartini (époux de Linda Murri), coupables d'homicide avec préméditation sont condamnés à trente ans de prison et dix ans d'assignation à résidence. Bonetti à sept ans et six mois, Linda Murri, coupable d'incitation au meurtre est condamnée à dix ans et à la perte des droits civiques.

La paix.
Conclusion de la paix entre le Japon et la Russie. Le traité sera signé le 5 septembre ; le Japon accepte les conditions de la Russie.

SEPTEMBRE 1905

Émeutes au Japon.
Une foule indignée des conditions de paix avec la Russie se laisse aller aux violences. Les journalistes japonais, qui appartiennent tous à d'anciennes familles de samouraïs, accueillent la foule de-

OCTOBRE 1905

La tuberculose vaincue.
Le professeur Behring annonce au congrès de Paris ses expériences pour vaincre la phtisie : il a découvert un sérum plus puissant que celui de Koch.

La grande Coupe Vanderbilt.
La course se déroule à New York : 29 miles et demi à parcourir dix fois. C'est Hemery qui sera vainqueur.

Le Salon d'automne.
Les « fauves » exposent en groupe au Salon d'automne de Paris : ce sont les émules de Gauguin, Van Gogh, Cézanne. Matisse, Braque, Vlaminck, Derain, Friez, Rouault, Marquet, Van Dongen en sont. La critique les ignore et parle abondamment des rétrospectives de Manet, Cézanne et Ingres.

Le dernier grand tragédien.
Le grand acteur anglais Sir Henry Irving meurt, c'était une figure

Une autre guerre a eu lieu en Extrême-Orient ; les Japonais « jaunes » ont vaincu les Russes. Et après la défaite, c'est la révolution. A gauche, les troupes russes de retour du front marchent sur Moscou pour « asseoir » le mouvement révolutionnaire. Ci-dessous, les Prussiens de la suite de Guillaume II dans les rues de Tanger. C'est le moment de la visite triomphale du Kaiser au Maroc en 1905. Pendant la crise marocaine qui occupa les chancelleries européennes durant toute l'année, l'initiative du bavard empereur eut pour résultat, paradoxalement, de renforcer l'entente franco-britannique.

presque légendaire du théâtre de l'époque. Sardou avait écrit exprès pour lui son *Dante*.

La révolution victorieuse.
Dans l'impossibilité de réprimer la révolte par la force, le tsar est contraint de signer la « déclaration d'octobre ». Il promet les droits civiques, la liberté et une assemblée législative au suffrage élargi, la Douma. La Russie devient une monarchie constitutionnelle.

DÉCEMBRE 1905

« Livre jaune » et temps noirs.
Craintes et appréhensions pour la publication du *Livre jaune* sur la question marocaine. Il pourrait donner un avant-goût de la prochaine conférence d'Algésiras.

La médecine en 1905.
Les nouvelles découvertes de la médecine durant l'année écoulée sont : le vaccin de Behring, la sérothérapie pour la diphtérie, la peste et le choléra, l'introduction de l'anesthésie par injections sous-cutanées de scopolamine associée à la morphine (mais l'on pense que cela n'aura pas de succès).

La révolution en Russie.
Pierre Kropotkine résume dans un long article la révolution de 1905 et en donne une appréciation : victoire du peuple sur l'absolutisme, pouvoir aux classes ouvrières, liberté de presse. Le peuple russe a montré son union en vue de créer une nation nouvelle : « L'autocratie est blessée à mort, elle ne se relèvera jamais ; d'autres victoires suivront. »

La ville de la mort — Les révolutionnaires abandonnent les barricades de Moscou.
La première révolution russe se termine de façon tragique, brisée par les baïonnettes du Premier ministre Witte. Mais Trotski la définira comme « la répétition générale de la révolution ».

1906

JANVIER 1906

Révolution, passé et présent.
En s'appuyant sur les révolutions manquées en Russie, Karl Kautski explique les précédentes expériences révolutionnaires en indiquant une tactique possible pour l'avenir.

La Conférence d'Algésiras.
A la veille de la Conférence d'Algésiras, la France et l'Allemagne se réunissent pour résoudre la question coloniale en Afrique et sauvegarder de concert avec les autres nations européennes leurs intérêts respectifs dans le continent noir.

FÉVRIER 1906

Le petit chien de Sarah Bernhardt.
Articles et nécrologies sur les journaux américains pour Spot, le petit chien de Sarah Bernhardt, écrasé par un tramway à New York. Sa maîtresse, anéantie de douleur, le fait enterrer dans la forêt de Deering chantée par Longfellow.

Armand Fallières
Élu président de la République française.

Un tableau de Vélasquez.
Acheté pour près d'un million et demi. Un nu féminin (le seul de Vélasquez) est acquis par la National Gallery de Londres. Un homme politique déplore « la dépense d'une somme énorme pour l'acquisition d'une figure dévêtue ».

L'encyclique. — Protestation de Pie X auprès du peuple français au sujet de la séparation de l'Église et de l'État.
Après la rupture des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège (1904), on en arrive à la séparation de l'Église et de l'État : liberté du culte, fin du Concordat, inventaire des biens ecclésiastiques et leur transfert aux associations cultuelles de fidèles ; aucune reconnaissance ni subvention à aucun culte particulier de la part du gouvernement. Ce sont là les têtes de chapitres de la loi. Pie X réagit par l'encyclique *Vehementer nos*.

Assaut sanguinaire d'« apaches » contre une auberge.
Assaut nocturne à coups de revolver donné au bistrot « Au Rendez-vous des Hirondelles. » Les assiégés répondent par une fusillade nourrie et après une bagarre sanglante (un mort et une douzaine de blessés), repoussent les assaillants.

« Le fils de Jorio » au tribunal.
L'acteur Scarpetta, poursuivi par D'Annunzio en contrefaçon pour sa parodie *Il figlio di Iorio* est acquitté.

Sarah Bernhardt en tournée.
Elle a lieu dans une tente capable de recevoir quatre mille personnes commandée spécialement par l'imprésario à l'occasion de la tournée au Mexique et en Californie.

Le « Dreadnought », le plus grand cuirassé du monde.
En pleine lutte pour la suprématie des mers, les Anglais lancent à Portsmouth le premier cuirassé à moteur à turbine, armé seulement de canons de gros calibre. Le cuirassé le plus puissant du monde devient à l'instant le modèle sur lequel tous essaient de s'aligner.

Le milliardaire Vanderbilt arrêté à Pontedera.
Après avoir renversé un enfant avec son automobile, il se réfugie chez un marchand de tabac en sortant son pistolet. L'enfant n'a que des contusions mais les agents ont quelque peine à éviter à Vanderbilt d'être lynché par la foule.

MARS 1906

Fête en l'honneur d'Ibsen.
Le grand dramaturge norvégien est fêté à Londres à l'occasion de son soixante-dix-huitième anniversaire. Il mourra le 27 mai.

AVRIL 1906

Éruption du Vésuve.
Torre Annunziata et Torre del Greco en danger. Maisons détruites, tremblements de terre, pluie de cendre et ténèbres. Nombreuses victimes.

Le tremblement de terre de San Francisco.
Autre grand désastre : la ville de San Francisco est détruite par un terrible tremblement de terre suivi d'un violent incendie. Il y a 1 500 morts, les sans-abri se comptent par centaines. Ils souffrent de la faim et de la soif par le manque d'eau. Le ténor Caruso échappe à la mort par miracle.

Olympiades d'Athènes.

Mort tragique de Pierre Curie.
Le grand savant qui avait participé à la découverte du radium meurt écrasé par un camion.

« Le Penseur ».
Inauguration de la célèbre statue de Rodin au Panthéon à Paris le 21 avril.

Pie X et le mouvement féministe.
Le pape s'élève contre l'écrivain féminin et féministe autrichienne Theimir et se déclare favorable au féminisme puisqu'il ne s'oppose pas à la morale chrétienne. Il est également favorable au vote des femmes, mais accorde que le suffrage universel dans les États de faible culture peut être dangereux.

JUIN 1906

Sauvage attentat contre le couple royal d'Espagne.
L'attentat qui a lieu à Madrid déchaîne des bruits de complot anarchiste, qui se révèlent par la suite sans fondement. Le coupable se suicidera et le carrosse royal sera blindé par précaution.

MAI 1906

Buffalo Bill's Wild West sur la piste.
Le légendaire colonel William Cody, plus connu sous le nom de Buffalo Bill, donne des spectacles de son grand cirque du Far West. Grand succès en Amérique et en Europe.

Les marionnettes à Paris.
Les Parisiens en sont fous. Le plus célèbre montreur de marionnettes est un garçon de onze ans, Jean-Louis Forain, imprésario d'une compagnie de vrais acteurs qui prêtent leur voix aux marionnettes. Les spectacles, qui se font à domicile, peuvent rivaliser avec ceux du théâtre et attirent un public nombreux et passionné.

Inauguration officielle du tunnel sous le Simplon.
Le tunnel du Simplon est solennellement inauguré en présence du roi d'Italie et du président de la Confédération Helvétique.

Combien de journaux sont publiés dans les différentes parties du monde.
La liste des titres est considérable : vingt mille en Europe (dont cinq mille cinq cents en Allemagne, trois mille en Angleterre, mille quatre cents en Italie), trois mille en Asie, deux cents en Afrique, et douze mille cinq cents aux États-Unis.

JUILLET 1906

Le plus haut sommet du Ruwenzori gravi par le duc des Abruzzes.
Autre grande entreprise du célèbre explorateur italien. Le sommet n'avait jamais été vaincu.

Sans renvoi.
La révision du procès Dreyfus est près de se conclure : tous les faits concourent à prouver l'innocence du capitaine. L'annulation de la précédente sentence de culpabilité s'impose.

Mandat d'arrêt contre le milliardaire Rockefeller.
Le milliardaire américain est coupable d'avoir violé la loi contre les *trusts* avec la Standard Oil Company.

L'épilogue de « l'Affaire ».
Dreyfus est nommé major. Picquart passe général. Le drame qui avait divisé la France s'achève par la réhabilitation.

La traversée de Paris à la nage.
Le Français Bougoin a gagné : 11,4 km en 3 h 6 mn 6 s. Deux femmes, l'Australienne Kellermann et l'Autrichienne Frauendorfer font la même chose en 3 h 59 mn 30 s et 2/5. Pendant son exploit, Bougoin a avalé 200 g de madère, 7 œufs et 140 morceaux de sucre.

Réponse ironique de Shaw aux socialistes allemands.
Accusé de les avoir traités d'« anarchistes », Shaw répond : « Non seulement le parti socialiste allemand est exclusivement anarchiste, mais il est même dépourvu de tout socialisme ».

Fallières chez les artistes dramatiques.
Le président de la République visite la maison de repos pour artistes fondée par le célèbre acteur Coquelin. A son grand étonnement et sa grande émotion, Coquelin est décoré de la médaille d'or de l'Assistance publique.

AOUT 1906

Le drapeau rouge flotte à Cronstadt. — La grève générale.
La révolte contre la répression tsariste se réveille en Russie. Les rebelles se retranchent dans la citadelle de Cronstadt.

L'épopée du bœuf et du cochon : « La Jungle », par Upton Sinclair.
Publication aux États-Unis du nouveau roman du romancier socialiste Upton Sinclair. Il traite des horreurs des boucheries de Chicago et des conditions de travail épouvantables de l'industrie de la viande en boîtes. Le roman — qui donnera naissance au courant littéraire des *muckrakers*, les « racleurs de boue », comme les définit Roosevelt — fait scandale.

Naufrage du « Sirius ». Le grand vapeur italien a coulé au large des côtes d'Espagne. Malgré les rapides secours, il y a trois cents noyés.

avec son aérostat sur le lac de Constance pendant deux heures. Enrico Forlanini expérimente un hydravion sur le lac Majeur.

NOVEMBRE 1906

Le record du Pôle.
L'explorateur américain Peary arrive à 324 km du pôle, soit 87° 6'.

L'élection du gouverneur Hearst, l' « homme mystère ».
Le magnat de la presse se présente comme candidat gouverneur de New York avec le slogan alléchant de « à bas les *trusts*! ». Il sera battu.

La Belle Otéro se marie avec un filateur anglais.
Il s'agit en réalité de René Weyl, propriétaire de filatures en Amérique. Otéro avertit le préfet de Paris, Lépine, pour qu'il organise un service d'ordre le jour du mariage : l'événement fera du bruit.

Aventure singulière de Caruso à New York. — Caruso arrêté pour « flirt ».
Le ténor qui se trouve à New York pour chanter *la Bohème*, est arrêté à Central Park pour avoir fait les yeux doux à une jeune personne. Libéré avec cinq cents dollars de caution, il sera finalement condamné à une amende de dix dollars.

DÉCEMBRE 1906

Carducci reçoit le prix Nobel.
Le poète mourra au début de 1907.

SEPTEMBRE 1906

Le dernier roman de Pierre Loti : « Les Désenchantés ».
Pierre Loti, figure romantique et aventurier en Orient, écrit un roman sur la femme turque. Respectueux des anciennes mœurs, Loti se désintéresse de son émancipation : il en fait une héroïne sentimentale, plus conforme à son style.

Bastonnade entre journalistes.
Rixe au café Aragno de Rome entre quatre rédacteurs de l'*Avanti*! et le rédacteur en chef du *Mattino* en raison des injures du journal socialiste à l'égard de la reine-mère.

OCTOBRE 1906

Fin de l'indépendance de Cuba.
L'indépendance accordée à Cuba après la guerre hispano-américaine prend fin : aux termes de l'amendement Platt, les États-Unis interviennent dans le gouvernement du pays.

Le mouvement anti-Noirs aux États-Unis.
Graves incidents raciaux avec morts et blessés dans diverses villes d'Amérique.

A la conquête de l'air.
Santos-Dumont vole avec un aéroplane à cinq mètres de hauteur pendant cinquante mètres. Zeppelin, lui, après des déboires, vole

1907

Les soldats anglais se font photographier sur le Sphinx en 1906 ; Avec la possession de l'Égypte, la Grande-Bretagne a consolidé la « voie impériale » des Indes. A gauche, le « capitaine de Köpenick » sur une caricature danoise. Köpenick est un village proche de Berlin ; le capitaine n'était pas le moins du monde capitaine ; c'était un cordonnier nommé Wilhelm Voigt, qui, le 16 octobre 1906, endossa abusivement un uniforme galonné, mit en rang des soldats, ordonna à des policiers de le suivre et fit arrêter le maire du village après s'être fait remettre quatre mille marks. Son extravagante idée prit fin six heures plus tard, mais donna lieu à des moqueries pour le respect proverbial porté par Guillaume II à l'uniforme.

MARS 1907

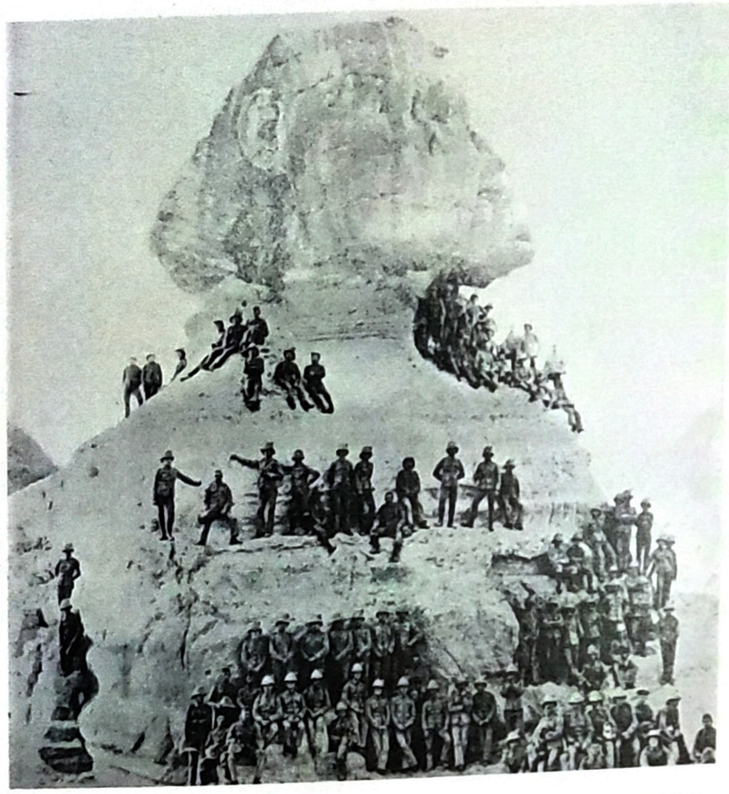
La guerre des « apaches » à Marseille.
Fusillade entre *apaches* à Marseille : deux arrestations et quelques blessures.

La Chambre des Communes refuse le vote des femmes.
Défaite des suffragettes britanniques : une pétition contre le vote signée par vingt et un mille femmes circule et ruine leur influence dans la société.

Les péchés du « smart set ».
Le père Vaughan, prédicateur, compare le *smart set* londonien à une boîte de viande produite à Chicago (cela après avoir lu *la Jungle* d'Upton Sinclair). Le seul dieu est pour celui-ci l'argent, seules comptent les « choses ». Le *smart set* est « casuiste comme un pharisien, dissolu comme le fils prodigue, cupide comme le riche, voluptueux comme Hérode, frivole comme Salomé, sensuel comme la Madeleine, vicieux comme Hérodiade ». Et le **smart set** accourt en masse aux sermons du prédicateur : celui-ci devient à la mode.

Les dangers de la Conférence de la Paix.
Perplexité au sujet de la prochaine conférence de La Haye : toutes les tentatives d'assurer la paix et le désarmement ont été suivies d'une guerre. « Il est préférable de ne pas éveiller le chat qui dort. »

« L'âme humaine pèse environ une once ».
Après six ans d'études, six docteurs du Massachusetts (U.S.A.) arrivent à cette conclusion. Les expériences ont démontré que, en mettant les patients à l'article de la mort sur une balance, leur corps pesait environ une once de moins quand ils avaient rendu le



dernier soupir. C'est, évidemment, le poids de l'âme qui a abandonné la dépouille mortelle. « L'âme est ainsi enfin étudiée selon des principes scientifiques et des méthodes expérimentales. »

Mort du chimiste Berthelot.
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, il avait découvert la synthèse des composés organiques et était considéré comme le père de la thermochimie. Son cœur, malade, n'a pu résister à la douleur d'avoir perdu sa femme.

AVRIL 1907

Le Transvaal rendu aux Boers.
Les Boers ont accepté la domination anglaise. Quatre ans plus tard, le traité devra être révisé ; pour le moment, le gouvernement est présidé par le général Botha.

MAI 1907

Exposition du Cycle et de l'Automobile. — La « voiturette » américaine Ford.
La « voiturette » Ford (une fabrique de Detroit) soulève la curiosité : construction solide à un prix minimal, elle peut être conduite même sans chauffeur. C'est la première voiture utilitaire.

Une idée américaine.
Un grand financier américain recueille des fonds pour acheter une bande de terrain de trente mètres de large allant du Vatican à la

mer. Ainsi, le pape disposera d'un corridor extraterritorial pour sortir de son État et se rendre en visite à l'extérieur.

JUIN 1907

Le monde de l'aéronautique. — Nouvelles tentatives de Santos-Dumont.
Santos-Dumont soutient que son nouveau dirigeable volera à cent kilomètres à l'heure. Cependant arrive à Paris l'un des frères Wright qui assure avoir parcouru trente-huit kilomètres en trente-huit minutes avec un appareil qu'il a construit en compagnie de son frère, aux États-Unis le 15 octobre 1906. Les deux frères ont toujours refusé de laisser examiner l'appareil (peut-être l'ont-ils vendu en Allemagne ?) et gardent une étroite réserve. On ignore pourquoi Wright se trouve à Paris.

De New York : le baiser est interdit !
A Atlantic City (U.S.A.), plus d'une heure de discussion sur les dangers du baiser sur les lèvres. On propose des soins graduels pour faire perdre l'habitude de cet usage peu hygiénique et même dangereux.

Le raid Paris-Pékin.
Le départ a lieu le lundi 10 juin à cinq heures du matin. Cinq automobiles sont en lice : trois françaises, une hollandaise et une italienne. Cette dernière est pilotée par Valerio Borghese et Luigi Barzini, célèbre *reporter ;* ce seront eux les vainqueurs.

Procès colossal en Amérique.
A l'occasion du meurtre du gouverneur de l'Idaho, Steunenberg, un procès a lieu aux États-Unis contre la Western Federation of Miners. Un nommé Orchard, le coupable matériel du crime, en dénonce les dirigeants comme les instigateurs de l'affaire dans une confession faite dans sa cellule au détective McParland. Principal accusé, le *leader* William « Big Bill » Haywood, victime comme les autres d'un bluff colossal.

Le circuit du Taunus.
Grande course automobile en Allemagne en présence de Guillaume II. C'est l'Italien Nazzari qui remporte la course pour la Fiat.

Le « coup » de Clemenceau contre les manifestants du Midi. — Journée d'arrestations à Montpellier, à Narbonne et à Argeliers. — Fuite de Marcelin Albert. — Des morts et des blessés à Narbonne.
La grève fiscale de quatre provinces entières, avec la démission de mille deux cents conseils municipaux et huit cent mille manifestants à Montpellier s'achève dans le sang. L'agitateur Albert, dit « le Rédempteur » échappe à l'arrestation en s'enfuyant par les toits.

JUILLET 1907

L'organisation de la paix.
La proposition de limiter les armements est abandonnée à la Conférence de La Haye. L'on discute longuement sur les compétences, les droits et l'utilité de la cour d'arbitrage pour résoudre les conflits entre nations.

Les midinettes.
Ce sont les célèbres et gaies couturières parisiennes qui emplissent les rues de la ville à midi : c'est leur seule heure de libre, d'où leur nom. Elles gagnent à peine cinquante francs par mois.

Un sérum contre le typhus.
Les médecins Meyer et Bergell découvrent à Berlin un sérum qui semble donner d'excellents résultats contre la terrible maladie.

AOUT 1907

La représentation du mouvement et de la vie.
La chronophotographie précède de peu, à la fin du XIXe siècle une autre éclatante invention : le cinématographe. En 1907, l'industrie cinématographique est très florissante ; la Compagnie fédérale des Cinématographes possède un établissement de dix mille mètres carrés à Joinville, des théâtres, des machinistes, des techniciens, des artistes et développe trente kilomètres de film par jour. Des milliers de personnes sont impliqués dans un chiffre d'affaires de quarante millions par an.

Le Congrès international anarchiste d'Amsterdam.
Congrès tenu à Amsterdam en même temps qu'un congrès antimilitariste.

OCTOBRE 1907

Le Pape et le modernisme.
Après l'encyclique *Pascendi* de Pie X contre le modernisme (qui attaque en particulier le mouvement démocrate-chrétien de don Murri et ses semblables), le père Tyrell répond avec vigueur. Il sera excommunié.

La femme au travail dans le système capitaliste ; la femme dans la politique dans le système socialiste. A gauche, des employées en tenue de bureau au début du siècle ; ci-dessous, discours de Rosa Luxemburg (à sa droite, Clara Zetkin), entre les portraits de Marx et de Lassalle, au rassemblement des socialistes de Stuttgart en 1907.

Le duel Edwards-De Croisset.
Le propriétaire du *Matin* et le poète se battent au sabre à Paris. Témoins : le directeur du *Figaro* et le librettiste Cain.

Le record du « Lusitania ».
Le vapeur *Lusitania* a battu le *Deutschland* et le *Kaiser Wilhelm II* en faisant la traversée Irlande-New York en 4 jours, 19 heures et 52 secondes. Il remporte le ruban bleu avec une vitesse de 24 nœuds.

Le scandaleux procès Moltke-Harden. Ministres, ambassadeurs et généraux compromis. Début sensationnel du procès : Harden pourra fournir les preuves de ses allégations.
Journaliste politique parmi les plus brillants et les plus caustiques d'Allemagne, Harden suscite des scandales en chaîne en dévoilant dans le *Zukunft* les intrigues des hommes politiques autour de l'empereur. C'est une véritable mafia du pouvoir qu'il a surnommée « la Table Ronde ». Le général von Moltke le cite en justice. Harden gagnera.

NOVEMBRE 1907

Une Douma domestiquée.
La première Douma était révolutionnaire et le tsar l'a renvoyée. La seconde était constitutionnelle et le tsar l'a renvoyée. La troisième est franchement réactionnaire : le tsarisme triomphe.

Crise financière persistante et inquiétante aux États-Unis.
Préoccupation en Europe et aux États-Unis au sujet de la crise ; l'on espère que le président interviendra par des lois spéciales.

Les sanglantes émeutes de Graz.
Les heurts entre étudiants allemands et italiens se succèdent ; l'Autriche refuse à Trieste une université italienne et ne veut pas des étudiants italiens dans ses propres universités.

DÉCEMBRE 1907

Les aventures d'un rédacteur de « l'Intransigeant ».
Un rédacteur parcourt déguisé les rues de Paris toute une journée. Les lecteurs qui ont vu sa photo et connaissent l'itinéraire, doivent l'arrêter et le reconnaître. Il est arrivé à l'un d'eux de se faire prendre : le lecteur l'a arrêté en criant « au voleur ». L'heureux gagnant souhaiterait entrer dans la police secrète.

1908

Les maisons à bon marché — L'invention d'Edison.
On verse le ciment liquide dans des moules de fer. Quand le ciment est solidifié, on enlève les moules et on a une maison. Edison ne veut aucune récompense pour son invention.

Maurice Donnay immortel.
L'Académie française et la bohème montmartroise se réconcilient : Paul Bourget, académicien, prononce l'éloge des « hirsutes » à l'élection de l'entrée de Donnay à l'Académie. Tous deux évoquent ensemble le Chat Noir, le plus célèbre cabaret de Montmartre.

JANVIER 1908

Exécution sans souffrance.
A Paris, le professeur Laduc expérimente la possibilité de tuer les condamnés à mort au moyen de l'électricité.

FÉVRIER 1908

« Il est impossible d'envoyer des nouvelles ».
C'est le titre d'un télégramme envoyé de Lisbonne : l'article du journaliste exprime sa préoccupation pour la sévérité de la censure. Motif : le roi a été assassiné.

Assassinat du roi du Portugal et du prince héritier.
A Lisbonne, un groupe de terroristes tire sur le roi et le prince héritier. Des émeutes s'ensuivent et six des régicides sont tués par la police. Les nouvelles arrivent fragmentaires et imprécises : en réalité, le prince n'est que blessé et proclamé roi sous le nom de Manuel II.

Le « cheval de Troie » des suffragettes anglaises.
Après une première tentative manquée, les suffragettes tentent d'entrer dans la cour du Parlement en se cachant dans une voiture tirée par des chevaux. De nouveau repoussées, elles lancent des slogans en faveur du vote.

Vaste complot terroriste en Russie.
Un attentat contre Nicolas Nicolaiévitch et le Premier ministre Stolypine est démasqué. Cinquante révolutionnaires sont trouvés en possession de bombes et d'armes, l'un tente de se suicider, un autre tue un policier.

AVRIL 1908

Les femmes électrices au Danemark.
Le suffrage est octroyé au Danemark aux hommes et aux femmes de plus de vingt-cinq ans.

Premier congrès des femmes italiennes.
La reine d'Italie et la princesse Letitzia participent au congrès qui réunit un millier de femmes au Capitole. Les hommes présents n'ont pas part au vote. A l'ordre du jour : le vote politique des femmes.

MAI 1908

La musique russe à Paris.
Grand succès à Paris de la première de *Boris Godounov*, de Moussorgski.

JUIN 1908

Triomphe de Delagrange à Milan.
Devant 6 000 personnes, l'aviateur français s'élève entre 2 et 5 mètres et vole sur 3 kilomètres en 3 minutes 20 secondes.

JUILLET 1908

Les Jeux Olympiques de Londres.
Les Jeux Olympiques s'ouvrent le 13 juillet au nouveau stade de Londres, en présence de plusieurs milliers de sportifs de tous les pays.

AOUT 1908

La Turquie constitutionnelle.
Sous les pressions du parti nationaliste Union et Progrès des Jeunes Turcs, le sultan Abdul Hamid est contraint de remettre en vigueur la constitution de 1876 qu'il avait rapportée.

Le héros italien du marathon de Londres.
C'est l'Italien Petri qui remporte le marathon, mais il est disqualifié pour avoir été aidé dans les derniers mètres par un commissaire de la course.

La campagne présidentielle aux États-Unis.
Les candidats Taft et Bryan utilisent les inventions de la science moderne — phonographe et cinématographe — pour s'assurer la sympathie des électeurs.

Le dirigeable Zeppelin détruit.
Durant un arrêt pendant le *raid* au-dessus de l'Allemagne, le vent et une avarie de moteur font prendre feu à l'appareil. Imperturbable, Zeppelin annonce la construction d'un cinquième dirigeable : « L'avenir de mes ballons ne dépend plus que des moteurs ». L'État lui donne une indemnité de cinq cent mille marks.

Premier vol de Wright en Europe. 3 500 mètres en 3 minutes.
Au Mans, en présence de Blériot et d'autres personnalités, Wilbur Wright exécute un vol. L'Américain taciturne fait tout lui-même ; la foule est enthousiasmée.

OCTOBRE 1908

Le vernissage au Salon d'automne.
On déplore la présence d'œuvres indéchiffrables et obscènes qui semblent des manifestations de primitifs, composées sans dessin et sans intention de couleur.

NOVEMBRE 1908

Élection du président des États-Unis d'Amérique.
Le républicain William Taft est élu président des États-Unis.

Est-il possible de prolonger la vie?
Un article du fameux docteur Doyen informe les lecteurs de l'importance fondamentale de la médecine préventive.

Mort de Victorien Sardou.
Le célèbre dramaturge français meurt à Paris à l'âge de 70 ans. Il régnait depuis un demi-siècle sur la scène française.

Triomphe italien au Metropolitan.
Toscanini dirige à New York *Aïda*, avec Caruso, Scotti, Homer et d'autres grands artistes. Succès éclatant.

La Turquie s'unit finalement à l'Europe — Les Turcs votent pour élire les membres du parlement.
La révolution des Jeunes Turcs porte ses fruits : la Turquie passe d'un régime fermé et tyrannique à la liberté. Le parti Union et Progrès gagnera les élections et formera le gouvernement de février 1909.

DÉCEMBRE 1908

A Paris, la Chambre maintient la peine de mort.
Par 330 voix contre 201, le Parlement décrète que la guillotine continuera de fonctionner.

La vérité sur la Bosnie-Herzégovine.
L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche advient le 6 octobre, deux jours après que la Bulgarie se soit déclarée indépendante de l'empire ottoman : deux provinces sont ainsi soustraites à la Turquie. La question, très compliquée et lourde de répercussions internationales, tient l'Europe au bord de la guerre pendant près de six mois.

1909

JANVIER 1909

Tempête pour une « première » à Turin.
Marinetti apostrophe le public de la scène. On joue sa pièce *La donna è mobile*. Le public, nombreux, siffle et organise un chahut. L'auteur apparaît sur la scène et dit : « Je vous remercie de ces sifflets qui me font beaucoup d'honneur. »

Tolstoï au gramophone et au cinématographe.
Deux Américains amis d'Edison ont filmé et enregistré Tolstoï qui a parlé en russe, en anglais, en français et en allemand.

FÉVRIER 1909

Une forte somme offerte à Roosevelt pour des spectacles de cirque équestre.
Un imprésario du Connecticut voudrait mettre Roosevelt à la tête d'une troupe de Rough Riders (les soldats qui ont combattu avec lui à Cuba) pour représenter des épisodes de la vie au Far West : il lui offre un million et demi de francs pour trente semaines. L'ex-président des États-Unis décline l'offre.

Vers les noces de deux océans.
Selon les prévisions, l'inauguration du canal de Panama pourrait avoir lieu en 1915.

Le télégraphe Londres-Calcutta.
Inauguration d'une ligne directe Londres-Calcutta, la plus longue du monde : 11 000 km.

L'éventreur a encore frappé. Huit autres femmes blessées.
A Berlin, la police recherche activement un criminel qui terrorise la population. Il y a eu 23 attentats en une semaine.

Fondation et manifeste du Futurisme.
F. T. Marinetti publie à Paris dans *le Figaro* le premier manifeste programme du Futurisme. Il commence ainsi : « Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de l'audace. »

MARS 1909

« La profession de Mrs Warren » de George Bernard Shaw.
Mal accueilli dans les théâtres anglais et censuré en Amérique, le drame de Shaw soulève en Italie enthousiasme et désapprobation.

Le détective Petrosino assassiné.
Le policier italo-américain est assassiné à Palerme en plein jour, dans la rue, tandis qu'il enquêtait sur la Main Noire, l'organisation de la Mafia contre laquelle il avait longuement lutté à New York.

AVRIL 1909

Le calme revient sur la Corne d'Or : faillite de la « Jeune Turquie ».
Les musulmans d'étroite observance se révoltent contre l'occidentalisation introduite par les Jeunes Turcs. L'armée marche sur les rebelles de Salonique et écrase l'insurrection. Mais le parti Union et Progrès a déçu les espoirs des libéraux en un gouvernement progressiste.

Duel entre hommes de lettres.
Marinetti et Hirshe se battent au sabre à cause des allusions du second sur une dame de l'aristocratie parisienne. Marinetti blesse son adversaire. Ils ne se réconcilieront pas.

En Turquie : la chute d'un empire.
Le vieux sultan Abdul Hamid qui avait appuyé la contre-révolution est déposé. Son frère Mahmoud V lui succède. Le pouvoir est encore plus solide dans les mains des Jeunes Turcs.

MAI 1909

De New York : pour communiquer avec Mars.
Déjà connu pour une expédition dans les Andes et pour avoir photographié les canaux de Mars, le professeur Todd propose d'enfermer un télégraphe dans une caisse d'aluminium et de le mettre dans un aéroplane qui s'élèvera le plus possible au-dessus des bruits de la Terre : il servira à capter les ondes éthérées qui sont certainement émises par la mystérieuse planète Mars.

« Bacchus », de Massenet.
A l'Opéra de Paris. Le livret est de Catulle Mendès.

Une aube atroce à Stamboul.
Premières pendaisons de soldats rebelles.

Tolstoï jugé par Roosevelt.
« Comme philosophe et comme moraliste, il n'a jamais exercé d'influence réelle ni durable sur les hommes d'action ». En fait, Roosevelt regarde soupçonneusement l'idéal pacifiste de Tolstoï. Toutefois, le romancier suscite son admiration.

Mort du romancier Meredith.
Considéré comme le principal homme de lettres anglais vivant, il meurt à 81 ans dans sa villa de Boxhill.

Les chirurgiens américains.
De retour des États-Unis, le professeur Maiocchi se déclare ébloui par les hôpitaux américains : trente spécialistes sont là à demeure pour les diagnostics ; il y a un laboratoire d'anatomie-pathologie pour les diagnostics d'urgence pendant les opérations. On fait huit à dix opérations tous les matins.

JUILLET 1909

Blériot a volé au-dessus de la Manche.
Louis Blériot remporte le prix de mille livres sterling mis au concours par le *Daily Mail*, avec un monoplan de sept mètres de long. Accueil triomphal. Ensuite, il promet à sa femme qu'il ne volera plus.

Le canon dompte les rebelles catalans.
Les manifestations qui enflammaient la capitale de la Catalogne depuis plusieurs jours sont noyées dans le sang. Socialistes et anarchistes avaient appelé les masses ouvrières mécontentes et mal rétribuées à descendre dans la rue. C'est ce qu'on appellera la « semaine sanglante » de Barcelone.

OCTOBRE 1909

Gavage des suffragettes.
Les lettres de Mrs Pankhurst demandant que les détenues contraintes à l'alimentation forcée soient visitées par un médecin déchaînent l'hilarité à la Chambre des Communes : « Les suffragettes s'occupent de santé ». Le *British Medical Journal* approuve l'alimentation forcée.

Personnages de la Belle Époque. La bannière étoilée flotte sur le pôle Nord. Mais qui y est arrivé le premier ? Cook, le 21 avril 1908, qui est peut-être un mystificateur, ou Peary le 6 avril 1909 ? L'illustration ci-dessous les rassemble comme dauntless americans. *A droite, Gabriele D'Annunzio et ses chiens à la Capponcina.*

Le mariage d'Anatole France.
Le bruit court que l'écrivain va épouser une jeune personne d'origine slave.

Peary et Cook.
Le célèbre explorateur Nordenskjoeld prend part à la controverse entre les Américains Cook et Peary. Selon lui, tous deux ont touché le pôle, Cook le premier mais par un coup de chance, sans pouvoir prouver par quel chemin. Peary est arrivé le second mais selon une route bien précise.

Grève générale et manifestations pour la mort de Ferrer.
Francisco Ferrer, pédagogue et fondateur de l'*Escuela Moderna* rationaliste, éducateur libertaire, est arrêté comme instigateur des désordres de la semaine sanglante de Barcelone. Jugé, il est fusillé malgré son innocence évidente : durant les événements, il se trouvait à Londres. Seulement coupable d'avoir touché au monopole de l'éducation détenu en Espagne par l'Église, Ferrer devient un martyr de la libre pensée.

Emma Gramatica en Amérique.
Interview de l'actrice en Amérique latine. Henri Bataille lui a offert de modifier pour elle une de ses comédies afin qu'elle vienne la jouer à Paris. Après avoir vu en France *l'Ane de Buridan a pleuré*, elle déclare : « Chez nous, on ne fait pas ce genre de comédies. » « Si l'on m'ennuie, dit-elle encore, je me mets à réciter en allemand. »

Les chasses africaines du président Roosevelt.
Les journaux publient en feuilleton la relation par Roosevelt de son safari en Afrique.

Cesare Lombroso et l'anthropologie criminelle.
Le 19 octobre, Cesare Lombroso meurt à Turin à l'âge de 73 ans. Il avait été le précurseur de l'anthropologie criminelle.

NOVEMBRE 1909

Benedetto Croce : le philosophe de l'esthétique.
L'Esthétique, de Benedetto Croce atteint une audience internationale. Elle a été publiée en 1902. Croce est considéré comme le principal philosophe italien vivant.

1910

JANVIER 1910

Le vol de Paulhan en Californie. Plus haut que la Sierra Madre!
L'aviateur remporte un nouveau record d'altitude en volant à 1 524 m. Le record précédent avait été établi par Latham, il était de 1000 m.

FÉVRIER 1910

Un génie gâché.
Selon un journal anglais, D'Annunzio utilise son talent à décrire « avec une insistance d'orgie toutes les bestialités possibles du corps et de l'âme humaine ». L'ouvrage, *Forse che sí, forse che no*, est déplorable. On espère qu'il ne sera jamais traduit en anglais.

Les ressources de la science américaine : la découverte de l'aura.
Le docteur Dorren, ecclésiastique, a découvert l'aura : tout le monde en possède une, avec des rayons colorés qui se propagent dans tous les sens. Elle est de couleur pourpre si nous sommes tristes, verte si nous sommes jaloux, rouge si nous sommes en colère. Cela servira à diagnostiquer les maladies, surtout les maladies nerveuses ou mentales : si deux personnes ont une aura mal assortie, elles ne peuvent s'asseoir l'une près de l'autre sans devenir de mauvaise humeur.

Un « dimanche rouge » en Allemagne.
Quarante-cinq réunions socialistes sont dispersées par la police à Berlin. Émeutes et blessés.

Mme Curie isole le « polonium ».
A Paris, Marie Curie isole une nouvelle substance radioactive qui se transforme rapidement en hélium puis en un matériau très instable semblable à du plomb.

MARS 1910

Anna Pavlova, une magnifique danseuse.
Russe d'humble origine, agile, possédant un corps de forme exquise, elle conquiert le public du Metropolitan dans son premier ballet, *Coppélia*. C'est le triomphal début de la grande ballerine russe, l'un des monstres sacrés du ballet au début du siècle.

Comment s'affirme le Futurisme.
Soirée futuriste au Théâtre lyrique de Milan : glorification poétique de l'insomnie fébrile, du saut-de-la-mort, de la gifle et du coup de poing. Prix d'entrée très bas et salle comble. Sifflets, risées et railleries : « Nous sommes sur l'extrême sommet du siècle! » Réponse du public « Gare à ne pas tomber! » et autres plaisanteries de ce genre. Marinetti et ses amis sont impassibles, tout habillés de noir. Au cri de « à bas l'Autriche! », le tumulte se déchaîne, la police envahit le théâtre.

Chantage de la Main Noire contre Caruso.
La Mafia demande au ténor quarante mille lires sous peine de représailles. Caruso se met sous la protection de la police de New York.

AVRIL 1910

Découverte d'une suffragette. — Dans un tube d'aération.
Une suffragette est découverte dans le tuyau d'aération de la Chambre des Communes. Elle s'y était introduite afin d'en sauter au bon moment et de réclamer de façon éclatante le vote des femmes.

MAI 1910

Un jugement sur le feu roi.
Dans un article de Chesterton sur

la mort d'Édouard VII, il dit : « La personnalité du roi d'Angleterre a pesé dans la politique anglaise ».

Comment n'a pas fini le monde...
Le passage de la comète de Halley, tellement crainte, s'est déroulé sans accident. C'est en vain que l'on a cru à la fin du monde.

Verdict et sentence au procès des Russes. Trois ans de réclusion pour Naumow, huit ans pour Mme Tarnowska, dix ans pour Prilukof.
Venise : audiences du procès contre la comtesse russe Maria Tarnowska, accusée d'avoir poussé le comte Nicolas Naumow à tuer le comte Kamarowski pour toucher son assurance sur la vie dont elle était bénéficiaire. Toute la haute société vénitienne, vagabonde et cosmopolite, assiste aux débats. Les coups de théâtre se succèdent à un rythme soutenu. Verdict : coupables.

Magnifique victoire de Paulhan au circuit de Vérone.
Grand Prix d'Altitude. Minimum : 500 mètres. Paulhan tente de battre son propre record de 1524 mètres, en vain. Il remporte néanmoins la compétition après une lutte serrée contre le Russe Efimov.

JUILLET 1910

La société « Milan Films » contre D'Annunzio.
Après s'être fait donner d'avance ses honoraires pour six sujets de film, non seulement D'Annunzio n'envoie pas les sujets mais il ne rend pas non plus l'argent. Il est condamné.

AOUT 1910

Le radium dans les soins du cancer et d'autres maladies.
La substance découverte par les époux Curie au début du siècle s'est révélée utile dans les soins du cancer et des grains de beauté. Elle est aussi efficace comme dépilatoire.

Les socialistes du monde entier au congrès de Copenhague.

SEPTEMBRE 1910

Chavez franchit les Alpes au prix de son sang.
Des fractures aux jambes et des contusions de gravité diverse sont la rançon de cette entreprise au demeurant réussie. Le pilote mourra quelques jours plus tard.

Cinéma et morale publique.
La grande diffusion du cinéma en augmente l'influence sur la vie sociale. On souhaite (comme aux États-Unis) la constitution d'un office de censure, composé d'intellectuels, d'hommes politiques

Autres personnages de la Belle Époque, la suffragette et les chômeurs. A gauche, la suffragette est arrêtée (Londres, 1910), les chômeurs défilent en cortège sur une affiche électorale anglaise de 1910.

et de représentants des sociétés de cinéma, pour éviter de mettre en péril la moralité publique.

OCTOBRE 1910

Le gouvernement provisoire annonce aux puissances l'avènement de la république au Portugal.
La république est proclamée au Portugal. La foule, dans la rue, laisse éclater sa joie et donne libre cours à un violent anticléricalisme : la police doit protéger les églises de la foule furieuse.

Comment les États-Unis encouragent la Main Noire.
On déplore des lois trop « ouvertes » en ce qui concerne l'immigration. Les immigrés ne devraient être admis aux États-Unis que pourvus d'un certificat de bonne conduite délivré par leur pays d'origine.

NOVEMBRE 1910

« Les délits des médecins ».
Le docteur Norman Barnesby publie un livre sous ce titre, il met l'Amérique en ébullition. D'après lui, les médecins ne recherchent que l'argent, les grandes écoles de médecine présentent de graves et coupables carences d'organisation.

La première femme académicien.
C'est Judith Gautier, fille de Théophile Gautier. Elle est la première femme élue à l'Académie Goncourt, au fauteuil rendu vacant par la mort de Jules Renard.

La première société italienne de « jeunes éclaireurs ».
Le roi les passe en revue. L'Italie a aussi ses *boy scouts*.

Mort de Léon Tolstoï.
Tolstoï est frappé d'hémorragie, inflammation pulmonaire et faiblesse cardiaque dans la petite station d'Astapovo. Peu après, arrive la nouvelle de sa mort.

Nouvelle découverte biologique de Carrel et Burrows.
Carrel et Burrows découvrent la possibilité de conserver artificiellement la vie au moyen de culture de cellules vivantes. Sera-t-il possible de transplanter des organes et des tissus ?

L'insurrection mexicaine : contre Porfirio Diaz.
Francisco Madero, *leader* de l'unique parti d'opposition au gouvernement de Diaz, prend la tête de la révolte paysanne. Emiliano Zapata mène les paysans du Sud : le mot d'ordre, sanctionné par le programme de San Luis du Potosi, et rédigé par Madero, est « restitution et distribution de la terre ».

DÉCEMBRE 1910

Le Futurisme en Angleterre.
Succès d'une conférence et d'un *reading* poétique de Marinetti à Londres.

1911

JANVIER 1911

Neuf heures de bataille à Londres entre deux anarchistes et mille policiers.
Assiégés à Sydney Street, dans le quartier de Whitechapel, à Londres, par mille policiers sous la direction de Winston Churchill, deux anarchistes (Fritz et « Pierre le peintre ») engagent une bataille rangée et, après des heures de combats, se laissent brûler vifs dans la maison en flammes plutôt que d'être arrêtés. On loue la valeur de Churchill qui « reste toujours au premier rang en s'exposant avec un courage plein de civisme au feu des anarchistes ».

MARS 1911

Le petit-fils de Garibaldi combat avec les insurgés mexicains.
Fidèle à l'exemple de son célèbre grand-père, le petit-fils de Garibaldi se met au service de la révolution mexicaine.

AVRIL 1911

Achèvement du tunnel du Loetschberg.
Les deux tronçons du grand tunnel reliant Briga à Thun en joignant la région de Berne au Simplon se rencontrent enfin. Ils s'emboutent parfaitement.

MAI 1911

Campements de jeunes gens.
Aux États-Unis, l'usage du campement comme solution économique de vacances se répand même parmi les enfants.

JUIN 1911

Le vol de Paris à Rome réussi.
Beaumont arrive premier, il a fait Nice-Rome en onze heures.

Tremblement de terre dévastateur au Mexique.
Madero entre vainqueur à Mexico après la défaite de Porfirio Diaz. La foule l'acclame. Il posera sa candidature aux prochaines élections qui se tiendront quelques mois plus tard.

Il est temps de se réveiller.
Vive désapprobation dans la capitale autrichienne des méthodes brutales utilisées par la Turquie vis-à-vis de l'Albanie. L'article du *Fremdenblatt* suscite l'indignation de la Turquie et de vigoureux commentaires de la presse étrangère. Vienne est très préoccupée par la révolte albanaise.

Le texte de la réforme électorale, en Italie.
Les hommes ayant trente ans révolus (dans certains cas vingt et un) deviennent électeurs. Le bulletin de vote est modifié ainsi que l'organisation des bureaux de vote et le type de scrutin.

La mort de Carrie Nation.
Mort, à soixante-six ans, de la terrible présidente de la Société de Tempérance américaine. Elle était la terreur des *saloons* qu'elle dévastait avec ses troupes à coups de hache.

« Court Circular »
On annonce de Buckingham Palace : « Le couronnement du roi et de la reine a eu lieu aujourd'hui à l'abbaye de Westminster ». Dans l'après-midi, George V a annoncé le début de son règne « par communication électrique ».

JUILLET 1911

Le futurisme en action à Florence.
Marinetti, Boccioni et Carrà en viennent aux mains avec des rédacteurs de la revue littéraire florentine *la Voce* au sujet d'un article publié par cette dernière contre le Futurisme.

Transmission électrique des photographies.
Une nouvelle invention dont, pour l'heure, n'usent que quelques grands journaux, mais qui peut être utile à la police, aux météorologues et aux militaires.

Thomas Edison dit que l'aviation supprimera la guerre.
D'après le savant, les possibilités infinies de l'aviation constituent une solide dissuasion matérielle et psychologique pour quiconque voudrait entamer une guerre.

AOUT 1911

Inimaginable ! La Joconde a disparu du Louvre !
Le vol du célèbre tableau produit une vive émotion dans l'opinion française. « Si elle n'est pas retrouvée, c'est une perte incalculable pour la France et pour l'art ». L'on s'interroge sur l'auteur du vol, de « l'enlèvement » : « mystificateur, voleur, maniaque ou fou? »

SEPTEMBRE 1911

Duel manqué d'une féministe. La féroce jeune fille.
Arria Ly, féministe déterminée et fondatrice en Provence du groupe « Combat féministe », provoque en duel un journaliste qui refuse après quelques hésitations : Arria Ly est imbattable au pistolet.

La traversée de la Manche à la nage par Burgess.
Parti de Douvres, le nageur arrive au cap Gris-Nez après 23 heures d'efforts. Le pas de Calais n'avait été franchi que par le capitaine anglais Webb en 1878.

La Joconde volée par Worth.
Ce sont seulement des suppositions : Worth est un gentleman-cambrioleur qui avait déjà volé un tableau de Gainsborough, puis l'avait rendu contre rançon. Il ouvre les serrures sans faire de bruit, possède un *yacht*, et une écurie de course. A peine évadé, il a dérobé deux millions place de la Bastille, en plein jour.

L'attentat contre Stolypine.
Le Premier ministre russe a été condamné à mort par le parti révolutionnaire pour sa politique réactionnaire. L'attentat a lieu au théâtre de Kiev, en présence du tsar. Le coupable est un certain Bagrow qui paraît lié avec de hauts fonctionnaires de la police. Stolypine mourra quelques jours plus tard. Bagrow sera pendu.

L'Église et les autorités municipales contre un match de boxe, en Angleterre.
La rencontre entre l'Américain Johnson, champion du monde, et l'Anglais Wells ne pourra peut-être pas avoir lieu à cause d'une rencontre précédente qui s'était terminée de façon sanglante.

Violente éruption de l'Etna.
Une coulée de lave large de quatre cents mètres emporte l'observatoire et détruit les cultures et les vignobles. Les lignes de chemin de fer et les routes sont coupées.

L'Italie déclare la guerre à la Turquie.
Fort de l'appui et de l'approbation au moins tacite des puissances, Giolitti déclare la guerre à la Turquie.

Le Salon d'automne.
L'exposition annuelle de Paris est encore une fois ouverte à l'avant-garde et aux jeunes, « avec les risques que cela comporte ». Les cubistes sont dans la « salle des horreurs ».

NOVEMBRE 1911

Mauvaise idée d'un pacifiste.
Il se lève et crie « à bas la guerre! » pendant la projection d'un film sur le conflit italo-turc. La foule l'empoigne et le jette par la fenêtre.

La révolution triomphe en Chine. — La dynastie en extrême péril.
Les officiers révolutionnaires et l'armée mènent la révolution en Chine contre la dynastie mandchoue et forment des gouvernements autonomes dans presque toutes les villes du Sud. Le général Yuan est nommé Premier ministre et arrête l'avance des rebelles, mais il brigue le pouvoir absolu.

Le suicide de Lafargue et de la fille de Marx.
Les deux époux se suicident ensemble pour échapper à la vieillesse proche. Lafargue allait avoir soixante-dix ans, sa femme a voulu partager le sort de son mari.

1912

JANVIER 1912

Un vapeur français capturé par les Italiens.
Un navire français est arraisonné par les Italiens et conduit dans un port d'Italie. C'est la première annonce du déroutement par un torpilleur italien du cargo français *Carthage*, suspecté de faire la contrebande du matériel de guerre. Quelques jours plus tard, un incident analogue a lieu ; le vapeur *Manouba* est arraisonné : 29 passagers turcs sont débarqués à Cagliari. Les deux navires sont ensuite accueillis à Tunis aux cris de « à bas l'Italie » et « vive la Turquie ». L'affaire du *Carthage* et du *Manouba* n'est pas sans troubler les relations entre la France et l'Italie en guerre contre la Turquie.

FÉVRIER 1912

Churchill fait un discours sur le Home Rule à la citadelle des unionistes irlandais, protégée par trois mille soldats.
Belfast est en état de siège à l'occasion du discours de Churchill à l'Ulster Hall, en plein centre du quartier protestant. La perspective de devoir se soumettre à un parlement autonome irlandais (prévu par le *Home Rule Bill*) à majorité catholique, indigne les quatre comtés protestants de l'Ulster. Les habitants de Belfast saluent Churchill à la gare aux cris de : « Nous allons le pendre à un pommier ».

Le traité marocain.
Le traité avec le Maroc approuvé par le Sénat français. Le Maroc passe sous protectorat de la France ; c'est ainsi que se conclut la Conférence d'Algésiras. En échange, certaines concessions territoriales sont faites à l'Allemagne ; trop, d'après certains. Parmi ceux-ci, Clemenceau qui trouve que le Maroc pouvait être conquis par une pénétration pacifique et presque sans coups de fusils.

Paris : cent mille révolutionnaires accompagnent la dépouille mortelle d'un soldat. Heurts violents avec la police.
Le soldat était mort de mauvais traitements en Algérie en 1911. Dans une lettre, Dreyfus déplore la grande manifestation antimilitariste.

Une date historique en Chine. — La fin de la monarchie et la proclamation de la république.
L'empereur abdique et la république s'instaure aux conditions dictées par Yuan Shi Kai et les révolutionnaires.

Mort du comte Aehrenthal. — Le comte Berchtoldt lui succède.
« Une des plus remarquables figures de la politique européenne » est mort à Vienne. Auteur de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, conseiller à l'ambassade de Saint-Pétersbourg puis ambassadeur, et enfin ministre des Affaires étrangères, Aehrenthal avait dirigé toute la politique extérieure de la monarchie danubienne.

MARS 1912

Grève colossale en Angleterre.
800 000 mineurs se croisent les bras.

Chevalerie futuriste.
A Londres, Marinetti provoque en duel un journaliste qui avait accusé de cruauté l'armée italienne à Tripoli.

Le Norvégien Amundsen est arrivé au pôle Sud le 14 décembre 1911. Le mystère subsiste sur le sort de l'expédition de l'Anglais Scott.
Amundsen arrive au but tant souhaité avant Scott qui trouvera les traces du campement norvégien à son arrivée au pôle.

Emblème de la Belle Époque : le concours hippique d'Auteuil (à gauche), belles dames en voilette, messieurs en bombe, officiers tirés à quatre épingles. La Belle Époque, en d'autres lieux, peut aussi avoir un autre visage. En Chine, par exemple, l'on meurt pour la république : ci-dessous, des révolutionnaires tombés dans le Hanyang.

AVRIL 1912

Les employés de la police parisienne critiques d'art au Salon.
La Société nationale des Beaux-Arts fait retirer certaines œuvres de la célèbre exposition parisienne « pour motif de pudeur publique ».

Giovanni Pascoli.
Le poète meurt le 6 avril après une longue et pénible agonie.

Naufrage du plus grand transatlantique du monde.
Lancé à Belfast en 1911, le *Titanic*, le plus grand transatlantique du monde, que « même Dieu ne pourrait pas faire couler » heurte un iceberg le 16 avril à minuit et coule à pic. Sur les 2 340 passagers et hommes d'équipage, il n'y aura que 745 survivants.

Le canon italien tonne sur les Dardanelles.
La flotte italienne de la mer Égée tente de porter un coup mortel à la Turquie et bombarde les forts qui défendent le détroit des Dardanelles.

Bonnot est pris et tué après quatre heures et demie de siège.
L'anarchiste Jules Bonnot, chef d'une bande dont avait fait un temps partie l'intellectuel Victor Serge, tombe dans une rencontre avec la police qui l'a surpris dans une maison isolée à Choisy-le-Roi. Deux semaines plus tard, la police sous les ordres du préfet Lépine capture le reste de la bande dans une baraque non loin de Paris. Dans cette attaque périssent les anarchistes Garnier et Valet.

MAI 1912

Le cinéma autorisé dans les églises par le Vatican.
Il est permis de projeter des films dans les églises dans un but éducatif à condition que : — le Saint Sacrement soit caché, — que les hommes et les femmes soient séparés, — que la lumière reste allumée jusqu'à la fin de la projection, — que l'autorisation soit accordée par l'évêque, — que le curé surveille les fidèles de sa présence constante et vigilante.

JUIN 1912

L'expulsion des Italiens de Constantinople.
La presse italienne s'indigne de l'expulsion de Turquie des Italiens et de leur famille. Les réfugiés, au nombre de cinquante mille environ, sont accueillis dans la patrie avec de grandes démonstrations de solidarité, puis abandonnés à leur sort.

La féminisation et la culture.
Dans les pays anglo-saxons et en Amérique, les femmes monopolisent progressivement la culture libérale. La cause en est dans le bien-être économique grandissant qui, en dispensant de plus en plus de femmes des travaux domestiques, les pousse à se cultiver.

« Tribulations d'un destin adverse » : un roman russe.
La MacMillan Company de New York publie *les Frères Karamazov* de Dostoïevski. Le roman de l'écrivain russe est comparé aux productions de Wells, de Galsworthy, de Bennett et de Herrick. La comparaison n'est pas à leur honneur!

JUILLET 1912

« Le Mexique des Radicaux ». — Pourquoi nous allons au Maroc.
Les intérêts commerciaux, les spéculations sur les terrains : le quotidien socialiste *L'Humanité* dévoile à ses lecteurs les vrais motifs qui ont amené la campagne du Maroc. La Compagnie Générale Française est l'une des sociétés qui spéculent sur les terrains au Maroc.

Les Ve Jeux Olympiques à Stockholm.
Le 6 juin, le roi de Suède a officiellement inauguré à Stockholm les jeux de la cinquième Olympiade.

AOUT 1912

Un crime capitaliste aux États-Unis.
A Lawrence (Massachusetts) quatre fabriques de textile à main-d'œuvre principalement féminine se mettent en grève contre une réduction des salaires. La grève menée par les IWW restera fameuse dans l'histoire du mouvement ouvrier pour le slogan « Nous voulons du pain mais aussi des roses » et pour l'affaire Ettor-Giovannitti, les deux *leaders* injustement arrêtés pour le meurtre de la gréviste Anna Lo Pizzo. Leur acquittement, en novembre, coïncidera avec l'issue victorieuse de la grève.

OCTOBRE 1912

A travers deux peuples en armes.
L. Barzini, célèbre reporter italien, parcourt le théâtre du conflit imminent entre la Bulgarie, la Grèce, le Monténégro et la Serbie alliés contre la Turquie. Le Monténégro déclarera la guerre le 8 octobre.

L'attentat contre Roosevelt.
Un déséquilibré bavarois tire sur Roosevelt à Milwaukee. Le texte du discours freine la balle et évite le pire. Néanmoins, Roosevelt devra garder le lit une dizaine de jours.

La paix d'Ouchy signée le 15 octobre.
L'Italie et la Turquie signent les préliminaires de paix à Ouchy. La Turquie rend son autonomie à la Libye qui devient une colonie italienne.

NOVEMBRE 1912

Les Bulgares vainqueurs sur la route de Constantinople.
Les Turcs s'enfuient en abandonnant les canons, les drapeaux et des prisonniers.

Les élections présidentielles aux États-Unis.
Wilson est élu président ; Roosevelt et Taft sont battus.

La Turquie demande un armistice à la Bulgarie.
Les Bulgares répondent : « Même pour vingt-quatre heures, nous entrerons à Constantinople ».

L'indépendance de l'Albanie proclamée à Durazzo.
Avance des Serbes malgré les menaces de l'Autriche-Hongrie, — « Si les Serbes vont à Durazzo, ils trouveront nos canons ». L'Autriche craint que les Serbes ne s'emparent de quelque port sur l'Adriatique.

DÉCEMBRE 1912

La paix est-elle conclue?
En réalité, la paix n'est pas conclue. Les Bulgares ne sont pas satisfaits, les Grecs continuent les hostilités, la Turquie se montre peu conciliante envers les propositions des alliés. Si l'accord s'avère impossible, les puissances interviendront.

La triple Alliance a été renouvelée.

1913

JANVIER 1913

Une nouvelle invention d'Edison : le cinémétophone.
Le célèbre inventeur américain continue ses expériences dans le domaine du cinéma : le cinémétophone est la première application rudimentaire de la sonorisation du cinéma.

La censure au cinéma à Londres.
Les scènes de cruauté ne seront pas tolérées, non plus que les désastres qui ont ému le public ou les scènes autres que pudiques. On ne tolérera pas non plus la reproduction de stations balnéaires où hommes et femmes en costume de bain sont ensemble.

Raymond Poincaré élu président de la République française.

L'hérédité au service de l'homme.
L'on commence à entrevoir certaines applications pratiques des lois de l'hérédité étudiées et exposées par Mendel dans la seconde moitié du XIXe siècle. Leur connaissance peut servir à améliorer l'élevage et les cultures.

FÉVRIER 1913

La tragédie du pôle Sud. Mort de l'explorateur Scott et de quatre de ses compagnons.
Le 10 février, on reçoit une nouvelle tragique : Scott a atteint le pôle Sud après Amundsen mais il est mort de faim et de froid sur le chemin du retour.

Une exposition d'art moderne à New York.
Un entrefilet annonce l'ouverture d'une exposition internationale d'art moderne à la 69th Regiment Armory, Lexington Avenue. L'exposition est organisée par l'Association des peintres et sculpteurs américains de A.B. Davies et regroupe des œuvres des principaux artistes américains et européens : Picasso, Redon, Duchamp, Braque, Vlaminck, Matisse, Derain, Picabia, Brancusi... Au total, plus de 1300 œuvres, des plus célèbres impressionnistes à l'avant-garde. La critique est indignée : « La propagande des peintres cubistes, futuristes, postimpressionnistes et consorts, n'est pas seulement une menace directe pour l'art, elle constitue également un grave danger pour la moralité publique ».

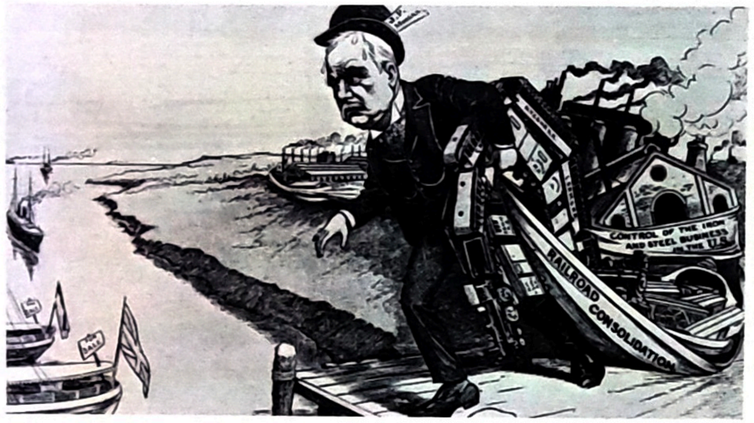
AVRIL 1913

Mort de Pierpont Morgan à Rome.
Le roi de l'acier américain est mort au Grand Hôtel de Rome. Son système nerveux n'a pas résisté à la fatigue et à la dépression du procès intenté aux *trusts* par le gouvernement américain. Rockefeller y était également impliqué.

Le procès de Mrs Pankhurst. — L'explosion récente de Walton.
La *leader* du féminisme anglais est condamnée à trois ans de travaux forcés pour incitation à la délinquance. Les suffragettes manifestent leur colère par des actes de vandalisme et condamnent, en même temps que la sentence, l'autorité maritale dans le mariage. Les femmes devraient même forcer les hommes à obéir. Mrs Pankhust sera mise en liberté après neuf jours de grève de la faim.

La propagande néo-malthusienne.
L'auteur d'un livre intitulé l'*Art de ne pas faire des enfants* est absous de l'accusation d'obscénité.

Le monde économique a découvert que la richesse est augmentable ; pour le moment, on se préoccupe peu de la répartition, mais... La légende de cette caricature de J.P. Morgan, mort en 1913 à Rome, disait : « Cet Américain surprenant veut emmener avec lui toutes les richesses du monde. »
A droite, la femme belle et élégante à la fin de la Belle Époque, vue par Erté (1913).



Un attentat contre le roi Alphonse. Trois coups de revolver à bout portant. — Le souverain s'en tire en faisant cabrer son cheval.
Le roi d'Espagne se sauve par miracle. Le coupable est arrêté, c'est un anarchiste.

Une réhabilitation manquée. L'ami d'Oscar Wilde perd son procès.
L'amiral Lord Douglas, âgé de quarante ans, est débouté de son procès en diffamation intenté à l'auteur d'un livre : ses relations avec Oscar Wilde sont certaines. En même temps, un morceau inédit du *De Profundis*, l'une des œuvres les plus significatives du poète disparu, sort en librairie.

A Londres, une réunion féministe se termine tragiquement.
Le public furieux se jette sur les participantes.

L'on craint que la manie des « gratte-ciel » ne soit dangereuse.
Des experts examineront les édifices de New York pour vérifier si, comme il semble, l'électricité peut vraiment en détruire la structure portante en acier.

Les filles de la célèbre danseuse Isadora Duncan se noient dans la Seine.
Le monde artistique parisien participe à la douleur d'Isadora Duncan et la réconforte de son mieux.

MAI 1913

Pour une amélioration de la race humaine.
Un médecin propose d'organiser tous les ans en Angleterre et en Amérique des expositions d'enfants en parfaite santé. Comme pour les manifestations analogues réservées aux chiens et aux chevaux, cela pourra être d'une grande utilité pour la science et, naturellement, pour le genre humain tout entier qui pourra améliorer ses produits sur des bases scientifiques.

La paix turco-balkanique signée à Londres.
La première guerre des Balkans se termine officiellement, la Turquie et les alliés signent les préliminaires de la paix. La Turquie abandonne tous les territoires européens au-delà d'une ligne Enos-Midia. La Crète passe sous souveraineté grecque. Les ambassadeurs des puissances ont la charge de résoudre les questions territoriales complexes relatives aux îles de la mer Égée et la délimitation des frontières des nouveaux États.

« L'Interprétation des rêves » du professeur Sigmund Freud.
L'œuvre fondamentale de Freud sur l'interprétation des rêves est publiée pour la première fois en traduction américaine. Elle n'était jusque-là disponible que dans le texte original allemand.

La soirée futuriste de Modène.
Sifflets et applaudissements, comme d'habitude, pour Marinetti (qui lit de la poésie) et ses amis. Le musicien Russolo présente sa nouvelle invention : « l'éclateur », une machine qui « entonne des bruits ». A la sortie du théâtre cortège futuriste, prises de bec et pugilats.

L'intervention du tsar.
L'on annonce que le tsar a offert sa médiation pour arbitrer le différend entre la Serbie et la Bulgarie. Les deux parties acceptent. Le *Times* commente : « pour la première fois, l'actuel empereur de Russie prend publiquement position comme champion de la cause slave ». Toutefois, le 3 juillet, la Bulgarie attaquera la Grèce et la Serbie.

JUILLET 1913

Le tango, la nouvelle danse parisienne.
Paris est conquis par la nouvelle danse sud-américaine. On n'est pas à la mode si l'on ne danse pas le tango.

Les femmes policiers.
A Hereport (U.S.A.) les premières femmes-policiers entrent en service. Elles ont un uniforme et sont plus attachées que les autres aux bonnes mœurs et plus adaptées aux interventions dans les cas de délinquance juvénile.

1914

Buffalo Bill se retire.
Le légendaire colonel Cody, dit Buffalo Bill, abandonne son cirque et se retire dans un ranch pour élever des chevaux.

AOUT 1913

Mort de Bebel.
Le leader socialiste est mort. Converti aux doctrines marxistes par Liebknecht, il avait dirigé le parti social démocrate allemand en opposition farouche avec les révisionnistes de la IIe Internationale.

La Main Noire, maîtresse du quartier italien de New York.
L'organisation criminelle de la Main Noire contrôle la quasi-totalité des travailleurs italo-américains. La police est impuissante.

SEPTEMBRE 1913

Le canal de Panama. — L'ultime barrière est encore debout.
Les travaux seront bientôt finis : la levée qui sépare le canal de Panama du Pacifique a été abattue ; il ne reste plus qu'à abattre celle de l'Atlantique.

OCTOBRE 1913

La trouvaille d'un éditeur.
25 000 exemplaires d'un livre de cuisine vendus par une annonce dans les journaux. L'annonce était la suivante : « Tout ce qu'une jeune fille doit savoir avant de se marier. — Envoi contre mandat ». L'astucieux éditeur finit au tribunal mais il est acquitté. Aucun des acquéreurs ne s'est finalement hasardé à protester.

NOVEMBRE 1913

« Vous voulez la santé? Mangez de la chair humaine ».
C'est, du moins, ce que disent deux illustres médecins français.
Les deux savants soutiennent que l'organisme se maintient en meilleure condition s'il est nourri de cellules semblables à celles qu'il utilise et consomme. Un régime cannibale est donc la meilleure solution contre la vieillesse précoce et la mort.

DÉCEMBRE 1913

La Joconde retrouvée à Florence.
L'auteur du vol est finalement un ouvrier lombard, Vincenzo Perugio, qui avait travaillé au Louvre comme gardien. Perugio affirme qu'il avait dérobé le tableau dans une intention patriotique : il voulait le restituer à l'Italie à qui elle appartiendrait de droit.

JANVIER 1914

La Grèce évacuera l'Albanie à la date fixée par les puissances.
La guerre dans les Balkans continue : la conférence de Londres décrète l'indépendance de l'Albanie. La date en est fixée au 18 janvier.

Alliance cinématographique.
Tandem inhabituel pour la réalisation d'un film : le député socialiste Enrico Ferri et le compositeur Mascagni vont porter à l'écran l'épopée de Garibaldi.

Les curés milanais contre le tango.
Les curés milanais tonnent du haut de leur chaire en exhortant les fidèles à ne pas se livrer à cette danse immorale. Il vaudrait mieux,

même, ne pas regarder ceux qui se laissent tenter par la mode nouvelle.

FÉVRIER 1914

Un mot de D'Annunzio.
Attendu à un thé, le poète ne vient pas. En revanche, il envoie une lettre d'excuses — cavalière — ou éclate en caractères énormes l'expression « Je m'en frotte ».

Claude Debussy à Rome.
Concert du musicien français d'avant-garde à Rome. Très vif succès qui contrebalance l'incompréhension de la critique les années précédentes.

MARS 1914

Le trône d'Albanie offert solennellement au prince de Wied. La « Vénus au miroir ».
L'admirable tableau de Vélasquez est endommagé par une suffragette. Elle entre à la National Gallery et lacère le tableau à coup de hache. « J'ai cherché, dit-elle, à détruire la plus belle femme dont la mythologie ait gardé le souvenir en protestation contre le gouvernement qui cherche à détruire Mrs Pankhurst qui est le plus beau caractère de l'histoire moderne ».

La tragédie politique de Paris.
Le directeur du *Figaro*, Calmette, ne voulait pas, paraît-il, restituer à Mme Caillaux des lettres et des photographies personnelles et intimes, mais il voulait les publier pour déclencher un scandale où aurait trempé le mari député. L'épouse attend Calmette devant le journal et l'abat de six coups de revolver.

AVRIL 1914

Les Américains débarquent à Vera Cruz en ouvrant le feu.
Tandis que la révolution fait rage au Mexique, Wilson occupe militairement Vera Cruz en signe de protestation contre l'arrestation de marins américains et pour interrompre le ravitaillement en armes du président Huerta. Wilson détestait Huerta et voulait apprendre aux révolutionnaires à « élire de braves gens ». Son intervention maladroite n'eut cependant aucun effet notable, sinon d'être considérée par tout le monde comme une grave ingérence dans les affaires intérieures du pays.

La première de « Cabiria ».
Le drame cinématographique de D'Annunzio est projeté pour la première fois à Rome. En réalité, ce film — un salmigondis historico-mythologique de quatre heures — a été écrit par le producteur, Pastrone, qui a versé à D'Annunzio 50 000 lires pour quelques phrases pompeuses, les noms

1914, l'année fatale. Le 1er janvier, on danse dans les rues (à droite). Pendant ce temps, au Mexique, c'est la révolution. A gauche, Emiliano Zapata (au centre, avec le chapeau à larges bords) et Pancho Villa (à côté, en uniforme) entrent à Mexico.

des personnages et la prestigieuse signature. L'œuvre qui porte pour la première fois à l'écran le personnage de Maciste (interprété par Bartolomeo Pagano) eut beaucoup de succès aux États-Unis et influença des cinéastes comme De Mille et Griffith.

Un voyage dans les planètes est-il possible?
On pense à une machine-fronde qui lancerait dans l'espace un wagon-projectile. Il y a cependant encore de nombreux problèmes à résoudre.

MAI 1914

Les rebelles du Mexique marchent sur la capitale.
Après la victoire de Torréon, les troupes révolutionnaires de Pancho Villa marchent sur Mexico. Le président Huerta ordonne la destruction de certaines voies ferrées. Le représentant des États-Unis a une entrevue cordiale avec Villa.

JUIN 1914

Décision héroïque de Silvia Pankhurst.
La *leader* suffragette, fille d'Emmeline Pankhurst et fondatrice d'un second mouvement indépendant de celui de sa mère, décide de faire la grève de la faim jusqu'à ce que le ministre Asquith se résolve à recevoir une délégation de femmes. Elle l'obtient.

L'archiduc héritier d'Autriche et sa femme assassinés par un étudiant serbe à Sarajevo.
Le premier attentat (une grenade) a manqué ; le cortège continue sans s'arrêter et le couple impérial tombe sous les balles infaillibles de Gavrilo Princip, l'un des conspirateurs et excellent tireur.

JUILLET 1914

Manifestations anti-serbes.
Les manifestations anti-serbes commencent tandis que l'Autriche-Hongrie rend ses ultimes hommages aux dépouilles impériales.

Mort de Grigori Raspoutine.
Le terrible moine, éminence grise de la cour impériale de Russie meurt à Pokrovskoïe où il vivait, assassiné à coups de poignard par une femme (c'est la version du moment).

Mme Caillaux aux Assises.
Le procès contre Mme Caillaux commence à Paris. Elle a assassiné le directeur du *Figaro* pour sauver d'un scandale son mari député. C'est avec beaucoup de simplicité et parfois avec émotion qu'elle répond aux questions du Président : « Les articles du *Figaro*, dit-elle, me frappaient au cœur comme des coups de poignard... j'étais poussée par une volonté qui s'était substituée à la mienne... J'ai voulu empêcher cette publication horrible, je ne voulais pas tuer ». (*L'Humanité*, 21 juillet 1914).
A la surprise générale, elle sera acquittée.

Guerre ou paix ? La parole est au peuple. *(Article de Vorwaerts!)*
L'Autriche-Hongrie a envoyé à la Serbie un ultimatum. L'organe officiel de la social-démocratie allemande condamne durement la prise de position autrichienne. « Prétentions brutales qui, dans toute l'histoire du monde n'ont jamais été imposées à un pays libre et qui ont été formulées avec l'intention précise de provoquer la guerre ».

Déclaration de guerre contre la raison et le peuple. *(Article de Vorwaerts)!*
« Par suprême décision de Sa Majesté Apostolique royale et impériale », une déclaration de guerre en

français est envoyée le 28 juillet à la Serbie. En fait, les hostilités étaient déjà commencées par des escarmouches entre Autrichiens et Serbes.

Mobilisation générale en Russie et état de guerre en Allemagne *(31 juillet)*.
Les puissances européennes se préparent à intervenir dans le conflit.

La psychologie des foules et la panique à la guerre.
L'on pense déjà au moyen de remédier à la panique des soldats à la guerre : s'ils s'enfuient, il faudra opposer un autre danger à celui qui les épouvante. En un mot, les officiers doivent leur tirer dessus.

AOUT 1914

Jaurès assassiné. *(1er août)*
L'Humanité sort encadrée de noir pour l'assassinat de Jaurès, directeur du journal (qu'il avait fondé en 1904), dans le café-restaurant au-dessous de la rédaction. L'assassin, probablement un interventionniste, l'a frappé de deux coups de pistolet. Messages de condoléances et de condamnation du groupe socialiste (dont Jaurès était le chef), du président Poincaré, des fédérations, de la rédaction.

L'Allemagne déclare la guerre à la Russie *(2 août)*

L'Allemagne déclare la guerre à la France. *(4 août)*
Elle avait violé la veille la neutralité belge. L'Angleterre mobilise l'escadre et l'armée. L'Italie se proclame neutre.

L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne. *(5 août)*

L'Autriche déclare la guerre à la Russie. *(7 août)*

Alors que le conflit s'étend à toute l'Europe, les troupes allemandes entrent à Liège.

Mort du Pape.
Le pape Pie X meurt le 19 août. Benoit XV lui succédera le 3 septembre.

Bruxelles, capitale de la Belgique, occupée par les Allemands.
La capitale a été investie par les troupes d'occupation germaniques le 20 août.

La valeur russe. Une semaine de rapides succès. Les forces allemandes non rompues. Le tsar et les soldats.
Les émouvants dialogues du tsar avec des soldats de la garde de retour du front sont rapportés dans une correspondance de Saint-Pétersbourg en date du 30 août : « Et toi, dit Sa Majesté, tu as été blessé de nouveau? — Oui, Sire, la dernière fois en Mandchourie, cette fois-ci près de Gumbinnen... » Le 30 août se terminait aussi la bataille de Tannenberg entre les Russes et les Allemands. Le général Hindenburg annonce l'anéantissement de trois corps d'armée russes. Le général Samsonov, commandant la seconde armée russe, encerclé, se suicide sur le champ de bataille pour ne pas survivre au déshonneur de la défaite.

SEPTEMBRE 1914

Paris s'apprête à combattre.
Proclamation du commandant de la place de Paris, le général Gallieni, devant l'avance allemande.

Le canon tonne sur un front de soixante lieues.
Le bulletin annonce qu'une action française générale est engagée sur un front qui passe par Nanteuil-

L'Europe part en guerre : ci-dessous, les Allemands ; à gauche, les Français, tous en marche vers le front.

le-Haudouin, Meaux, Sézanne, Vitry et Verdun.

La Bataille de la Marne. — Les Allemands reculent.
Le bulletin de guerre annonce que les troupes franco-anglaises ont traversé la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre, Charly et Château-Thierry en poursuivant l'ennemi en retraite.

D'Annunzio arrêté à Paris.
Le poète arrêté à Paris « alors qu'il prenait des rendez-vous littéraires » est aussitôt relâché.

Marinetti et Boccioni en cellule.
Les deux futuristes sont arrêtés à Milan alors qu'avec d'autres ils manifestaient contre l'Autriche.

Le bombardement de la cathédrale de Reims.
Indignation pour une « légèreté » de l'artillerie allemande qui bombarde et endommage gravement la cathédrale de Reims, malgré les ordres d'épargner autant que possible les œuvres d'art.

OCTOBRE 1914

Anatole France veut être soldat.
L'écrivain, qui est maintenant sep-

tuagénaire, demande à [illegible] pour pouvoir être utile [illegible]

La Turquie rompt les relations diplomatiques avec les puissances de la triple Alliance.

Mussolini, son nouveau journal et l'intervention immédiate.
Mussolini annonce la sortie pour le 15 novembre, du nouveau journal qu'il dirige, *Il Popolo d'Italia*, qui soutiendra l'intervention immédiate. Les socialistes discutent de l'opportunité de l'exclure du parti ; le journal, comme cela sera prouvé par la suite, semble financé par les Français.

Références photographiques

Academy Editions, Londres : 55g, 70, 154, 155h. A.D.A.G.P., Paris : 224. Albi, Musée Toulouse-Lautrec : 20b, 24-25. Arborio Mella : 22d, 252. Archives Casasola : 330. Bairati : 129b, 252g. Belli : 64-65. Berlin, Kunstbibliothek : 152-153h. Berne, coll. Felix Klee : 247. Bonzagni : 144. Bulloz : 60. Bürck : 76-77. Centre de documentation Mondadori : 24g, 30b, 39b, 40b, 41h, 46g, 47, 49b, 66g, 67h, 72-73, 77b, 115h, 130, 174hg, 174bd, 215, 216h, 218, 228hd, 232, 234b, 238hg, 238hd, 240, 253, 272, 290, 293, 297b, 297h, 301, 310, 311, 329, 331, 333. Cisventi : 52h. Clari : 227b. Côme, Musée civique : 214. Conservative Research Department : 321. Costa : 235. Courath : 46d. Culver Picture Inc. : 318, 320, 328. Cunard Hotels Ltd. : 38h. Dani : 22g, 32, 37b, 44, 45h, 48, 61b, 65h, 75b, 79d, 114-115, 121, 162, 168h, 172h, 175, 219. De Maré : 258. De Selva : 168b. Detaille : 49h. Documentation photographique de la Réunion des musées nationaux : 57. Dubout : 78-79. EMME Edizioni : 172b. Ender : 236h. Farabola : 27b. Feltrinelli Editore — Centre de documentation Mondadori : 234c. Archives de la société AEG Telefunken : 213. The Forbes Magazine Coll., New York : 2, 43d. Archives photographiques Tass : 237. Photothèque 3M : 62h. Photothèque historique nationale d'Italie : 75h. Fratelli Fabbri Editoni : 63, 217, 233, 248, 250. Giacomelli : 30a. Haags Gemeente Museum : 245. Hamburger Kunsthalle : 31, 52b. Harlingue-Viollet : 300. Held : 243h. Unterian Art Gallery, University of Glasgow, Mackintosh Coll. : 148h. Interfoto MTI : 159, 167h, 176d. Josse : 26, 54, 59a, 82, 87, 90, 99, 103, 106, 110, 156g. Kodansha Ltd : 249. Cologne, Wallraf-Richartz Museum : 39h, 220. Lalance : 18-19, 21, 28, 33h, 151, 222, 228g, 229, 234h. Lartigue : 20h. Lauros Giraudon : 23b, 34, 51h. Lemaire : 238b. Liberty & Co Ltd : 163. Lichtbildwerkstätte Alpenland : 156-157. London Express News : 61h. Londres, coll. Estorick : 210, 223h. Londres, National Portrait Gallery : 16. Londres, Victoria and Albert Museum : 170b, 171. Lyon, Musée : 216b. Mangin : 146-147, 168-169. MAS : 148b. Mathildenhöhe, Darmstadt : 36. Mercurio : 228bd, 239. Meyer : 53, 125, 176g, 251. Milan, Coll. Jucker : 254-255. Milan, Coll. Ricordi : 122g, 158. Milan, Musée du théâtre de la Scala : 69b. Minnella : 142, 143. Mori : 38, 118h. Munich, Architektursammlung der Techn. Universität : 254b, 255b. New York, Museum of Modern Art : 211, 212. New York, the Solomon R ; Guggenheim Museum : 227 h. Nicolini : 131, 132, 137d. Nimatallah : 133. Novelli : 124. Novosti : 27h, 42-43, 160-161, 166, 306. Orbis publishing Ltd : 164, 165. Oslo, Munch-Museet : 178, 185, 191, 199, 205. Paltrinieri : 36-37, 62b, 114h, 136-137, 148-149, 183, 188, 195, 202, 207. Parchitelli : 23h. Paris, Bibliothèque nationale : 17, 33b, 66-67, 324, 325. Paris, musée des Arts décoratifs : 56. Paris-Match, Segonzac : 71. Perrin : 230. Photo Reger : 221. Picturepoint : 55d. Punch : 297c. Radio Times Hulton : 312. Rampazzi : 73h. Riva e Lanza : 116b. Roger Judlin : 35h. Roger-Viollet : 35b, 236c, 236b ; Rolls Royce Motors : 64g. Salzbourg, Galerie Welz : 4. Sansoni Editore : 223b. Saporetti : 69h, 74, 116h, 117, 118-119, 120, 127, 128, 129h, 134-135, 138, 139, 140, 141, 150. Savio : 122-123, 152-153b. Scafidi : 45b. Scala : 7, 40h, 50-51, 59b, 68, 225, 231, 244, 246. Scarnat : 80. Schindler : 174hd. Simion-Ricciarini : 58-59. Snark : 292, 313, S.P.A.D.E.M. et A.D.A.G.P., Paris : 241. Stuttgart, Landesbildstelle Würtemberg : 256. Südd-Verlag, Munich : 307. Tosi : 145. Tronheim, Nordfjeldske Kunstindustriemuseum : 170h. Ullstein : 332. Nunes Vais : 319. Vienne, Historisches Museum der Stadt : 28-29 Vienne, Museen der Stadt : 41b, 161d. Villiers le Moy : 167b, 173. Yale University Art Gallery : 226. Ziolo : 126. Zurich, Kunsthaus : 242-243.

© A.D.A.G.P., Paris : 35h, 56, 217, 224, 233, 237, 243h, 246, 249g, 249d. Bild Kunst, Francfort : 213. S.P.A.-D.E.M., Paris : 7, 21, 28g, 32, 40h, 49h, 51h, 58-59, 59h, 60, 68, 82, 87, 90, 95, 99, 103, 106, 110, 133, 165, 222, 227d, 228hd, 230, 231, 239, 242-243, 247.

Les œuvres d'art reproduites dans le présent ouvrage figurent dans les collections suivantes :

Albi, Musée Toulouse-Lautrec : 20b, 24-25. Amsterdam, Stedelijk Museum : 248. Berlin, Kunstbibliothek : 152-153h. Chicago, Art Institute, Joseph Winterbotham Collection : 241. Côme, Musée Civique : 214. Haags Gemeente Museum : 245. Hamburger Kunsthalle : 31, 52b. Cologne, Wallraf-Richartz Museum : 39h, 220. Lisbonne, coll. Gulbenkian : 174bd. Londres, National Portrait Gallery : 16. Londres, Victoria and Albert Museum : 170b, 171. Lunéville, Musée : 46d. Lyon, Musée : 216b. Mayence, Land Rheinland-Pfalz : 36g. Menton, Musée municipal : 35h. Milan, Musée du Théâtre de la Scala : 69b. Milan, Pinacothèque de Brera : 218, 219. Moscou, Galleria Tretjakovskaja : 160, 166, 237 Munich, Architekturs ammlungder Techn. Universität : 245b, 255b. Nancy, Musée de l'École de Nancy : 146-147, 168-169. New York, The Metropolitan Museum of Art : 68. New York, Museum of Modern Art : 211, 212, 231. New York, The Solomon R. Guggenheim Museum : 227h. Oslo, Munch-Museet : 178, 185, 191, 199, 205. Paris, Centre Pompidou : 222. Paris, Jeu de Paume : 57. Paris, Musée Carnavalet : 23, 34, 51h, 60. Paris, Musée des Arts Décoratifs : 56, 156g. Paris, Musée des Deux Guerres Mondiales : 78-79. Paris, Musée National d'Art Moderne : 7, 40h, 230, 246. Pforzheim, Schmuckmuseum : 176g. Philadelphie, Museum of Art : 224. Rome, Galleria Nazionale d'Arte Moderna : 58, 59b, 152-153b. Rome, Museo Teatrale del Burcado : 46g. Stuttgart, Galerie der Stadt : 256. Turin, Museo del Cinema : 73h. Trondheim, Nordfjeldske Kunstindustrimuseum : 170h. Vienne, Albertina : 55, 70, 156-157. Vienne, Historisches Museum der Stadt : 28-29. Vienne, Museen der Stadt : 41b, 161d. Vienne, Museum für angewandte Kunst : 174d. Zurich, Kunsthaus : 242-243, 244.

Eleonora Bairati
Assistant à la Chaire d'Histoire de la Critique d'Art de l'université de Milan, après avoir dédié son temps à l'étude de l'architecture romane, elle s'est particulièrement intéressé au divisionnisme et au Liberty italien.
Elle est l'auteur, dans cet ouvrage, des chapitres *Le charme discret d'une époque* et *L'avant-garde en chapeau melon*.

Malcolm Falkus
Professeur d'histoire économique à la London School of Economics, auteur d'un essai sur *The Industrialisation of Russia 1700-1914* (publié en 1972), collaborateur de *Readings* in the History of economic Growth, il a collaboré à *The economic History Review*. Malcolm Falkus est l'auteur du chapitre *Le cadre économique*.

Philippe Jullian
Spécialiste de Proust, essayiste et romancier, auteur, entre autres, de biographies connues d'Edouard VII, d'Oscar Wilde, de Gabriele D'Annunzio ; subtil connaisseur du dix-neuvième siècle européen (il a publié divers essais sur la peinture symboliste), il a écrit pour ce volume le chapitre *Can-can et Jeunes Filles en fleurs*.

Paolo Monelli
Ecrivain, journaliste, envoyé spécial des plus fameux quotidiens italiens, chasseur alpin (sur le front en 1915-1918), Paolo Monelli est l'auteur de livres devenus immédiatement célèbres : *Les Scarpe al Sole* (sur la Grande Guerre), *Roma 1943* (sur l'occupation de Rome par les Nazis). Classe 1894, Paolo Monelli revient avec la préface de cet ouvrage à l'époque dont il a été le protagoniste autorisé et l'interprète subtil.

János Riesz
Mi-allemand, mi-hongrois, c'est-à-dire "mitteleuropéen", János Riesz est diplômé de littérature comparée de l'université de Metz. Il enseigne actuellement la littérature française et italienne à l'université de Magonza. Il est l'auteur de plusieurs essais sur la littérature et les mœurs. Il a écrit le chapitre *Une fièvre pleine d'élans...*

Brunello Vigezzi
Professeur ordinaire d'Histoire Moderne à l'université de Milan, il s'est occupé d'historiographie, d'histoire des relations internationales, d'histoire d'Italie de la fin du dix-neuvième siècle au fascisme. Auteur, entre autres, des essais *Pietro Grannone, réformateur et historien, De Giolitti à Salandra, Giolitti et Turato, une rencontre manquée*, son travail sur *l'Italie face à la Première Guerre mondiale*, publié en 1966, est considéré comme l'une des études fondamentales sur le sujet. Brunello Vigezzi a été directeur et collaborateur de revues d'histoire de diffusion internationale. Il a écrit le chapitre *Eté 14*.

Jaquette de Ferenc Pintér
et Elio Uberti

Imprimé en Italie